Mme DE MARÇAY

Le rivage le plus riant ne peut réussir à enlever à la mer ce caractère de monotonie et de grandeur qui ne permet pas de la regarder longtemps sans être assailli de tristes pensées. Nous étions sortis presque gais, mon vieil ami M. d'Hersent et moi, pour faire notre promenade du soir sur une des plus jolies plages de la Normandie; mais bientôt, dociles à la même impression et sans avoir besoin de nous la communiquer, nous nous étions écartés de la foule des promeneurs pour aller nous asseoir sur des rochers que la marée basse laissait à découvert, et d'où nous pouvions voir chaque flot venir à son tour expirer en murmurant sur le sable. Après nous être laissé quelque temps bercer par ce bruit mélancolique, nous en vînmes à échanger nos pensées, et nous nous aperçûmes sans trop de surprise que notre esprit avait suivi le même chemin. Nous songions tous deux à l'immensité de l'univers, à la fatalité de ses lois, au peu de place qu'y occupent nos destinées particulières, au néant de nos douleurs et de nos joies, au profond mystère dans lequel nous vivons enveloppés.

— Que de fois, me disait mon vieil ami, les poëtes ont comparé notre existence à ces flots un moment soulevés sur la mer pour être aussitôt brisés sur la plage, et combien ils ont eu raison! Un peu plus ou un peu moins de hauteur, quelques secondes de plus ou de moins de durée, quelques flocons de plus ou de moins dans leur frange d'écume, voilà tout ce qui les distingue les uns des autres, et pendant un seul instant, car ils sont bientôt égaux dans le néant. Que ne nous est-il donné de passer comme eux, sans jouir et sans souffrir, sans nous envier les uns les autres, sans nous débattre avec

emportement contre le sort! Et pourtant quel beau spectacle que celui d'une âme fière en lutte avec elle-même, en lutte avec sa destinée, qui ne veut pas se rendre, et qui traverse le monde en combattant! J'ai connu quelques-unes de ces âmes, une entre autres, qui était pleine de grandes pensées et animée de l'ambition la plus noble, mais qui se trompait sur elle-même et sur son rôle parmi les hommes, car elle n'avait été envoyée ici-bas, à ce qu'il semble, que pour souffrir sans profit pour personne. Vous avez sans doute entendu parler du comte de Ferni, peut-être même l'avez-vous rencontré dans le monde?

— Je l'ai seulement entrevu, répondis-je, et je ne sais de lui que deux choses : c'est que vous l'honoriez d'une amitié particulière, et que, pendant un voyage à Saint-Pétersbourg, il a perdu subitement la raison et la vie.

— J'admets volontiers, dit M. d'Hersent avec un triste sourire, que mon ami Ferni est mort fou, car les passions les plus naturelles, lorsqu'elles produisent des résolutions si extraordinaires, méritent le nom de folie; mais il n'était pas fou de la façon dont la science et le monde l'entendent, et vous le comprendrez aisément, lorsque vous connaîtrez la vérité sur cette histoire.

I.

J'ai connu Ferni très jeune encore dans une des cours d'Italie où j'étais alors ministre. C'était un esprit plein de feu, élevé dans les doctrines libérales qui commençaient à émouvoir son pays; il avait un caractère loyal, une volonté énergique, avec une rare intelligence du temps où il vivait, des moyens qui pouvaient convenir le mieux à l'accomplissement de ses desseins. Si heureusement doué de toute façon par la nature, si peu chimérique et si résolu, ce jeune homme me parut destiné à servir utilement son pays, et m'inspira bientôt une vive affection. Je l'aimais pour lui-même, je l'aimais aussi pour la cause dont il me semblait devoir être un jour le soutien.

Bientôt les événemens nous séparèrent. Je fus rappelé en France, et l'Italie entière fut enveloppée dans de stériles agitations, dont vous savez aussi bien que moi l'histoire. Je suivis de loin le sort de mon jeune ami dans cette mêlée. Il y montra du sens, de l'esprit et du courage; mais la malheureuse destinée de son pays l'emporta, et ses efforts agrandirent sa réputation sans servir sa cause. L'anarchie blessait sa raison, le despotisme humiliait son cœur; il prit bientôt l'habitude de vivre hors de son pays sans renoncer à l'es-

poir de lui donner un jour l'ordre et la liberté. Il parcourut quelque temps l'Europe, accueilli partout avec l'attention dont il était digne. Plusieurs fois il ne fit que traverser la France; mais, il y a deux ans, il parut vouloir prolonger son séjour parmi nous, et, comme mon amitié pour lui n'avait été nullement refroidie par son absence, je me félicitai vivement de sa résolution. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis son arrivée à Paris, que, venant un soir me trouver dans ma loge aux Italiens, il y rencontra Mme de Marçay.

Vous avez trop présent le souvenir de cette aimable personne pour qu'il soit nécessaire de vous la peindre; mais vous n'avez pu la connaître aussi bien que moi, admirateur ému de tant de noblesse d'âme et témoin d'un malheur si achevé sous les apparences de la vie la plus brillante et la plus heureuse. Elle était fort jeune lorsqu'on la maria à un homme qu'il lui était impossible d'aimer, et qu'avait seulement frappé l'éclat surprenant de sa beauté. M. de Marçay avait bien été capable de sentir l'étrange séduction que cette jeune fille exerçait autour d'elle sans même en avoir conscience; mais il ne pouvait en aucune façon apprécier ce qu'il y avait d'élevé dans le cœur et dans l'esprit d'une femme qui eût fait le bonheur et l'orgueil des hommes les plus distingués de son temps. Après deux années d'une union malheureuse, et troublée par des débats que Mme de Marçay supportait avec une rare dignité, mais qui humiliaient son âme délicate et fière, M. de Marçay se rendit enfin la justice de reconnaître qu'il ne pouvait vivre avec sa femme et se retira à Saint-Pétersbourg, où l'appelaient à la fois le soin de ses affaires et d'anciennes relations.

Ce fut une époque nouvelle dans la vie de Mme de Marçay, et aux yeux de tous elle parut parfaitement heureuse. Comme le monde ne pouvait lui reprocher aucun tort, comme sa présence suffisait pour embellir et animer un salon, et qu'il semblait impossible à ceux qui la connaissaient de se plaire où elle n'était pas; elle était fort recherchée et entourée de plus d'hommages que n'en aurait pu désirer la femme la plus insatiable d'admiration et de succès. Ce qui entretenait autour de Mme de Marçay cette foule empressée de prétendans, c'est qu'aucun ne passait pour avoir réussi, et il paraissait impossible que le cœur d'une si belle personne, qui semblait créée pour inspirer l'amour et pour le sentir, ne finît point par s'émouvoir. En même temps la grâce accomplie de Mme de Marçay, l'engageant et involontaire abandon de ses manières, puis encore, pour ne rien oublier, la fatuité à laquelle n'échappent pas complétement les hommes les plus spirituels, faisaient croire à plusieurs que ce cœur était sur le point de se rendre. Elle le niait hautement quand elle le croyait nécessaire et s'efforçait avec franchise de ne laisser d'illusion à personne;

mais cette franchise même était une séduction nouvelle, et plutôt que de la prendre au mot, on aimait mieux vivre à ses pieds dans de continuelles alternatives de crainte et d'espérance. Retenant ainsi sans effort et certainement sans calcul auprès d'elle nombre de gens qui ne pouvaient se résigner à ne plus la voir et qui étaient sans cesse hésitans entre l'amour et l'amitié, Mme de Marçay ne devait pas manquer d'exciter la jalousie de plus d'une femme incapable de garder une cour si nombreuse à si bon marché, et la redoutable accusation de coquetterie ne tarda pas à peser sur cette tête charmante. « C'est Célimène, » disait-on volontiers; mais les plus malveillans étaient aussitôt obligés d'ajouter : « C'est Célimène sans perfidie, sans billets hypocrites, sans complimens menteurs, et elle ne courra jamais le risque de rencontrer son cinquième acte. » — Telle était à peu près la situation de Mme de Marçay dans le monde lorsque Ferni la vit la première fois. Je ne puis songer sans tristesse à cette première rencontre. Ferni m'a dit cent fois depuis qu'il n'avait ce soir-là aucune raison de me voir, qu'il était passé devant le théâtre, puis revenu sur ses pas; enfin il était entré comme poussé par la main pesante du sort. Quelques nuits d'insomnie avaient ajouté à la grâce naturelle de Mme de Marçay l'attrait d'une touchante langueur. Ses cheveux blonds étaient négligemment rejetés en arrière comme si elle était fatiguée de leur poids, sa tête était appuyée sur sa main, et elle laissait errer son regard distrait dans la salle; mais lorsqu'elle se retourna au nom de mon ami, quel charme dans ses mouvemens, quel sourire sur ses lèvres, quelle douceur dans ses yeux! Tout son être semblait dire : Aimez-moi. C'était l'incarnation vivante du beau vers de Lucrèce :

. . . . . Mulier toto jactans è corpore amorem.

Et pourtant, j'ose le dire, elle ne songeait guère en ce moment à inspirer de l'amour, ou plutôt elle n'y songeait jamais; elle était ainsi, quoi qu'elle pût faire, et elle regardait Ferni comme elle avait ce soir-là regardé vingt personnes, si ce n'est qu'elle ne pouvait s'empêcher de lui témoigner quelque curiosité et quelque intérêt, parce qu'elle m'avait souvent entendu parler de son mérite et de ses malheurs. Elle l'entretint donc avec esprit et avec bonté de son pays et de ses aventures; elle le loua discrètement, lui fit quelques questions, et sourit en le voyant si embarrassé pour lui répondre. Il balbutiait en effet quelques mots sans suite, et paraissait subitement enivré; mais les habitudes de l'homme du monde le rappelèrent bientôt à lui-même : il sut trouver quelques phrases banales pour couvrir son trouble, et sortit précipitamment.

— Votre ami est bien extraordinaire, me dit en riant Mme de Marçay; je ne l'aurais pas cru si timide.

— Il ne l'est ordinairement pas plus qu'il ne faut; mais vos beaux yeux l'ont troublé outre mesure, et le voilà sans doute amoureux de vous, comme tant d'autres.

— J'en serais bien fâchée, dit Mme de Marçay; j'aurais eu du plaisir à le connaître, et me voilà forcée de l'éconduire. Avouez qu'il est dur de ne pouvoir trouver dans le monde quelques amis désintéressés. Vous êtes une rare et bien heureuse exception.

— Ce sont mes cheveux blancs qui me sauvent; mais mon ami Ferni n'est pas un amoureux ordinaire, et ce qu'il m'a semblé déjà éprouver près de vous m'inquiète. Je le connais bien mal, ou il portera dans l'amour l'ardeur et l'opiniâtreté qu'il a reçues de la nature pour un plus utile usage.

— Vous allez bien vite, cher monsieur d'Hersent! Plaideriez-vous sa cause?

— Non, certes, car je l'aime tendrement, et je vous saurai gré de lui dire *non* du premier coup et assez nettement pour le décourager.

— Cela est mal à vous de me parler comme à une coquette, car vous savez bien que la coquetterie me fait horreur, et que je ne trompe personne. Si M. de Ferni fait la sottise de me faire la cour, il aura ce *non* bien net que vous demandez si prudemment pour lui, et j'y perdrai peut-être un ami, car puisque vous l'avez jugé digne d'être le vôtre, il fût sans doute devenu le mien.

Peu de temps après, Ferni s'était déclaré, et ayant reçu la réponse la plus franche du monde et l'assurance formelle qu'il n'avait rien à espérer, il quitta Paris. — C'est pour toujours, me dit-il en m'embrassant. — Deux mois plus tard, il entrait chez moi.

— Je reviens guéri, me dit-il en riant, ou peu s'en faut. Vous avez dû me trouver bien bizarre. Je ne sais ce qui m'a rendu si maladroit auprès de votre aimable amie. Qu'il ne soit plus question de ces enfantillages; je suis redevenu moi-même. Parlons de l'Italie.

Je ne me sentis point rassuré par l'air tranquille et le ton léger de Ferni, et allant droit au fait : — Retournerez-vous chez Mme de Marçay? lui dis-je en le regardant bien en face.

— Certainement, répondit-il de l'air le plus indifférent. Il me semble difficile de n'y pas retourner. Croiriez-vous que, malgré ma sottise, elle a eu la bonté de s'apercevoir de mon absence, de la regretter et de demander à quelqu'un qui me l'a répété pourquoi j'avais si subitement quitté Paris? Je lui dois bien une visite, et je la ferai, ne fût-ce que pour effacer la triste impression que j'ai dû lui laisser.

— Écoutez-moi, Ferni, lui dis-je aussitôt avec une émotion sincère. Je vous aime comme mon fils, et j'ai le droit de vous parler

comme le ferait un père. Ne retournez point chez Mme de Marçay. Je ne suis pas sûr de vous. Que vous le sentiez ou non, la vraie cause de votre retour, c'est ce témoignage banal d'intérêt que, par pure politesse, Mme de Marçay vous a donné après votre départ. Je suis certain comme si je le voyais que si vous retournez chez elle, quoiqu'elle ne soit nullement changée à votre égard, vous ne trouverez pas une seconde fois la force de partir. Ce n'est pas une coquette, bien que le monde ait assez de prétextes et puisse citer assez d'exemples pour le croire. La coquetterie la plus habile ne pourrait donner à Mme de Marçay plus de pouvoir que ne lui en a donné la nature pour retenir invinciblement auprès d'elle ceux qui l'ont une fois aimée. A vrai dire, vous ne l'aimez pas encore assez pour qu'il vous soit impossible d'éviter ce malheur. Vous avez été violemment ému, je le veux bien, d'une première rencontre, soit que le genre particulier de sa beauté ait répondu à votre inclination naturelle, soit que vous fussiez ce soir-là disposé à vous laisser séduire; mais qu'est-ce que cette surprise de l'imagination à côté de la servitude où vous fera certainement tomber la fréquentation de cette aimable femme? Si vous n'aviez comme tant d'autres rien de mieux à faire en ce monde, je vous dirais volontiers : Aimez inutilement Mme de Marçay; c'est une occupation plus noble que le jeu ou la débauche. Mais considérez si vous êtes disposé à faire de cet amour la grande affaire de votre vie : c'est tout ou rien; je vous l'assure, il faut choisir.

Je lui aurais parlé plus longtemps encore si je n'avais senti que, malgré l'apparence de l'attention la plus respectueuse, il m'écoutait à peine et ne changeait point de résolution.

— Que vous êtes bon et que je vous aime! me dit-il; mais vous prêchez un converti. Causons d'affaires plus sérieuses.

Il retourna dès le lendemain chez Mme de Marçay, y revint quelques jours après, puis plus souvent, puis presque tous les jours, et compta bientôt parmi les plus fidèles habitués de sa maison. J'étais avec Mme de Marçay la personne qu'il voyait le plus assidûment, et après elle, j'en suis sûr, la personne qu'il aimait le plus au monde. Il avait renoncé à me cacher la vérité; j'avais renoncé de mon côté à des conseils inutiles; nous causions sans cesse et librement de son mal, et c'est avec ses confidences journalières que je vous achèverai ce triste récit.

Mme de Marçay l'avait revu sans embarras, sans lui laisser croire en aucune façon que ce départ et ce retour fussent pour elle des affaires importantes, sans s'y montrer non plus complétement indifférente. Ferni avait retrouvé tout son sang-froid, au moins en apparence; il évitait soigneusement tout ce qui pouvait amener une

explication ou provoquer une rupture. Ils prirent donc l'habitude de causer ensemble, avec une certaine confiance, des mille choses du monde et de la vie, de l'art, de la politique, de tout ce qui pouvait intéresser deux esprits vraiment distingués, et bien faits pour s'entendre. Cette confiance augmentait chaque jour, et plus leurs entretiens devenaient fréquens et sincères, plus ils étaient surpris de juger de la même façon tant de choses et tant de gens, d'avoir le même éloignement pour les mêmes défauts, la même sévérité pour les mêmes bassesses, la même sympathie pour tous les genres de grandeur. Alors arriva ce que j'avais prévu : Ferni sentit son amour devenir aussi profond, aussi incurable, qu'il avait d'abord paru violent et léger. Ce n'était plus seulement ses cheveux, son regard, sa voix, son geste, qu'il adorait en elle; c'était le moindre mouvement de son âme, le moindre éclair de son esprit, cette perpétuelle consonnance qui les faisait ensemble, et comme à leur insu, vivre d'un même sentiment et d'une même pensée. — Ah! que je la connaissais peu quand je croyais la connaître, me disait-il souvent, et que je l'aimais d'une façon indigne d'elle quand je croyais l'aimer!... Vous qui êtes son ami, appréciez-vous à son prix cette divine créature? Savez-vous à quel point elle est intelligente et généreuse, comme le beau et le grand l'émeuvent, comme elle devine tout ce qu'elle ignore, comme elle juge finement le monde, comme elle est tendre et loyale en amitié, comme on pourrait marcher avec courage et aller loin, soutenu par son cœur! Est-il donc écrit là-haut que je ne serai jamais aimé d'elle? — Qui n'eût été touché d'entendre Ferni parler de la sorte, et de voir son regard, ordinairement ferme et fier, obscurci par les larmes? Le plus souvent j'essayais de sourire et de le consoler. — Vous allez un peu vite, lui disais-je, en fait d'apothéoses. Certes personne ne sent mieux que moi quel est le mérite de Mme de Marçay, et combien elle est supérieure à la plupart des femmes; mais tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle dit vous paraît plus admirable que de raison, parce que tout cela vient d'elle, et que vous avez autant de plaisir à l'entendre qu'à la voir. Vous cédez à cet éternel mirage de l'amour, qui, depuis Adam, nous fait paraître beau et vrai tout ce qui sort d'une bouche qu'on aime.

Je voyais cependant Ferni s'avancer par le plus doux chemin vers une crise nouvelle, et cette crise ne se fit pas longtemps attendre. Mme de Marçay commençait à lui porter une véritable affection, et comme cette affection était sans doute fort éloignée de l'amour et ne lui causait aucun trouble, elle ne faisait aucun effort pour la cacher. Elle témoignait du plaisir à le voir, du regret à le sentir absent, et l'amical abandon de ses manières donnait un grand charme

à leurs longues causeries; mais ce qui n'avait aucune importance aux yeux de Mme de Marcay en prenait chaque jour davantage aux yeux de mon malheureux ami. Il lui paraissait impossible que cette intimité croissante, que cet accord chaque jour plus étroit de leurs sentimens et de leurs pensées n'aboutît point à l'amour, ou du moins à cette langueur indulgente qui amène souvent une plus grande faiblesse. Il jouissait donc avec délices du moindre gage de la sympathie de Mme de Marçay, d'abord pour le plaisir immédiat dont il se sentait l'âme inondée, puis comme d'une promesse muette d'un avenir plus heureux. Quand il avait par hasard causé de longues heures avec elle en lui tenant la main, sans qu'elle songeât à la reprendre, quand il avait pu, sans qu'elle parût s'en offenser ou même le sentir, presser longtemps cette main si chère contre ses lèvres, il revenait enivré, plus troublé que je n'aurais voulu, mais si heureux que je n'avais plus le courage de l'attrister par des prédictions fâcheuses.

Il lui laissa voir enfin à elle-même l'espérance qui commençait à l'envahir. Il en vint peu à peu aux supplications les plus vives; il tomba, peut-être avec plus d'esprit qu'un autre, mais aussi fatalement qu'aucun autre, dans l'argumentation stérile et naïve de ces amans malheureux qui s'efforcent de prouver à celles qui les repoussent qu'elles ont le plus grand tort de ne pas les aimer, qu'il serait de leur intérêt et presque de leur devoir de le faire, et qu'elles trouveraient un bonheur assuré dans cet amour. Elle lui répondit avec fermeté, mais avec douceur et presque avec tendresse, qu'il lui était impossible de l'aimer, et que cela n'arriverait jamais. Elle semblait attristée de l'idée qu'elle pourrait perdre par ses refus un ami qui lui était déjà cher; mais elle paraissait résolue à le perdre plutôt que de l'entretenir dans une vaine espérance. Ferni persistait cependant avec une opiniâtre énergie dans ses raisonnemens et dans ses prières; elle s'émut de ses souffrances, et essaya d'y mettre un terme par un aveu dont je ne pouvais alors apprécier la sincérité, mais qui, vrai ou faux, devait coûter également à cette belle âme.

C'était au commencement du mois de janvier. Mme de Marçay attendait Ferni ce jour-là et voulait lui donner un petit calendrier en bois sculpté que vous avez pu voir sur mon bureau, car Ferni me l'a laissé, avec quelques autres objets, en partant pour Saint-Pétersbourg. Il entra avec l'agitation qui le dominait depuis quelques jours, prit les mains de Mme de Marçay avec tendresse, et commença presque aussitôt à lui parler de son amour et de ses peines. Elle l'interrompit doucement pour lui offrir son petit présent, qu'il accepta avec une joie enfantine, comme s'il oubliait un instant tout le reste; mais bientôt, montrant du doigt, avec un triste sourire, la

longue suite de jours contenus dans ce petit espace, il demanda à Mme de Marçay si elle se doutait de ce que la destinée avait pu écrire sur cette page encore fermée de leur vie, si leur amitié, que son amour ébranlait sans cesse, pourrait durer jusqu'au bout de cette année, et si lui-même enfin pourrait vivre longtemps ainsi à côté d'elle et sans elle. Puis, passant de cette idée à une plainte qui lui était familière, il s'écria qu'elle était une étrange créature, que vivre sans aimer à son âge et avec sa beauté était une sorte d'infirmité morale et de sacrilége, que pour lui il se résignerait plus aisément à son malheur, s'il pouvait croire que le cœur qui lui était refusé appartînt à un autre, et qu'elle aimât au moins quelqu'un sur la terre, au lieu d'y passer comme une belle et froide statue.

Ferni parlait avec feu, et eût sans doute continué longtemps encore; mais tout à coup il s'arrêta, pâlit et parut avoir peine à se soutenir. Il avait entendu Mme de Marçay lui dire : — Et si je ne méritais pas tous ces reproches, s'il y avait en effet quelqu'un?...

— Quelqu'un! s'écria Ferni, confondu de surprise et oubliant qu'un instant auparavant il déclarait extraordinaire et presque regrettable que ce *quelqu'un* n'existât pas. Mais cela ne peut pas être! poursuivit-il avec une anxiété douloureuse. Je connais tous ceux qui vous entourent, et Dieu sait si j'ai cherché à deviner s'il en était un seul parmi eux qu'il vous fût possible d'aimer! Non, vous n'aimez personne. — Et il ajouta d'une voix suppliante : — N'est-ce pas que ce quelqu'un n'existe pas, que vous venez de l'inventer pour me guérir, que c'est un charitable mensonge?... Vous ne répondez pas, vous voulez me convaincre qu'il existe; jurez-le donc. — Et il la dévorait des yeux, épiant le moindre mouvement de ce beau visage.

Elle était très pâle; mais elle leva aussitôt la main, et dit d'une voix altérée : — Je le jure!

Ferni était debout et tenait l'autre main de Mme de Marçay dans les siennes. Il rejeta cette main avec une sorte d'horreur et se dirigea vers la porte; mais il ne l'avait pas encore touchée qu'il entendit Mme de Marçay lui dire : — Vous ne voulez donc plus de mon petit souvenir? — Et elle lui tendait le calendrier. Cette voix, ce geste allèrent à l'âme de Ferni et changèrent brusquement le cours de ses idées. Il revint à elle, se jeta à ses pieds, couvrit ses mains de baisers, lui dit tendrement adieu, et sortit presque heureux, au milieu de son infortune, de s'être séparé sans emportement injuste d'une personne qu'il avait tant aimée, et qui, même après un semblable aveu, lui paraissait encore, à son grand étonnement, ce qu'il avait de plus cher au monde.

Malgré l'amère douceur qu'il avait trouvée dans ses adieux à Mme de Marçay, Ferni avait résolu de ne plus la voir, et, doutant avec raison de son courage, il voulut de nouveau quitter Paris. Il marqua de noir cette funeste journée sur le calendrier qu'il avait reçu d'elle, fit ses préparatifs de voyage, et arrangea tout pour s'éloigner le lendemain ; mais, pendant la dernière journée qu'il devait passer parmi nous, il rencontra un ami de Mme de Marçay qui s'étonna du changement de ses traits, et apprit avec surprise la nouvelle de ce prompt départ... Le hasard fit que Mme de Marçay fut presque aussitôt instruite de cette rencontre, et moins d'une heure après Ferni recevait un billet d'elle. On avait appris qu'il était souffrant et sur le point de partir; quitterait-il ainsi Paris sans dire adieu à ses amis?

Je serais le premier à blâmer Mme de Marçay, si la coquetterie avait eu la plus légère part à cette démarche; mais la pitié seule avait conduit sa plume. Elle voyait avec regret s'éloigner un ami déjà bien cher; elle ne pouvait se résoudre à le laisser partir désespéré. Ferni accourut chez Mme de Marçay dans un trouble extrême, lui parlant tantôt avec douceur, tantôt avec amertume, et s'efforçant de justifier un départ qu'elle remarquait comme un acte de faiblesse. — Ce qui me chasse d'ici, s'écriait-il, c'est la douleur intolérable que j'éprouve à ne pouvoir plus vous regarder sans penser que vous êtes à un autre, et par votre libre volonté, qu'en ce moment même peut-être vous venez de le voir.

Elle lui fit signe en souriant qu'il n'en était rien, et comme il la regardait d'un air égaré, elle ajouta : — Il est bien loin d'ici, et vous ne courez guère le risque de le rencontrer, ni moi non plus; des centaines de lieues nous séparent.

Toutes les douleurs et toutes les joies sont relatives pour la pauvre nature humaine, et Ferni, qui souffrait cruellement depuis deux jours, se sentit presque délivré de son supplice. Il ne songeait plus à la triste réalité de cet autre amour, à l'existence certaine d'un rival heureux; il était tout entier à cette idée qu'ici du moins Mme de Marçay ne lui était enlevée ni disputée par personne, qu'ici du moins nul homme n'était plus près que lui de son cœur. Il s'assit à ses pieds, lui prit une main qu'elle laissa reposer sur ses genoux, dans la main de son ami, et l'heure passa pour Ferni triste et délicieuse, tandis qu'il entretenait Mme de Marçay de ses illusions détruites, des projets d'ambition et des rêves de bonheur qu'il avait formés pendant qu'il espérait encore être un jour aimé d'elle, de son avenir à jamais désolé par un incurable et inutile amour. Elle lui répondit avec douceur, l'exhortant à la résignation et au courage, flattant son orgueil, réveillant son ambition, lui montrant le charme

de l'étroite amitié qui pouvait toujours les unir. Tous deux parlaient à voix basse, et leur entretien était souvent interrompu par de longs silences. Ferni pressait de temps à autre avec passion la main qui lui était livrée, et, machinalement sans doute, Mme de Marçay lui rendait son étreinte. Quiconque les eût considérés ainsi, inclinés l'un vers l'autre, les yeux humides, parlant à demi-voix ou se taisant, comme perdus dans leurs pensées, les eût certainement pris pour deux amans sincères doucement enivrés de leur bonheur, et oubliant, dans l'échange de leurs tendres promesses, que le temps passe et que le monde existe. Qui aurait jamais cru, au contraire, avoir sous les yeux une femme résolue à ne point se rendre, un homme consumé par les fureurs de la jalousie et de l'amour?

Ferni lui-même s'y laissa presque tromper et reprit quelque espérance. Aussi le lendemain fut-il étonné d'être reçu avec un peu de froideur. Il voulut rompre cette glace, reprendre l'éternel sujet de son amour; on lui répondit si nettement que c'était peine inutile, on parut si étonné et si fatigué qu'il en parlât encore, qu'il sortit accablé et sérieusement dégoûté de la vie. Cette fois ce fut moi qui le pressai de partir. Ces émotions si constantes et si vives avaient altéré sa santé, et je commençais à craindre pour sa raison. Il était devenu presque incapable de travail et même d'attention suivie pour aucune chose. Un ouvrage qu'il avait entrepris sur l'Italie, et dont une partie déjà publiée lui avait fait honneur, restait interrompu, et il y avait peu d'apparence qu'il pût jamais reprendre la plume. Ses amis commençaient à remarquer sa sombre tristesse et ses distractions continuelles. « Ce pauvre Ferni ne va pas bien, » disait-on autour de lui d'un air mystérieux. Je jugeai qu'il fallait l'éloigner à tout prix, et je le conjurai de faire un long voyage. Je vis avec tristesse que sa volonté même était atteinte, et que la volonté d'autrui avait sur lui pour la première fois quelque empire. Lui qui ordinairement ne savait ce que c'était que d'obéir, il m'obéit ce jour-là avec une docilité d'enfant et une sorte d'accablement qui me déchira l'âme. Je l'aimais plus tendrement que jamais, et j'étais navré de le voir partir. Plût à Dieu cependant qu'il ne fût jamais revenu!

II.

Ce qui me porte surtout, poursuivit M. d'Hersent après un instant de silence, à voir dans l'histoire de mon ami la main de la fatalité et une sorte de jeu cruel de la nature, c'est que je n'ai jamais pu bien comprendre pourquoi il a été impossible à Mme de Marçay d'ai-

mer Ferni. Il est bien rare qu'une intimité aussi étroite qu'était la leur, nouée à leur âge et poursuivie au milieu d'une liberté presque entière, n'aboutisse point à l'amour. Ferni n'avait rien en lui qui pût déplaire à Mme de Marçay, et elle n'éprouvait point évidemment pour lui une de ces répugnances insurmontables qui parfois séparent deux personnes faites d'ailleurs pour s'aimer. Puisque vous avez vu Ferni, vous vous souvenez sans doute qu'il plaisait généralement. Mme de Marçay acceptait sans trop s'en plaindre les bruits du monde, car son intimité avec Ferni avait tous les caractères d'un amour partagé, et si quelques fins observateurs doutaient encore du succès de Ferni, si lui-même évitait de son mieux tout ce qui pouvait y faire croire, les esprits superficiels, qui forment toujours la majorité, n'en doutaient pas.

Quant à ce qu'on appelle en amour l'union des âmes, elle était entre eux aussi complète qu'on peut l'imaginer, et lorsque nous serons à Paris, je pourrai vous en convaincre en vous faisant lire leurs lettres où s'épanchait toute leur âme. Quoique étranger, Ferni écrivait purement notre langue, et la passion qui l'inspirait l'emportait souvent jusqu'à l'éloquence. Vous ne trouverez aucune trace de mauvais goût ou d'affectation dans ses lettres, tout y est vrai, élevé, sincère; seulement il faut faire la part de l'amour qui lui montre dans Mme de Marçay plus de perfections et plus de charmes encore que le ciel ne lui en avait fatalement accordé. Ce qui me surprit extrêmement quand j'eus entre les mains toutes ces lettres, c'est que les plus fortes et les plus éloquentes étaient précisément écrites dans le temps même où Ferni était incapable de tout travail. Il retrouvait pour se plaindre de ses maux, pour convaincre Mme de Marçay et pour l'attendrir, toute la vigueur de pensée et de langage qu'il semblait avoir perdue pour tout le reste. Il le sentait lui-même : « Je ne suis bon désormais qu'à vous écrire, dit-il un jour à la fin d'une de ses lettres. J'irais ainsi jusqu'à demain, et plus loin, et toujours. Voilà certainement mes moins mauvais écrits, mais ils ne me conduiront pas même à la gloire. » A coup sûr, on ne peut publier ces lettres, bien que la mémoire de Ferni ni de Mme de Marçay n'eût pas sans doute à en souffrir; mais nous pourrons les relire, et j'éprouve un amer plaisir à y voir revivre avec toutes ses douleurs l'âme ardente et déchirée de mon ami.

Que vous dirai-je des lettres de Mme de Marçay? Vous n'imaginerez pas, avant de les avoir lues, qu'on puisse être à la fois si inflexible et si tendre, donner et retenir, fuir et se rapprocher, consoler sans guérir, refuser toute espérance sans tuer tout amour, inspirer à la fois et d'une manière si délicate tant d'admiration, de tendresse, de crainte et de désir. Et dans tout cela pas un mot à effacer, pas

un mot à reprendre, rien qui ne soit irréprochable aux yeux même du monde. Ah! sublime et cruel instinct de la nature, l'art ne vous égalera jamais!

Je fus un peu effrayé de revoir après moins de trois mois Ferni à Paris, mais je fus surpris et heureux de le trouver beaucoup plus calme et infiniment plus raisonnable qu'avant son départ.

— J'ai beaucoup réfléchi, me dit-il, depuis que je vous ai vu, et, comme vous le pensez bien, c'est à la seule chose qui m'occupera désormais en ce monde. Je vois clairement aujourd'hui la cause véritable de mes souffrances, ou plutôt l'occasion, toujours la même, de laquelle naissent entre Mme de Marçay et moi ces crises perpétuelles qui ébranlent ma raison. Tout le mal vient de mon incurable manie d'aller au-devant d'explications qui me déchirent et de provoquer par mes prières des refus qui m'accablent. Si je prenais le parti de jouir du présent sans songer à l'avenir, ou du moins sans contraindre par mes questions Mme de Marçay à m'ôter toute espérance, qui m'empêcherait de vivre paisible et presque heureux auprès d'elle? Est-il au monde une intimité plus douce que ne l'était naguère, que ne le sera de nouveau la nôtre? Peut-il exister, même entre des personnes qui s'aiment, plus d'abandon et plus de confiance? Pourquoi ne pas jouir des biens que le sort nous donne? J'en ai senti le prix depuis que je les ai follement perdus. J'ai vécu près d'elle dans une agitation bien douloureuse, mais que vous dirai-je de la vie que j'ai menée loin d'elle? C'était quelque chose de plus que la solitude, c'était le néant. Il me semblait étouffer, faute d'air et de lumière. Je ne veux plus partir, je veux la voir tous les jours; mais je ne veux plus lui rien demander. Je veux jouir de l'heure présente et me figurer l'avenir à ma guise; je veux me nourrir d'illusions, et je ne lui donnerai plus aucune occasion de les détruire. Laissons faire le temps; nous sommes jeunes tous deux, faisons crédit de quelques mauvais jours à la fortune.

Ferni tint parole; il reprit avec Mme de Marçay sa vie d'autrefois, mais il en bannit avec soin les agitations et les tempêtes. Plus de questions précises, plus de plaintes, plus de prières, rien autre chose que le muet et constant témoignage d'un invincible amour, car il n'était pas au pouvoir de Ferni soit de cesser d'aimer Mme de Marçay, soit de lui cacher qu'il l'aimât. S'il laissait comme malgré lui son âme tout entière s'échapper dans chaque geste et dans chaque parole, il ne disait rien, il ne faisait rien qui pût contraindre Mme de Marçay à se défendre et à souffler sur ses rêves. Elle l'entendait pourtant sans qu'il parlât, et se sentait comme assiégée en silence par un opiniâtre adversaire : aussi se faisait-elle parfois un devoir de conscience de l'avertir qu'il avait tort d'espérer, qu'il n'était pas

plus avancé qu'auparavant, et qu'il ne le serait jamais davantage; mais alors, au lieu de s'emporter comme autrefois contre le sort ou contre elle, Ferni lui disait en souriant : — A qui en avez-vous? Qui vous a rien demandé? Qui vous dit que je supplie et que j'espère?

— Vos yeux me le disent, et je leur réponds sincèrement comme toujours.

Il avait en effet, malgré lui, de temps à autre une façon de regarder Mme de Marçay qui en disait plus que toutes les paroles, et à son tour elle laissait passer à son insu dans son regard la pitié dont elle avait l'âme atteinte. Elle mettait alors la main devant ses yeux, et lui disait en riant : — Voulez-vous bien ne pas me regarder ainsi?

Il prenait cette main, la baisait avec une sorte de fureur, et l'on parlait d'autre chose.

Ils avaient pris l'habitude de tout se dire, et il la consultait sur toute chose. Il avait repris le goût du travail, il s'intéressait de nouveau aux affaires de son pays. La vive intelligence et le noble cœur de Mme de Marçay suivaient Ferni dans toutes ses pensées. Ils se voyaient sans cesse au théâtre et dans le monde, et il leur suffisait d'être un jour sans se voir pour sentir aussitôt qu'ils avaient une infinité de choses à se dire. La moindre interruption dans leur intimité leur apprenait à tous deux combien ils s'étaient devenus nécessaires, combien l'affection, la confiance et l'habitude avaient étroitement entrelacé leur vie.

Ils vivaient donc dans une sorte de calme, et Ferni, qui prenait plus d'intérêt aux moindres actions de Mme de Marçay qu'à tout le reste de l'univers, suivait avec curiosité l'existence de cette jeune femme si admirée, si enviée, si courtisée et, au moins en apparence, si peu sensible à tant d'hommages. Elle avait la cour la plus nombreuse et la mieux fournie qu'on ait peut-être jamais vue autour d'une belle personne, et les âges les plus divers, comme les conditions les plus variées, y étaient représentés. Ferni plaisantait parfois Mme de Marçay sur un certain nombre d'hommes mûrs qui n'étaient pas les moins ardens de ses admirateurs. Il l'appelait « Suzanne entre les vingt vieillards. »

Mais ce qui confondait Ferni de surprise, ce fut la vue d'un certain tiroir rempli de lettres qu'elle remit en ordre de très bonne grâce devant lui, un jour qu'elle partait pour la campagne. Mme de Marçay en fit l'examen, et Ferni l'aidait en riant dans ce travail. Elle lui cachait certaines lettres, et il ne demandait à en voir aucune; mais il en parcourut plusieurs et put se convaincre qu'il ne connaissait encore que très imparfaitement le nombre des adorateurs dont Mme de Marçay contenait et calmait les transports soit par son

silence, soit par de sages réponses expédiées dans toutes les parties du monde.

— Est-il possible, s'écria enfin Ferni, saisi d'une sorte d'admiration craintive, que vous puissiez suffire à un pareil labeur et mener de front tant de gens et tant d'affaires? Quoi! au milieu même de nos agitations les plus vives, quand vous paraissiez si émue de ma folie, si amicalement occupée de me guérir, vous aviez le temps et le courage d'entretenir le feu de toutes ces correspondances et de tenir tête à tant de monde! Vous êtes à vous seule tout un ministère, ajoutait-il en riant, et si j'avais pu porter dans les affaires la moitié de cette présence d'esprit et de cette activité, j'aurais peut-être affranchi mon pays.

— Vous me raillez, cher comte, et vous êtes injuste, lui dit-elle avec un air de noblesse et de bonté qui le rendit un peu honteux de sa sottise. Si vous pouviez lire toutes ces lettres, si vous connaissiez tous ceux qui les ont écrites, si vous saviez quels titres ils peuvent avoir à mon amitié, à ma reconnaissance, à ma sympathie, à ma pitié si vous voulez, vous ne traiteriez point comme un calcul de coquetterie une conduite fort naturelle et inspirée par le seul sentiment de la justice; mais vous êtes un égoïste et vous avez la prétention de tout juger sans rien savoir. Tout cela s'expliquera de soi-même; mettez-y un peu de patience; vous savez que dans dix ans je dois vous raconter toute ma vie.

Elle avait en effet pris l'habitude de le renvoyer à dix ans toutes les fois qu'il la pressait un peu soit sur son rival inconnu, soit sur quelque autre sujet dont elle ne voulait point parler.

— Dans dix ans, nous serons tous morts, disait alors Ferni, qui ne croyait pas si bien dire.

La vie de Ferni me paraissait cependant avoir pris un cours plus tranquille, et j'espérais enfin voir sa liaison avec Mme de Marçay aboutir à un dénoûment paisible, soit qu'elle se laissât gagner par tant d'amour, soit que l'amitié qu'elle lui accordait finît par lui suffire. Un jour que nous étions entourés de cartes et de livres et que je le voyais avec plaisir s'animer avec moi dans le débat d'une question intéressante : — La tête est libre, lui dis-je en riant, et le cœur le deviendra bientôt.

— En vérité vous avez raison, me répondit-il sur le même ton, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. — Mais il lui fut impossible de se contenir un instant de plus; il laissa tomber sa tête dans ses mains, et lorsqu'il la releva, je vis que son visage était baigné de larmes.

— Je suis perdu, me dit-il en marchant avec agitation dans la chambre. Je me sens et je m'observe, comme ferait le médecin le

plus habile rongé par un mal mortel. Je ne sais pourquoi je l'aime ainsi et tous les jours davantage. N'est-elle pas comme moi poussière et cendre? Ne puis-je donc pas trouver ailleurs dans le monde autant de beauté, de grâce, de douceur, d'amitié même, et pardessus tout cela un peu d'amour? Mais c'est moi qui ne puis aimer ailleurs! Je suis comme aveuglé pour tout le reste et je ne vois plus qu'elle au monde, sans doute parce qu'il est écrit qu'elle ne m'aimera jamais. Ce mot de *jamais* vous fait sourire? Hélas! que de fois j'en ai souri moi-même! Que de fois je l'ai crue près de s'émouvoir! Que de fois j'ai interprété dans le sens de mes vœux son geste, son regard, sa parole! Si vous pouviez vous intéresser à toutes les misères qui composent mon existence, je vous dirais les circonstances insignifiantes qui suffisaient pour me faire vivre pendant plusieurs jours dans une sorte d'ivresse, comme si l'heure était enfin venue où elle allait m'aimer. Mais quel affreux réveil, quelle chute profonde après ces momens d'espoir et d'oubli! Avez-vous vu parfois une pauvre mouche privée d'ailes gravir péniblement la plume d'un écolier? Elle monte jusqu'au faîte; mais au moment où elle va l'atteindre, son persécuteur retourne la plume, et la victime remonte sans fin ni repos jusqu'à ce qu'on ait assez de ce jeu et qu'on l'écrase. Voilà mon supplice : il est pire encore, car je le comprends tandis que je l'endure; j'ai mes ailes, et je ne veux point les ouvrir; j'aime mon enfer, et j'éclate en larmes et en prières lorsqu'on veut m'en tirer...

Je laissai Ferni parler, et toute consolation me parut cette fois inutile. J'avais touché la blessure que je croyais fermée, et le sang avait coulé de nouveau. Peu de temps après cet entretien, Mme de Marçay partit, accompagnée d'une amie, pour passer l'été dans un petit port de la Bretagne où Ferni ne tarda pas à la rejoindre. La solitude, la liberté, la vue de la nature rendirent leur intimité plus étroite encore et plus tendre. Ils étaient presque inséparables; ils faisaient ensemble le soir de longues promenades, et, sous le ciel étoilé, Mme de Marçay se faisait expliquer par Ferni le mystérieux arrangement des mondes, et les lois de ce vaste univers. Ils redescendaient sur la terre, et les sujets ne faisaient guère défaut à leurs causeries. Ferni en venait enfin à ses peines, et Mme de Marçay l'écoutait avec douceur. Ils paraissaient si naïvement heureux d'être ensemble que Mme de Marçay disait en riant: — Ceux qui nous voient doivent se dire : Voilà deux amoureux qui passent!

L'oisiveté de la campagne donne, vous le savez, plus de prix encore aux nouvelles de Paris. Ils avaient donc pris l'habitude de lire ensemble leurs lettres, et le plus souvent d'écrire ensemble les réponses. Ferni remarqua bientôt que certaines lettres ne lui

étaient pas montrées, et que ces lettres avaient sur l'humeur de Mme de Marçay une visible influence. Il sentit dès lors qu'elle ne l'avait décidément pas trompé en lui avouant qu'elle appartenait à un autre, et il n'eut point de repos qu'il n'eût réussi à tout apprendre, comme un condamné qui veut entendre son arrêt. Il soupçonnait qui pouvait être ce rival heureux. Quelques bruits vagues, d'autres indices plus clairs qui l'eussent depuis longtemps convaincu, si mon malheureux ami n'eût voulu espérer contre toute espérance, avaient dirigé la pensée de Ferni sur un jeune marin parti pour un long voyage peu de temps avant la rencontre de Mme de Marçay et de Ferni dans ma loge. Ferni prit un jour à part l'amie qui avait accompagné Mme de Marçay, et lui dit de l'air le plus naturel : — On ne se conduit donc pas bien là-bas? Mme de Marçay n'est pas toujours contente de ses lettres?

— Vous savez donc que c'est lui, je ne croyais pas qu'elle vous l'eût nommé?

— Je le savais, répondit Ferni. — Et il eut le courage de demander et d'écouter l'histoire de la liaison de Mme de Marçay avec son rival. Il apprit qu'une longue absence et les propos du monde avaient plus d'une fois refroidi leur union, qu'au milieu de l'hiver était arrivée une lettre qui ressemblait fort à une rupture. Ferni se souvint en effet qu'un jour Mme de Marçay, arrachant à un bouquet une violette, avait murmuré devant lui : — On m'a brisée comme cette fleur. — Et le même soir, comme ils lisaient ensemble la lettre sublime de doña Julia à don Juan, Mme de Marçay avait laissé échapper quelques larmes. Avec quelle amertume Ferni se rappela ces circonstances! — Sa vie a donc toujours été double, se dit-il, et je n'en ai jamais eu que la moindre part. Je vivais tout en elle : la meilleure moitié de son âme était loin de moi! — Et son cœur se serrait à la pensée de cette différence et de sa solitude. Il voulut ne rien ignorer pourtant, et questionna longtemps encore; il apprit enfin que le retour de ce jeune homme pouvait se faire attendre peut-être un mois, peut-être davantage, qu'une réconciliation était en tout cas nécessaire, et pouvait être douteuse ou fragile.

Ferni se défia de la première impression que lui causait la certitude de son malheur. Il se dit rappelé par une affaire et partit pour Paris. Après m'avoir communiqué ses angoisses et pris le temps de réfléchir, il résolut d'attendre les événemens et de ne rien changer dans sa conduite avec Mme de Marçay. — Je n'ai jamais été aussi heureux que là-bas, me dit-il; j'y veux retourner. Ne songeons pas à l'avenir... Le jour où il faudra la quitter, ou j'en mourrai, ou ma guérison sera complète. De toute façon, je suis bien sûr de ne plus la revoir aussitôt qu'elle aura revu celui qu'elle aime.

Il repartit donc sur-le-champ, et la fortune, qui allait l'accabler d'un dernier coup, lui accorda encore quelques beaux jours. Soit que Mme de Marçay se sentît émue d'une passion si opiniâtre et si profonde, soit qu'elle fût prise pour lui de pitié en songeant à l'avenir, elle l'accueillit cette fois avec une véritable tendresse. Je puis vous parler avec une entière franchise de ces derniers jours de leur intimité, puisque tous deux ne sont plus, et que l'histoire vraie de cette passion vous intéresse. Mme de Marçay n'avait jamais été avec lui si enjouée, si affectueuse, si confiante; elle le raillait et le flattait tour à tour. — Je vous déteste, — lui disait-elle en riant, et elle s'appuyait sur lui avec langueur. Elle avait cessé de se fâcher ou de le fuir quand il approchait ses lèvres de son front, de ses cheveux, de son cou. Ces détails vous font sourire, et vous vous demandez sans doute pourquoi Ferni s'arrêtait si docilement. Vous ne savez pas à quel point l'âme de mon ami s'était pliée à cette servitude, comme il tremblait de perdre cette femme en un instant et pour toujours, que de fois il était déjà retombé d'illusions presque aussi douces. Il ne se sentait plus à l'épreuve d'une chute pareille, et dans l'agitation suprême où était son âme, il avait le pressentiment qu'être repoussé cette fois, c'était périr. Il arriva ainsi, enivré d'amour, de crainte et d'espérance, jusqu'au jour qui devait mettre une fin violente à sa longue épreuve.

C'était un jour d'orage, et tous deux s'étaient sentis en même temps accablés et irrités par cette lourde atmosphère. Sur le soir, le ciel étant couvert de nuages, un vent assez fort se leva, et l'on entendit au loin le bruit du tonnerre. Mme de Marçay proposa une promenade en voiture; on fit atteler, et ils partirent. A peine étaient-ils en route, que Ferni voulut attirer Mme de Marçay près de lui. — Laissez-moi, dit-elle, j'ai reçu aujourd'hui une potion calmante.

— Une lettre de lui? dit-il avec anxiété. Donnez-la-moi, je vous en prie.

— Vous le voulez vraiment? La voici. — Et elle lui tendit la lettre.

Ferni prit cette lettre et se mit à la lire. Il était assis dans le fond de la voiture, elle était en face de lui, et elle le regardait. Le jour tombait rapidement; à travers les nuages chargés d'électricité passait encore un peu de lumière de couleur livide. Ferni lisait avec peine, mais il déchiffrait tout, parce qu'il voulait tout lire, et ces banales formules de l'amour satisfait prenaient à ses yeux un intérêt extraordinaire. Quand il eut fini, il tendit la lettre à Mme de Marçay. — Elle est fort tendre, lui dit-il, et il paraît fort joyeux de son prochain retour; cependant je crois qu'une autre femme que vous fe-

rait aussi bien son affaire, tandis qu'il n'y a pour moi que vous au monde.

— Voilà une parole injuste, et vous n'en savez rien.

— Il est vrai que je n'en suis pas bon juge, répondit Ferni. — Et, s'enfonçant dans un coin de la voiture, il garda le silence. Un instant après, Mme de Marcay s'aperçut qu'il pleurait; elle vint s'asseoir près de lui et lui prit la main. — Du courage, disait-elle, soyez calme.

Mais sa douleur, un moment contenue, éclatait enfin en mouvemens convulsifs et en larmes abondantes. — Que vais-je devenir? murmura-t-il; tout est fini. Non-seulement je n'espère plus rien, mais je perds tout au monde. Il va revenir, et je ne vous verrai plus.

— Vous me verrez toujours, interrompit-elle.

— Jamais! continua-t-il, et même aurai-je la force de l'attendre? O fatale habitude de tout vous demander, de tout vous dire, de penser et de respirer à vos pieds! Il me semble qu'il n'y a plus personne sur la terre.

— Vous ne me quitterez pas.

— Ah! l'affreuse solitude; je me vois moi-même comme un enfant qu'on arrache avant le temps du sein de sa mère et qu'on jette sur la route aux pieds des passans. Qui va me parler, me consoler? qui puis-je écouter et souffrir? qui me grondera, me louera doucement? qui me donnera de chers petits conseils comme les vôtres?

— Moi! toujours moi! disait-elle en lui pressant les mains; mais il l'entendait à peine et continuait d'une voix brisée par les pleurs : — Languirai-je seul ou chercherai-je inutilement quelque femme qui vous ressemble? Où est-elle, la créature que je ferai semblant d'aimer? — Et il prononçait obstinément certains noms qui les faisaient sourire tous deux au milieu des larmes; mais il retombait auss tôt dans son désespoir, attirait Mme de Marçay avec rage, puis l'écartait de lui brusquement, la saisissait encore et paraissait sur le point d'expirer de douleur à ses côtés. Les éclairs jetaient à chaque moment une vive lueur sur leurs visages émus, et les sanglots de Ferni étaient sans cesse couverts par les éclats de la foudre. Ils arrivèrent ainsi au bord de la mer, où ils quittèrent la voiture et allèrent s'asseoir auprès de quelques personnes de leur connaissance, attirées en ce lieu par la sombre beauté de cet orage. Ferni trouvait ce spectacle en harmonie avec l'état de son cœur et prenait un amer plaisir à le contempler. La mer était couverte d'un voile obscur, et l'on ne pouvait la distinguer du ciel; mais d'éblouissans éclairs déchiraient par instans les nues et inondaient d'une rapide lumière la vaste étendue des flots. L'on entendait presque en même temps le grondement du tonnerre, puis tout rentrait dans l'obscurité, et l'on

ne voyait plus que l'écume phosphorescente des vagues qui venaient se briser en gémissant sur la plage. Mme de Marçay était assise près de Ferni; elle avait attiré sa main sous son manteau et la pressait affectueusement sur son cœur. Il pleurait en silence, entendait à peine ce qui se disait autour de lui et évitait de répondre lorsqu'on lui parlait, de peur que l'on ne remarquât l'altération de sa voix; mais peu à peu un changement se fit dans cette âme aimante et mobile. Il oublia une dernière fois tout ce qui venait de l'agiter, et se laissant aller presque sans y penser au bonheur de se voir encore si près d'elle, de sentir battre son cœur et de la croire touchée de ses maux, il jouit d'un repos délicieux après une émotion si violente. La pluie commença bientôt à tomber; on se leva, et ils rentrèrent sans se parler.

A peine furent-ils seuls que Ferni revint au sentiment de la réalité, et de nouveau ses yeux se remplirent de larmes; mais elle le fit asseoir doucement près d'elle et lui proposa de lire ensemble. Il était tellement habitué à lui obéir, qu'il trouva cela tout naturel. Elle lisait haut, d'une voix enfantine, s'arrêtant sans cesse pour sourire et le regarder. Il l'arrêtait plus souvent encore par ses baisers, et si souvent qu'il fallut cesser de lire. Elle paraissait n'avoir pas la force de se défendre, et se laissait aller avec langueur à ses caresses. Enfin leurs lèvres se rencontrèrent, et Ferni, qui n'a jamais menti, m'a juré qu'ils avaient mis tous deux la même ardeur dans ce dernier baiser; mais aussitôt cette étrange créature parut le haïr aussi sincèrement qu'un instant auparavant elle avait paru l'aimer. Elle s'échappa brusquement de ses mains, courut à la fenêtre, l'ouvrit et s'assit sur le bord, le regardant d'un air de colère et de défi. Éperdu de douleur, il voulut l'en arracher. Mme de Marçay trouva des mots si cruels, elle eut si bien l'art de le blesser et de le confondre, qu'il recula, se croyant le jouet d'un horrible rêve et prenant en dégoût la création tout entière. Le jour commençait à poindre lorsqu'il rentra chez lui.

En moins d'un instant, il avait pris, pour n'y plus revenir, une résolution bizarre et fatale, et ce fut avec le calme d'une âme énergique, décidée sur son sort, que le lendemain il entra chez elle. Il ne pouvait revenir de sa surprise en la regardant. Non-seulement les émotions diverses qu'elle avait paru éprouver la veille, et dont il se sentait brisé, n'avaient laissé aucune trace sur ce charmant visage, mais elle était éblouissante de fraîcheur; jamais son teint n'avait été plus transparent, jamais ses traits n'avaient été plus harmonieux ni plus calmes, et lorsqu'elle leva sur lui ses grands yeux limpides, il crut sentir vaguement qu'elle n'avait point d'âme. Cependant il devait l'aimer jusqu'au dernier soupir, et d'ailleurs il avait irrévoca-

blement arrêté sa ligne de conduite. Comme elle lui demandait de ses nouvelles, il répondit qu'il avait eu les nerfs fort malades à la suite de cet orage, et qu'elle avait dû s'en apercevoir.—J'aime mieux ne pas entendre parler de cela, lui répondit-elle. D'ailleurs ce n'est point votre faute, mais la mienne. — Et elle ajouta en baissant la voix : — Tout autre que vous m'aurait prise en horreur.

— Cela n'est pas en mon pouvoir, répondit-il avec tristesse.

Et, baisant la main de Mme de Marçay, il lui dit qu'il était obligé de faire un petit voyage, et qu'il était venu lui dire adieu.

— C'est au revoir qu'il faut dire, reprit-elle en souriant, et à bientôt. Que ferais-je sans vous?

Ces derniers mots étaient habituels à Mme de Marçay, lorsque Ferni parlait d'éloignement ou de rupture. Elle avait une façon, moitié enjouée, moitié sérieuse, de les dire, qui ravissait Ferni, et qui l'eût décidé à tout plutôt que de s'éloigner d'elle. Ce jour-là, il ne put les entendre sans que son cœur fût près de se rompre. Cependant il put répondre avec assez de calme : — J'espère certainement vous revoir.

Et, lui serrant une dernière fois la main, il sortit.

Le dessein qu'il avait conçu avait quelque chose d'insensé et de criminel, et se ressentait du trouble de la nuit fatale qui l'avait enfanté; mais une fois décidé à l'accomplir, Ferni retrouva pour l'exécuter sa présence d'esprit et son énergie accoutumées. Il partit pour Saint-Pétersbourg, et, afin qu'on ne vît dans ce départ qu'une chose toute naturelle, il se fit appeler par un de ses amis qui habitait cette ville. A peine arrivé en Russie, il donna quelques signes d'un dérangement d'esprit qui trompa tout le monde; puis il parut redevenir complétement maître de sa raison, et vécut comme à l'ordinaire avec ses amis. Il avait connu jadis M. de Marçay, et renoua connaissance avec lui. Il l'amena, je ne sais comment, à venir s'exercer au tir au pistolet, et s'attacha à montrer ce jour-là une agitation extraordinaire. Enfin, dans un moment où deux pistolets se trouvaient chargés et où son tour de tirer était venu, il se plaignit à haute voix de visions et de fantômes qui lui étaient envoyés par ses persécuteurs. Presque aussitôt il se détourna subitement du but, fit feu, et M. de Marçay tomba mort. Avant qu'on eût le temps de faire un mouvement autour de lui, Ferni avait pris le second pistolet et s'était fait sauter la cervelle. Cet accident, qui parut l'effet d'un accès subit de folie, affligea tout le monde à Saint-Pétersbourg, et vous vous souvenez qu'il causa dans Paris, où Ferni s'était fait généralement aimer, la plus pénible surprise. Le suicide de Ferni ne laissait à personne la possibilité de penser que sa prétendue liaison avec

Mme de Marçay eût été pour quelque chose dans ce double malheur. On le regretta d'ailleurs universellement, et presque tous les journaux de l'Europe déplorèrent sa fin prématurée.

Je ne savais moi-même que penser, lorsque je reçus une lettre que mon malheureux ami avait pris soin de me faire parvenir. Il m'y remerciait en peu de mots, et avec effusion, de la tendresse paternelle que je lui avais toujours montrée. Il me priait de ne point le juger précipitamment, et ajoutait qu'une lettre que Mme de Marçay devait recevoir m'expliquerait sa conduite. Il me conjurait enfin d'avoir toujours la même amitié pour elle, et plus encore, si vous pouvez, ajoutait-il, car vous devez reporter sur elle toute l'affection que vous aviez pour moi. — Le soir même, je lus la lettre qu'il avait écrite à Mme de Marçay; elle était à peu près conçue en ces termes:

« Pourquoi mon amour a-t-il grandi à côté de votre froideur? pourquoi a-t-il résisté à votre amour avoué pour un autre? pourquoi enfin a-t-il survécu aux affreuses secousses de ces derniers jours? C'est ce que je ne puis comprendre; mais il n'en est pas moins vrai que je meurs à cause de vous et en vous aimant. J'ai voulu vous rendre un dernier service. La vie de M. de Marçay n'importe à personne, et je ne me fais pas grande conscience de la prendre pour vous donner une liberté qui va vous devenir nécessaire. Vous allez revoir celui que vous aimez. Son âge, sa légèreté peut-être, à coup sûr la nécessité de se marier, rendraient votre union bien fragile, si M. de Marçay vivait encore. Je sais d'ailleurs que vous n'êtes nullement insensible à l'opinion du monde, qui pourrait vous devenir un jour injustement sévère. Mariez-vous donc. Je ne vous demande même pas de vous souvenir que j'aurai été pour quelque chose dans ce bonheur. En tout cas, j'ai la consolation de n'avoir point troublé votre repos autant que ceux qui vous connaissent imparfaitement pourraient le croire. Je me suis bien souvent demandé depuis huit jours s'il valait mieux pour moi vous avoir connue que d'avoir mené la vie très différente à laquelle je me croyais destiné. Pourtant, tout bien considéré, je me crois encore votre obligé. Vous perdre au moment où je pensais vous atteindre était l'enfer; mais vous espérer était le ciel. Vous m'avez torturé, mais vous m'avez fait vivre, et, grâce à vous, l'âme que je rends à Dieu ou au néant aura connu en ce monde des émotions plus fortes qu'il n'est donné d'en sentir à la plupart des hommes. Je souhaite ardemment que vous soyez heureuse; je souhaite aussi que, si mon nom frappe parfois votre oreille, il n'éveille en vous aucun sentiment de regret ni d'amertume. Vous n'avez voulu me faire aucun mal, et vous n'êtes point coupable de mes douleurs.

Vous avez suivi votre destinée, et vous n'avez été que l'instrument de la mienne. »

Cette lettre parut émouvoir Mme de Marçay, que la mort de Ferni avait surprise et vivement affligée; mais elle ne sentit ce qu'elle avait perdu avec lui que quelque temps après sa mort. Il fallut le retour de son rival et les diverses contrariétés qui suivirent ce retour pour lui remettre pleinement en mémoire l'être aimable et vraiment bon qui avait tant souffert à ses pieds. Elle comprit qu'elle n'avait eu d'autre raison pour ne point l'aimer que son engagement envers un autre, et qu'une froideur naturelle qui lui faisait toujours attendre en vain une sorte de mouvement intérieur et comme un signal d'aimer. J'évitais de lui parler de Ferni, mais je m'aperçus bientôt qu'elle parlait de lui volontiers, et cherchait les occasions d'amener son nom sur mes lèvres. Elle me rappelait, et parfois avec attendrissement, telle parole, telle action de mon ami qui l'avait frappée. — Vous souvenez-vous, me disait-elle, comme il parlait de telle chose, comme il était ému de telle autre? Je le vois encore entrant chez moi presque tous les jours avec son air triste ou joyeux, selon la disposition qu'il croyait lire sur mon visage. Comme il avait plaisir à me parler et à m'entendre! comme il m'interrogeait du regard et comme il paraissait vraiment m'aimer! J'avais pris l'habitude de tout cela, et quelquefois, quand j'entends sonner son heure accoutumée, je regarde machinalement du côté de la porte, comme si je m'attendais à le voir entrer. N'est-ce pas que vous l'aimiez beaucoup? Vous m'avez toujours dit que c'était un noble cœur.

J'avais peine à retenir mes larmes en voyant revivre ainsi mon ami dans les paroles de Mme de Marçay; mais un nouveau chagrin ne tarda pas à s'ajouter au regret amer que la mort de Ferni m'avait laissé dans l'âme. Je voyais Mme de Marçay s'éteindre insensiblement à son tour. Son cœur battait souvent à l'étouffer, elle avait des crises nerveuses très fréquentes, et ne connaissait guère plus de repos. Elle abusait inutilement de l'opium. Cette étrange créature n'en était pas moins belle. Aussitôt que son deuil fut passé, elle rentra dans le monde; elle semblait y chercher une distraction plutôt qu'un plaisir. Sa tristesse ne lui avait rien ôté de son charme; sa langueur était devenue plus touchante. Ce fut aux Italiens, dans ma loge, qu'un vaisseau de son cœur se brisa et qu'elle fut assez doucement surprise par la mort. Elle était à cette place même où Ferni l'avait vue pour la première fois, et il n'y avait pas un instant qu'un visiteur étant entré, elle s'était retournée pour lui sourire. Cela lui arrivait rarement sans que l'image de Ferni ne me traversât l'esprit, et cette fois le geste, le sourire, avaient si bien été les mêmes que je

n'avais pu échapper à ce cruel souvenir. Un moment après, elle n'était plus.

M. d'Hersent s'arrêta, et je ne pus m'empêcher de lui dire : — Qu'était-ce au juste que Mme de Marçay? Était-elle vraiment la personne que Ferni a si violemment aimée, ou ne faut-il voir en elle qu'une femme ordinaire, un peu plus coquettte et un peu plus insensible que de raison?

— Qui le saura jamais? répondit M. d'Hersent avec quelque amertume. Tout ce qui est en ce monde a-t-il un prix véritable ou seulement la valeur qu'y attachent notre cœur et nos yeux? Voyez ce ciel étoilé, cette mer immense; pour vous et pour moi, que de poésie, que de grandeur!... Le pêcheur qui est derrière nous ne voit dans ce ciel que des points brillans qui l'aident sur la mer à retrouver son chemin, et la mer lui paraît un immense réservoir de poissons qui le nourrissent le plus souvent et quelquefois le dévorent. Qui a tort et qui a raison de lui ou de nous deux? Ou plutôt n'avons-nous pas tous également raison, et le ciel et la mer ne sont-ils pas également tout cela? Ce que nous aimons vaut après tout ce que nous valons nous-mêmes. Pour moi, je croirais volontiers que Mme de Marçay était à la fois la créature singulière et sublime que Ferni a tant aimée et la femme insignifiante qui a aimé si facilement son rival. Elle était l'un et l'autre sans doute et autre chose encore que nul œil humain n'aperçut en elle, car la nature est infinie dans ses œuvres, et elle n'a pas créé une âme qui n'ait autant de profondeurs inconnues que l'Océan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a rarement formé une aussi belle et aussi aimable personne, et que la lame qui a déchiré le cœur de Ferni était un des ouvrages de ce genre les plus finement travaillés et les mieux réussis qu'on ait jamais vus dans le monde.

M. d'Hersent se tut, et comme la nuit était venue, nous nous retirâmes lentement devant la mer montante, dont la voix plaintive avait accompagné ce triste récit.

***

LA

THÉOLOGIE NATURELLE

EN ANGLETERRE

I. *The necessary Existence of God*, by W. Gillespie. — II. *Faith in God and modern Atheism*, by J. Buchanan. — III. *Christian Theism*, by R. Thompson. — IV. *The Limits of religious Thought*, by H. Mansel.

Quelques momens avant de boire la ciguë, Socrate disait à ses disciples éplorés qu'il était sûr de la divine bonté. Il suffirait que ces paroles eussent été prononcées ou du moins écrites aux environs de la quatre-vingt-quatorzième olympiade pour qu'il fût difficile de refuser à la raison humaine la faculté de s'élever par ses propres forces à la certitude de l'existence de Dieu. Et comme on ne saurait apparemment parler de Dieu sans en concevoir quelque idée, cette notion, quelle qu'elle soit, est déjà, suivant l'étymologie du mot, une certaine théologie. Et comme cette théologie est due à la lumière naturelle, il est donc vrai qu'il y a une théologie naturelle. Ainsi l'ont pensé, d'accord avec les philosophes, les plus grands docteurs de l'église. Il serait inutile de le rappeler, si dans ces derniers temps il ne s'était rencontré des esprits acharnés à le contester. On comprend malaisément pourquoi, s'ils n'étaient résolus à tout détruire ensemble, la révélation et la raison. Comment fonder la première en effet sans la seconde? Comment ne pas dire, avec un saint admiré de saint Louis, que « l'existence de Dieu est une de ces vérités qui ne sont pas des articles de foi, mais qui servent aux articles de foi de préambules, et que la foi suppose la connaissance natu-

relle, comme la grâce la nature, et la perfection le perfectible? » Ce n'est donc menacer aucune croyance que de chercher à fonder par la raison celle qui soutient toutes les autres, et l'intérêt le plus légitime s'attache aux travaux récens inspirés par un sujet éternellement nouveau. Dieu est pour le moins aussi vieux que le monde, et cependant le monde doit continuer de faire effort pour le connaître sous peine de renoncer à se connaître lui-même. Ce sera toujours le plus digne emploi des forces de l'esprit humain que de rétablir incessamment son droit de croire en Dieu contre ceux qui le lui disputent, et qui veulent lui couper les ailes sous prétexte de briser ses fers. Dans chaque pays, à toute époque, cette vérité si haute et si vulgaire prend la forme d'une question, sans cesser d'être attestée par le commun langage, et cette forme suit dans ses variations l'état des esprits et des sciences. Les doutes n'ont pas toujours la même origine ni la même expression, les argumens doivent se modifier avec les objections, ou bien, sous la diversité des mots et des sentimens, il est bon de montrer un fonds immuable de lumière et d'obscurité qui tient aux conditions du problème. Là aussi il y a du permanent et du passager. Ce qui persiste, c'est la vérité à connaître; ce qui varie, c'est la connaissance de la vérité. En France par exemple, la politique dispose en grande partie de la religion et de la philosophie; l'une ou l'autre est en crédit suivant que la politique est à l'espérance ou au découragement. De là les vicissitudes des choses éternelles. Cependant éternelles sont les vérités fondamentales, et la raison, en y revenant sans cesse, remonte à sa source et revendique son privilége de naissance. Il peut donc être utile et il est toujours à propos d'observer le mouvement et le résultat des études concernant les principes de toute religion dans les sociétés les plus éclairées. En Angleterre, la préoccupation n'en est jamais interrompue, et la théologie naturelle y est une science classique qui n'est pas négligée un instant. Elle y est regardée comme indispensable à la théologie chrétienne, qui sans elle languirait. Sans insister sur les rapports de l'une et de l'autre théologie, surtout sans nous engager dans les nuages de la haute métaphysique, nous voulons essayer de ramener l'attention des lecteurs sur l'état réel des recherches de théodicée, et montrer que les travaux de la science correspondent aux idées les plus simples, les plus usuelles, dans lesquelles tout le monde a été élevé.

I.

Je voudrais donc d'abord, non pas exposer philosophiquement, mais raconter comment nous sommes amenés dans la vie réelle à

l'idée de Dieu, et à toutes les pensées comme à tous les sentimens dont cette idée est le fondement. Les métaphysiciens aiment à en chercher l'origine dans la nature de l'esprit humain. Ils s'attachent à prouver qu'elle lui est aussi nécessaire que les lois mêmes de son activité, et fait corps pour ainsi dire avec la raison : noble et légitime ambition, que je suis loin de leur reprocher, et que j'ai ressentie quelquefois; mais notre prétention est ici plus modeste. Ce sont des faits positifs que je voudrais retracer; c'est aux souvenirs de chacun de nous que j'entends m'adresser, et cherchant à les ranger dans leur ordre historique, je voudrais les suivre pas à pas, et remonter les degrés de la pensée et de la croyance religieuse.

Il me semble que la première révélation de Dieu est faite à l'enfance dans les termes par lesquels commence la Bible. Ces paroles si simples, et qui expriment le fait le plus solennel que le temps ait reçu dans son sein, l'orphelin seul les entend pour la première fois d'une autre bouche que de celle d'une mère. C'est la mère qui se réserve d'annoncer au fruit de ses entrailles la vérité qui l'éclaire et la console, soit que, dirigeant les yeux de l'enfant sur un livre de gravures, elle lui montre, dans quelque lointaine copie des peintures de Michel-Ange ou de Raphaël, les premières scènes de la création, soit que, promenant son doigt sur les pages usées d'un petit livre d'histoire sainte, elle lui fasse épeler ces mots : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

Dieu a fait le monde, telle est l'idée générale dont la Genèse, abrégée pour l'enfance, lui donne la forme narrative; mais en même temps cette idée, sous sa forme abstraite, prend place dans la raison naissante. Elle y est reçue à la faveur d'une notion fondamentale que la raison a déjà conçue et appliquée des milliers de fois, quoiqu'elle n'en connaisse distinctement ni l'origine, ni l'expression, ni l'universalité. Cette notion est celle que les philosophes appellent la notion de cause. C'est parce que nous savons préalablement qu'un fait qui commence a une cause, quoique nous soyons encore incapables de nous prononcer à nous-mêmes ce principe général, que dès nos plus tendres années nous concevons ce qu'on nous apprend, quand on nous dit que le monde a commencé et qu'il est l'ouvrage de Dieu.

De cette notion de cause, nous faisons dans cette circonstance une application par analogie; car aucune expérience ne nous a nettement suggéré l'idée d'une cause créatrice. Nous n'avons connu que des effets nouveaux, produits par une cause externe ou interne dans ce qui existait déjà. Nous n'avons vu changer que la forme de la matière. Les effets mêmes, plus directement, plus irréfragablement connus, qui se passent en nous, ne sont que des phénomènes nou-

veaux dans un être durable qui les a précédés. C'est donc, je le répète, par analogie que de l'action des causes connues nous induisons la possibilité d'une cause créatrice, c'est-à-dire d'une cause qui produise à la fois la substance et le phénomène. Si, comme il arrive quelquefois, souvent même, mêlant le sacré et le profane, on combinait l'enseignement juif avec la tradition hellénique, et l'on mettait le chaos d'Hésiode ou d'Ovide en arrière de la création, l'action de la cause divine serait un peu plus comparable à celle des causes que nous avons vues agir. Je dis comparable, car en toute hypothèse la cause divine ne peut être exactement assimilée à aucune des causes que discerne l'expérience. Elle serait créatrice encore, quand la matière serait éternelle. La naissance des êtres déterminés bien comprise implique déjà ce que nous entendons d'essentiel par création.

Mais n'oublions pas que nous parlons des enfans, et que ces problèmes les touchent peu. A peine quelque question jetée en passant par ce besoin de comprendre qui s'éveille et s'endort tour à tour dans leur intelligence est-elle venue embarrasser un moment la mère souriante, plus fière de ce que l'enfant lui demande qu'humiliée de ne pouvoir répondre. Ces curiosités s'allument et s'éteignent comme des lueurs passagères, et l'esprit reste sans trop d'effort dans ce brouillard qui remplit tous les abords de l'infini. Ce qu'il saisit mieux, ce qu'on craint moins de lui représenter, ce sont les preuves partout visibles de l'existence d'un suprême auteur des choses. On ne parle guère à un enfant des objets de l'histoire naturelle sans lui faire remarquer, quelquefois même un peu à la légère, des combinaisons de moyens et de buts qu'on aperçoit ou qu'on croit apercevoir dans l'ordre général des phénomènes. Après avoir enseigné le fait de la création, grâce à l'idée de la cause qu'Aristote nommait efficiente, on cherche à expliquer l'ensemble et l'harmonie des choses créées par la notion de la cause qu'Aristote nommait finale. On montre dans les merveilles de la nature le résultat d'un art souverain. On ne craint même pas d'insister outre mesure sur ce point de vue, et l'on remplit l'esprit du jeune disciple de suppositions spécieuses, subtiles, hasardées, qui passent à la faveur d'une idée fondamentalement vraie, l'ordre du monde.

Cependant cette idée ne peut être tenue pour un certain degré de connaissance théologique que lorsqu'elle a été développée en un raisonnement qui prouve ce qu'il suppose. Or, quelque parti qu'on ait pris de ne point faire de philosophie avec les enfans, on ne manque guère de leur communiquer de bonne heure l'argument métaphysique que notre pédanterie désigne sous le nom d'argument physico-théologique. A défaut de toute autre voie, en voici une par laquelle il parvenait nécessairement aux enfans élevés au commen-

cement de ce siècle. Un des premiers ouvrages qui servaient à leur apprendre le latin était un traité de morale connu dans les classes sous le nom de *Selectæ*. Le premier livre est intitulé *de Dieu*, et dans ce premier livre un des premiers paragraphes qu'il fallait expliquer peut se traduire ainsi : « De même que si l'on entre dans une maison, un gymnase ou un forum, dès qu'on voit en toutes choses l'ordre, la mesure, la discipline, on ne peut penser que tout cela ait lieu sans cause, mais on comprend qu'il y a quelqu'un qui commande et qui est obéi; de même et bien plus encore, à la vue de tant de changemens, de tant de vicissitudes, de l'ordonnance régulière d'autant et d'aussi grandes choses que les corps célestes, ordonnance dont l'immense et infinie antiquité ne s'est jamais démentie, on doit nécessairement prononcer que tant de mouvemens de la nature sont gouvernés par quelque intelligence. » Je me rappelle ces mots, tirés de Cicéron dans son traité de *la Nature des Dieux*, comme la première expression générale que j'aie entendue de l'argument pris du spectacle du monde en faveur de l'existence d'un ordonnateur suprême.

C'est ainsi que la croyance en Dieu est érigée en une notion claire, accessible, saisissante, et qui, bien que familière, populaire même, est restée philosophique. Parmi les anciens et les modernes, elle a inspiré une foule de belles pages, et même des ouvrages entiers, qui se lisent encore avec profit. A mesure que la science de la nature s'est perfectionnée, l'argument a transformé ses applications; mais, employé avec plus de discernement, appuyé sur des faits mieux avérés et mieux connus, il n'a pas changé au fond et n'a rien perdu de sa nature. Il a été consacré en quelque sorte par la science moderne, il a pris rang parmi les principes de la philosophie naturelle le jour où, dans le livre qui en est le code fondamental, le révélateur du système du monde en a tiré pour conclusion générale, *scholium generale*, l'existence d'une cause première, dont l'intelligence et la volonté sont l'origine de l'univers, qui lui est soumis (1).

Cette idée scientifique et philosophique est aussi une idée chrétienne; c'est Voltaire lui-même qui la retrouve dans le verset : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, *cœli enarrant gloriam Dei*. » Prise absolument et sans commentaire, elle ne conduit guère qu'à la notion d'un dieu ordonnateur du monde, qui n'en est créateur qu'autant qu'il l'a produit sous la forme du ciel et de la terre : il n'est l'auteur que du *Cosmos* phénoménal que décrit Humboldt, et que la science observe et calcule; mais cette idée se concilie égale-

(1) *Phil. Nat. Princip. math.*, l. III, *Schol. gen. et Optic.*, l. III, q. 31.

ment avec la notion d'un créateur absolu, qui a tout fait, la forme et la matière du monde, et qui a tiré du néant l'existence de toutes choses, excepté lui. Ce second sens de l'argument est le plus généralement reçu, grâce à l'interprétation orthodoxe du début de la Genèse. C'est ainsi véritablement qu'il est identifié avec la croyance chrétienne.

La critique moderne a serré de si près cet argument, elle s'est tellement prévalu de l'abus qu'on en avait pu faire, Bacon et Descartes ont si sévèrement proscrit les causes finales du domaine de la science, qu'il est bon peut-être d'insister sur la valeur d'une considération théologique qu'il ne faut ni exagérer ni rejeter.

Ceux qui la nient afin de nier ce qu'on en conclut, c'est-à-dire Dieu même, veulent que l'ordre du monde soit l'ouvrage du hasard ou de la nécessité. Ces deux mots se retrouvaient sans cesse sous la plume des athées du dernier siècle. Ils expriment deux hypothèses, dont la première est certainement la plus absurde, car la supposition du hasard nie l'ordre lui-même. Le sens du mot, si le mot *hasard* est définissable, est la coïncidence des disparates. Si tout est fortuit dans la nature, la stabilité en est bannie. Les phénomènes actuels ont pu coïncider une fois, mais le hasard et la permanence impliquent. Quant à la nécessité, ce n'est plus avec la stabilité qu'elle serait incompatible, c'est, Newton l'a dit, avec la variation. La nécessité, pour mériter son nom, doit être aveugle. Et comment une nécessité aveugle aurait-elle produit la diversité, la succession, le retour des phénomènes? Si elle n'est pas aveugle, la nécessité n'est plus que le nom profane de l'ordre divin. Cet ordre, étant le résultat durable de lois constantes, dont quelques-unes sont éternelles, a reçu comme l'empreinte d'une intelligence et d'une volonté immuables. Dieu est l'être nécessaire, et il a imprimé aux choses cette nécessité secondaire qui n'est que la stabilité de leur nature, condition de la possibilité de l'être. Maintenant que tout, dans les rapports des choses, soit moyen et but, que tout résulte d'une adaptation dont notre intelligence aurait le secret, c'est affirmer bien au-delà de ce que nous révèlent l'expérience et la raison, c'est réaliser tout ce qu'on imagine. L'existence de Dieu n'a pas besoin pour être prouvée de cette finalité universelle; il suffit qu'il y ait lieu de reconnaître dans la nature un certain dessein, comme disent les théologiens anglais, et, sans en multiplier les preuves autant qu'ils l'ont fait, il peut être permis d'en donner une.

Je ne sais si tout le monde a réfléchi que, s'il n'y avait pas d'yeux, la couleur n'existerait pas. En lui-même, et abstraction faite du sens et de l'organe de la vue, le monde est incolore. Je ne dis pas qu'en l'absence de l'homme et des animaux la cause de la couleur

cesserait d'exister. *La lumière serait :* les ondulations de l'éther continueraient de s'accomplir, et la structure des corps demeurerait telle qu'ils se comporteraient avec les rayons lumineux de manière à produire ces différences d'effets possibles sur des organes possibles, différences que nous appelons couleurs; mais tandis que les conditions d'existence de la matière subsisteraient, tandis que les planètes dans leur course, la neige et la pluie dans leur chute suivraient les lois de la pesanteur, tandis que la chaleur du soleil fondrait les glaces et durcirait la terre, et que les végétaux s'élèveraient verticalement et s'étendraient latéralement par le volume de leurs troncs et la projection de leurs branches, tandis qu'en un mot aucune des lois de la physique, de la chimie, ne serait suspendue, tous les phénomènes de l'optique seraient réduits à des phénomènes de mécanique, et la lumière et l'ombre, en tant qu'elles produisent, avivent, éteignent des teintes diverses que nos sensations seules nous apprennent à distinguer, seraient comme si elles n'étaient pas. Elles existeraient comme causes, non comme effets.

Supposez maintenant que l'homme ou d'autres êtres vivans vinssent au monde avec cet organe de la vue, si artistement composé dans toutes les espèces que la nature en a douées, et que la lumière n'existât pas, ou plutôt que rien dans la constitution de la lumière et des corps ne fût disposé de manière à produire sur cet organe la sensation de la couleur, si le monde en un mot était incolore, ou même rigoureusement monochrome, sans aucune diversité d'ombre et de teinte, il serait invisible. L'organe de la vue serait comme nul. Rien n'est visible, les formes comme les distances, qu'à l'aide de la couleur. Sans la couleur, la vue n'ajouterait rien absolument aux connaissances que nous obtenons par le toucher, dont elle est l'utile auxiliaire.

Ainsi d'une part la couleur, le phénomène de couleur n'est pas nécessaire. L'ordre général de la nature n'en a pas besoin, le système du monde peut s'en passer. D'un autre côté, l'œil et la vue seraient inutiles et comme non avenus, si la constitution de la lumière et des corps n'était pas telle que de certaines affections très connues en résultassent éventuellement pour cet organe. Maintenant qui voudra soutenir que c'est par hasard que la rencontre des ondulations lumineuses et des surfaces étendues produit, en sus de leur rôle dans le système du monde, cet effet additionnel qu'on appelle la visibilité pour de certaines machines organiques qui pouvaient ne pas exister, ou bien que c'est par une aveugle nécessité que certains êtres qui n'ont pas toujours été sur la terre y sont survenus munis d'un appareil compliqué tel que toute la mécanique de l'optique, parfaitement indépendante en soi de leur existence,

lui occasionne des affections aboutissant à des sensations et à des notions sans aucun rapport de ressemblance assignable avec les causes physiques qui les déterminent? Le monde est invisible en soi, il n'est visible qu'à la condition qu'il y ait des yeux, il le devient dès qu'il y en a. Comment ne pas croire que les yeux sont faits pour voir, et que le monde est fait, entre autres choses, pour être vu? Comment ne pas croire que le phénomène de la couleur, *medium* indispensable entre l'objet et le sens, est un moyen prédéterminé?

Nous sommes donc loin de rejeter avec le dédain de quelques philosophes religieux la preuve la plus usuelle et la plus saisissable de l'existence de Dieu, celle qui compose à elle seule à peu près toute la philosophie théologique de bien des hommes éclairés.

Mais reprenons cette éducation religieuse que nous avons promis de suivre pas à pas. Si nous feuilletions encore les livres qu'on met dans les mains des plus jeunes écoliers, nous y trouverions bien vite des passages où ils apprennent, en supposant qu'ils ne l'aient pas appris de la bouche de leurs parens, que tous les peuples ont reconnu telle chose que la Divinité. Cicéron, ce grand instituteur de toute jeunesse classiquement élevée, se complaît autant à invoquer à l'appui de la croyance en Dieu le consentement général que l'ordre de l'univers. Le consentement général est une autorité imposante; l'esprit en est naturellement touché, et peut-être est-ce pour les grandes masses de l'humanité une des principales sources de toute foi religieuse que la déférence à une tradition à peu près universelle. Le respect, la sympathie, l'imitation, l'habitude, d'autres principes encore de notre nature nous portent à penser comme les autres ont pensé, et s'il en était différemment, la vie serait beaucoup trop courte pour découvrir par nous-mêmes tout ce que nos devanciers ont trouvé par l'expérience ou la réflexion. Le consentement général n'est donc pas en soi une preuve à dédaigner, ce n'est pas du moins l'efficacité qui lui manque, et cette preuve a été admise et développée par d'habiles gens. L'église l'a employée dans ses cours de théologie.

Je ne crois pas qu'en fait de métaphysique religieuse, la grande majorité des gens qui ont reçu de l'éducation aille beaucoup au-delà de ce qui vient d'être dit. A cela se réduit assez communément toute la théologie naturelle. Je devrais ajouter quelques développemens qu'on y joint d'ordinaire sur les attributs de la Divinité et les conséquences morales qui en résultent pour les hommes, si, du moment où la théodicée touche au sentiment et au devoir, elle ne devenait presque toujours, au lieu d'une simple philosophie, une religion proprement dite. C'est en général au nom du christianisme, c'est dans le langage qu'il enseigne et sous les formes qu'il prescrit,

que les rapports de l'homme à Dieu sont annoncés à la jeunesse. C'est grâce à cette transformation toute-puissante que des vérités abstraites, qui seraient arides ou indifférentes pour beaucoup d'esprits, s'emparent de l'âme, et peuvent devenir pour une nature heureusement douée l'aliment le plus pur et le plus sain de l'intelligence, la plus auguste règle de la volonté, la plus pénétrante consolation du cœur. Tout le monde, comme nous disons en Europe et en Amérique, est élevé dans le christianisme, tout le monde est chrétien, au moins dans une certaine mesure, et c'est grâce à ce saint enseignement des nations et des familles que des deux plus nobles parties du monde s'élève ce cri universel, ce cri du respect et de l'amour : *Notre Père qui êtes aux cieux!*

La foi n'est pas cependant partout la même, elle a ses diversités; elle manque à un grand nombre, et là où l'on n'aperçoit plus l'homme de la grâce, il faut parler encore à l'homme de la nature. D'ailleurs, de même que sans s'arrêter aux merveilles sensibles de l'univers, en écartant pour ainsi dire les plus beaux phénomènes, il est permis et il est utile de regarder le système du monde comme un problème purement mathématique et de ne voir dans le ciel étoilé que la mécanique céleste, c'est un droit et une fonction de la raison que de s'abstraire elle-même de la religion, et de chercher à déterminer sous leur forme la plus rigoureuse et la plus scientifique les pures idées qui sont comme l'essence de nos croyances morales et religieuses. Le ciel de l'âme aussi a sa géométrie.

Les théologiens éclairés, les Bossuet et les Fénelon, sont loin de répudier cette théodicée philosophique, et c'est le métier des métaphysiciens que d'en reprendre incessamment l'étude. Sans les suivre dans les recherches épineuses dont elle est semée, nous devons donc continuer à exposer le plus clairement que nous pourrons le progrès ordinaire des idées religieuses comme idées pures, même en nous réduisant à celle-ci, la preuve de l'existence de Dieu.

Cette preuve est double jusqu'ici, le consentement général et l'ordre du monde. Le ciel nous préserve de chercher à ruiner l'une ou l'autre : à Kant seul cette témérité est permise, mais il faut bien mesurer la portée, fixer la valeur de la double preuve, fût-ce afin d'expliquer pourquoi l'esprit humain ne s'en est pas contenté.

Quelque autorité qu'on attribue au consentement général, il n'est pas une preuve péremptoire pour un philosophe ni pour un chrétien, une preuve du moins qui puisse être admise sans restriction par l'un ni par l'autre. Pour le philosophe, la constance et la perpétuité d'un témoignage ne démontrent pas autant la réalité de la chose témoignée que la permanence dans la nature humaine d'une raison de croire ce qu'elle affirme. Ce peut être vérité, ce peut être erreur.

Il y a, si l'on veut, présomption de vérité; mais il n'y a preuve que d'un fait permanent de notre nature qui engendre et motive le consentement à une certaine idée. C'est ce fait qu'il faut démêler, étudier, afin de savoir si sa réalité prouve la vérité de ce qu'il atteste. Cela ramène à chercher dans l'esprit humain et dans la raison même l'origine et la garantie de l'idée religieuse. C'est ce qu'ont fait les philosophes lorsqu'ils ont prouvé Dieu par l'idée de Dieu.

Pour le chrétien, l'accord de l'humanité le persuade de l'existence et de l'unité de Dieu bien moins que la foi dans une révélation spéciale et primitive. La certitude, sinon la vérité de cette double croyance est pour lui bien plutôt le privilége d'une race élue que le patrimoine commun de l'espèce. Elle a été confirmée, cette croyance, développée, complétée par les diverses théophanies dont l'Ancien Testament contient le récit, et surtout par la plus grande de toutes, sujet divin du Nouveau Testament. Le christianisme est essentiellement une tradition particulière. Toutes les traditions, hors la chrétienne, sont entachées d'erreur ou d'imposture; elles s'appellent de fausses religions : on ne voit donc pas comment le consentement aux fausses pourrait servir à établir un dogme de la vraie. Aussi, tandis qu'autrefois le consentement général était cité en preuve par les théologiens, il est maintenant représenté comme un souvenir affaibli, comme une traduction altérée de la révélation primitive. Suivant cette doctrine, qui est nouvelle, mais qui a fait d'assez grands progrès dans l'église, la tradition générale doit toute sa valeur à ce qu'elle a conservé de la tradition particulière. L'humanité n'a ajouté que du faux au vrai de la révélation première. C'est donc le christianisme qui fonde l'opinion universelle du monde, et non l'opinion universelle du monde qui appuie un seul des dogmes du christianisme. Quoi qu'on pense de cette théorie un peu hasardée, il demeure que le consentement général mérite plutôt considération qu'il ne commande l'adhésion. En fait, il n'en exerce pas moins une grande influence; en fait, il se présente dans la réalité pour chacun de nous comme un fragment local et national. La religion est pour chacun de nous une tradition de famille et une institution sociale. A ce titre, elle est revêtue d'une grande autorité, et c'est ainsi restreint que le consentement de tous détermine le nôtre. Cependant on remarquera qu'il nous attache au moins autant à ce qui est particulier qu'à ce qui est universel dans les croyances. Demandez à un Écossais pourquoi il est presbytérien, à un Anglais pourquoi il est épiscopal, à un Français pourquoi il est catholique : sa réponse sincère sera la plupart du temps qu'il est de l'église dans laquelle il est né. Le consentement de la majorité, et par suite celui de l'universalité, n'est donc pas une preuve logique, mais il se pourrait qu'il fût un moyen de persuasion plus puissant qu'une preuve logique. Cepen-

dant il reste établi, je crois, que, comme pierre de touche du consentement général allégué en preuve de l'existence et de l'unité de Dieu, le philosophe devra recourir à l'étude de l'esprit humain, le chrétien à la révélation, et l'un et l'autre s'appuieront ainsi sur des preuves d'un ordre qui leur paraît supérieur.

Venons à la preuve par l'ordre du monde. Elle a généralement autorisé les déistes à élever leur temple idéal *Deo optimo maximo;* mais ils ont avec raison traduit cette belle inscription par ces mots : *Au Dieu très bon et très grand.* C'est en effet ce que prouve et tout ce que prouve l'argument, un Dieu très bon et très grand, et à part quelques métaphysiciens, les anciens les plus éclairés ne se sont pas formé une autre idée de Dieu. Le spectacle du *Cosmos* avec ses beautés, mais aussi avec ses imperfections, ses incohérences, avec l'antagonisme des forces qui le régissent, n'atteste que le triomphe laborieux du principe de l'ordre sur le désordre, et partant une intelligence qui partout a laissé son empreinte, celle de la sagesse et de la bonté, en assurant la durée et l'harmonie de son ouvrage. Cependant la beauté de l'ensemble n'est que celle d'un système où, tout compte fait, le bien l'emporte sur le mal. Sans doute il est bon, sans doute il est sage et puissant, celui qui a réglé cet ordre et qui le conserve; on ne peut se lasser d'admirer par quelles combinaisons profondes, par quels savans artifices tout est réglé et maintenu de manière à surmonter des obstacles toujours subsistans, à résister à des causes de destruction toujours agissantes, enfin quelle habileté suprême semble à chaque instant sauver l'univers. Partout se décèle un sublime architecte; mais tout ce spectacle ne nous révélerait pas, si nous n'en puisions ailleurs la connaissance, un Dieu tout-puissant et infini, le Dieu créateur de la foi, le Dieu parfait de la métaphysique.

Si donc nous voulons nous élever à quelque connaissance de la nature de Dieu et concilier son existence avec ses attributs, l'argument en question ne peut plus suffire au chrétien non plus qu'au philosophe, et l'un et l'autre sont obligés de chercher dans la révélation et dans la raison une notion moins imparfaite de la Divinité ou une démonstration de son existence qui soit plus en rapport avec ses perfections.

Ici le christianisme nous enseigne des dogmes qui ne sont qu'à lui. Une révélation devait nous apprendre ce que nous aurions ignoré sans elle. C'est ainsi que l'église nous révèle le dogme de la Trinité. Malgré les analogies qu'on a prétendu trouver dans Platon et les Alexandrins, je persiste à croire que l'idée de la Trinité est essentiellement chrétienne, et que l'esprit humain ne s'y serait point élevé par lui-même. Il faut donc laisser à la théologie positive les dogmes révélés et connus seulement par la révélation. Il y

a dans le christianisme des vérités plus générales, je veux dire plus généralement connues, puisqu'elles sont communes à l'orthodoxe, à l'arien, au déiste, même au païen ou au mahométan éclairé. Ces notions que le christianisme enseigne sans les discuter ni les démontrer sont par exemple celles-ci : Dieu est un esprit, — Dieu est parfait, — Dieu est le créateur du monde.

Ces notions chrétiennes, se rencontrant aussi dans certaines théodicées philosophiques, sont donc aussi des notions de la raison, de la pure raison; car apparemment aucune sensation, aucune expérience ne nous les suggère. Pour que Dieu soit créateur, il faut que tout ait commencé; or c'est dans l'esprit humain seulement que nous pouvons trouver cette idée, soit comme principe démontré, soit comme croyance naturelle. Il n'est certes pas moins vrai que ni la perfection, ni la notion d'un pur esprit n'ont été dérivées d'une expérience actuelle, et la raison seule est capable de pareilles conceptions. Si donc il était possible de fonder l'existence de Dieu sur une de ces idées, par exemple sur celle de sa perfection, cette démonstration ne serait point, comme la preuve tirée de l'ordre du monde ou du consentement universel, dérivée d'un fait d'expérience ou de perception directe, une preuve *à posteriori*. Elle pourrait par conséquent être à un certain point qualifiée de preuve *à priori*. Toutes les preuves de ce genre, étant puisées directement dans l'esprit humain, ont plus ou moins ce caractère général de tirer de l'idée de Dieu l'existence de Dieu.

C'est surtout à Descartes, comme chacun sait, qu'il faut recourir pour connaître ce genre de preuves. Il en a donné deux distinctes qu'on a confondues à tort, et dont la meilleure est celle où il fait entrer l'idée de cause. Elles ont été si souvent exposées qu'il est inutile d'y revenir. Rappelons seulement que la principale de ces preuves n'est pas entièrement originale, et qu'on pourrait en rechercher le type initial dans saint Anselme, dans saint Augustin et jusque dans Platon; ajoutons que la preuve ou les preuves de Descartes ne sont pas les seules qui aient été dites *à priori;* plus d'une fois à tort ou à raison, on a cru pouvoir démontrer l'existence de Dieu par sa nature même, ce qui est le propre de ces sortes de démonstrations. Or comme la nature de Dieu n'est pas objet d'expérience, mais notion purement rationnelle, c'est donc toujours à l'idée de Dieu qu'il a fallu revenir pour remonter jusqu'à lui, et tel est en effet le procédé cartésien, et malheureusement pour Descartes, le procédé cartésien a été celui de Spinoza. Le danger de la preuve par l'idée de Dieu, c'est le spinozisme. Je rappelle le danger pour qu'on ait soin de l'éviter.

II.

Cicéron nous a conservé dans sa version latine un beau passage d'Aristote où l'admiration religieuse que doit inspirer le spectacle de l'univers est vivement peinte, et il range l'écrivain grec parmi les philosophes à qui l'ordre a révélé l'ordonnateur. Il aurait pu ajouter que c'est Aristote qui a mis dans la science la cause finale sous son nom, et qu'il en a fait pour ainsi dire la loi de la nature, en répétant sans cesse ces mots pris longtemps pour axiome : « La nature ne fait rien en vain. » Une fois même il s'oublie, et il appelle la nature Dieu. Cependant ne serait-ce pas là une doctrine exotérique qui voilait sa vraie pensée et dissimulait sa métaphysique? Quand il veut arriver à Dieu même, il le cherche dans la constitution de l'être, et ne le déduit ni ne l'induit de l'expérience de choses sensibles. C'est tout au plus le premier ciel (et le premier ciel n'est pas Dieu) qu'il conclut de l'existence du mouvement par la nécessité d'un premier moteur; mais le Dieu vrai, l'acte pur, la pensée de la pensée, il semble l'atteindre directement et l'affirmer *à priori*, quoique ce ne soit au fond qu'un corollaire de sa métaphysique. Cependant ce Dieu-là n'est ni l'auteur ni l'ordonnateur intelligent du monde qu'il ne peut connaître, lui qui ne pourrait sans déchéance avoir mis la main à la nature. C'est ainsi que chez les philosophes d'Alexandrie l'artiste divin, le *démiurge* à qui le monde doit l'harmonie, la beauté, la réalité actuelle, est néanmoins placé bien au-dessous du premier principe.

Cette inconséquence ou cette duplicité de doctrine ou de méthode dans Aristote a permis à la philosophie du moyen âge de faire tour à tour la théologie *à priori* et *à posteriori*. Le passage d'un procédé à l'autre, d'un point de vue à l'autre point de vue, est si facile qu'il nous échappe quelquefois, et que nous ne nous apercevons pas toujours que nous avons changé de voie. A proprement parler, rien dans la science n'est rigoureusement *à priori*, puisque l'homme est toujours donné, et avec l'homme l'esprit humain. Nos principes les plus élevés, ceux que nous imposons à l'expérience et que nous ne tenons pas d'elle, ne font pas cependant leur apparition dans l'esprit préalablement à toute perception extérieure, à toute conscience de nos opérations intérieures. On peut donc imaginer aisément que tout est inféré *à posteriori* de nos connaissances empiriques, et les disciples les plus fervens d'Aristote ont pu croire lui être fidèles en niant toute notion directe de la Divinité, et en rattachant cette notion à la sensation même. Saint Thomas d'Aquin, tout pénétré qu'il est de la métaphysique de son maître, soutient obstinément comme une vérité essentielle que, Dieu ne pouvant nous

être connu par lui-même, son existence a besoin d'être démontrée, qu'elle ne peut l'être que par son effet, qu'en un mot « notre entendement est conduit par les choses sensibles à la connaissance divine, c'est-à-dire à connaître de Dieu qu'*il est*. »

En effet, l'argument de la nécessité d'un premier moteur, qui tient la plus grande place dans la scolastique peut à la rigueur être rattaché à l'expérience, et saint Thomas, qui y insiste encore plus que sur l'argument tiré des fins du gouvernement du monde, s'est, de son aveu, classé parmi ceux qui n'admettent en théologie naturelle que des preuves *à posteriori*. Je sais bien que parmi celles qu'il admet, on en pourrait désigner qui n'ont point ce caractère, et qui même offrent une certaine analogie avec les preuves *à priori* du cartésianisme; mais il ne s'en est pas aperçu, il doit être jugé par ses intentions : l'inconséquence d'Aristote l'a gagné à son insu, et Arnauld a eu raison de l'opposer à Descartes.

Toute la scolastique n'est pas dans saint Thomas, et l'on pourrait, en cette grave matière, lui trouver des adversaires; mais au moment où la scolastique s'écroule, Bacon en France et Descartes en Angleterre s'élèvent à la fois contre Aristote, l'un pour fonder une méthode plus empirique que la sienne, l'autre pour établir une autre méthode d'observation; l'un pour raffermir par l'induction mieux traitée la science *à posteriori*, l'autre pour donner dans la conscience une base expérimentale à la science *à priori*; l'un pour montrer Dieu au sommet des phénomènes, l'autre pour le montrer à la source des idées, tous deux d'accord cependant pour chasser la considération des causes finales de la connaissance de la nature.

Dans la proscription dont il les frappe, Bacon certainement exagère la sévérité. Elles n'ont point fait à la physique tout le mal qu'il leur impute. Elles mériteraient d'ailleurs toutes ses accusations qu'elles ne devraient pas disparaître à son commandement, et la raison persisterait à reconnaître une harmonie intelligente dans l'ordre de l'univers. Moins le *cosmos* semble la perfection réalisée, plus les combinaisons qui en assurent la durée et la stabilité attestent un profond dessein. Il faut nier l'ordre ou concevoir une intelligence cause de l'ordre. Bacon lui-même a confessé que la Providence peut être connue par ses ouvrages, et il n'a pas découragé ses compatriotes, si fidèles à sa gloire, du soin de chercher dans la nature des marques d'une suprême sagesse. Bien au contraire, ils se sont adonnés avec une persistance infatigable à cette investigation. C'est le sujet d'une multitude de bons livres anglais. Dans aucun pays, il ne s'est publié autant de traités de théologie naturelle où fût faite une plus grande part à la contemplation de l'ordre universel. La téléologie a été longtemps en Angleterre la base de la théologie.

Cette démonstration appuyée sur les sciences naturelles devait

particulièrement toucher une nation qui aime à fonder toute connaissance certaine sur l'expérience et l'induction, et comme il est rare que l'esprit humain ne contracte pas une partialité exclusive pour la méthode qu'il préfère, on compte en petit nombre les écrivains anglais qui se montrent sensibles aux preuves *à priori* de l'existence de Dieu et surtout qui daignent accorder une sérieuse attention aux deux argumentations de Descartes. Un Anglais cartésien est difficile à trouver, même à l'époque où le cartésianisme portait le trouble dans les deux universités, et Malebranche, plus heureux que son maître, eut du moins un disciple éminent dans John Norris, que Locke a pris la peine de réfuter.

Ce n'est pas qu'on ne pût prouver à Cudworth, à Locke lui-même, que leurs argumens en faveur de l'existence de Dieu n'empruntent pas beaucoup plus à l'expérience que ceux de Descartes; mais il faut descendre jusqu'à Samuel Clarke pour trouver un Anglais de quelque renommée qui tente résolûment d'établir *à priori* l'existence de Dieu. Clarke avait passé par Descartes pour arriver à Newton, et quoiqu'il ait rejeté la philosophie du premier avec sa physique, on sent toujours qu'il a traversé son école. Ce n'est pas un pur baconien, ni un disciple de Hobbes qui eût écrit le *Traité de l'existence et des attributs de Dieu.*

L'auteur de ce célèbre ouvrage ne cache pas qu'il n'est point content de la preuve *à posteriori.* Les phénomènes naturels prouveraient tout au plus qu'il y a eu, depuis que ces phénomènes ont commencé, un être assez sage et assez puissant pour les produire et les conserver; mais que cette cause première ait existé ou doive exister de toute éternité, ils ne le prouvent pas, et jamais de l'existence de l'imparfait on ne déduira valablement l'existence de la perfection. La preuve *à posteriori* ne peut servir à établir un seul des attributs de Dieu, et qu'est-ce que Dieu sans aucun attribut divin ? Quant à la preuve *à priori*, elle prétend bien, il est vrai, démontrer l'existence par les attributs mêmes; mais les difficultés que rencontre l'argument principal de Descartes attestent assez qu'il n'est pas suffisamment clair et démonstratif, et on répugnera toujours à conclure de la possibilité de concevoir l'existence au nombre des perfections d'un être qui les aurait toutes à l'existence certaine de cet être. La véritable manière de prouver Dieu serait donc, comme l'a dit Leibnitz, « de chercher la raison de l'existence du monde, qui est l'assemblage entier des choses contingentes, dans la substance qui porte la raison de son existence avec elle. » C'est là ce que Clarke a essayé. Il pose d'abord que quelque chose existe de toute éternité, puisque quelque chose existe aujourd'hui, ou que l'existence de l'être contingent prouve celle de l'être nécessaire. Puis il établit déductivement que l'être nécessaire est nécessairement indépendant, im-

muable, infini, intelligent, etc. Enfin il démontre toute la série des attributs divins. C'est dans la nécessité, dans la conception de l'être nécessaire, qu'il voit le caractère d'une preuve véritablement *à priori*. La sienne lui paraît mériter ce titre, en ce qu'elle se fonde sur une conception immédiate et nécessaire, quoiqu'elle suppose la connaissance préalable de l'existence des choses, et que cette connaissance soit expérimentale.

Clarke ajoute bien à cette démonstration une autre idée beaucoup plus hardie, beaucoup plus hasardée, qu'il tenait probablement de Newton, et qui a provoqué son importante controverse avec Leibnitz; mais cette doctrine, qui identifiait en quelque sorte l'espace et le temps avec la Divinité, n'est pas inséparable de sa démonstration, qui seule nous occupe ici et qui ne passa pas sans objection. Il eut à répondre aux lettres polémiques d'un gentilhomme du Glocestershire, qui n'était pas autre que le célèbre Butler, à cette époque étudiant en théologie dans une académie dissidente de ce comté. Il y avait alors dans l'église anglicane un docteur Waterland, moins connu que Butler, mais encore cité comme un des meilleurs interprètes de la doctrine orthodoxe de la Trinité. Clarke professait avec ménagement l'arianisme mitigé de son maître Newton, et la question fondamentale de la divinité de Jésus-Christ était alors l'objet des débats des théologiens. Daniel Waterland, qui avait figuré avec honneur dans la discussion, eut même une conférence sur le vrai sens du dogme avec le docteur Clarke devant la reine Caroline, alors princesse de Galles, renommée pour son esprit, ses goûts de métaphysique, et correspondante de Leibnitz. Malgré sa foi vive et ombrageuse, le docteur avait traversé la dispute sans rompre absolument avec son adversaire, et il ne l'a jamais combattu qu'avec de justes égards. Leurs dissidences théologiques s'étendirent néanmoins jusqu'à la philosophie, et Waterland joignit comme appendice aux recherches de Law sur les idées de temps et d'espace une lettre ou dissertation sur l'argument *à priori* tendant à prouver l'existence d'une première cause.

Dans cet ouvrage, fort digne d'être lu, Waterland s'occupe d'abord de la nouveauté de l'argument, et après en avoir fait remonter la condamnation jusqu'à Clément d'Alexandrie, il soutient que saint Anselme lui-même ne l'eût pas approuvé sous sa forme nouvelle. C'est, selon lui, l'étude de la métaphysique d'Aristote dans les mauvaises traductions du moyen âge et dans les commentaires des Arabes qui a pu seule inspirer une prétention téméraire, réprouvée par les plus grands des scolastiques. En première ligne, le maître de saint Thomas, Albert le Grand, dit en propres termes : « La créature fait connaître Dieu *à posteriori*. » Roger Bacon, Richard de Middleton, Duns Scot (je ne cite que les autorités britanniques)

ont été d'accord avec de grands docteurs étrangers pour contester la possibilité de prouver Dieu *à priori*, et plus récemment Culverwell, l'auteur d'un traité estimé sur la religion suivant la lumière naturelle, Cudworth, l'évêque Barlow, l'archevêque Tillotson, enfin Humphrey Ditton, qui a écrit postérieurement à Clarke, se sont rangés à la même opinion.

Il y aurait bien quelques remarques à faire sur la manière dont Waterland discute les autorités qu'il cite; mais il vaut mieux l'entendre lui-même quand il conteste à l'argument de Clarke d'être valable *à priori*, puisque c'est une conclusion d'une nécessité de conception à une nécessité d'existence. C'est au fond le reproche si souvent adressé à la preuve de Descartes, de passer gratuitement de l'existence idéale à l'existence réelle. Comment d'ailleurs prouver *à priori* l'existence d'une première cause, puisque rien n'a la *priorité* sur elle? Dieu ne peut avoir de principe que lui-même. Or la tentative audacieuse d'une démonstration impossible offre le danger d'ébranler la vérité qu'elle veut affermir. Elle suppose la faiblesse de toutes les preuves qu'elle tend à remplacer; elle les condamne pour se justifier, et comme elle ne réussit pas dans sa justification, elle met l'existence de Dieu au rang des théorèmes à démontrer.

Malgré la sévérité de ce jugement, la voie où était entré Clarke n'a pas été abandonnée : son autorité, si grande dans la première moitié du XVIIe siècle, a un peu baissé; mais elle n'est pas annulée. Coleridge, implacable pour toute école qui ne relevait pas de Platon, dit quelque part qu'il soupçonne Clarke *d'avoir été surfait*. En marchandant, nous lui laisserons pourtant encore une grande valeur, et dans toute recherche sur le théisme, il devra conserver une honorable place. Après lui, sans se laisser décourager ni par son exemple ni par ses objections, des écrivains qui ne sont guère connus qu'en Angleterre, le révérend Moses Lowman, l'évêque Hugh Hamilton, ont encore essayé de démontrer *à priori* l'existence de Dieu, et il n'y a guère que quinze ans qu'un Écossais, William Gillespie, a entrepris, après une revue de tous les argumens de ses prédécesseurs, d'en présenter un nouveau qui échappât à toutes les critiques qu'ils ont à ses yeux justement encourues.

L'ouvrage de M. Gillespie est certainement intéressant et curieux. Il est intéressant, parce qu'il est impossible de discuter avec plus de bonne foi, de faire de plus consciencieux efforts pour mettre dans tout leur jour et ses propres idées et ses objections aux idées des autres. On sent qu'il a vivement à cœur de ne faire injustice à personne, de ne tromper personne, et de livrer sa pensée tout entière à l'examen qu'il semble provoquer. L'ouvrage est curieux aussi par la thèse à laquelle il est consacré. La voici : supposé qu'il y ait une

substance existant nécessairement, cause intelligente de toutes choses, il est démontrable que cette substance est infiniment étendue. Cette idée a pour but d'employer en preuve de l'existence de Dieu l'impossibilité où nous sommes de concevoir une limite à l'espace. De cette première proposition : l'étendue infinie ou l'infinité d'étendue existe nécessairement, — de ce principe démontré lui-même par voie psychologique, l'auteur déduit, avec tout l'appareil des formes géométriques, que cette infinité d'étendue est nécessairement un être, un être simple, unique, qu'il en est de même de l'infinité de durée, et qu'enfin cet être infiniment étendu et durable est nécessairement intelligent, omniscient, tout-puissant, entièrement libre, complétement heureux, parfaitement bon.

M. Gillespie raconte ensuite qu'une fois en possession de cette argumentation, publiée, je crois, vers 1837, il vit un jour aux vitres d'une petite boutique de libraire, dans une des grandes rues d'Édimbourg, une nouvelle édition de *l'Age de la Raison* de Thomas Payne, et qu'il entra alors pour représenter au vendeur que c'était un livre infâme; mais il trouva dans la boutique quelqu'un qui lui apprit qu'une société d'athées se réunissait dans la ville tous les dimanches soir. Il se mit aussitôt en rapport avec un membre de cette société, et, lui donnant pour elle un exemplaire de sa démonstration, il le chargea de lui porter de sa part le défi de la réfuter. Une personne fut désignée comme prête à répondre; mais cette personne ayant finalement refusé la provocation, il la renouvela dans une adresse imprimée à l'*Aréopage* ou Société zététique (1) de Glasgow. Cette association, plus nombreuse, plus habile, plus instruite que celle d'Édimbourg, professe, dit-il, les mêmes principes d'athéisme. Elle lui fit connaître par écrit que son défi était accepté dans les termes où il l'avait posé, et, comme une de ses conditions était que la discussion ne serait pas orale, on lui annonçait qu'un membre de la société lui préparait une réponse qu'elle imprimerait à ses frais. En conséquence il reçut l'année suivante, avec une lettre de la même main, un exemplaire d'une *Réfutation de l'Argument à priori tant de Samuel Clarke que de M. Gillespie, par Antitheos.* C'est pour répliquer à cet ouvrage qu'il a publié une troisième édition du sien. Il y discute avec beaucoup de soin soit les critiques, soit la thèse de son adversaire, qui ne me paraît pas avoir donné beaucoup de force et de nouveauté au triste lieu-commun dont il a pris la défense. Si M. Gillespie ne met pas un grand talent au service d'une cause sacrée, c'est un réviseur méthodique de doctrines et d'argumens, et dans son nouvel effort pour éclaircir et fortifier ses raisonnemens, il les suit pied à pied, les développe avec une con-

(1) *Zététique*, qui cherche, un des noms donnés aux sceptiques.

science exemplaire, et, conduit par les nécessités de sa thèse à discuter les différentes théories de l'espace, il en donne le tableau analytique, et met ainsi le lecteur en mesure d'apprécier en parfaite connaissance de cause la valeur de sa découverte. Je doute qu'elle reste comme un progrès dans la science, mais elle nous a valu un livre que les gens faisant profession de métaphysique ne liront pas sans profit.

III.

Pas moins que Clarke, qui écrivait cent ans avant lui, M. Gillespie ne s'est montré sévère pour les preuves ou considérations qu'on emploie communément au service de la croyance en Dieu. Il a nié de nouveau la possibilité de tirer d'aucune l'infinité d'un seul des attributs divins. On ne peut guère croire cependant que, plus que le docteur Clarke, il fasse renoncer ses compatriotes à demander à la nature de confesser son auteur. Il ne se passe guère d'année sans que la Grande-Bretagne voie paraître plusieurs essais sur la théologie naturelle, où les sciences profanes sont appelées au secours de la science sacrée. Généralement fidèles à l'exemple de Newton, les physiciens anglais ne se lassent jamais d'en revenir là; mais pour la plupart ils vont plus loin, et pénètrent jusque dans le domaine de la théologie révélée. Il y a même des institutions publiques destinées à encourager ce double genre de recherches. Robert Boyle, que son siècle mettait comme physicien peu au-dessous de Newton, avait maintes fois soutenu dans ses écrits l'harmonie des conclusions de la philosophie naturelle avec les dogmes de la religion. C'est l'objet de l'ouvrage auquel il a donné ce titre singulier : *The Christian virtuoso*. Et, non content d'avoir plaidé la cause par ses propres écrits, il a institué, sous la surveillance de l'évêque de Londres, des lectures ou sermons publics pour la défense de la religion naturelle et révélée. On a recueilli une partie de ces discours; l'ouvrage de Clarke a même commencé par en être un. A la seule inspection des titres, on ne voit pas que l'argument des causes finales dans la nature ait été proscrit de la chaire : il tient une grande place dans le premier discours, *la Folie de l'Athéisme*, par le docteur Bentley, et c'est le sujet du seizième, ou de la *Démonstration de l'Existence et des Attributs de Dieu d'après les œuvres de la Création*, par Derham.

Le révérend Francis Henri Egerton, comte de Bridgewater, qui a résidé longtemps à Paris et qui y est mort en 1829 sans y laisser, que je sache, la réputation d'un apôtre, avait composé et imprimé sans le publier un ouvrage pour la défense du christianisme. Par son testament, il a mis une somme de 8,000 livres sterling à la disposition du président de la Société royale de Londres pour défrayer

la publication d'un ou plusieurs ouvrages sur la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu manifestées dans la création. Chaque ouvrage devait être imprimé à mille exemplaires, et tous les profits de la vente appartenir aux auteurs. Il est résulté de cette fondation huit ouvrages dont les auteurs ne sont pas inconnus au-delà du détroit, Thomas Chalmers, Kidd, Whewell, sir Charles Bell, Buckland, Kirby, Prout, Roget. Ces huit ouvrages composent la collection des *Bridgewater treatises*, auxquels on en adjoint ordinairement un neuvième, un fragment de Charles Babbage publié en 1837. Cette collection est terminée, et le vœu du testateur est accompli.

Enfin en 1774 un négociant d'Aberdeen, nommé Burnett, a en mourant légué une somme de 1,600 livres sterling pour être distribuée tous les quarante ans en deux parts, — l'une des trois quarts, l'autre du quart, — aux auteurs des deux meilleurs écrits sur l'existence de Dieu et l'excellence de la religion, prouvées d'abord par des raisons indépendantes de la révélation, puis par des raisons prises dans la doctrine chrétienne. Les trois juges du concours doivent être élus par les ministres de l'église et les professeurs des colléges de la ville d'Aberdeen, et à la première échéance, qui a eu lieu en 1814, le grand prix a été décerné au docteur Brown, principal du collége du Marechal, et le second à l'archevêque actuel de Cantorbery, le révérend John Bird Sumner. En 1854, les juges du concours, parmi lesquels figurait M. Henri Rogers, ne reçurent pas moins de deux cent huit ouvrages. Ils en distinguèrent douze, dont trois furent mis hors ligne; le premier prix fut obtenu par M. Thompson, et le second par le révérend John Tulloch, principal du collége de Saint-Andrews. L'ouvrage de M. Thompson, *Théisme chrétien*, a paru la même année que *la Foi en Dieu et l'athéisme moderne comparés*, par M. Buchanan. Nous signalerons ces deux ouvrages remarquables dans la multitude de ceux qui paraissent sur le même sujet.

En Angleterre, la théologie naturelle, quoique distinguée de la théologie révélée, en est, comme nous l'avons dit, rarement séparée, et presque jamais la séparation n'arrive jusqu'au divorce. C'est donc les yeux fixés sur le christianisme, l'esprit rempli des enseignemens de l'Écriture, que M. James Buchanan, alors professeur de théologie apologétique à Édimbourg et maintenant successeur de Chalmers dans la chaire de théologie systématique, a mis en contraste la foi en Dieu avec l'athéisme. Son ouvrage n'en est pas moins tout éclairé des lumières de la science humaine, et il se recommande aux philosophes comme aux simples fidèles. Il dénote une connaissance et une intelligence des problèmes et des systèmes dans leur dernier état qu'on voudrait trouver dans les écrits de tous nos professeurs de théologie.

En admettant avec un écrivain français, M. Bouchitté, que le

choix des preuves de l'existence de Dieu a été dans un certain rapport avec les progrès de l'esprit humain, M. Buchanan pense qu'aucune sorte de preuve n'a été inconnue à aucune époque, et que toutes les preuves ontologiques ou physico-théologiques, *à priori* et *à posteriori*, doivent être concurremment employées, quoique rangées avec ordre, et composer ce qu'il appelle la preuve de Dieu. Chacun des argumens particuliers n'est en quelque sorte qu'une des parties, une des considérations graduées dont l'ensemble établit dans l'esprit la conviction religieuse. Ainsi de ce fait d'évidence naturelle que quelque chose existe, il résulte indubitablement qu'il existe quelque chose par soi-même et de toute éternité. Les athées ne le nieraient pas, et c'est déjà la preuve que le passager peut croire à l'éternel, et le fini à l'infini. Puis l'existence de l'esprit, c'est-à-dire d'un être qui pense, veut, a conscience de sa pensée et de sa volonté, quelle que soit d'ailleurs sa nature, est également un fait irréfragable. Or, comme cette existence, qui est celle de l'homme, a commencé, elle a une cause, et cette cause ne peut être mécanique, car elle ne peut manquer d'attributs qui répondent à ceux de son effet. Cette conscience de l'être intelligent comprend un certain ordre de pensées qui, étant essentiellement morales ou offrant le caractère de l'obligation, se rapportent à une loi, et il suit que l'auteur intelligent de l'être intelligent est nécessairement législateur. D'un autre côté, il est impossible de contempler le monde sans éprouver une impression suivie d'une réflexion, et l'une et l'autre sont successivement la poésie et la philosophie de la nature. Cette philosophie nous montre partout les marques d'un dessein, et ce dessein, M. Buchanan, comme tous les écrivains de son île, se plaît à le prouver, à l'*illustrer* par des exemples nombreux, trop nombreux même; car il faut une critique plus sévère dans le choix des enchaînemens de phénomènes qui peuvent attester l'adaptation des moyens à une fin. L'observation lui montre des vestiges de création ou du moins de commencement des choses. La prétention même d'écrire l'histoire naturelle de cette production successive l'a constatée comme un fait. Que les espèces organiques aient commencé au moins n'est pas douteux, et leur existence actuelle atteste un créateur, ou tout au moins un formateur. Parvenu ainsi à la notion d'une cause intelligente, si, au lieu d'étudier l'objet qui la suggère, on considère le sujet qui la conçoit, on peut concevoir avec saint Anselme ou Descartes l'être absolument parfait, avec Clarke l'être nécessaire, et *l'unité* de dessein dans *l'univers*, l'harmonie de ce que suggère l'objet et conçoit le sujet, donne l'unité de Dieu. Enfin, comme il y a une corrélation évidente entre les propriétés de la matière et les facultés de l'homme, comme les premières ne paraissent pas nécessaires, mais contingentes, il apparaît ici la plus grande

des causes finales, l'adaptation réciproque du *Cosmos* et de l'esprit humain, et cette nouvelle considération de l'unité écarte l'idée d'une matière préexistante et première indépendante de Dieu.

Une fois la conviction obtenue que la finalité est la loi du monde, nous pouvons, nous devons supposer que toute chose a une fin, même quand cette fin nous est inconnue. C'est la réponse qu'il faut faire aux objections tirées de l'existence du mal contre celle de Dieu. Nous connaissons trop peu l'ordre pour affirmer que le mal n'ait pas sa raison. Mais il n'est pas nécessaire de tout connaître pour se fier à l'idée de cause, c'est-à-dire à l'un de ces principes impérieux que le scepticisme seul peut méconnaître. En vertu de ce principe et d'autres semblables, nous reconnaissons dans l'univers et ses phénomènes l'existence et l'ordre, la cause de l'existence et de l'ordre, quelque chose enfin de la nature même de cette cause. Cette théologie fondamentale repose sur une philosophie de l'esprit humain qui n'est plus contestée.

Cependant l'athéisme existe, et même il a fait de récens progrès, que M. Buchanan date de la révolution française, car avec saint Paul il appelle athée quiconque vit sans Dieu. Aussi compte-t-il dans l'athéisme quatre doctrines assez différentes : celle qui soutient d'après Aristote l'éternelle existence du *Cosmos* dans sa matière et dans sa forme, puis celle qui, en admettant le commencement du monde, lui présuppose, d'après Épicure, l'éternité de la matière et du mouvement, puis encore celle qui tient Dieu et le monde pour coéternels, le premier ayant la supériorité non l'antériorité, ou la doctrine stoïcienne; enfin le panthéisme. La seconde de ces hypothèses peut se combiner avec une théorie de développement qui a reçu des emplois bien divers. Tantôt, appliquée à l'univers physique, elle le fait sortir par degrés d'un état nébulaire supposé par Herschell et adopté par Laplace; tantôt, confondant comme Oken la physique et la physiologie, elle change l'atome en un point infusoire qu'elle élève peu à peu à l'organisation, à la végétation, à la vie, à la sensibilité; tantôt encore, prenant la marche de l'humanité pour le mieux connu des progrès, elle distingue trois états nécessairement successifs de l'esprit et de la société, le théologique, le métaphysique, le scientifique, et c'est alors le positivisme d'Auguste Comte; tantôt enfin elle s'étend à la religion elle-même, et la représente comme progressive avec les âges, en sorte que l'inspiration primitive aurait besoin des efforts de l'humanité pour que les vérités révélées s'éclaircissent et s'épurent. Cette dernière théorie, qui paraît celle du père Newman, une des lumières du catholicisme anglais, est rapprochée des systèmes d'athéisme, parce qu'en accordant au temps le pouvoir de modifier l'idée de la Divinité, elle tend à obscurcir et à ébranler le fondement de la théologie naturelle.

Ces exemples indiquent jusqu'à quels détails est arrivé M. Buchanan dans sa revue des doctrines qui lui paraissent mettre en péril la croyance en Dieu. Il va sans dire qu'il en regarde le panthéisme comme l'ennemi le plus direct, et il ne lui ménage pas les coups. Il l'attaque sous toutes ses formes, sans épargner aucune des hypothèses du matérialisme ou du fatalisme. Je suis obligé de dire que parmi les doctrines qui l'inquiètent se classe un certain libéralisme religieux qu'il attribue aux écoles spiritualistes françaises; le caractère de cette doctrine lui paraît être de reconnaître, par voie d'éclectisme, certains principes communs à toutes les croyances tenues pour sacrées, et de faire consister la religion dans un état de l'âme, toujours disposée à embrasser avec plus d'assurance et d'ardeur certaines idées sous la forme d'une révélation que sous celle d'une philosophie. D'une religion subjective, dit-il, le fond serait indifférent.

Quoi qu'il en soit de ce dernier jugement, M. Buchanan, après cette revue qui serait difficilement plus complète, résume tous les caractères et toutes les conséquences de la manifestation naturelle de Dieu. Il est loin de contester qu'à elle seule elle nous impose des devoirs envers l'être souverain qu'elle nous fait connaître; mais elle ne prouve pas qu'elle soit l'unique manifestation de la Divinité, et nous sommes tous nés au sein d'une croyance qui admet une manifestation surnaturelle, une révélation proprement dite, dont les monumens nous environnent. Il nous faut donc accepter la vérité de cette imposante tradition, ou l'expliquer par une autre cause que sa divine origine, et cela serait le sujet d'un nouvel ouvrage. Dès à présent l'auteur remarque les rapports de la manifestation surnaturelle avec la manifestation naturelle. L'une confirme l'autre, elles se répondent, et le christianisme éclaircit les obscurités, remplit les lacunes, satisfait les besoins que la philosophie religieuse avait laissé subsister. Là encore se montre une convenance, une adaptation, une *finalité* du même genre que celle qui, visible dans le monde, a servi à fonder la théologie naturelle. Ne serait-ce pas le cas d'en tirer les mêmes conséquences pour la religion révélée? Toutefois, et quoique celle-ci seule puisse devenir réellement une religion pratique, M. Buchanan ne voudrait pas qu'on s'attachât exclusivement aux vérités particulières qu'elle enseigne. Malgré tant d'efforts pour mettre à la mode cette étroite manière de penser, la méditation des vérités universelles ne doit pas être abandonnée, et elle profite même à la foi dans l'Évangile.

Cette analyse ne peut donner qu'une imparfaite idée de l'ouvrage de M. Buchanan, dont le mérite est dans les détails. Non que l'auteur ait cherché à relever ses pensées par des effets de style : il écrit avec clarté, avec justesse, avec mesure, et rien de plus; mais son ouvrage vaut surtout à mes yeux par l'exactitude avec laquelle il a

recueilli, classé, analysé, les questions, les solutions, les objections et les variantes des doctrines principales. On ne saurait souscrire à tous ses jugemens, mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait tout disposé avec méthode, exposé avec loyauté, commenté avec intelligence. C'est un tableau étendu et fidèle de tous les états connus de la pensée et de la croyance en Europe sur les fondemens de toute religion. On s'aperçoit, en lisant l'ouvrage, que c'est un cours écrit, et l'auteur s'est plus occupé d'enseigner que de plaire; ceux qui aiment à apprendre ne lui en sauront pas moins de gré: son ouvrage est de ceux qui fourniraient un aliment inépuisable à la réflexion. Quant au fond de la doctrine, elle est assurément saine et louable, quoiqu'elle ne paraisse pas satisfaisante de tout point, et qu'elle ne soit pas établie partout avec une puissance irrésistible. En général, l'auteur expose encore mieux qu'il ne discute. Il ne voit pas toujours les difficultés dans toute leur force, il ne fait pas toujours pour les vaincre des efforts proportionnés à leur gravité. Il donne quelquefois des assertions pour des démonstrations, et suivant le génie écossais il se fie à l'empire naturel de ce qu'il croit la vérité sur un esprit droit: il a plus de sens que de dialectique. Il a fait encore un de ces livres qui ne persuaderont guère que ceux qui sont déjà persuadés; mais sont-ils nombreux, les livres dont la puissance aille plus loin que cela?

Nous risquerions peut-être de nous répéter et d'énoncer, sous une forme sommaire qui ne laisserait pas apercevoir les différences, les mêmes questions et les mêmes solutions, si maintenant nous suivions dans sa marche l'auteur du *Théisme chrétien*. M. Thompson diffère peu de M. Buchanan par la manière générale de considérer son sujet, et il est remarquable qu'ayant travaillé dans la solitude, ainsi qu'il nous l'apprend, et ne donnant aucun signe d'affiliation à aucune université, ni même d'attachement particulier à aucun maître, il ait publié un ouvrage dont l'esprit offre tant d'analogies avec l'esprit qui anime l'ouvrage du professeur de théologie d'Édimbourg. Les deux publications sont de la même année, et à moins que l'un n'ait suivi les cours de l'autre, cet accord sans concert est un titre de plus à l'intérêt du public. D'ailleurs une attentive comparaison ferait ressortir plus d'une différence. Si le livre de M. Thompson contient moins de détails, indique des lectures moins variées, offre à l'étudiant sérieux, au philosophe de profession moins d'occasions de recherches et de vérifications à faire, il est mieux composé, il va mieux aux lecteurs ordinaires. C'est un ouvrage bien fait, qui, avec plus d'ordre et de variété, s'empare de l'esprit et le dirige mieux dans la voie que l'auteur a parcourue. En même temps que l'auteur du *Théisme chrétien* fait une plus grande part, suivant la prescription du programme, à l'apologie de la théologie chrétienne, il porte dans la

défense de la théologie naturelle plus de philosophie. S'il paraît peu connaître les maîtres de l'antiquité, il a lu avec fruit les principaux modernes, il est plein de Leibnitz et se montre familier avec Malebranche. Justement persuadé qu'on ne peut rien discuter ni rien établir touchant les vérités de cet ordre, si l'on n'a d'abord posé les fondemens et déterminé les procédés de la connaissance humaine, il commence par une psychologie médiocrement originale, mais sage et correcte, et qu'auraient approuvée Reid et Hamilton. Il établit surtout que la philosophie est loin d'être, comme l'ont prétendu par une singulière coalition les partisans d'un naturalisme empirique et ceux d'un surnaturalisme dogmatique, une école de variations et de discords, et que certaines conséquences des théories de Locke, de Berkeley ou de Kant, ne suffisent pas pour donner gain de cause au scepticisme. Locke, Berkeley et Kant lui-même ont leur part d'affirmation, et quoi qu'on pense de leurs objections contre certaines croyances du sens commun, les principes de la religion naturelle seront établis, s'ils le sont aussi bien que ces croyances mêmes, si l'existence de Dieu n'est pas plus douteuse que notre propre existence ou celle du monde extérieur. Or c'est à une certitude égale que M. Thompson entend amener les vérités dont il s'occupe. Il y réussit d'une manière que d'excellens esprits trouveront suffisante, en montrant que, bien qu'aucune preuve particulière ne soit de tout point parfaite, leur nombre et leur accord forment une évidence convaincante contre laquelle il ne s'élève que les difficultés communes à toute connaissance humaine. Point de savoir qui ne soit mêlé d'ignorance, point de connaissance où il n'y ait de l'inconnu. Comment donc n'y en aurait-il pas dans la connaissance de Dieu? On voit que M. Thompson, comme M. Buchanan, forme de toutes les preuves particulières une preuve multiple et concordante; c'est ainsi que, sans affaiblir la certitude générale qui en résulte, il peut limiter la valeur de chaque argument isolé, et cette appréciation est faite avec autant de bonne foi que de sagacité.

Sûr de ce premier point d'appui, il se livre avec confiance à la recherche des attributs de Dieu, ou, comme il dit, il contemple dans la nature la manifestation du caractère divin. C'est alors qu'il voit éclater, avec la sagesse, la sainteté et la bonté de Dieu, et qu'il scrute ce que nous pouvons découvrir du plan de la création. Les grands problèmes de l'univers physique et du monde moral passent devant lui. Dans sa manière de les poser et de les résoudre ou de les éclaircir, on retrouve tout ce que la raison a pu concevoir jusqu'ici d'évident, de persuasif ou de plausible sur des problèmes comparables souvent à ceux que l'algèbre appelle indéterminés, parce qu'ils contiennent plus d'inconnues que d'équations. Le quatrième

livre est consacré à la manifestation du caractère divin, non plus dans la nature, mais dans l'Écriture sainte, et l'auteur soutient avec la même justesse de sens et de langage contre le déisme une thèse correspondante à celle qu'il a soutenue dans les trois premiers livres contre l'athéisme. Ce morceau d'apologétique pourrait être plus étendu et plus développé; tel qu'il est, il ne manque pas de solidité, et rien de bien essentiel n'y est omis. Je le regarde comme un excellent abrégé des principes et des raisonnemens de la théologie orthodoxe contre le rationalisme encore chrétien ou purement philosophique. En tout, la lecture de cet ouvrage peut être conseillée à quiconque veut, sans se perdre dans l'examen technique et minutieux des controverses, se rendre raison des dogmes naturels et révélés, et prendre parti avec connaissance de cause dans un débat qui inquiète le monde. Je ne m'étonne pas que le livre du *Théisme chrétien* ait eu en Angleterre un succès très général, et qu'il en paraisse, par livraisons d'une feuille, une édition populaire.

IV.

Les deux ouvrages dont nous venons de parler représentent avec fidélité et avec une certaine distinction l'état d'esprit et le mouvement des opinions de nos voisins en ce qui touche la philosophie religieuse. On en pourrait citer d'autres d'un mérite moindre, mais qui auraient la même signification. Ce qui nous frappe particulièrement dans ceux-ci, c'est une connaissance et une préoccupation manifeste de la philosophie contemporaine. Les deux auteurs ne se montrent étrangers à aucune doctrine de quelque renom, et ils suivent les questions dans les dernières transformations qu'elles ont subies. Cependant on peut dire qu'ils écrivent en hommes qui savent la philosophie plutôt qu'en philosophes. Ils n'ont point à cœur d'établir, par la critique ou la discussion, quelque négation ou quelque vérité nouvelle. On sait d'avance quelle sera leur thèse, et d'avance on devine quels adversaires ils vont combattre. Il n'en est pas de même lorsqu'on ouvre le livre d'un philosophe proprement dit. S'il n'a pas encore produit de système, on se demande, avant de lire la première page, ce qu'il veut et à qui il en veut, et l'on commence avec incertitude et curiosité. C'est dans cette disposition d'esprit qu'on doit aborder un ouvrage qui a fait du bruit en Angleterre depuis un ou deux ans, sous ce titre significatif : *Examen des Limites de la pensée religieuse*. Sur ces mots seuls, on se doute qu'on a affaire à un ouvrage de philosophie.

L'auteur, M. Mansel, a débuté, je crois, par des *Prolégomènes de Logique* qui lui ont mérité les éloges de son maître, sir William Hamilton, dont il publie en ce moment avec M. Veitch les leçons iné-

dites. Il est aujourd'hui lecteur de philosophie morale et métaphysique à Magdalen-College, dans l'université d'Oxford. Sa compétence est donc entière pour attaquer par leur côté philosophique les problèmes de la théodicée; mais sa position académique, son titre d'*oxonien*, sa qualité de membre de l'église établie, ne permettent guère de soupçonner en lui un théologien téméraire, faible ou complaisant sur l'orthodoxie. En effet, il ne l'est pas, et son livre atteste une véritable sévérité dans la foi, et même une certaine ardeur chrétienne qui n'affecte pas l'impartialité. Cependant il est bien de cette école écossaise, devenue plus difficile et plus stricte en dialectique par son commerce avec l'école de Kant, et telle que l'a faite et laissée sir William Hamilton. L'œuvre de cet éminent penseur est surtout en effet d'avoir plus étroitement combiné l'observation et la critique, d'avoir cherché à corriger, par une plus grande recherche de subtile exactitude, ce laisser-aller, cette sorte de crédulité systématique que l'on reprochait à ses prédécesseurs, sans compter le secours de vaste et minutieuse érudition philosophique qu'il est venu apporter à l'ignorance un peu volontaire de Reid et de ses contemporains. A-t-il par là réussi à changer la fonte en acier, à donner plus de force, plus de trempe, plus de pointe, à la doctrine qu'il a ainsi reforgée? Est-il parvenu à en chasser le dernier grain de scepticisme qu'elle contient? C'est une question; mais il est certain que dans le parti-pris avec lequel Thomas Reid proscrit presque toutes les conclusions de la métaphysique ancienne et moderne, dans cette continuelle inscription de faux contre presque toutes les théories de la science, ne respire pas une grande confiance dans la raison, mère de la métaphysique et de la science. Lorsque, de son côté, Kant est venu attaquer l'une et l'autre, et contester leurs droits et leurs dires, il poursuivait une œuvre plus analogue qu'on ne le croirait d'abord à celle du professeur de Glasgow. Le rationalisme critique de l'un est sur la même voie que l'appel au sens commun de l'autre, et pour l'honneur de la philosophie spéculative, c'est presque la même chose que de soutenir qu'il faut s'en rapporter à certaines croyances instinctives, parce qu'elles sont des faits, ou que, pour être des faits, elles n'en courent pas moins le risque d'être des illusions. En toute chose, le fait séparé du droit est d'une médiocre valeur. Si donc, formé et aguerri par l'étude de la philosophie grecque et de la philosophie germanique, Hamilton a porté plus de rigueur dans l'enseignement des Écossais, il n'est pas sûr qu'il ait affermi les bases de leur doctrine. Et lorsqu'il a insisté sur ce point, mis par lui dans un jour nouveau, que, la détermination étant à la fois la forme et l'essence de la connaissance, rien ne pouvait être connu que limité conditionnellement, il a éliminé de la science l'absolu et l'infini, il a encore rapproché,

exhaussé les barrières de l'esprit humain, et mis en interdit une bonne partie de la métaphysique et presque toute la théologie reçue. Je le remarque, parce que M. Mansel s'est montré son fidèle disciple, et qu'à tomber dans les mains d'un philosophe, la théologie n'a rien gagné comme science, si même elle n'y a compromis jusqu'à ce titre modeste de servante de la foi que lui avait conservé la scolastique.

Il existe à Oxford une fondation de John Bampton, chanoine de Salisbury. C'est un legs destiné à rémunérer chaque année l'auteur de huit lectures pour la défense des principes essentiels du christianisme. Comme l'enseignement religieux ne fait pas faute à l'université, l'usage s'est introduit de consacrer ces leçons à l'examen de quelques questions nouvelles ou à l'exposition de quelques nouvelles vues qui intéressent la philosophie de l'orthodoxie. Elles offrent par là même un attrait particulier de curiosité, et sont comme un cours supérieur de théologie transcendante. C'est par les *Bampton Lectures* que, dans le temps, le docteur Hampden produisit une nouvelle critique de l'interprétation du dogme qui parut une censure des trente-neuf articles de l'église, et qui l'aurait exposé à être déclaré schismatique, si, au lieu de cela, il n'était devenu évêque. C'est par les *Bampton Lectures* que le révérend Henri Mansel introduit une doctrine qui ne lui vaudra pas les mêmes attaques qu'au docteur Hampden, mais qui, suivie dans toutes ses applications, pourrait bien atteindre plus gravement les formulaires et les confessions de foi libellées en termes d'école, car au fond M. Mansel a consacré son court passage dans une chaire de théologie à démontrer qu'il n'y a pas de théologie.

Il ne le dit pas aussi crûment, et surtout il ne cherche pas à dégager ainsi la religion de la science pour la désarmer : il pense au contraire assurer son empire en le limitant, et la délivrer d'une ennemie en la délivrant d'une infidèle alliée. Pour bien faire connaître son livre, écrit avec beaucoup de talent, où partout se montrent une foi vive, une conviction sincère, la sagacité et la lucidité d'un esprit vraiment philosophique, il faudrait disposer de plus d'espace que nous n'osons en prendre ici. Qu'il nous suffise de dire qu'aux premières pages la défiance de l'auteur se déclare contre le dogmatisme et le rationalisme. Sans être nécessairement hostiles au christianisme, tous deux, même à pieuse intention, peuvent l'altérer ou l'affaiblir, l'un en ajoutant, l'autre en retranchant à l'Écriture; l'un en traduisant sous forme de dogmes scientifiquement déduits les croyances évangéliques, l'autre en les réduisant à des abstractions dont elles ne seraient plus que les figures symboliques. Dans l'une et l'autre tentative se trahit la prétention d'obtenir une connaissance de Dieu plus égale à lui, plus divine, parce qu'elle serait moins humaine. On se figure qu'elle le sera moins en effet, quand on l'aura

épurée de certaines images qu'on accuse d'anthropomorphisme, comme si c'était agrandir la notion de Dieu que de la simplifier, comme si les qualifications abstraites que nous lui donnons pour attributs étaient moins des idées humaines que les traits sous lesquels notre imagination le personnifie. La notion de Dieu poursuivie par la science suppose une philosophie de l'infini, c'est-à-dire une philosophie impossible. Cette critique, dont l'origine est fort reconnaissable, conclut à la nécessité de porter l'examen non sur l'objet, mais sur le sujet de la religion, non sur la théologie naturelle ou révélée, mais sur l'esprit humain dans ses rapports avec ce dont elle traite. Au lieu de prétendre en vain à une idée didactique de Dieu qui serve ensuite à contrôler les dogmes particuliers, on doit étudier la pensée religieuse en elle-même, c'est-à-dire l'intelligence ou la raison relativement à Dieu, et l'on trouvera que la connaissance, astreinte comme elle est à la forme de la conscience, suppose dans son objet la limitation, la relation, le temps, toutes choses que l'on exclut *à priori* de la Divinité; on trouvera, en d'autres termes, que, le fini ne pouvant concevoir l'infini, le personnel ne pouvant concevoir l'absolu, il y a contradiction entre le sujet et l'objet. Or, comme la contradiction ne peut être une qualité des choses, elle est dans la manière de penser; elle est ici dans une prétendue science des choses divines, et trouver Dieu par la raison est impossible. Cependant l'idée de Dieu, la croyance en Dieu est dans l'humanité. C'est qu'elle n'y est pas de par la raison pure. En fait, elle vit sous la forme concrète d'un sentiment profond de dépendance envers un maître souverain et d'obligation morale envers un législateur. Ces croyances mêmes ne sont pas dans notre esprit sous cette expression aride et générale; elles ont plus de couleur, plus de relief, plus de corps, et elles n'en exercent que plus d'empire, elles n'en satisfont que mieux tous les besoins de notre nature. C'est qu'elles n'ont pas pour but la perfection de la connaissance, mais la perfection morale; c'est qu'elles sont plutôt régulatives qu'instructives, et par conséquent il ne faut pas en demander la démonstration scientifique. Il suffit qu'elles soient appuyées d'un concours de raisons probables, et qu'adressées pour ainsi dire à toutes les parties de nous-mêmes, sans contenter exclusivement la raison spéculative, elles s'emparent de l'homme tout entier. Les conséquences de cette théorie générale en faveur de la révélation se présentent d'elles-mêmes, et l'on sent que M. Mansel a pu trouver là le point d'appui d'une nouvelle apologie du christianisme.

Ce que nous ne pouvons qu'indiquer ici, c'est le parti qu'a su tirer de cette théologie critique un esprit vigoureux formé aux exercices d'une école vraiment philosophique; nous pouvons garantir à tous ceux qui s'attachent à l'étude sacrée ou profane de la

théodicée qu'ils trouveront dans l'ouvrage de M. Mansel sur toutes les questions et toutes les solutions tantôt des vues, tantôt des discussions qu'on fera bien désormais d'avoir présentes, quand on voudra s'en mêler. Je ne conseillerais pas plus à un esprit ferme de s'embarquer dans ces recherches sans connaître les huit leçons de M. Mansel que sans avoir approfondi la critique kantienne contre les antinomies de la raison; mais, après cet éloge, grand sans doute, il faudra que l'habile dialecticien nous permette de lui dire ce que le lecteur aura déjà pensé : c'est que l'idée de transporter l'examen de l'objet de la religion au sujet qui la conçoit, et de convaincre de contradiction la raison aux prises avec l'infini, est le procédé de Kant doublé d'une argumentation de Hamilton; c'est que le recours, en désespoir de métaphysique, aux croyances positives non raisonnées, mais puissantes sur la conscience pratique, pour remplacer ou confondre les conceptions de la raison spéculative, n'est que l'application à la religion de la méthode des Écossais en philosophie combinée avec une imitation à fin chrétienne du subterfuge respectable par lequel Kant, pour sauver la religion, l'a réduite à la morale. Seulement le philosophe par là sécularisait la religion; c'est la morale que M. Mansel sanctifie. Dans les deux cas, je crains bien que, si l'on plonge au fond de la doctrine, on ne rapporte, au lieu de la vérité, le scepticisme. Ceci exige quelques développemens.

M. Mansel n'échappe pas au sort trop commun des philosophes, il triomphe dans la critique. La vérité nous force à en convenir, les généralités des meilleures théologies offrent des difficultés insolubles et prêtent à des objections accablantes. Il n'est nullement certain qu'objections et difficultés résultent toutes nécessairement et de la nature du sujet et de celle de l'esprit humain. Sans doute l'essence divine est insondable, notre intelligence sans doute et faillible et bornée ne doit jamais mieux sentir sa faiblesse qu'en présence de la suprême intelligence; mais, avant de supprimer tout rapport purement intellectuel entre notre esprit et Dieu, il faudrait avoir la certitude que plusieurs des obscurités qui les séparent ne sont pas le résultat naturel, mais accidentel, de certaines erreurs nullement inévitables de la raison. Je suis prêt à concéder que la théodicée, même dans l'église, a empiété par-delà la raison et la foi, et que, grâce à quelques affirmations téméraires et malheureuses, elle s'est créé de grands embarras et a donné quelques facilités à l'athéisme. Quant à moi, je n'hésite pas, et j'en accuse principalement Aristote. Il n'a pas eu moins que la prétention de connaître intimement la nature de l'être; c'est là qu'il a voulu trouver Dieu. Il le définit pour ainsi dire tout entier. Pendant tout le moyen âge, de pieux docteurs ne se sont pas fait le moindre scrupule de suivre cet exemple, comme si l'Écriture ne les avait pas dans vingt

passages mis en garde contre une semblable témérité. Il serait aisé de montrer combien d'attributions contradictoires sont restées de la philosophie scolastique dans la théodicée moderne et ont particulièrement servi à la fortune du panthéisme; mais de certains excès de doctrine, de certaines imprudences de la spéculation conclure à un fonds de contradiction incurable dans toute science théologique, c'est reproduire le plan d'attaque de tous les ennemis de la philosophie contre elle, c'est suivre la marche de tous ceux qui ont voulu forcer la raison au scepticisme. Me répondrez-vous : Qu'importe, si le procédé est légitime et si l'attaque porte coup? Ici je n'apprendrai rien à M. Mansel en disant que tout scepticisme lance lui-même le trait qui revient le frapper. La contradiction qu'il impute, il y tombe. M. Mansel a pris pour épigraphe ces mots de Hamilton : « Aucune difficulté ne s'élève en théologie qui ne se soit préalablement élevée en philosophie. » De cette proposition, qui d'ailleurs voudrait être expliquée, qu'entend-il inférer? Que les difficultés sont surmontables ou qu'elles ne le sont pas? Solubles, il faut les résoudre en théologie comme en philosophie. Insolubles, fermons nos livres et taisons-nous. M. Mansel est pour les difficultés insolubles. Il en trouve autant dans l'hypothèse de l'incrédulité que dans celle de la foi. Tant mieux; mais ce n'est pas la question. Il en trouve autant dans la théologie naturelle, autant dans la théologie dogmatique, quand il ne s'agit même que de l'idée de Dieu. Ainsi la foi, dès qu'elle est science à un certain degré, est contradictoire et tombe sous les coups de la dialectique. Pour elle donc point de salut, si elle ne devient étrangère à toute dialectique, si elle ne demeure la foi sans la science. Dans cet état, elle peut défier les objections; le raisonnement, parfaitement valable quand on l'emploie contre l'une, n'est plus de mise avec l'autre. Pour quel motif? On ne le dit pas. Pourquoi? Je le comprends, si c'est l'inquisition qui l'interdit. Je le comprends encore, si le raisonnement est sans puissance effective. Mais nous parlons en liberté, et il n'est que trop vrai que la foi la moins raisonnée ne résiste pas toujours à des argumentations qu'on prétend tirer du sens commun; or ce n'est pas l'en défendre que de lui conseiller de ne rien écouter. La discussion est ouverte, et puisqu'on discute, il faut raisonner. Ce serait prendre un singulier moyen de se tirer de péril que de s'abstenir, sur ce fondement que le raisonnement est pliable en tout sens, que les philosophies les plus religieuses, les théologies les plus orthodoxes recèlent des contradictions, et qu'en d'autres termes on ne peut rien savoir de Dieu. Au fond, c'est à cette conséquence que pourrait être poussé M. Mansel. S'il dirige des critiques contre les notions théologiques, c'est apparemment parce qu'il croit ces critiques bonnes, et il les croit bonnes, parce qu'elles sont communes à

la théologie et à la philosophie. C'est dire que la raison n'édifie rien qu'elle ne puisse détruire. Le procès intenté à la théodicée est fait à la raison même. Il est donc impossible de disculper M. Mansel, malgré tout son esprit, d'être atteint du mal que Platon appelait misologie. La chose est grave pour un philosophe, et s'il était fidèle en philosophie à la méthode qu'il nous a fait connaître, son cours devrait être un cours de scepticisme.

Il ne serait pas le premier qui aurait enseigné le scepticisme sans être sceptique, et voulu affermir les croyances en décriant les idées. Tel est assurément l'espoir de M. Mansel, lorsqu'il réduit presque toutes nos connaissances théologiques au sentiment de la dépendance et de l'obligation; mais en alléguant ces deux sentimens ou ces deux croyances comme des faits, il néglige d'en assigner l'origine et de nous dire comment il fonde leur autorité. S'il entend que c'est ainsi et sous cette forme que l'idée de Dieu pénètre pour la première fois dans les esprits, le fait aurait besoin d'être établi, et je crois qu'en réalité la simple notion d'un Créateur précède souvent l'idée plus développée d'une relation de dépendance et de devoir. S'il veut dire que cette relation est intuitivement reconnue dès l'origine des sociétés, il faudrait refaire l'histoire, qui nous montre trop souvent, chez les peuples naissans, pour toute religion la crainte de quelques puissances malfaisantes qui seront tout ce qu'on voudra, excepté Dieu lui-même. Le culte d'un roi législateur au lieu d'un tyran capricieux n'est dans sa pureté la croyance populaire que chez des nations éclairées par des lumières surnaturelles ou formées par les progrès de la civilisation à la réflexion et à la raison. Si ce sont en effet les lumières surnaturelles que M. Mansel invoque, s'il veut dire que les croyances qu'il recommande sont le fond du christianisme, que c'est par elles qu'il faut commencer et qu'on peut finir, le conseil peut être bon, la leçon utile. Cependant, outre que c'est s'adresser, non pas à la pensée religieuse de l'humanité, mais à la seule pensée chrétienne, c'est dire qu'on a la foi quand on a la foi, et qu'à ceux qui ne l'ont pas, ce n'est pas la peine d'en parler. Il n'importe guère qu'ils sachent s'il y a un Dieu. Que diriez-vous en effet, si la connaissance de Dieu est pour le cœur, et non pour la raison, à celui qui ne ressent pas cette pieuse crainte? Et s'il manque du sentiment, comment lui donnerez-vous l'idée? Il s'en passera. Les idées religieuses sont essentiellement pratiques, et qui ne s'en sert pas n'a pas besoin d'en avoir. Cette conséquence serait dure, et quoique l'auteur ne l'ait pas tirée de ses principes, il conviendra que considérer les idées religieuses comme sentimens, non comme vérités, c'est ne leur accorder d'autre prix que le bien qu'elles font. Je ne veux pas rappeler que cette manière de raisonner peut être et souvent a été employée à

la défense de l'erreur, et qu'elle profiterait même à des religions fausses; bornons-nous à dire que c'est l'opposé de l'enseignement religieux dans tous les pays chrétiens. La réponse à la question : *Qu'est-ce que Dieu?* contient dans tous les catéchismes catholiques une définition ou du moins l'énonciation d'une série d'attributs qui ne peut être comprise que par un acte de la raison pure, et le dogme de la Trinité y est ensuite expliqué en termes abstraits qui sont éminemment scientifiques. Avant de nous enseigner tous nos devoirs, on tient à nous apprendre envers qui ils nous lient. Je n'ai point sous les yeux les livres d'instruction chrétienne destinés à la jeunesse en Angleterre; mais dans le *Symbole d'Athanase*, prescrit à l'église anglicane, je lis des passages, et dans les articles de foi qu'elle professe des articles, comme le premier et le second, qui expriment certainement de la métaphysique sacrée, et qui ne sont pas en eux-mêmes des préceptes de morale ou des appels au sentiment. Ce serait donc mutiler l'enseignement chrétien et diviser la foi que d'inférer de ce que l'un et l'autre doivent aboutir à la pratique et régler l'âme et la vie que l'instruction n'est pas en même temps leur but. Ce serait tendre à mettre les œuvres au-dessus de la foi, et faire pour le christianisme ce que Kant a fait pour la religion naturelle, ne lui décerner d'autorité qu'en vertu de la morale. Cet excès vaudrait mieux, je l'accorde, que l'excès contraire, et le pasteur ferait plus de bien à son troupeau en l'intimidant par la puissance d'un maître qu'en l'appelant à méditer les perfections de l'auteur de tout bien; mais ce serait une nouveauté dans toutes les églises, et je ne crois pas qu'à la longue la religion gagnât beaucoup à cet aveu sans cesse répété, que, les notions les plus hautes et les plus générales sur lesquelles elle s'appuie étant toutes sujettes à l'accusation d'être contradictoires, elle n'a pour elle que des probabilités, et peut se passer d'autres preuves, parce qu'elle est régulative et non spéculative.

Saint Paul dit en termes exprès : « Nous connaissons en partie, en partie nous prophétisons, et quand le parfait sera venu, le partiel disparaîtra. » C'est-à-dire, en langage moderne, nous avons une part de science, une part de révélation, et ce n'est qu'avec Dieu que cessera cette connaissance imparfaite. Ces mots sont la vérité même. Et il ajoute : « A présent nous ne voyons que par le miroir, nous ne savons qu'énigmatiquement; » ce qui revient à dire qu'à présent notre connaissance est indirecte et remplie d'obscurités. Ces paroles, en nous avertissant de l'imperfection obligée de notre savoir sur la terre, nous autorisent à déterminer, selon nos forces, notre part de *gnose* et notre part de prophétie, c'est-à-dire à discerner ce qui est science et ce qui est révélation. Là est le fondement de la distinction entre les deux théologies, et l'on ne peut

anéantir l'une au profit de l'autre, encore moins dans toutes deux ce qui est savoir pour s'en tenir à l'inspiration, sans nous ôter une des deux parts que nous accorde l'apôtre. L'Écriture comme la philosophie consacre donc les deux sources où les théologiens philosophes cherchent à puiser la vérité, et prémunit les Buchanan et les Thompson contre le découragement où le kantisme mystique de M. Mansel les voudrait plonger.

V.

Le meilleur fruit à retirer de la lecture de son ouvrage comme de tout autre inspiré par la philosophie critique, c'est la résolution de n'adopter sans un sévère examen aucune des vues métaphysiques admises en théodicée; c'est de ne pas accepter par une confiance excessive dans les traditions de l'école toutes les énonciations sur la Divinité que les hommes ont cherché à jeter, pour le combler, dans le vide de leur ignorance. Aussi rien ne paraît-il plus utile et plus opportun que d'appliquer à cette partie sacrée de la métaphysique les méthodes de vérification qui ont eu de si heureux succès dans d'autres régions de la philosophie, et qui, en limitant peut-être le champ qu'elle parcourt, y ont assuré sa marche et son droit même de propriété. Je ne veux pas avoir tant parlé des autres sans m'exposer moi-même. Pour se permettre autant la critique, il faut savoir l'encourir, et puis, quand il s'agit d'un tel sujet, il y a un air de puérile timidité à parler sans cesse de questions, de problèmes, d'objections, et à se tenir sur la réserve comme si l'on craignait de se commettre en les abordant. Ce n'est pas un de ces points d'extrême théorie qu'on peut laisser à décider à d'autres, en attendant patiemment qu'ils aient pris la peine de le faire pour savoir qu'en penser.

Dieu est une idée, et tant que notre condition ne changera pas, il ne sera qu'une idée, non pas en soi, il est la réalité même, mais pour la raison. Dans les questions philosophiques qui touchent aux existences, nous avons d'ordinaire pour nous instruire la conscience et la perception. Les phénomènes de notre vie intérieure, les opérations et les lois de notre esprit nous sont signifiés par la plus irrésistible des autorités, la conscience, et depuis Descartes il n'est plus guère permis de méconnaître dans la pensée le signe et la preuve de l'existence. La perception, c'est-à-dire ce jugement naturel que nos sensations nous suggèrent touchant leur cause extérieure, nous atteste une réalité indépendante de nous, qu'un pyrrhonisme insensé parvient à contester, non à rendre douteuse. Enfin un rapport constant, un accord au moins suffisant entre les lois des phénomènes et les principes de notre raison nous révèle une harmonie

générale entre ce qui est moi et ce qui n'est pas moi. De là une foule de connaissances qui peuvent avoir leurs lacunes, leurs obscurités et leurs incertitudes; mais quelques questions qui s'élèvent sur les existences ainsi connues et garanties, on n'y perd jamais la lumière ni l'appui des connaissances directes. L'expérience trop décriée par certains philosophes, mais j'entends l'expérience interne et externe, celle de la sensibilité et de la raison combinées, est un flambeau que rien ne peut éteindre.

Assurément, de la conscience et de la perception, des connaissances directes qu'on leur doit, on peut dériver la notion de Dieu; mais Dieu n'est pas pour cela l'objet de la perception ni de la conscience. La notion de Dieu sera toujours l'œuvre pure de la raison: c'est ce que nous entendions en disant que pour l'humanité Dieu est une idée.

Or les notions qui sont pour nous plus qu'une idée, qui tiennent immédiatement de la conscience ou de la perception, ont cette propriété d'être ce que les philosophes appellent représentables. L'imagination peut se représenter nos actes intimes, les phénomènes extérieurs, l'expérience qui les combine et éclaire les choses par la pensée. La connaissance de Dieu obtenue par la raison, qui élève seule les questions d'origine, ne peut pas, ne doit pas être représentée : elle ne peut être que conçue. Il n'en est pas ainsi de toutes les idées qui semblent aussi purement rationnelles. Les vérités géométriques n'ont toute leur nécessité, toute leur exactitude que comme vérités idéales; mais on peut en une certaine mesure se les représenter, soit en concevant des figures imaginaires, soit en les appliquant aux formes réelles des objets de la sensibilité. L'idée de cause, le principe de causalité, comme on dit, est un pur principe de l'intelligence; mais outre qu'à chaque instant l'expérience nous en fournit des applications au moins apparentes, on ne doit plus guère ignorer après Maine de Biran comment nous pouvons nous représenter la cause en acte, comme un fait de conscience que nous reproduisons à volonté.

Cette faculté nous est refusée, quand nous pensons à Dieu; je parle philosophiquement et de l'humanité telle qu'elle est. Pour que la notion de Dieu comportât une certaine représentation, il faudrait être Abraham ou Moïse, ou plutôt un de ces hommes choisis qui virent avec une joie pleine de frayeur et de respect celui qui venait à eux en marchant sur la mer de Galilée. C'est précisément le caractère et le privilége de la révélation que de faire cesser jusqu'à un certain point cette pure idéalité de Dieu, que de satisfaire à un besoin de la nature humaine qui voudrait ne croire aux existences que susceptibles de représentation, que de nous rendre en une certaine mesure Dieu même représentable. Et cependant pour la pos-

térité cette représentation indirecte n'est que transmise par la foi, ce n'est qu'un souvenir emprunté à la tradition. Assurément la notion de Dieu en est plus vive et plus puissante, et ses effets pratiques en sont plus certains, plus étendus, plus faciles; mais il est de l'essence du souvenir, de la tradition, des connaissances fondées sur des événemens historiques, de se prouver autrement que les connaissances qui se dérivent de la nature de l'homme et du monde. Aussi d'un avis unanime, de saint Thomas d'Aquin au révérend Henri Mansel, les deux théologies, celle de la raison pure, celle de la révélation, comportent des preuves différentes, s'adressent différemment aux facultés de notre esprit, et comme l'une suppose l'autre, il faut les admettre toutes deux, et traiter de chacune séparément. Par conséquent il ne faut pas demander à la théodicée philosophique, à celle pour qui Dieu est une pure idée, d'employer et de satisfaire nos facultés représentatives. Ce serait une faute de méthode; une habitude invétérée peut nous porter à la commettre, mais cette faute a engendré bien des idolâtries et des superstitions, et elle est la source de plus d'une erreur moins grossière, mais dangereuse encore, qui altère et obscurcit de très estimables théologies. Cette seule considération suffit pour nous avertir de ne pas souscrire sans restriction à cette pensée de Hamilton qui assimile aux difficultés de la philosophie celles de la théologie. Les faits de la perception et de la conscience ne peuvent donner naissance aux mêmes problèmes que les pures conceptions de la raison.

Néanmoins, si la théologie rationnelle a ses difficultés particulières, elle est possible, puisqu'elle existe. Comment donc la raison, nonobstant toute clameur de scepticisme, s'élève-t-elle irrésistiblement à l'idée de Dieu?

Kant a dit du sublime, dans une phrase sublime elle-même, qu'il éclatait dans le ciel étoilé et la conscience du devoir; mais, sublimes tous deux, l'un et l'autre spectacle peuvent aussi manifester Dieu à la pensée. Si l'on daigne se rappeler ce que nous disions en commençant des deux principales preuves de la Divinité, ne les retrouvera-t-on pas dans la contemplation de la voûte céleste et du beau moral, astre de l'âme? Oui, par un acte de la raison qui n'en est pas même le plus difficile effort, par une conception de l'esprit qui n'est ni contradictoire ni hasardée, nous affirmons ces deux propositions : Dieu est l'auteur du monde, Dieu est le bien. J'ai beau regarder, je ne puis apercevoir par quel côté le criticisme pourrait surprendre à ces deux croyances une difficulté logique invincible. Que l'existence du monde, réduit même à l'ordre actuel, suppose et atteste un auteur, que l'idée du bien dans notre esprit suppose et atteste également un type, une origine, une cause, c'est chose plus facile à établir qu'à contester, et telles sont les deux preuves ou les

deux conceptions irrésistibles qui s'unissent, se pénètrent l'une l'autre et se combinent en une certaine connaissance de Dieu; car, bien que nous conseillions une grande circonspection dans le développement de ces notions générales et simples, on peut ajouter, par exemple sur la foi de l'ordre visible du monde, que la cause en est intelligente; on peut dire, sur la foi de notre propre pensée, que Dieu est le bien souverain, suprême, parfait, en ce sens qu'ainsi que dit saint Anselme, rien de meilleur ne peut être conçu. Ainsi Dieu est le bien suprême et la cause intelligente du monde; de là il ne faut pas grand raisonnement, il ne faut que regarder dans la conscience, pour connaître d'une manière générale les rapports et les devoirs qui nous unissent à lui. C'est la nature même qui lie en nous ces notions de la Divinité à des sentimens qui sont le fond de toute piété.

Voilà, je crois, l'essentiel de toute philosophie religieuse. Je ne nie pas que la réflexion ne puisse développer encore ces notions nécessaires; mais il y faut beaucoup de prudence, et c'est ici qu'on doit écouter les conseils critiques de Kant et de M. Mansel. On peut étendre un peu la science de Dieu, en disant ce qu'il n'est pas : encore est-il sage de ne pas trop s'avancer. On ne doit pas, malgré de grands exemples, dans le vain espoir d'approcher d'une définition parfaite de Dieu, lui multiplier des attributs inventés par le raisonnement, et se jeter ainsi dans un abîme d'insolubles. Il semble que quelques écrivains aient pris à tâche, en parlant de Dieu, de le composer de contradictions pour le mettre hors des conditions de tout être et de le rendre impossible pour le rendre plus surnaturel. Des théologiens eux-mêmes n'ont pas plus évité cette faute que les philosophes.

« Il nous suffit, dit Leibnitz, d'un certain *ce que c'est*; mais le comment nous passe et ne nous est point nécessaire. » Parce qu'en nous représentant les choses directement connues, nous croyons mieux savoir comment elles sont, nous nous épuisons en efforts pour nous rendre Dieu représentable. Comment en effet, sous quelle forme se représenter la cause du monde ou la perfection? Il ne faut qu'en concevoir l'idée, voilà tout. La difficulté vient de ce que, malgré un penchant naturel à en réaliser l'objet, on ne peut, sans quelque teinture de la dialectique platonicienne, montrer aisément que dans ce cas l'idée même suppose une existence aussi sûrement que dans les cas ordinaires le font la conscience et la perception. L'existence sur la foi de l'idée est la conception la plus élevée de la raison pure, et elle n'appartient qu'à la philosophie.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LES COMMENTAIRES

D'UN SOLDAT

II.

L'HIVER DEVANT SÉBASTOPOL.

VI.

Le jour où le général Canrobert fit sa première reconnaissance sous les murs de Sébastopol (1), le plateau destiné au bivouac des armées assiégeantes me parut un site merveilleux. Cette terre que j'ai vue ensuite si nue, si aride, si dévastée, qui semblait ne plus produire que des obus et des boulets, cette terre alors était souriante, parée de verdure, couverte d'ombrages, parsemée de maisons à la physionomie patriarcale et opulente, où les riches familles de la ville venaient sans doute passer leurs loisirs. Le général Canrobert voulut visiter un édifice que j'ai vu souvent depuis, et jamais sans indifférence : c'était un grand bâtiment appelé *le Monastère*, situé sur les rives de la Mer-Noire, tout près de l'endroit consacré au souvenir d'Iphigénie. Ce monastère, habité par des moines dont les prières n'ont pas été troublées un seul jour, est resté pour moi un des lieux les plus agréables et les plus émouvans de ce monde. Il s'appuie à un bois inculte que, par un caprice obstiné de mon esprit, je n'ai jamais pu parcourir sans me rappeler le plus vivant, le plus romanesque et le plus bizarre à mon sens de

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

tous les récits d'Hoffmann, *le Majorat*. C'est dans un bois semblable que je me représente ces chasseurs fantasques, jouets des puissances invisibles, poursuivis par des rêves étranges et d'idéales amours. Si les bois du Monastère ont une poésie germanique, le Monastère même a une poésie tout italienne. Quoiqu'il soit habité par des moines grecs, il est frère de ces couvens qui s'épanouissent entre des eaux vives et des vignes grimpantes sur cette terre où la religion, comme la Madeleine d'un grand maître, s'étend sous des ombrages enchantés. Cette pieuse demeure a des jardins disposés en terrasse au bord de la mer, où l'on arrive par d'élégans et spacieux escaliers. Ainsi se trouvent échelonnés les uns au-dessus des autres des arbres aux chevelures épaisses. Le promeneur, aux étages les plus élevés, peut voir tous ces flots de verdure se balancer à ses pieds. Au bout de ces jardins, c'est la mer couronnant cette grâce de sa majesté, et toutefois gracieuse elle-même dans son apparition éblouissante en ces lieux privilégiés, car l'horizon du Monastère n'est point cette morne étendue d'eau, sans cadre, sans limite, qui a quelque chose de pesant et d'oppresseur. La mer se montre là entre des rochers aux formes harmonieuses et hardies, de vrais rochers antiques, faits pour être entourés par les Océanides et fournir un piédestal à Prométhée.

Le supérieur du couvent vint recevoir le général Canrobert. C'était un homme âgé déjà, aux traits réguliers, à la longue barbe, portant le costume religieux avec beaucoup de grâce et de dignité. Le général lui promit de veiller sur son monastère, où l'on mit sur-le-champ un poste. J'ai su depuis que le sergent qui commandait les hommes préposés à la garde de cette pieuse demeure avait, avec la bonhomie enjouée de nos soldats, conquis l'affection de toute la communauté. En toutes les contrées où le pousse l'esprit de généreuse aventure dont notre pays est animé, le soldat français est toujours le même. Je l'ai vu en Afrique, le lendemain d'un combat dans les montagnes, aider le Kabyle qu'il avait vaincu la veille à bâter un âne ou à porter un fardeau. L'histoire rapporte que les Gaulois étaient ainsi. Ce génie expansif et secourable, qui fait sourire par les formes familières dont il se revêt, est cependant peut-être une des forces les plus sérieuses de notre nation. Ce n'est pas avec une portion de son cœur que la France remporte ces étranges victoires, ardentes comme la foi du moyen âge, pures comme les vertus antiques; c'est avec son cœur tout entier. Chez elle, la bonté et le courage vont du même pas; seulement c'est d'un pas leste, hardi, joyeux, et qui n'est point fâché d'être réglé par les accens du tambour.

Je me rappelle que l'on fit remarquer au général Canrobert une sorte de cabine construite à l'extrémité du jardin, sur le rivage

de la mer. Là vivait, lui dit-on, un moine qui depuis soixante ans n'avait pas quitté cette retraite, même pour remonter aux étages supérieurs de son couvent. Quelles pensées devait avoir sur ce monde cet homme vivant en compagnie des flots, au pied de cette terrasse qu'il avait renoncé à gravir! J'ai songé plus d'une fois à ce solitaire. Quand on leur signale une de ces âmes qui, sans recourir à la ressource impie du suicide, ont devancé le temps où nous devons tous entrer au sein des choses éternelles, les hommes engagés dans les voies bruyantes de cette terre sont parfois saisis de singulières rêveries. Je livre ce vieux moine aux songeurs de toutes les conditions; c'est à peine s'il avait entendu le bruit de notre canon. Il doit être encore dans sa cabane, sur les rives où ses pieds ont pris racine, à moins que la mort, qu'il étreint depuis tant d'années, ne l'ait enfin enlevé.

Notre reconnaissance sous Sébastopol fut suivie de notre installation dans le bivouac où nous devions si longtemps rester. Le général Canrobert s'établit près d'une maison détruite, dont bientôt tous les débris disparurent. A l'époque où se dressèrent nos tentes, le jardin de cette maison en ruines existait tout entier encore : c'était un jardin paisible, avec d'étroites allées bordées d'arbres fruitiers. Une de ces allées, resserrée entre deux haies de pruniers, se liait pour moi à d'intimes et lointaines pensées. Je trouvais un charme singulier à ce lieu, le charme de ces vieilles demeures, revues après nombre d'années par quelque hasard de la vie, où l'on s'avance le cœur ému et comme oppressé, faisant sortir à chaque pas des murs lézardés, de l'herbe poussée dans la cour, maints souvenirs semblables à ces oiseaux familiers qui voltigent un instant autour de vous, puis s'arrêtent pour vous regarder. La guerre et les voyages ont augmenté mon attachement pour des objets qui ne sont ni de chair ni de sang. Il m'est arrivé continuellement d'être pris d'une affection subite pour quelques troncs d'arbres et un coin de terre. Partout nous rencontrons tout d'un coup avec étonnement et surprise quelque chose de nous. D'où viennent, dans ces lieux inconnus où le hasard seul nous a conduits, ces lambeaux retrouvés de notre vie? Quels souffles les ont enlevés de notre cœur et dispersés ainsi sur tous les points du monde?

Rien de plus simple que le bivouac du quartier-général derrière lequel j'étais campé. Le maréchal Saint-Arnaud avait laissé à son successeur une de ces grandes tentes arabes, offrant à leur sommet une seule arête qui forme une ligne festonnée. Cette tente, que je n'ai jamais pu voir sans me rappeler nos guerres africaines, qui bien des fois l'hiver, par un ciel brumeux, m'a fait songer, avec un serrement de cœur, au généreux soleil dont elle avait été si longtemps imprégnée, cette tente servait de salle à manger au général

avant la construction d'une grande baraque qui plus tard opposa aux brises de la mauvaise saison ses planches disjointes. Quant à l'abri même où demeurait le commandant en chef de l'armée, c'était une tente grossière qu'un étroit fossé et un petit mur de boue entourèrent seuls aux jours rigoureux, tente bien connue du soldat, dont l'aspect avait quelque chose de glacé lorsque la toile était toute rigide de neige, et qui par cela même pourtant a certes réchauffé plus d'un cœur, en y faisant pénétrer la toute-puissante vertu de l'exemple.

J'avais établi ma demeure auprès d'un pan de mur isolé, dont les pierres désunies ne semblaient se soutenir que par une loi mystérieuse d'équilibre. Si ces pierres étaient une menace, elles étaient aussi une protection, car elles opposaient un obstacle aux vents d'automne qui commençaient à souffler sur notre plateau. Derrière ce frêle rempart, j'habitais une de ces grandes tentes que l'on appelle *tentes de campement* par opposition à ces *tentes-abris* que les soldats portent sur leur dos. M. de La Tour du Pin partageait avec moi cette vaste maison de toile, où se réunissaient aux heures des repas tous les officiers de mon détachement. Cette tente n'est pas un des plus mauvais gîtes où mes destinées m'aient logé. Je commençai à m'y familiariser avec cette singulière vie, en même temps aventureuse et sédentaire, que désormais nous allions mener. Les débuts de cette existence n'avaient rien de rude. Le ciel était encore clément : dans le pays qui nous entourait, les maisons s'effondraient, les arbres étaient frappés; mais l'œuvre de destruction qui allait donner à nos yeux des spectacles si désolés était bien loin d'être accomplie. Nous marchions à travers des campagnes vivantes. Pour ma part, je faisais chaque jour des excursions dont je rapportais une sorte de gaieté qui avait quelque chose de profond et de doux. Cette gaieté, comment ne l'aurais-je pas eue? J'avais de la liberté ce qu'en comporte ma vie, de l'insouciance ce qu'en comporte mon âme. Enfin le danger se montrait à moi sous cette forme et dans cette mesure où il flatte d'ordinaire tous les goûts.

Sébastopol n'avait pas tardé à sortir de son silence. Quand ils avaient vu tout le mouvement qui se faisait autour d'eux, les Russes s'étaient mis à nous envoyer des projectiles, lancés par ces pièces de canon au calibre gigantesque, à la portée démesurée, dont leurs forteresses étaient garnies. Par instans, dans les lieux où l'on pouvait se croire le plus en sûreté, en traversant le sentier d'un ravin, en longeant quelque maison isolée, on entendait dans l'air un long bruissement, puis sur le sol le son pesant d'un corps qui tombe. C'était quelque boulet égaré qui venait se jeter à travers notre promenade. Quelquefois du sein des herbes froissées s'élevait un petit

nuage de fumée, accompagné de ce bruit métallique, d'une mélancolie singulière, que font les projectiles creux en se brisant. C'était quelque obus ou quelque bombe venant lancer leur accent pénétrant au milieu de nos rêves et de nos pensées. Dans les excursions marquées par ces continuels incidens, j'ai songé souvent à un livre de Jean-Jacques fort admiré de ma jeunesse, les *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Je me demandais quel parti pourrait tirer de tout ce qui s'offrait à mes yeux un être doué de cette parole merveilleuse qui communique à tout ce qu'elle touche une souveraine et impérissable vertu. Imaginez-vous un seul moment tous ces phénomènes d'un monde plein de grandeur et d'imprévu se produisant sous les pas d'un homme assez puissant pour faire jaillir l'éloquence des faits les plus humbles et les plus habituels de cette terre : quelle œuvre étrange et splendide viendrait prendre place parmi les œuvres de l'intelligence humaine! Mais une loi secrète veut que d'ordinaire ce que j'appellerai les grandes apparitions de cette vie ne se présentent point à ceux qui pourraient les décrire. Peut-être Dieu a-t-il, dans sa sagesse, résolu de garder à la région de la mort, du sacrifice et du péril, tout le sublime attrait de son mystère, en n'y conduisant pas ceux qui possèdent l'art, le goût et le vouloir de dire, ou en les frappant tout à coup d'une sorte de discrétion altière aussitôt qu'ils y ont pénétré.

Le premier officier qu'ait atteint le canon de Sébastopol fut un capitaine du génie, Schmitz, qui aujourd'hui a sa place dans un petit cimetière, à l'endroit même où il est tombé. Toutes les fois que le nom d'un mort vient s'offrir à mon esprit, je trouve un pieux plaisir à l'écrire. Schmitz commence pour moi cette longue procession d'ombres amies que je pourrais évoquer de la Crimée. Je me rappelle le jour et le moment où l'on vint m'apprendre sa mort. Depuis, tous les jours et presque toutes les heures devaient être marqués par des trépas.

Dès que nos travaux d'attaque furent sérieusement commencés, le feu de la place prit quelque chose de régulier et de soutenu. Les Russes n'envoyèrent plus à travers la campagne autant d'obus voyageurs et de boulets vagabonds; ils essayèrent de diriger tous leurs feux sur nos travailleurs. Toutefois, pendant cette partie du siége, ils furent continuellement trahis par la longue portée de leurs pièces. Tout autour de Sébastopol, au-dessus de nos tranchées commencées, nombre de projectiles venaient encore bondir presque à l'entrée de nos camps. Le soldat attendait avec impatience le moment où notre canon allait répondre au canon russe. Le jour où notre feu s'ouvrit fut un jour d'allégresse universelle. Je n'étais appelé du côté de la ville par aucun service; mais, entraîné par le sentiment public, j'allai avec quelques officiers de mon détachement

voir ce qui se passait vers ces murs entourés d'une ceinture blanche comme un navire qui lance d'incessantes bordées. Les premières heures de cette matinée sont restées dans mes souvenirs gaies, souriantes et lumineuses, enfin avec un attrait tout particulier, semblable à un attrait de jeunesse, que je m'explique par les espérances dont nos cœurs étaient remplies. Nous courions à travers la campagne. L'âme humaine prête tellement son existence à ce qui l'entoure, que les boulets mêmes dont les bonds parfois arrivaient jusqu'à nous me semblaient avoir quelque chose de joyeux. Malheureusement notre attente fut trompée. Bien des heures sanglantes nous séparaient du succès que chacun déjà saluait avec tant de confiant enthousiasme. Quelques bâtimens apparens placés à l'entrée de la ville, troués par nos boulets, déchirés par nos obus, devenaient de véritables haillons de pierres; mais les forts ennemis restaient intacts, ou du moins subissaient des dégâts qui ne se trahissaient point par le ralentissement de leur feu. Les coups de notre artillerie au contraire étaient évidemment moins pressés. Soudain on entend un bruit retentissant et prolongé, se détachant avec une prodigieuse vigueur de tous les sons dont l'oreille est assourdie. Ce bruit est accompagné d'un nuage de fumée épaisse et brune : c'est une explosion. Un magasin à poudre vient de sauter dans une de nos batteries. Sébastopol montra dans la journée du 17 octobre 1854 quelle puissance de défense elle pouvait déployer. Autour de cette ville, c'était une autre ville tout entière que notre armée allait être obligée de construire. Je regagnai tristement ma tente; puis, Dieu merci, comme en campagne il n'est point de chagrin qui dure, je pensai que ce siége, en se prolongeant, amènerait mille incidens curieux, déroulerait toute la série de ces grands spectacles qui sont d'abord les fêtes des yeux, plus tard les richesses du cœur.

Les spectacles héroïques ne devaient point longtemps se faire attendre. Le 24 octobre au matin, nous entendons le canon du côté de Balaclava. Je reçois l'ordre de faire monter mes spahis à cheval et d'escorter le général en chef. Il n'y a plus dans l'air cette lumière et cette chaleur que réunissait le ciel de l'Alma. Nous sommes à la fin de l'automne; nous marchons vers les mauvais jours. Cependant l'atmosphère a encore de la transparence et de la douceur. Nous traversons au galop une vaste étendue de terrain, et nous arrivons aux limites de notre plateau.

A notre droite s'élèvent les hauteurs de Balaclava; au-dessous de nous s'étend cette vallée profonde qui est bornée par la Tchernaïa; en face de nous, l'extrême horizon du paysage est formé par cette admirable chaîne de montagnes aux cimes d'une blancheur éclatante, aux feux violets et diamantés, dont le Tchaderdagh fait partie. Toutes nos troupes ont pris les armes. Le général en chef s'arrête

de sa personne auprès d'une redoute où est établie une batterie turque. Je mets pied à terre et j'entre dans cette redoute, d'où partent à de longs intervalles des coups de canon qui nous attirent quelques projectiles russes, mais des projectiles maladroits, déchirant à nos pieds les mamelons sur lesquels nous nous sommes établis.

Lord Raglan vient de rejoindre le général Canrobert; une conférence qui s'établit entre ces deux chefs me donne tout le loisir d'examiner la vaste scène que peuvent embrasser mes yeux. Les Russes, qui ont surpris quatre redoutes occupées par les Turcs dans la vallée de la Tchernaïa, en avant des lignes anglaises, attaquent Balaclava. Une portion de leur cavalerie se dirige vers les *highlanders*, qui les attendent de pied ferme. Tout à coup voilà deux régimens anglais qui s'ébranlent et viennent couvrir cette infanterie. Ce sont deux régimens de dragons : l'un de ces régimens porte le casque; l'autre, si ce n'était la couleur écarlate de l'habit, rappellerait en tous points les grenadiers à cheval de notre vieille garde. C'est le régiment écossais des dragons gris; ces cavaliers doivent leur nom à la robe de leur monture. Ils sont tous d'une haute stature, que leurs bonnets à poil fait paraître plus élevée encore. Russes, Anglais, se précipitent les uns sur les autres. Nous avons ce spectacle si rare à la guerre d'un vrai combat de cavalerie. On voit se croiser les lames de sabre, on entend le bruit des coups de pistolet et de ces énergiques hurrahs qui sortent avec tant de puissance des poitrines britanniques. Cette action est de courte durée. Les Russes sont battus; ils se retirent, laissant sur le champ de bataille des cadavres d'hommes et de chevaux dont quelques heures après les amateurs de grands coups admiraient les larges blessures. J'avoue que ce combat m'avait charmé. Épris avant tout des choses passées, j'avais vu avec joie en plein XIXe siècle une chevaleresque Angleterre que je n'aurais jamais pensé rencontrer hors des pages de Shakspeare. Ces dragons gris me faisaient tous songer à Hotspur; je les avais appréciés pour la première fois dans notre marche de flanc. Débarqués après la bataille de l'Alma, ils étaient venus nous rejoindre en traversant avec une intrépide confiance un pays occupé par l'armée russe. Nous les avions vus déboucher un matin au milieu de ces forêts où se pressaient nos bataillons. On les avait accueillis avec chaleur; leur aspect avait causé une sorte d'émotion; leur conduite venait de répondre aux martiales espérances qu'avaient fait naître leurs allures. J'avais l'esprit tout occupé de ce grand et éclatant tournoi, prouvant qu'il ne faut désespérer en ce monde d'aucune tradition, et que l'oriflamme des anciens âges peut trouver encore à certains jours, chez les peuples même mordus le plus profondément au cœur par l'industrie, des mains vaillantes pour le

porter, quand tout à coup commença une action bien plus émouvante encore que celle dont je venais d'être le témoin.

Me voici arrivé à cette étrange charge de la brigade légère qui a entouré d'une popularité héroïque lord Cardigan et ses hussards. Ces hussards, je les aperçois encore avec leurs pantalons amarante et leurs pelisses bleues à tresses jonquille, enfin dans toute l'attrayante élégance d'un de ces uniformes justement chers au cœur et aux yeux des jeunes gens. Ils chargent, mais contre qui? contre quoi? On n'aperçoit devant eux, autour d'eux, que des masses de baïonnettes et des redoutes garnies de canons. Aussi ne tardent-ils pas à disparaître dans une fumée blonde, tant les éclairs qui la sillonnent sont nombreux et pressés. Par momens on les entrevoit dans une vraie clarté d'apothéose; puis le nuage ardent se reforme autour d'eux. Enfin cette charge est finie, les voilà qui reviennent, ou plutôt voilà l'âme de cette troupe qui revient dans quelques être miraculeusement préservés. Voilà le souffle, voilà le nom de cette famille militaire ramenés par quelques débris; dans la plupart de ses membres, cette famille n'existe plus.

Maintenant quel but a été atteint? qu'a produit en passant sur ce champ de bataille ce tourbillon d'hommes et de chevaux si rapidement disparus? Voilà ce qu'on se demande à la fin de ce combat, si l'on peut même appeler ainsi cette lutte d'hommes contre de la mitraille et des boulets. Le caractère anglais fait vivre l'un à côté de l'autre deux esprits de la nature la plus opposée, dont les contrastes excitent toujours notre étonnement. L'un de ces esprits est froid, calculateur, traitant souvent avec une singulière dureté, mêlée de morgue et de colère, toutes les pensées entraînantes, auxquelles s'ouvre sans cesse l'âme de notre pays. C'est à cet esprit que la race britannique confie la conduite habituelle de ses intérêts dans le monde. L'autre esprit est violent, emporté, bafouant tout à coup la prudence humaine avec une verve de témérité dont notre audace elle-même s'étonne. Je crois que la charge de lord Cardigan fut une boutade de cet esprit-là : une magnifique et immortelle boutade!

Notre cavalerie ne fut pas inactive à Balaclava. Au moment où la vaillante troupe dont j'ai essayé de peindre l'élan était ramenée comme par un vent de feu, je vis briller au soleil ces vestes bleu clair si justement redoutées des Arabes. Deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, lancés par le général d'Allonville, faisaient, pour dégager le flanc des Anglais, une charge intelligente et heureuse. C'est là mon dernier souvenir de ce combat. Les Russes renoncèrent à leur attaque, ils n'essayèrent même pas d'occuper les redoutes qu'ils avaient prises aux Turcs le matin. Le général Canrobert descendit dans la vallée, où il resta longtemps. Nous apercevions les troupes ennemies, mais devenues immobiles, formant devant nous,

dans l'espace, des taches noires ou de sombres lignes qu'aucune clarté n'illuminait plus. Bientôt je sentis sur mes épaules cette fraîcheur du soir qui, à la fin des journées d'automne, est toute remplie de tristesse, comme les larmes qu'elle suspend à chaque brin d'herbe. Ces grandes ombres, si chères aux poètes, commencèrent à s'étendre sur la vallée. Chacun reprit le chemin de son bivouac. Je trouvai dans ma tente avec une joie profonde le colonel de La Tour du Pin, qui avait pris part en volontaire à la charge de la cavalerie anglaise. Un boulet, en brisant la jambe de son cheval, l'avait arrêté dans sa course. Il revenait sans blessure de cette sanglante mêlée, où l'avaient entraîné le goût de l'aventure, les séductions du péril et les antiques traditions de l'esprit guerrier chez notre nation.

VII.

Un des plus grands épisodes assurément de la guerre que j'essaie de raconter n'occupe qu'un point dans ma mémoire, seulement c'est un point rouge et brûlant. Je veux parler de la bataille d'Inkerman. Là, plus que jamais, j'appliquerai dans toute leur rigueur les règles que je me suis imposées; je donnerai uniquement de ce vaste tableau l'espace étroit que mon regard a parcouru. Ce qu'un soldat peut apercevoir à travers des rideaux de fumée, dans le coin obscur où le hasard l'a placé, voilà tout ce que je prétends dire. Comment s'enchaînaient entre eux des faits qui ne m'ont apparu qu'isolés? quelle composition formait cet amas de personnages dont je n'ai vu qu'un nombre restreint? quel ensemble présentait enfin cette action dont je n'étais moi-même qu'un humble détail? Ce sont des questions pour lesquelles je n'ai point de réponse. Ceux-là seuls doivent me lire qui, pénétrés de la maxime antique, trouvent un intérêt pour l'homme dans tout ce qui est humain, aiment à savoir comment s'offrent au premier venu, comment demain s'offriraient à eux ces rapides et formidables événemens dont s'occupe un siècle, ces heures qui ont des ailes et un glaive, comme les anges de la Bible.

Le 5 novembre, je m'éveillai sous ma tente, ne sachant point s'il faisait nuit ou jour, car la toile qui m'environnait de toutes parts était tellement obscurcie et pénétrée par une longue pluie, qu'elle était devenue un obstacle inexpugnable pour la faible lumière d'une matinée d'automne. Tout à coup il me sembla entendre, dans plusieurs directions à la fois, un bruit d'artillerie et de mousqueterie; puis ma tente s'ouvrit brusquement, un sous-officier m'apportait l'ordre de monter à cheval avec tous mes spahis. En quelques minutes, mes chevaux furent scellés, mes hommes prêts. Mon détachement se trouva sous les armes devant la tente du général en

chef, qu'il devait escorter. Le général Canrobert parut bientôt, il monta à cheval, et, suivi de tous ses officiers, il se dirigea au galop du côté de Balaclava. J'ai vu quelquefois la guerre planer sur les rues des villes, plus souvent je l'ai vue planer sur des campagnes; mais toujours en ces momens qui précèdent les extrêmes périls et les énergiques efforts, j'ai trouvé une physionomie semblable aux lieux où les dangers allaient s'abattre. Ces espaces, où dans un instant vont se croiser les projectiles et se pousser les flots des mêlées, sont envahis par une solitude qui a quelque chose d'ardent et d'inquiet. Les troupes, en se groupant pour combattre, laissent des vides autour d'elles. Rien de plus menaçant et de plus sévère que ne l'était, au moment où je me reporte, l'aspect de notre plateau.

Le ciel, tout chargé de brouillards et de pluie, abaissait sur nous un vaste voile d'un gris uniforme. Le sol où galopaient les chevaux était glissant et détrempé. Les tentes se détachaient à peine, aux plus prochains horizons, sur le fond de morne et pâle lumière qui les entourait. Pourtant le regard parcourait encore assez d'étendue pour apercevoir de temps en temps avec netteté de longues rangées de baïonnettes, indiquant que l'armée entière avait pris les armes. Le général en chef courait de toute la vitesse de son cheval vers les lieux où se faisaient entendre les détonations. Ce fut ainsi qu'en le suivant j'atteignis à peu près l'endroit d'où quelques jours auparavant j'avais assisté au combat de Balaclava. Là étaient dirigés quelques boulets russes. Des bataillons ennemis groupés à nos pieds semblaient tenter une attaque. Le général en chef reconnut sans doute d'un seul coup d'œil que cette attaque était simulée, car ce fut à peine s'il arrêta son cheval pour jeter un regard dans la vallée; il reprit la course rapide qui jusqu'alors l'avait emporté, et bientôt se trouva aux lieux mêmes où devait se décider le sort de la journée.

Plus nous approchions de cet étroit champ clos où furent enfermés les combattans d'Inkerman, plus l'obscurité se faisait autour de nous; la fumée se mêlait au brouillard, et formait une région de ténèbres où cependant j'ai vu se détacher plus d'une figure que je n'oublierai pas; puis l'air se remplissait d'un concert dont il me semble encore que par instans je retrouve chaque note dans mes oreilles. C'était ce sifflement aigu des balles qui fait songer au fouet des furies, le gémissement de l'obus, triste et pénétrant comme la voix d'un instrument qui se brise, enfin ce long frémissement de la bombe que l'on dirait produit par les ailes de quelque gigantesque oiseau. Dans cette course, qui avait les allures que les ballades allemandes prêtent aux chasses magiques, mes spahis traversèrent le camp de ces tirailleurs algériens qui allaient conquérir une si éclatante et si juste gloire. A la vue des haïks et des burnous rouges, une explosion de clameurs joyeuses sortit de cette troupe musul-

mane. Les enfans guerriers de l'Algérie échangèrent à travers ce brouillard des sourires où rayonnait le soleil de leur pays. Bientôt à côté de mes cavaliers je vis un détachement de chasseurs d'Afrique; c'était l'escorte du général Bosquet, qui venait de sa personne se porter au-devant du général Canrobert.

Cette rencontre avait lieu vers un point du plateau où l'on avait établi un télégraphe; quelques pas encore, et nous allions nous trouver sur le théâtre même de l'action. J'avais eu à la bataille de l'Alma la vision splendide d'une victoire; un instant la bataille d'Inkerman me fit comprendre ce que pouvait être un héroïque revers. Nous étions parvenus au camp des Anglais. Les boulets avaient renversé toutes les tentes, et on voyait couchés sur une terre presque aussi humide de sang que de pluie ces magnifiques grenadiers de la reine, l'orgueil de leur armée et de leur nation. Tous ne gisaient point sur le sol pourtant, et ce qui m'a le plus frappé peut-être dans cette journée où j'essaie en ce moment de revivre, c'est une petite troupe de ces intrépides soldats contraints à se replier sous le feu écrasant des Russes. Je les apercevais sous ce ciel brumeux, marchant de ce pas lent et solennel dont on suit les convois funèbres, et se retournant de temps en temps. Comme ils avaient la capote grise et le bonnet à poil, ils me rappelèrent tout à coup de nobles et déchirans souvenirs. Il me sembla que je lisais vivante, dans les caractères mêmes où Dieu et le sang français l'ont tracée, une de ces pages immortelles que nous ne voudrions pas arracher de notre histoire malgré tout ce qu'elles remuent de douleur en nous. De là une sorte d'attendrissement étrange qui resserrait et pourtant exaltait mon cœur.

Les émotions nées pour moi de cette illusion ne pouvaient pas être de longue durée. L'action avait une trop vigoureuse étreinte pour ne pas étouffer toute songerie. Le bruit redoublait, le feu devenait à chaque instant plus vif. Je ne sais si ce fut le brouillard ou la fumée qui se dissipa un moment, mais je vis à une assez courte distance de grandes masses grises, sillonnées dans toute leur étendue par une ligne de rapides éclairs : c'étaient les Russes, établis sur notre plateau, où ils essayaient de nous foudroyer. Je compris alors ce qui se passait; je vis qu'il allait y avoir entre deux armées une lutte semblable à celle de deux athlètes au bord d'un abîme. Ces Russes, dont nos pères disaient : « Il faut les tuer deux fois, » étaient là sur ces hauteurs, dans ce coin de terre où nous avions planté notre drapeau, entre la mer et des bastions ennemis toujours grondant, toujours fumant. Ce fut alors qu'eut lieu cet effort suprême qui couvrit nos camps de leurs cadavres, et finit par les jeter brisés au pied de nos positions.

Pendant quelques instans, je perdis de vue le général Canrobert,

qui disparut au milieu de la fumée. Il avait voulu aller reconnaître lui-même et sans escorte les endroits où devait se porter la furie française, indispensable cette fois, mais qu'il s'agissait de diriger. Cette furie, j'entendais dire autour de moi qu'une charge spontanée du général Bourbaki l'avait déjà fait connaître aux Russes. Seulement cette charge avait été exécutée par une poignée d'hommes : c'étaient maintenant des régimens entiers qui devaient la renouveler. Cependant les feux ennemis redoublaient d'intensité. Je me rappelle un coin du champ de bataille où mes spahis restèrent assez longtemps avec quelques hommes du 4e hussards, les chasseurs d'Afrique qui escortaient le général Bosquet, et le fanion du général en chef, porté par le jeune sous-officier qui avait accompagné le maréchal Saint-Arnaud à la bataille de l'Alma. Nous avions à notre gauche ce moulin d'Inkerman dont on fit, je crois, plus tard une poudrière. C'était une sorte de tour à l'aspect mélancolique et délabré, d'un assez heureux effet au milieu de ce paysage animé d'une si terrible vie. A peu près en face de nous était le bassin du carénage, car quelques projectiles de vaste dimension, décrivant d'immenses courbes, nous parurent envoyés par la marine russe. Du reste, il était difficile de reconnaître d'où soufflait cet ouragan de fer qui balayait notre plateau. Tandis qu'au-dessus de nos têtes l'air s'emplissait de mugissemens, la terre à nos pieds recevait toute sorte de meurtrissures. C'était tantôt le boulet venant exécuter une série de bonds désordonnés avec cette brusquerie incivile qui lui a valu son surnom soldatesque, tantôt l'obus tombant lourdement sur le sol pour s'y briser et jaillir en mille éclats qui faisaient tournoyer les chevaux. Il n'est rien, comme on l'a répété tant de fois, dont l'esprit français ne s'amuse. Un sous-officier de hussards me fait remarquer que des projectiles viennent successivement de briser la selle arabe de mon maréchal-des-logis fourrier et d'atteindre dans leurs montures mon brigadier-fourrier et mon maréchal-des-logis chef. « Décidément, me dit-il, les Russes veulent démolir tous vos comptables. »

Nos voisins les chasseurs d'Afrique sont encore plus maltraités que nous. Un de leurs officiers est gravement blessé à la poitrine, et une bombe, tombant d'aplomb sur leurs têtes, leur écrase sept ou huit hommes. Je vois reparaître le général en chef avec le bras en écharpe; il vient de recevoir une blessure à l'épaule. En ce moment même, une colonne d'infanterie passe devant lui au pas de charge; j'entends quelques voix qui s'écrient : « Il est encore blessé! » L'entrain de ces hommes qui tout à l'heure avait fait de ce jour brumeux une journée radieuse, on peut l'admirer, on peut le deviner, on peut le sentir, on ne peut le rendre. Je vis, entre autres, un vieux sous-officier à chevrons serrant entre ses dents, au

coin de sa bouche, sous une moustache brûlée, une pipe noircie, une pipe sœur assurément de cette pipe héroïque qui figure dans le testament de La Tulipe. Cet homme marche comme le vrai fantassin de notre pays : le cœur bat à regarder ses pieds. Un boulet arrive de plein fouet, et enlève une file à côté de lui; il ne ralentit pas cette marche intrépide, seulement il tourne une seconde la tête, et le regard qui se peint dans ses yeux, je l'ai emporté dans ma mémoire : il y a toute la poésie du devoir et toute la philosophie des batailles dans le regard de ce soldat.

Le général Canrobert se promène dans l'espace enflammé où est resserrée l'action. Je vois passer, vers le moulin d'Inkerman, un homme qui se dirige vers lui : c'est lord Raglan. Le chef de l'armée anglaise monte un beau cheval qu'il manie avec aisance malgré son bras mutilé; son visage, soigneusement rasé, est empreint de ce calme qu'on n'a jamais pris en défaut. Je me rappelle qu'au moment même où il aborde le général Canrobert, un boulet décrit une courbe au-dessus de sa tête et vient tomber à ses pieds. Un entretien a lieu entre les deux généraux. Quelles paroles échangèrent-ils? Je l'ignore; je sais seulement que notre infanterie continue à se ruer contre les Russes. Bientôt, dans cet air brumeux qu'on se prend à respirer tout à coup avec joie, avec ivresse, avec fierté, on sent la présence de la victoire.

A peine notre succès était-il décidé, que le ciel eut envers nous cette bonne grâce de s'éclaircir un peu. Un instant même, sa teinte grise s'éclaira d'un pâle rayon de soleil; cette fugitive clarté s'évanouit bien vite, mais la pluie cessa entièrement, et le brouillard ne reparut plus. A l'heure où se tiraient les derniers coups de canon, je parcourus le champ de bataille. Je crois que l'on a vu bien rarement, sur un terrain aussi limité, pareil entassement de cadavres. En quelques endroits, l'on était obligé de descendre de cheval. Les corps étaient amoncelés les uns sur les autres; c'était une véritable foule à travers laquelle il fallait se frayer un passage, mais une foule d'êtres inanimés et couchés sur le sol. Dans cette population de morts, deux hommes attiraient l'attention universelle : c'étaient deux Russes, blonds tous deux, tous deux d'une taille élancée, se ressemblant par les traits de leurs visages et par toutes les formes de leurs personnes. Ces deux jeunes gens, les deux frères sans doute, avaient voulu s'unir dans la mort : chacun avait fait de son bras un oreiller pour son compagnon; les mains qui n'étaient pas engagées sous leurs têtes s'étreignaient sur leurs poitrines. Il y avait dans ce groupe ainsi enlacé quelque chose qui aurait tenté un sculpteur. Un calme plein de noblesse et de douceur régnait sur ces figures, qui ne rappelaient en rien le type tartare. Je songeai, je ne sais trop pourquoi, à ce couple fraternel de l'antiquité qui, en ré-

compense d'un acte de piété filiale, reçut du ciel une mort rapide et sans terreur. Ces deux cadavres sont restés dans mon esprit précisément parce qu'ils m'ont semblé tout différens de ce que sont d'ordinaire les dépouilles dont se couvrent les champs de bataille.

Ces corps dont la vie s'est si brusquement retirée ont produit presque toujours sur moi une impression qu'au premier abord on est tenté de repousser comme pernicieuse et cruelle, mais qui, à l'examen au contraire, me semble toute remplie de consolation et d'enseignement. Je trouve que pour la plupart ce sont de véritables haillons, ne rappelant plus rien des souffles qui leur prêtaient, il y a quelques momens à peine, tant d'émouvantes apparences. Si jamais la Psyché antique, devenue désormais l'âme chrétienne, m'a semblé une prisonnière ailée dont tout à coup la geôle s'écroule, assurément c'est à la guerre. Les sanglans débris dont le sol est jonché après une chaude action paraissent des ruines que la terre aura le droit d'enserrer, où rien n'est resté de ce qui appartenait au ciel. Et quand on vient à se rappeler devant ces objets muets, froids, déformés, devant ces choses sans nom, comme l'a dit le plus éloquent orateur de notre église, quand on vient à se rappeler les créatures vivantes, passionnées, radieuses, que ces mêmes objets, que ces mêmes choses étaient tout à l'heure, on sent d'une manière invincible, avec une raison enflammée et soulevée par la foi, que cette matière où nulle parcelle n'est demeurée visible d'un si riche, d'un si éblouissant trésor, n'est point cette mystérieuse puissance, ce soin, cette tendresse de Dieu, qui mérite de s'appeler l'homme.

Ce ne fut point seulement la mort qui affaiblit l'armée russe à Inkerman, cette journée nous donna un grand nombre de prisonniers. Je vois encore les longues colonnes d'ennemis vaincus que l'on dirigeait vers nos camps; parmi ces soldats que nous livrait le sort des armes, j'en remarquai un surtout : c'était un blessé; un projectile qui l'avait atteint au visage avait causé chez lui un de ces étranges phénomènes que produisent les blessures des armes modernes. Il était vivant, bien vivant, il marchait même d'un pas ferme. Cependant sa face tout entière n'était qu'une immense plaie. Le regard était parti de ses yeux sanglans et déchirés. On eût dit une de ces vigoureuses études d'écorché auxquelles se plaisent parfois de grands peintres. C'est toujours dans quelques figures que se résume en définitive pour notre intelligence impuissante la pensée des plus vastes actions. Cet homme à la taille haute et droite, se tenant debout, s'avançant encore sous le voile rouge que sa blessure collait à ses traits, représentait admirablement, à mon sens, la vaillante armée que nous venions de vaincre. Inkerman est assurément une des batailles où de tous les côtés on a déployé le plus

d'énergie. Couvert d'un lambeau humain ou d'un morceau de fer, chaque pouce du terrain où s'était passée cette lutte disait ce jour-là ce que dans trois armées on avait tenté et accompli.

En regagnant mon bivouac, je passai devant une grande tente où était établie l'ambulance anglaise. Deux piles semblables à ces monceaux de boulets qu'élève l'artillerie flanquaient cet asile des courageuses douleurs. Seulement ces piles étaient formées de bras et de jambes. Je le répéterai sans cesse, je n'éprouve aucune répugnance à retracer les tableaux de cette nature. Ils n'ont jamais arrêté sur le seuil de notre carrière un seul de ceux que Dieu avait destinés à y marcher. Loin de là, je suis convaincu qu'ils excitent les âmes. Il y a deux mondes remplis de souffles trop violens pour que la raison humaine essaie d'y hasarder sa lampe; elle y serait éteinte sur-le-champ. On ne peut y marcher qu'avec deux flambeaux plus forts que tous les vents de la terre, avec l'enthousiasme et la foi. Ces deux mondes que chacun a nommés, que chacun a reconnus, celui des combats, celui de la prière, celui des champs de bataille, celui de l'église, arborent hardiment, à leurs entrées, les enseignes de leur gloire, qui sont des images de supplice, des instrumens de mort et de tortures.

J'ai entendu raconter maintes choses d'Inkerman; j'ai dit le peu que j'en avais vu. Pendant que nous soutenions à l'extrémité de notre plateau cette lutte acharnée que termina une victoire si nécessaire, nous entendions à notre gauche, du côté de la mer, le canon des Russes tentant une violente entreprise contre nos tranchées. Je regrette de ne point pouvoir raconter ces combats, où le général de Lourmel trouva une mort qui pénétra de regret et d'admiration toute l'armée. J'ai ignoré certainement et j'ai bien mal vu peut-être nombre de choses qui se passaient près de moi et presque sous mes yeux; comment donc pourrais-je retracer, en suivant les lois que je me suis prescrites, ce qui s'est passé si loin de mon regard? Ce qu'on saisira, je l'espère, à travers mes souvenirs, tels qu'ils sortent aujourd'hui de mon esprit, c'est le caractère même de la brillante et terrible action à laquelle j'ai assisté. La même gloire environne Alma et Inkerman; mais ce sont deux journées bien différentes toutefois : l'une gracieuse et sereine, l'autre sombre et violente, représentent la guerre sous le double aspect où elle s'offre sans cesse. La Crimée devait tour à tour demander à nos soldats tout ce qu'on peut attendre de leurs âmes. Nous les avons vus emporter d'assaut leur première victoire, puis, par un héroïque élan, chasser l'ennemi des hauteurs où ils ont placé leurs drapeaux. A présent nous allons les voir constans, résignés, opiniâtres, donner au monde l'exemple des seules vertus qu'on était tenté de leur refuser. Ce n'est plus seulement contre les hommes qu'ils soutiendront leur

infatigable lutte. Plus d'une fois, dans la tranchée, la neige fondra sous les gouttes de leur sang. Ils prendront leur revanche des boulets et des frimas qui ont combattu leurs pères.

VIII.

Neuf jours après la bataille d'Inkerman, l'hiver inaugurait son règne sur notre plateau avec un cruel appareil. Le 14 novembre fut marqué par une tempête que l'on peut placer parmi les plus rudes épreuves de notre armée. J'étais couché sous la tente que je partageais avec M. de La Tour du Pin. Tout à coup je suis réveillé par une secousse violente. Je sens le heurt d'un bâton à ma tête : c'est mon abri avec ses supports qui vient de s'écrouler sur moi. Je me dégage de la toile humide qui m'enveloppe; je me trouve alors sur un sol où tombe une pluie mêlée de neige et que parcourent les rafales d'un vent furieux. A quelque distance du gîte que venait de m'enlever l'ouragan était une tente turque habitée par un officier de mon détachement. Les tentes turques, grâce à leur forme sphérique, offrent une incroyable résistance à la tempête. Mon compagnon et moi nous trouvons donc un nouvel asile; mais, je l'avoue, je regrette ma maison. Je m'étais attaché à ce logis passager et ambulant, comme si je l'avais reçu par héritage. Le soir même d'Inkerman, j'y avais passé quelques bons instans, entouré d'amis que j'étais heureux de revoir. J'avais retrouvé sur le seuil de cette demeure, maintenant abattue, le colonel de La Tour du Pin, avec une blessure à la joue qu'il avait reçue en allant se mêler à nos tirailleurs. Pourtant mon désastre est bien peu de chose auprès de tous ceux dont je suis le témoin.

Derrière le quartier-général s'élève un vaste bâtiment de bois où l'on a établi une ambulance. Le vent s'attaque aux charpentes de ce récent édifice, qui s'écroule bientôt, comme un rempart emporté par une volée de boulets. On entend alors un de ces bruits douloureux qui vont éveiller au fond du cœur des échos dont on est longtemps à se délivrer. Ce sont les cris des blessés, qui reçoivent dans leurs corps meurtris de nouvelles atteintes, qui gisent sur une terre glacée, et dont la pluie fouette les plaies. La vaste étendue de nos camps offre un aspect que les flots seuls me semblaient pouvoir prendre pendant les tempêtes. Au-dessus de nos tentes s'étend un vaste ciel d'une couleur blanchâtre, qui ressemble lui-même à une immense voile déchirée par un ouragan. Ce n'est pas l'obscurité qui nous entoure, mais quelque chose de mille fois plus cruel, cette teinte morne, ingrate et dure, qui se joue sur la cime des vagues autour des navires près de sombrer. Les arbres qui ornaient et protégeaient les lieux où la guerre nous a conduits ont déjà presque

tous disparu. Rien ne s'oppose plus aux jeux terribles des vents à travers ces espaces dévastés, qui en maints endroits n'ont pas d'autres confins que la mer. Dieu sait tout ce que nous envoie de bruits lugubres et de souffles désordonnés ce redoutable voisinage des régions où l'homme n'exerce qu'un empire incertain, où de tout temps il a cru se sentir dans le royaume d'esprits désespérés et insoumis. Je me rappelle avec plaisir cependant la soirée et la nuit qui suivirent pour moi cette tempête. Malgré des obstacles de toute nature, notre cuisinier, qui avait son laboratoire en plein air, était parvenu, après des efforts surhumains, à nous faire cuire du riz, et nous avions reçu le matin même des rations d'eau-de-vie. On nous servit donc, sous cette tente turque qui avait bravé l'ouragan, une vaste gamelle remplie d'une soupe épaisse et fumante, dont le seul aspect avait quelque chose de réchauffant et de consolateur. Le plus grand, le plus magnifique des livres a rendu immortel un plat de lentilles; je ne vois point de quel droit je dédaignerais le souvenir de ce riz bienfaisant pour lequel j'ai gardé une vraie et profonde reconnaissance. D'ailleurs, j'en suis convaincu, depuis bien longtemps les repas ont dans notre vie un tout autre rôle que leur rôle visible et matériel. C'est ce que nous a indiqué lui-même le divin fondateur de notre religion en choisissant pour les plus touchantes communications de son âme céleste l'heure de la réfection corporelle. Si les mets dont se repaissent la mollesse et l'oisiveté peuvent devenir parfois de funestes embûches, il n'y a que bénédiction à coup sûr dans la nourriture austère qui soutient une vie de labeur. Travailler, répète-t-on souvent, c'est prier; eh bien! manger, c'est plus d'une fois remercier Dieu. Voilà qui me permet, je l'espère, de glorifier mon plat de riz. Maintenant je parlerai dans une langue plus profane du punch qui, le soir du 14 novembre, égaya notre tente, grâce à notre eau-de-vie de distribution. On avait retrouvé au fond d'une cantine quelques morceaux de sucre. On les jeta dans une gamelle où fut versée l'eau-de-vie, et bientôt au milieu de nous s'élevèrent ces belles flammes bleues que l'on se prend toujours à saluer comme les apparitions d'un pays féerique, tant elles ont quelque chose d'attrayant, de spirituel et de mystérieux. Puis chacun de nous alluma sa pipe et s'établit, derrière les nuages du tabac, dans un bien-être inespéré. La soirée finie, on s'enveloppa de tout ce qu'on put trouver de couvertures et de burnous pour braver le froid de la nuit; nous étions serrés les uns contre les autres dans un espace si étroit que ce froid ne nous atteignit point. A demi engagé dans le sommeil, j'entendais notre tente soutenir une lutte désespérée contre la tempête. Par momens, le bâton qui servait de support craquait comme le mât d'un navire, et un véritable tonnerre roulait dans les plis de la toile sonore. Tous ces bruits se confondaient pour

moi avec les frémissemens de l'aile des songes qui m'emportaient dans les profondeurs de leur royaume. Je goûtais dans sa béatitude cette paix connue de tous ceux qui savent combien, malgré des cimes inquiètes, d'implacables abîmes, de cruels sentiers, la vie des périlleuses aventures est une vallée qui abonde en heureux et calmes réduits.

Peu de temps après cette rude journée du 14 novembre, il se fit un grand changement dans ma situation. La petite troupe que je commandais reçut l'ordre de retourner en Afrique. Les spahis, comme on l'a répété souvent, ne se recrutent point de la même manière que les tirailleurs algériens. Ce sont des personnages importans, appartenant à la noblesse de leurs tribus. La guerre comme ils la pratiquent dans leur pays, c'est-à-dire à l'automne ou au printemps, quelque expédition rapide qui les rend à leurs tentes avec des prouesses à raconter, voilà ce qu'ils recherchent et ce qu'ils aiment; mais cette guerre longue, âpre, patiente, qui demande les vertus de la pauvreté, répugne à leurs natures sensuelles. Doués d'une élégante et généreuse bravoure, toutes les fois qu'il y a de la poudre dans l'air ils sont gais, ils sont fiers, ils s'épanouissent; quand cette excitante odeur vient à leur manquer, quand ils ne sentent autour d'eux que la misère, une sombre tristesse les prend. Puis il était arrivé à mon détachement ce qui arrive si vite en campagne à toute troupe légère, il avait bien diminué. Enfin il fut décidé que les spahis regagneraient leurs foyers. J'éprouvai de vives angoisses. Abandonner au milieu de son cours cette entreprise dont j'avais vu les débuts, laisser tout à coup, sans en connaître la fin, ce grand drame qui me captivait si puissamment, cela me semblait une cruelle chose. Le général en chef consentit à me prendre pour officier d'ordonnance. Je pus suivre dès lors avec un intérêt nouveau tous ces faits énergiques et brûlans qui entraînaient tant d'existences dans leur continuel mouvement.

J'allai m'établir au quartier-général, sous une tente turque dressée au-dessus d'un vaste trou. Le colonel de La Tour du Pin, qui partageait avec moi ce nouveau gîte, en a vanté les charmes dans des lettres que je voudrais pouvoir transcrire ici. Cette tente ronde, formée d'une étoffe blanche et cotonneuse, lui faisait, disait-il, l'effet d'une coupole d'albâtre, et lui donnait, à son réveil, toute sorte de riantes idées. Notre coupole fut bien promptement obscurcie par toutes les scories que la boue et la neige attachèrent à ses parois; cependant je lui ai toujours trouvé de la grâce; puis le trou que recouvrait ce dôme était un gîte philosophique où j'ai passé d'excellentes heures. Un troupier, quelque peu versé dans l'art du fumiste, avait pratiqué, à l'une de ses extrémités, une cheminée dont on ne pouvait point se servir, mais qui donnait quelque chose de patriar-

cal à notre logis et nous permettait de croire à des pénates. Deux lits, deux escabeaux et une petite table formaient notre mobilier. Cette petite table était quelquefois chargée de bons livres que nous lisions avec un incroyable plaisir. Jamais je n'ai goûté comme en campagne ce commerce avec les esprits disparus que permet la magie du livre. A moitié sorti de ce monde, habitant d'une région qui n'est ni la mort ni la vie, on abandonne son cœur avec complaisance aux pensées que lui envoient des âmes qu'on rejoindra peut-être dans quelques heures. Puis on juge de maintes choses avec une singulière bonne foi et une bien profonde douceur. Peut-être reviendrai-je sur les lectures que nous avons faites sous cette tente turque. En tout cas, je rends ici hommage aux aimables hôtes qui sont venus nous y tenir compagnie. Mme de Sévigné, entre autres, a pénétré dans notre trou; elle l'a réjoui de sa belle humeur, enchanté de son beau langage; elle l'a éclairé un moment par l'apparition de cette sereine et touchante élégance dont elle sut faire une sœur de sa raison et de sa piété.

Tel était le réduit que je quittais sans cesse pour accompagner le général Canrobert dans ses courses continuelles aux tranchées. Dès mes premiers pas dans cet immense labyrinthe qui allait s'agrandissant et se compliquant chaque jour, je compris que j'avais sous les yeux une œuvre unique peut-être entre toutes celles qu'ait jamais fait entreprendre la guerre. C'était une ville tout entière, avec des rues innombrables, que notre armée construisait autour de Sébastopol. Ce fut un dimanche que, pour la première fois, je pénétrai avec le général en chef dans cette cité nouvelle, s'attachant aux flancs de l'ancienne cité qu'elle voulait détruire, comme un vaisseau dans un combat naval s'attache aux flancs d'un autre vaisseau. Les tranchées les plus éloignées de la place, celles qu'on avait construites les premières, me rappelaient ces rues désertes que l'on trouve parfois dans les faubourgs des villes les plus populeuses. Elles servaient encore de passage à nos soldats, mais nulle troupe n'y résidait plus. Elles n'étaient animées çà et là que par quelques boulets perdus, par quelque bombe lourde et maladroite parvenue au bout de son vol pesant. Au fur et à mesure que l'on se rapprochait des murs ennemis, le spectacle changeait. Maints bruits, maints mouvemens nous annonçaient que des faubourgs nous passions aux quartiers vivans et tumultueux. L'air commençait à se remplir d'un vague bourdonnement de balles; au lieu de la bombe fatiguée, du boulet hors d'haleine, nous sentions passer au-dessus de nous la bombe dans la période ascendante de sa course, le boulet dans toute la furie de son premier jet. Loin de traverser des rues désertes, on traversait des rues peuplées comme celles des villes aux jours de fête, et offrant mille scènes variées. De temps en temps on apercevait le long d'une gabionnade une toile ta-

chée de sang tendue entre deux brancards : c'était la civière. Malgré son aspect lugubre, cette machine ne répandait aucune tristesse autour d'elle; tout à coup elle emportait un mort ou un blessé, puis revenait prendre sa place parmi des gens dont la vie se continuait paisiblement. Plus d'un officier lisait quelque vieux journal, tout en surveillant ses tirailleurs, qui de leur côté lançaient tranquillement leur coup de fusil entre deux bouffées de tabac. Le général en chef se plaisait à entretenir chez le soldat cette utile et sage insouciance. Bien souvent il s'arrêtait pour adresser à un troupier, qui l'écoutait tout en déchirant sa cartouche, quelques mots pleins d'un enseignement salutaire, dont le brusque passage d'un projectile rendait le sens plus saisissant et le caractère plus élevé; je me rappelle entre autres un boulet qui vint à fouetter l'air tout à coup sur sa tête et sur celle de son interlocuteur pendant qu'il parlait de cette communion dans le péril que nous offre perpétuellement la guerre. Jamais, dans aucune réunion humaine, nul incident ne contribuera plus efficacement que ce boulet à un irrésistible effet d'éloquence.

J'entendis ce jour-là dans les tranchées un son que l'air y a porté plus d'une fois, et que jamais, pour ma part, je n'ai recueilli avec indifférence. Sébastopol renfermait de nombreuses églises. Tout à coup voilà qu'aux bruits divers dont nos oreilles sont frappées il se mêle une paisible et lointaine harmonie : ce sont les cloches qui prennent leurs graves ébats. Je me rappelle alors les pages éloquentes de *René*, et avec ces pages bien d'autres choses, car dès les premiers jours de ma vie, longtemps avant de comprendre le génie qui leur a rendu un immortel hommage, j'avais pour les cloches une tendre vénération. Je me les représentais dans leurs donjons aériens, sous les formes de hautes et brillantes dames, tenant à la race des fées malgré la sainteté de leurs demeures. Les ondes sonores dont elles remplissent l'air des villes, qui envahissent jusqu'à l'atmosphère de la chambre où se ferment chaque soir nos yeux, se liaient dans mon esprit à la pensée de robes majestueuses secouant de leurs plis frémissans toute sorte d'harmonieux trésors. Les cloches de Sébastopol éveillèrent au fond de moi tout ce chœur de pensées et d'images. Seulement, en venant nous trouver ainsi à travers le fracas du canon, les fées de mon enfance me semblaient avoir pris quelque chose de ces saintes femmes qu'aucun péril n'arrête quand elles veulent accomplir en ce monde leur œuvre toute-puissante de douceur.

Le général en chef allait régulièrement aux tranchées. Raconter une de nos journées, c'est les raconter toutes. Si, comme le pensait ce René dont à l'instant même le souvenir vient de s'offrir à moi, le bonheur est dans la monotonie, je puis dire que j'avais trouvé le

bonheur. Le bruit du canon était devenu pour nous un bruit semblable à celui de la mer pour qui en habite les rives. Il jetait dans notre existence une sorte de grandeur rêveuse dont nous avions à peine la conscience. Quand le soir, après de longues heures passées aux tranchées, je me couchais dans le trou que j'ai décrit, je l'écoutais avec plaisir; je trouvais à cette voix lointaine le charme endormeur des vagues en ce moment où la douce chaleur d'une lumière créatrice commence à se répandre dans notre cerveau, et où nos pensées se transforment pour devenir ces êtres vivans qu'on nomme des songes.

Je sais encore un lieu et une heure où cette voix incessante du canon prenait un caractère étrange : c'était la petite chapelle en planches qu'on avait construite à l'extrémité du quartier-général, et l'heure de la messe le dimanche. Que ceux dont l'âme est remplie d'un goût secret pour tout ce qui est marqué au sceau des grandes tristesses mettent un instant la tête dans leurs mains, et tâchent de voir ce que je vais essayer de dire. Par un jour froid et brumeux, quelques hommes sont rassemblés dans une baraque aux cloisons minces et sillonnées de larges fissures. Le froid pénètre de tous côtés dans ce réduit. Il est huit heures, c'est-à-dire une heure âpre, revêche, pleine d'ingrats malaises dans les matinées de décembre. Au seuil de la porte entr'ouverte commence une nappe de neige, dont quelques flocons ont envahi le sanctuaire sous le pied des fidèles, marquant les pas de chacun par une trace humide et glacée. En ce pauvre temple point de lumière adoucie et voilée; une morne et rude clarté, venant d'un ciel dont les espaces blanchâtres se montrent à travers des vitres grossières. Devant un autel aussi simple qu'un autel puisse l'être, paré uniquement des objets indispensables à l'exercice de notre culte, un prêtre célèbre le mystère de la messe. Au murmure régulier de ses prières se mêle un bruit uniforme et continu : c'est la voix du canon qui gronde là-bas, dans la tranchée, où vont aller tout à l'heure ceux qui se recueillent en ce moment. Je me rappelle une de ces explosions du canon accompagnant tout à coup les magnifiques paroles du *credo :* « je crois en Dieu, créateur des choses visibles et invisibles. » Ces choses invisibles, la voix qui parvenait à nos oreilles nous avertissait qu'elles étaient près de nous, que notre vie déjà leur appartenait autant qu'à tous les objets sensibles dont nous étions environnés.

Quelquefois pourtant, sur ce fond de bruits monotones dont notre atmosphère était remplie, se détachaient soudain de grands bruits violens, furieux, exaspérés. Tout à coup le soir, ou bien au milieu de la nuit, éclatait une longue et ardente fusillade, rappelant, par ses pétillemens pressés et impétueux, les feux d'artifices à leur bouquet : c'était la ville et la tranchée qui, lasses de rester en face

l'une de l'autre à se faire une guerre de canonnade, s'abordaient et se prenaient corps à corps, après avoir échangé à bout portant les feux d'une intrépide mousqueterie. Ces luttes nocturnes éveillaient la sollicitude du général en chef, qui voulait en connaître tous les détails et en récompensait soigneusement les héros; mais cette sollicitude, ce qui va la faire éclater dans toute sa puissance et toute son étendue, c'est la saison où nous sommes engagés.

J'ai été témoin, avec toute une armée, de la force expansive que peut trouver une âme animée par un sentiment du devoir qui touche à ce qu'il y a de plus passionné dans la charité. Ces soldats français que l'on accuse, comme la nation dont ils sortent, de rencontrer dans la vigueur même de leur nature un obstacle à toute entreprise qui demande une obéissance résignée aux lois invincibles de la nécessité et du temps, il faut les maintenir, sinon dans l'inaction, du moins dans un état de laborieuse et meurtrière attente, où l'on exigera d'eux incessamment les sacrifices dont leurs instincts les éloignent le plus. Ce jour si désiré de l'assaut, où leurs âmes se reposeraient par avance, s'ils pouvaient en avoir à leur horizon l'apparition nette et distincte, ils ne le connaîtront même point, ils ne sauront pas quand ils le verront luire. En attendant ce moment, que dérobent à leurs yeux les brumes d'un obscur et hasardeux avenir, il faut qu'ils restent attachés dans le fossé qu'ils ont creusé, derrière le gabion qu'ils ont élevé, à une terre rougie de leur sang, et cela pendant des mois entiers, dans une saison inclémente, sous la verge glacée du froid! Que j'aimerais à pouvoir rendre l'aspect de nos camps par certaines matinées d'hiver! Le ciel et la terre, également blancs, ne semblent composer qu'un immense suaire. Il y a pourtant quelque chose qui s'agite dans les plis de ce linceul : c'est la population guerrière de notre plateau. En regardant avec attention le sol, on aperçoit çà et là comme un amas de petits monticules se confondant par leur couleur avec la neige dont ils sont entourés, et qu'ils dominent à peine : ce sont les tentes-abris. Là sont accroupis quelques hommes derrière ce rempart d'une toile couverte par l'humidité des nuits d'un enduit qui glace et meurtrit les doigts. Poursuivez avec attention l'examen de ce terrain, et vous distinguerez aussi, je ne sais trop à quels signes, à des sillons creusés par des roues, à une surface luisante et dure où l'on sent la pression des pas, vous distinguerez des espaces que l'on appelle des routes. Sur ces routes, vous voyez se mouvoir de longues files d'êtres en capotes grises, sans armes et pliant sous de pesans fardeaux : ce sont nos soldats qui reviennent du port de Kamiesh, où ils ont été chercher des boulets. Pour rendre ce que ces hommes m'ont bien souvent fait éprouver, j'ai besoin d'aller une fois de plus chercher une image dans ce sanctuaire peuplé de formes impérissables, qui toutes ré-

pondent si mystérieusement aux grandes émotions et aux grandes scènes de l'âme et de la vie humaine. J'ai vu, dans ces soldats portant des boulets, notre armée entière portant le signe de cette mort violente qu'elle accepte à toute heure avec une soumission glorieuse; j'ai pu penser au Christ qui porte sa croix.

Si les camps même ont ce triste aspect, quel spectacle offrira la tranchée! C'est là qu'il faut entrer un matin, quand les troupes n'ont pas été relevées encore. Imaginez-vous ces hommes qui viennent de passer sous le ciel, dans un fossé, appuyés à une gabionnade, toute une nuit de décembre ou de janvier! Quelques-uns d'entre eux ont trouvé dans le froid un ennemi si âpre, si furieux, qu'à cette bataille des frimas ils ont reçu d'inguérissables blessures. Les voilà impotens : ils ont eu une main ou un pied gelé. Mais le plus grand nombre est debout, dispos, poursuivant sa laborieuse tâche avec une indomptable énergie. Si la nuit qui vient de finir a été marquée par quelque entreprise des assiégés, les civières qui se dressent entre les parapets sont toutes rigides d'un sang glacé, et çà et là, tout en marchant sur la neige, on se rougit les pieds. Le jour qui vient de succéder aux ténèbres dans ces lieux de mort et de souffrance ressemble à ce jour que les passagers d'un navire perdu voient se lever sur les implacables solitudes d'une mer haineuse et sans pitié. Il vient ajouter à la cruauté des objets qu'il éclaire, en versant sur eux, avec sa lumière, le pesant ennui des choses cent fois revues et répétées. Ainsi à travers son créneau le tirailleur, quand les ombres se dissipent, aperçoit devant lui cette même ville au front morne, où la vie ne se trahit que par la fumée du canon. La tranchée se remontre à lui sous ses traits invariables. Les balles écrêtent la cime des parapets; un boulet qui renverse un gabion, une bombe qui éclate dans le fossé, continuent la série des accidens quotidiens. Rien n'est changé autour de cet homme, ni dans son cœur heureusement.

C'est à ce cœur que le chef dont je veux parler ne cessera pas de s'adresser un instant. Rien de plus singulier, même de plus émouvant, que la visite du général Canrobert aux tranchées les jours où l'hiver redoublait de rigueur. Non-seulement on n'entendait point sur ses pas une seule plainte, un seul murmure, mais sa venue au contraire était fêtée par un concert de paroles joyeuses. Tous ces braves gens, devant lesquels il passait, trouvaient pour le saluer un sourire, sourire attendrissant, sourire sacré comme les souffrances d'où leur simple et touchant héroïsme le faisait jaillir. Quant à lui, il s'arrêtait sans cesse, dans ses courses prolongées souvent jusqu'à la nuit, pour adresser à l'un et à l'autre quelques mots d'encouragement familier. Les endroits qu'il choisissait de préférence pour ses stations étaient ceux où l'on était le moins à

couvert des feux ennemis, où passaient le plus de boulets, où sifflaient le plus de balles. Il n'y avait point là entraînement aveugle d'une bravoure irréfléchie : c'était le calcul instinctif d'une généreuse intelligence. Plus d'une fois, comme en une occasion que je rappelais tout à l'heure, balles et boulets se mêlèrent à ses entretiens avec un heureux à-propos. Ces images sensibles du péril donnaient aux plus modestes discours une hauteur et une portée que, je crois, l'on demanderait en vain à toutes les ressources de l'art oratoire.

Il n'y avait point dans la vie journalière du soldat de détails que le général en chef craignît d'aborder. Une nuit avait été particulièrement marquée par une abondante pluie de neige. Cette pluie s'était arrêtée tout à coup, et, sous les souffles du matin, cet amas de neiges tombées était devenu dur, rigide : la lave glaciale s'était figée. Les chevaux ne pouvaient point marcher sur une surface glissante où les hommes même étaient obligés de s'avancer avec précaution. Le général sortit à pied; je l'accompagnais. Il se dirigea vers le bivouac d'un régiment nouvellement arrivé. La mort semblait régner sous ces tentes dressées de la veille, au sein de ce pays désolé. Sauf les sentinelles, aucun homme n'était debout. L'unique moyen de soutenir la lutte à laquelle ils étaient appelés manquait à ces nouveau-venus. Ils n'avaient point de bois. Où en trouver sur ce plateau transformé en désert, qui ne semblait plus produire que des boulets? Le général se penche vers une tente; il appelle, il secoue quelques hommes, pressés les uns contre les autres, cherchant l'oubli de leurs misères dans l'engourdissement d'un funeste repos. Il les engage à faire du feu. On attache sur lui des regards étonnés. « Nous n'avons pas de bois. — Allons, mes enfans, suivez-moi. » Ils l'accompagnent; au bout de quelques pas, le voilà qui s'arrête, et du bout de sa canne il désigne, au milieu d'une surface blanche et unie, quelques pousses noires, minces, frêles, presque imperceptibles, de petites branches semblables à des brins d'herbes que le moindre vent eût fait frissonner. « Voilà du bois, » leur dit-il. Les soldats se mettent à rire, ils croient à une plaisanterie qu'ils ne comprennent pas; mais ils sont distraits et un peu réchauffés par le mouvement, ce qui est déjà quelque chose. Le général s'écrie ensuite : « Qu'on aille me chercher une pioche. » La pioche arrive, et sous les yeux du chef, qui dirige la fouille, on remue la neige, puis la terre, à l'endroit où s'élèvent ces tiges menues. Bientôt c'est un vrai trésor que l'on découvre. Une énorme souche dessine l'un après l'autre ses contours rugueux, et finit par apparaître tout entière aux regards des travailleurs ébahis. « Partout, leur dit le général, où vous verrez ces pousses brunes que vous dédaigniez tout à l'heure, donnez un coup de pioche, et

vous trouverez une bûche de Noël. » Voilà un régiment réveillé, des corps réchauffés, et des esprits enrichis d'une de ces leçons pratiques, chères à tous ceux que Dieu a faits pour être les pasteurs des guerriers.

IX.

Je crois que l'on a maintenant une idée exacte de notre vie pendant cet hiver. Pour ma part, je songe à ce temps avec plaisir, et je ne pense pas que le charme de ces heures soit uniquement pour moi la lumière dont le passé revêt toute chose. Pour tous ceux que certaines parties du monde extérieur ont profondément lassés et qui n'ont jamais perdu l'habitude de hanter le monde intérieur, mon existence d'alors eût été d'une douceur secrète. Un Werther s'y serait guéri, un René s'y serait consolé. J'avais autour de moi ce que j'aime le mieux du mouvement terrestre, ce qui assurément en est le moins froissant, même pour les esprits les plus étrangers à mes goûts, si ce sont des esprits fiers, délicats et aisément offensés. J'avais sous les yeux ce mouvement de la guerre qui épargne les âmes aux dépens des corps; j'étais livré à cette action, d'une généreuse et facile nature, qui ne vous impose aucun devoir fâcheux, ne vous contriste par aucune obligation mesquine, qui, au lieu de vous lier à la vulgarité, vous en affranchit, qui vous permet de vous créer dans le bruit tout un royaume d'enchantemens solitaires et silencieux. Je saluai sous ma tente le 1er janvier avec mélancolie assurément, mais avec quelle absence d'amertume! Si ce jour m'apparaissait sans le cortége bien-aimé, et pour la plupart d'entre nous toutefois si douloureusement éclairci, des affections pieuses et anciennes, de quelle sotte et irritante escorte il était dégagé! Le 1er janvier au matin, en ouvrant ma tente, je promenai mes regards avec une muette satisfaction sur le tapis de neige immaculée qui m'entourait. Je pensai à ce pavé de Paris, qui à cette époque semble recéler dans sa boue plus noire et plus sordide qu'à l'ordinaire toutes les agitations vulgaires de la grande cité.

J'appris un jour, au milieu de nos solitudes guerrières, une nouvelle qui, loin de nous, dut servir de texte à bien des entretiens.

Lord Raglan n'habitait certes pas une demeure somptueuse, mais il n'était point établi sous la tente, comme le général en chef de l'armée française. Il occupait, dans la direction du champ de bataille d'Inkerman, une petite maison qui s'était conservée à l'abri de toute dévastation. Je ne sais quel pouvait être avant nous le propriétaire de ce modeste asile. A l'extrémité d'une grande cour semblable à une cour de ferme s'élevait une sorte de pavillon couvert en tuiles, qui, dans un temps et dans un pays où chaque chose aurait eu son

aspect habituel, n'aurait attiré les yeux par aucun caractère frappant. A cette époque de destruction, dans ces régions bouleversées, cette habitation avait la profonde originalité d'être une maison tranquillement assise sur ses fondemens. Aussi j'y allais toujours avec plaisir. Malgré ma prédilection pour la tente, je respirais volontiers entre ces murs comme un parfum oublié de civilisation. Puis je trouvais à cette maisonnette quelque chose de patriarcal qui me réjouissait dans ces contrées tourmentées. Enfin la chambre où je restais d'ordinaire pendant que le général Canrobert conférait avec lord Raglan était habitée par un officier aimable et bon, destiné à ne plus revoir le pays d'où j'évoque aujourd'hui son souvenir. C'est dans la chambre du colonel Vico que me parvint la nouvelle dont je veux parler. Comme tous les lieux où s'est produite pour nous l'apparition soudaine de quelque grand événement, cette pièce est restée dans ma mémoire pleine d'une clarté qui n'en laisse pas dans l'obscurité un seul coin.

Sur un mur blanchi à la chaux, le crayon du colonel Vico avait dessiné une petite scène composée avec une singulière élégance. C'était une scène de bal. Des femmes assises entre des candélabres et des fleurs nous rappelaient une vie dont nous étions séparés comme par la pierre d'un sépulcre. J'avais un goût particulier pour ce dessin. Je le contemplais à la manière dont les enfans contemplent les gravures, en envoyant mon esprit s'y promener. Le jour dont je parle, mes pensées et celles de mon hôte prirent une allure imprévue. La conférence des généraux en chef se prolongeait; l'ombre commençait à envahir notre chambre, et l'ombre est comme le son : elle recèle toujours en elle quelque chose de vibrant et d'ému. L'un de nous se prit à dire : « Si nous allions apprendre quelque grande nouvelle! Il me semble qu'il y a quelque grande nouvelle dans l'air. » Et là-dessus longues dissertations sur tous les signes mystérieux qui trahissent la présence encore secrète de quelque nouveauté dans notre vie. Au milieu de ces propos, un aide-de-camp de lord Raglan entre brusquement et nous dit : « Messieurs, l'empereur Nicolas est mort. »

Quand un de ces hommes que Dieu a faits grands et radieux comme des étoiles vient à choir tout à coup, des hauteurs qu'il occupait, dans l'abîme éternel, c'est pour chacun de nous une surprise toujours renaissante. Le cri biblique : comment le puissant est-il tombé? s'échappe d'un millier d'âmes obscures. Les plus simples, devenant philosophes à leur insu, se perdent en méditations infinies sur ces illustres trépas. L'empereur Nicolas était un de ces souverains qui prennent pour loi suprême de leurs actions le mot célèbre de Louis XIV, et partant, agrandissent ici-bas jusqu'à des proportions immenses les formes visibles de leur figure, en aspirant,

pour le confondre avec leur propre souffle, le souffle d'une nation tout entière. Ses ennemis eux-mêmes n'ont jamais imaginé de lui contester sa grandeur. Les officiers inconnus renfermés dans cette petite chambre pleine de ténèbres se mirent à deviser sur cette mort. Une illusion inhérente à cette puissante espèce d'événemens leur fit croire un instant que tout autour d'eux allait changer. Le bruit monotone du canon tonnant au loin dans la tranchée les rappela bientôt aux réalités de leur existence présente. Pour nous en effet, rien n'était changé. En admettant qu'un jour ce que nous apprenions alors dût exercer quelque action décisive sur le monde, ce jour, même prochain, ne luirait que pour un certain nombre d'entre nous. La guerre est loin de rétrécir nos horizons, puisqu'elle nous rapproche de l'avenir immortel; mais elle supprime l'avenir terrestre. De là cette insouciance à laquelle le soldat revient bien vite, après avoir sacrifié un instant par habitude à ces dieux de la vie coutumière qui s'appellent l'inquiétude et l'espérance.

Ce que je viens de raconter se passait au mois de mars. Les travaux du siége à cette époque venaient de prendre encore un nouveau développement. L'attaque de la tour Malakof avait été décidée; cette décision avait entraîné sur notre droite la construction de tranchées armées et nombreuses comme celles de notre gauche. L'entrée de ces tranchées était quelque chose de merveilleux. Imaginez-vous un immense ravin s'étendant entre des rochers à pic d'où l'on montait, par une rampe abrupte, aux terrains accidentés que couronnaient nos canons et nos soldats. J'ai pénétré dans ce ravin à bien des heures du jour et de la nuit, et j'y ai constamment éprouvé le sentiment d'une puissante admiration. Une nuit surtout, ces lieux m'ont offert un spectacle d'une majesté sinistre et sauvage qui réclamerait un peintre et un poète. Sur ma tête, entre les immenses parois du gouffre où je cheminais, j'apercevais un ciel lugubre; une lune semblable à une divinité redoutable et voilée se montrait derrière une nuée en même temps noire et transparente comme un crêpe funèbre. Pour que rien ne manquât à la sombre tristesse du tableau, quelques oiseaux de ténèbres battaient de leurs ailes les flancs déchirés des rochers. Je vis quelque chose s'avancer au fond de ce Tartare; je reconnus une civière sur laquelle était jeté un cadavre. Après avoir marché quelques instans dans cette vallée de deuil, on trouvait à droite le chemin montant qui conduisait à nos travaux. Sur cette route, dans l'excavation d'un roc, habitait le major de tranchée. Quand le feu de la place était ardent, quelques obus envoyaient souvent leurs éclats jusqu'au seuil de ce logis d'anachorète.

Les boulets du reste étaient devenus plus communs que les pierres dans ces ravins de Sébastopol, qui, suivant une étrange loi de ce que je serais tenté d'appeler la poétique providentielle, étaient dans une

si émouvante harmonie avec tout ce qu'ils encadraient. C'était surtout derrière nos batteries que ces ravins s'emplissaient de projectiles. Un brûlant amas de fer lancé par la place allait s'enfoncer en partie dans ces gorges profondes où l'on était sans cesse forcé d'errer. Dans les sentiers que l'on suivait au fond de ces vallées rocailleuses, les bombes jetaient parfois la nuit une lumière utile. Je raconterais avec plaisir plus d'une excursion nocturne dans ces lieux à la fois bruyans et déserts, si je ne craignais de lasser ceux qui me suivent en les promenant éternellement dans le cercle où notre activité était renfermée.

Malgré ce qu'il avait d'inflexible, ce cercle cependant, à certaines heures, apparaissait tout illuminé et agrandi par le puissant éclat des spectacles imprévus. Un soir, je ne me rappelle plus à quelle époque, je sais seulement que c'était le jour où l'on ouvrit avec la poudre ces tranchées que les soldats baptisèrent du nom expressif d'entonnoirs, on put vraiment se croire transporté à l'une des scènes entrevues par les sublimes visionnaires des saints livres. L'explosion de nos mines, le feu de nos attaques, les décharges de la ville faisant tonner à la fois toutes ses pièces, avaient produit un ouragan humain d'un aspect aussi formidable que les tempêtes mêmes de Dieu. Le sol tremblait sous ces incessantes détonations, et le paysage entier, ce paysage sans arbres, sans maisons, ce royaume visible de la destruction, était sillonné dans ses vastes espaces par de tels éclairs, que les chevaux tournaient sur eux-mêmes, en proie à de folles terreurs. Je suis peu frappé d'ordinaire par la grandeur des objets matériels. Le reflet d'une âme ardente sur un visage noblement passionné me frappe plus que la lueur d'un incendie sur les murailles d'un palais. Je trouve qu'il est difficile aux choses les plus puissantes d'atteindre les hauteurs où nous porte la moindre de nos pensées. Eh bien! je dois dire que ce soir-là le fer et la poudre me parurent mériter un sincère hommage; ils avaient une grandeur d'êtres vivans, on pourrait même dire d'êtres surnaturels, car ils se montraient dans la splendide horreur qui devait environner aux âges bibliques les anges chargés des colères célestes.

Cependant notre armée s'était considérablement augmentée. Au milieu même de l'hiver, nous avions vu arriver la garde impériale. Je l'avoue, les premiers grenadiers que j'aperçus en faction, sous un ciel neigeux, devant de longues files de tentes, me causèrent une impression de plaisir. Je ne crois pas à la puérilité des uniformes. Ces couleurs éclatantes, ces ornemens étranges, que de tout temps et en tout pays nous voyons la guerre adopter pour le costume de ses desservans, ont, suivant moi, un sens profond. Comme l'habit du prêtre, l'habit du soldat désigne un homme que sa condition met à part du reste de la société. Par ce qu'il a de bizarre, d'insolite,

parfois d'inexplicable dans ses élégances, de farouche, presque de sauvage dans sa majesté, le costume militaire représente les idées, les instincts, la passion, la foi en un mot dont il est un des signes extérieurs. La folie de l'épée, comme la folie de la croix, s'exprime au dehors par cet appareil qui étonne et blesse même quelques froides intelligences, mais qui conquiert après tout des milliers de cœurs généreux. Parmi les vêtemens guerriers, ceux qui sont consacrés par quelque glorieux événement de notre histoire, qui rappellent quelques grandes émotions patriotiques, ne deviennent-ils pas quelque chose de semblable au drapeau, c'est-à-dire des objets que l'âme a faits siens, où elle salue sous la matière tout un ordre de nobles pensées? Pour en revenir à mes grenadiers, je vis avec joie, sous ce ciel brumeux, dans ce pays lointain, près de cette ville entourée de fumée, ce bonnet qui me parlait d'Austerlitz et de Moscou.

Ce fut à Kamiesh que le général en chef visita les premières troupes de la garde, au moment où elles venaient de débarquer. Je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé de Kamiesh. C'était un port excellent, mais un triste village. Sur les bords de la baie providentielle où s'entassaient les vaisseaux qui nous apportaient nos munitions et nos vivres, une colonie de marchands s'était installée. A côté des demeures mercantiles s'élevaient de grandes constructions où l'intendance avait ses magasins. Un seul mode d'édifice existait pour cette variété d'usages : c'était la baraque, cette sœur vulgaire de la tente, qui ne vous attache point plus solidement qu'elle à la terre où le sort vous a envoyé, et n'a point cet aspect attrayant, cette élégance aérienne de la toile, mobile, légère, soumise à tous les vents, comme les destinées qu'elle abrite.

Je ne hais point les palais en bois que les rives du Bosphore mêlent à leurs palais de marbre; ils sont peints, ils sont sculptés, ils ont l'ambition de plaire aux yeux, ils expriment à leur manière le louable et gracieux désir d'être un ornement en ce monde. Malheureusement nos baraques de la Mer-Noire ne les rappelaient guère. Quand ces habitations maussades, négligées, chétives, s'appuyant à un sol détrempé, dessinaient sur un ciel gris leurs toitures chargées d'un amas de neiges boueuses, nous aurions senti le spleen ouvrir ses ailes noires au fond de notre cœur, si le spleen n'était pas une harpie réservée par une volonté divine aux lieux où vivent l'oisiveté et le luxe.

Je ne puis songer à ce pauvre village, grelottant sous un ciel d'hiver, sans me rappeler une rencontre que je fis un soir dans ses environs. J'aperçus à pied, sur la route que suivaient les convois et les corvées, un homme jeune encore vêtu d'un habit ecclésiastique. Cet humble voyageur portait le nom d'un de ces brillans seigneurs qui

vinrent en Crimée, au temps de la grande Catherine, dans cette excursion mêlée de périls et de fêtes que le prince de Ligne a racontée avec tant de verve. J'ai eu de tout temps pour le prince de Ligne une tendresse particulière; il avait, comme Hamilton et Mme de Sévigné, cette parole fée qui doue de charmes étranges et imprévus tout ce qu'elle touche. En voyant devant moi le prêtre dont je parle en ce moment, je retrouvai, étincelantes en un coin de ma mémoire, les lignes que consacre à l'un de ses ascendans le plus spirituel et le plus généreux courtisan du dernier siècle. En quel appareil cet obscur visiteur des âmes abordait cette contrée, parcourue autrefois par un des siens avec tant de pompe! Mon esprit se plut en ces réflexions. Quelle mystérieuse vertu aura toujours le sacrifice! n'importe sous quelles formes il traverse cette terre, dès qu'il vous côtoie, vous voilà ému. Qu'une goutte, une seule goutte du sang dont il féconde éternellement le monde vienne à tomber par hasard sur votre cœur, même en hiver, sous un ciel glacé, une fleur ardente s'y épanouit.

La voie où vient de m'engager le hasard de mes pensées et de mes souvenirs me conduit tout naturellement à des régions que je me reprocherais d'oublier. Je veux parler des lieux où nos soldats soutiennent contre la souffrance, dépouillée de la pourpre des batailles, contre la douleur nue, repoussante, hideuse, leurs suprêmes, leurs plus courageuses luttes : je veux parler des ambulances. L'ambulance qui m'a le plus frappé est celle du quartier-général. Depuis l'accident qui avait renversé le 14 novembre tout un édifice de planches sur les lits de nos malades, on avait creusé, près du quartier-général, une vaste tranchée que l'on avait recouverte en toile. Le général en chef visitait souvent les blessés. Je pénétrai un jour, sur ses pas, dans cette galerie souterraine où se pressaient des couches alignées en longues files. Ce jour-là, l'air était froid, le vent âpre et chargé de neige; mais la plus rude, la plus cruelle bise semblait quelque chose de bienfaisant lorsqu'elle venait vous frapper au visage dans cette atmosphère embrasée, par des souffles fiévreux, d'une chaleur oppressive et malsaine. Les deux extrémités de ce corridor lugubre étaient seules éclairées par la pâle lumière du dehors; toutes les autres parties étaient envahies par une ombre où l'on distinguait à peine çà et là, autour d'une chair morbide, quelque linge ensanglanté. Comme il arrive cependant au sein de toutes ténèbres, la vue semblait acquérir bientôt une puissance indépendante de ses lois ordinaires; avec cette étrange force que donnent tout à coup au regard l'émotion de certains spectacles et l'énergie de la volonté, on voyait dans ses moindres détails un cruel et sublime tableau. Ce sacrifice dont je parlais tout à l'heure, je ne le côtoyais plus cette

fois, je l'embrassais, je le pénétrais, je descendais dans ses profondeurs sacrées, je sondais ses redoutables mystères.

Le général en chef trouvait dans son cœur des paroles pleines de vie qui ranimaient tour à tour ces patiens sur leur douloureux grabat. Il répétait à ces élus de la souffrance les mots magiques qui font donner à nos soldats, avec un sourire, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il parlait au mutilé de l'accueil qui fêterait son retour parmi les siens, à l'agonisant de ces amours qui fleurissent jusque dans le trépas, de Dieu et de la patrie. Je n'oublierai jamais cette revue d'hommes rangés pour la plupart sur le seuil d'un autre monde. Elle resplendissait d'une grandeur idéale plus éblouissante mille fois que toutes les grandeurs visibles. Au lieu de visages animés, de formes robustes, l'œil ne voyait que des figures hâves, toutes semblables à des fantômes; au lieu d'uniformes étincelans, c'étaient des draps trempés déjà par les sueurs de maintes agonies; enfin tout l'appareil de la misère, tous les apprêts du sépulcre remplaçaient l'appareil de la gloire et les apprêts du combat. Mais on sentait là quelque chose de plus émouvant que le roulement du tambour et même que le salut altier du drapeau; on sentait à cette revue de mourans, non plus les signes, mais la présence même des choses invisibles et sacrées pour lesquelles on embrasse la mort.

X.

Le général en chef m'ordonna un matin de monter à cheval et de l'accompagner. Il prit la route des tranchées de droite. Tout à coup il s'arrêta devant une grande baraque où j'entrai avec lui. Dans le coin de cette baraque, on avait dressé un lit où était couché, avec une blessure mortelle, le général Bizot.

Il m'avait été permis bien souvent de voir le général Bizot dans les tranchées. C'était une bravoure à part que celle dont était doué ce chef intrépide de notre génie : c'était une bravoure en harmonie avec la nature même de l'arme qu'il contribuait si puissamment à illustrer. Sans cesse debout sur les parapets, poursuivant sa tâche savante avec une calme et infatigable ardeur, il avait l'air de ne compter pour rien les projectiles de toute sorte dont il était entouré. Un matin, au détour d'une tranchée, cet homme, qui depuis plusieurs mois chaque jour bravait impunément la mort, fut atteint par une balle qui lui brisa la mâchoire et causa dans son corps tout entier de graves désordres. Une grande perte fut imminente pour notre armée.

Nul homme ne pouvait mieux comprendre et plus aimer que le général Canrobert ce cœur droit et honnête du général Bizot, ce

cœur semblable à une lampe utile, où brillait constamment une flamme pure, entretenue par une huile précieuse : l'amour du devoir servi par le goût du travail. Aussi ce fut avec une triste émotion que le général en chef pénétra sous l'abri où gisait son compagnon et son ami. Le générat Bizot avait la tête enveloppée de bandages. Quand il vit s'approcher de son lit le chef sous lequel il servait, avec un sentiment de déférence militaire qui eut quelque chose de singulièrement touchant, il essaya de se soulever. Il pouvait encore parler, seulement sa parole se ressentait de la nature même de sa blessure : elle avait déjà le son profond et voilé que la mort donne à la parole humaine. Après avoir remercié le général en chef, il lui dit que tout allait bien. Il ne parlait pas, bien entendu, de son enveloppe brisée, où il sentait la vie près de disparaître, mais du siége de Sébastopol, dont il avait reçu à l'instant même de bonnes nouvelles. Il était arrivé sans effort, par le seul fait de cette blessure mortelle, à ce qui est assurément le plus parfait état de l'âme, à une complète abnégation. Il ne tenait plus à ce monde que par son intérêt à l'œuvre pour laquelle il allait mourir.

Quelques jours après, on l'ensevelissait à quelque distance du moulin d'Inkerman, en face de ces tranchées où il avait erré si souvent. On entendait tonner à ces émouvantes funérailles, non point un canon de parade, mais le canon du combat, qui ne mesurait pas ses coups, et qui, à l'heure même où nous conduisions ce deuil, créait plus d'un deuil obscur. Autour de la bière qu'allait enfouir cette terre déjà gorgée de tant de morts, se tenait la plus étrange réunion d'hommes qui ait peut-être jamais assisté à une cérémonie funèbre. Le général Canrobert, lord Raglan, Omer-Pacha, les chefs de trois armées, tous trois de religions différentes, étaient debout près de la sombre ouverture où il faut que chacun soit jeté à son tour pour aller aux régions de la lumière.

Le général Canrobert voulut prononcer quelques paroles avant le bruit de cette première pelletée de terre qui est elle-même d'une si terrible éloquence. Sous la double inspiration de ce qui l'entourait et de ce qui se passait dans son cœur, il trouva des accens d'une merveilleuse puissance. Il eut des pensées d'une lueur hardie et imprévue. Après ayoir évoqué en quelques mots celui dont le cercueil était devant lui, après avoir appelé l'hommage de tous sur une existence que sa parole venait de rendre visible et lumineuse au bord de cette fosse : « Dieu, s'écria-t-il, devait à un pareil homme une récompense; cette récompense, il la lui a donnée par la mort que doit ambitionner chacun de nous. »

Ce rapide discours produisit une impression profonde sur un auditoire ému déjà. Il ramena les esprits à l'ordre de pensées dont ils ne doivent jamais s'écarter aux jours où les mâles enthousiasmes

sont nécessaires. Le général Bizot était aimé; sa mort avait causé une de ces tristesses si rares en ces momens où la mémoire est impuissante à retenir les noms de tous ceux qui succombent. Sa simplicité, sa bonté, sa valeur prodigue et sans faste, lui avaient conquis plus d'une affection que peut-être il ne soupçonnait point. Les sapeurs qui creusaient sa fosse, ceux qui portaient sa bière, avaient des larmes dans les yeux. Un attendrissement si contagieux se répandit dans la foule, quand le général Canrobert éleva la voix pour lui adresser les adieux suprêmes, qu'un de mes voisins, jeune officier égyptien attaché à l'état-major d'Omer-Pacha, se mit à fondre en larmes. Malgré ce qu'elle avait de bizarre, la sensibilité de ce pauvre musulman me toucha. Je contemplais ce visage oriental, éclairé par deux grands yeux noirs tout rayonnans de pleurs, avec une surprise bien exempte de toute ironie; je songeais à ces fraternités inattendues qu'engendre la guerre, et à ces lois impénétrables du destin, qui peut donner à votre convoi des pleureurs sur qui vous comptiez si peu.

Si les scènes lugubres abondaient forcément dans notre vie, nombre de spectacles vivans et joyeux trouvaient aussi moyen de s'y placer. Puisque je viens de nommer Omer-Pacha, je ne dois point passer sous silence les souvenirs que son arrivée m'a laissés. Rien de plus curieux que les troupes égyptiennes qui débarquèrent avec lui en Crimée. Malgré leur costume européen, ces guerriers, enlevés aux rives du Nil, avaient quelque chose d'insolite que je considérais comme une bonne fortune pour mes yeux. Dans une grande revue qui fut passée près de Kamiesch, je me rappelle avec un plaisir tout particulier des sapeurs nègres, en tabliers rouges, qui semblaient appartenir uniquement à un royaume dont les intérêts pourtant n'étaient pas en jeu, le royaume de la fantaisie. Quant à Omer-Pacha, il n'avait rien dans sa personne qui fît songer à l'Orient. Son origine était sur ses traits, également étrangers à la béatitude somnolente des Asiatiques ou aux farouches ardeurs des Africains.

Un jour, au milieu d'un champ presque vert, car le printemps commençait à refleurir en dépit des hommes sur notre terre sanglante, une tout autre armée que l'armée turque offrit aussi une fête à mes regards. Les Piémontais venaient de nous rejoindre. J'aperçus pour la première fois ces troupes élégantes que j'étais destiné à revoir dans une guerre si différente de celle où elles m'apparaissaient. Les hommes portent toujours avec eux quelque chose de leur patrie. Dans le poétique uniforme des *bersaglieri*, j'entrevis cette Italie que j'avais saluée jusqu'alors de si loin, en gagnant soit l'Afrique, soit la Turquie, à l'horizon des mers ou derrière les cimes des montagnes. Dans ses habitudes, dans ses allures encore plus que dans ses vêtemens, l'armée piémontaise nous apportait la figure, le

caractère, le souffle du pays qui nous l'envoyait. Ainsi, au milieu de ce champ décoré d'une verdure naissante où j'arrivai un après-midi, une musique militaire bien dirigée, composée d'exécutans habiles et nombreux, jetait à nos oreilles assourdies par le canon une vive et légère harmonie. Que jouait cette musique? Je l'ai oublié; mais je me rappelle encore l'essaim d'images qu'elle a poussées dans mon esprit, tournoyant dans ses flots comme des atomes dorés dans un rayon de soleil.

L'armée anglaise nous offrait, elle aussi, ses passe-temps nationaux. A quelque distance de Balaclava, près d'un amas misérable de maisons que l'on appelait *Carani*, s'étendait une vaste plaine où les Anglais avaient organisé des courses. Les chevaux de toute nature étaient admis dans ces fêtes hippiques, les bêtes délicates et précieuses appartenant à la cavalerie de nos alliés, les énergiques montures que nous fournit l'Algérie, enfin jusqu'à ces petits chevaux turcs et tartares que le ciel a faits pour les longues routes, les âpres sentiers et les rudes labeurs. Je prenais un plaisir extrême à ces courses, qui empruntaient leur plus grand attrait aux circonstances et aux lieux. Les Anglais, qui sont accoutumés à défendre avec tant d'opiniâtreté leurs habitudes contre toutes les forces de la vie extérieure, apportaient dans ce divertissement une ardeur consciencieuse. Un jour, dans une de ces suspensions d'armes qu'amène quelquefois, après des sorties vigoureuses, le désir commun aux assiégeans et aux assiégés d'ensevelir paisiblement leurs morts, un officier français vint à parler au milieu d'un groupe d'officiers russes des courses de Carani; ce propos, qu'aucune préméditation n'avait inspiré, montrait à nos adversaires, dans l'armée des alliés, une sérénité d'esprit et une liberté d'allures qu'ils étaient du reste dignes de comprendre.

Puisque j'ai entrepris d'esquisser un tableau des scènes que présentait ce vaste siége, des mœurs qu'avait créées cette longue guerre, je ne dois pas laisser dans l'ombre l'aspect qu'offraient nos tranchées aux heures rapides des armistices. Aussitôt que le drapeau blanc, signe d'interruption du feu, s'élevait sur un des bastions de la ville assiégée, on voyait nos parapets se garnir des bonnes et franches figures de nos soldats. En face de nos parallèles, derrière les ouvrages avancés des Russes, se montraient d'autres visages, pour la plupart aussi animés d'une expression de curiosité sans fiel. Ce n'étaient plus des ennemis, c'étaient des voisins qui se regardaient. Chaque tirailleur reconnaissait au-dessus du créneau qui répondait au sien l'être avec qui, pendant de longues heures, il avait échangé des coups de fusil. Des deux côtés, on s'examinait sans colère, même avec une sorte de bienveillance. La gaieté française s'abandonnait parfois à des plaisanteries reçues avec cette

bonhomie qui est de toutes les armées. Quand le drapeau qui indiquait cette trève venait à s'abaisser, toutes les têtes se retiraient en même temps derrière leurs abris habituels, et quand le signe pacifique avait entièrement disparu, le feu reprenait de part et d'autre, les balles recommençaient à venir se loger dans les gabionnades ou se promener en sifflant dans les tranchées. Il est arrivé plus d'une fois, dans ces courts intervalles entre la guerre des longues heures et la paix d'un moment, qu'une tête curieuse semblait sur le point de s'attarder au-dessus d'un parapet ou d'une embuscade. Alors, en face d'elle, un geste charitable lui indiquait d'avoir promptement à se rendre invisible. Peut-être ces faits sembleront-ils à quelques hommes une arme contre la guerre. Empruntant à Jean-Jacques ses accens indignés à propos de la superstition païenne, ils s'écrieront: « Vous voyez bien que l'instinct moral la repousse des cœurs. » Pour moi, dans les actes de cette nature, je salue ce sentiment à la fois humain et altier, délicat et viril, qui porte avec tant de jeunesse un vieil et glorieux nom, destiné, je l'espère, à ne pas s'éteindre encore, qui s'appelle la chevalerie.

Notre vie était remplie de tous les incidens que je viens de peindre, quand arriva un événement qui a laissé en moi des traces vives et profondes encore, malgré les années écoulées. Un matin, le général en chef réunit autour de lui ses officiers, et leur apprit qu'il abandonnait son commandement. Je sus alors, par mes propres impressions, ce que l'âme humaine peut avoir parfois d'impersonnel, comment à certaines heures on peut sentir soudain toutes les énergies de sa vie se mouvoir dans une existence complétement étrangère à la sienne. Ce que j'éprouvai fut ressenti par tous les cœurs avec une force que je ne saurais rendre. Cette résolution, pleine d'une si incontestable grandeur, produisit une émotion dont il serait impossible aujourd'hui de faire comprendre toute l'étendue et toute la puissance. « L'abdication du général Canrobert, écrivait M. de La Tour du Pin, c'est la mort de M. de Turenne. Voilà une armée entière dans l'attendrissement. » Le capitaine expérimenté et hardi que cet acte inattendu portait aux degrés les plus élevés du commandement en avait le premier apprécié la générosité et la noblesse avec une chaleur connue de tous. On se répétait sous les tentes des entretiens entre le général Canrobert et son successeur; ces entretiens sont acquis désormais à l'histoire : il y règne un caractère que l'on est toujours tenté de refuser à son époque, et qu'on est convenu depuis des siècles d'appeler un caractère antique, pour le reléguer dans les plus lointaines régions du temps.

PAUL DE MOLÈNES.

LA

NOUVELLE-GRENADE

PAYSAGES DE LA NATURE TROPICALE.

II.

SAINTE-MARTHE ET LA HORQUETA. [1]

I.

Sainte-Marthe est située dans un paradis terrestre. Assise au bord d'une plage qui se déploie en forme de conque marine, elle groupe ses maisons blanches sous le feuillage des palmiers et rayonne au soleil comme un diamant enchâssé dans une émeraude. Autour de la ville, la plaine, s'arrondissant en un vaste cirque, se relève en molles ondulations vers la base des montagnes. Celles-ci étagent l'un au-dessus de l'autre leurs gigantesques gradins diversement nuancés par la végétation qui les recouvre et l'air transparent dont l'azur s'épaissit autour des hautes cimes; des nuées s'effrangent en longues traînées blanches dans les vallées supérieures, s'enroulent en écharpes sur les sommets, et de cet amoncellement de nuées, de pics, de montagnes de toute forme, jaillit la superbe Horqueta, dont le double cône, dressé au-dessus de l'horizon, semble régner sur l'espace immense. Les énormes contre-forts sur lesquels s'appuie le pic à deux têtes projettent à droite et à gauche deux chaînes de

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1859.

montagnes qui se recourbent autour de la plaine de Sainte-Marthe, abaissent par une succession de chutes gracieuses la longue arête de leurs cimes, et de chaque côté du port vont plonger dans la mer leurs hardis promontoires portant chacun une vieille forteresse ruinée. Ainsi la plaine semble soulevée entre les bras du géant Horqueta et doucement inclinée comme une corbeille de feuillage vers les flots éblouissans de lumière. Le promontoire du nord se continue par une chaîne sous-marine et se redresse au-dessus de l'eau pour former le Morillon et le Morro, îles rocheuses qui servent de brise-lames au port. L'ensemble du paysage enfermé dans cette enceinte est d'une harmonie indescriptible : tout est rhythmique dans ce monde à part, limité vers le continent, mais ouvert du côté de l'infini des eaux; tout semble avoir suivi la même loi d'ondulation depuis les hautes montagnes aux cimes arrondies jusqu'aux lignes d'écume, faiblement tracées sur le sable. Aussi qu'il est doux de contempler cet admirable tableau ! On regarde, on regarde sans cesse, et l'on ne sent point les heures s'envoler. Le soir surtout, quand le bord inférieur du soleil commence à plonger dans la mer et que l'eau tranquille vient soupirer au pied des falaises, la plaine verte, les vallées obscures de la sierra, les nuages roses et les sommets lointains, saupoudrés d'une poussière de feu, présentent un spectacle si beau qu'on cesse de vivre par la pensée et qu'on ne sent plus que la volupté de voir. Ceux qui ont eu le bonheur d'avoir sous les yeux ce paysage grandiose ne l'oublient jamais. Un de mes amis grenadins, auquel, avant d'aller à Sainte-Marthe, j'avais demandé quelques renseignemens, ne put me répondre que par un sourire de regret et par ce mot : hélas !

L'intérieur de la ville ne s'harmonise pas avec la magnificence de la nature qui l'environne. Sainte-Marthe est le premier établissement que les Espagnols aient fondé sur la côte-ferme grenadine, et, malgré l'ancienneté de cette origine, malgré son excellent port et son titre de capitale du Magdalena, malgré la splendeur que l'avenir lui réserve sans doute, elle compte au plus une population de quatre mille habitans. Les rues, larges et coupées à angles droits, comme celles de toutes les cités âgées de moins de quatre siècles, n'ont jamais été pavées; pendant les jours de forte brise, elles n'offrent à la vue qu'une perspective de tourbillons de sable où le passant n'ose pas s'aventurer. Les maisons sont en général basses et mal construites; dans les faubourgs, elles ne sont même que de simples cabanes en pieux et en terre; les toits en feuilles de palmiers sont peuplés de scorpions, d'araignées innombrables. En 1825, trois siècles après la fondation de Sainte-Marthe, un tremblement de terre renversa plus de cent maisons, lézarda la cathédrale et les quatre églises. Depuis

cette époque, les monceaux de briques rompues et de plâtras n'ont pas été déblayés, les ruines n'ont pas été consolidées, les lézardes bâillent de plus en plus; seulement le temps a décoré d'arbustes les murailles penchantes, et sur la haute coupole de l'Iglesia-Mayor tressé une verte guirlande toute bariolée de fleurs jaunes et rouges. Dans cette ville, encore aussi délabrée que le lendemain du tremblement de terre, je ne vis qu'une maisonnette neuve et les fondemens d'un édifice inachevé qui devait servir à un grand collége provincial. La demeure du plus riche commerçant de la ville, jadis véritable palais, n'offre plus, du côté de la mer, qu'un ensemble de ruines; des murs chancelans entourent le jardin rempli de débris amoncelés; des fûts de colonnes, des chapiteaux jonchent le sol; des arbres épineux croissent au milieu des pierres. Malgré ces traces du désastre de 1825, Sainte-Marthe est loin de produire sur l'esprit la même impression lugubre que Carthagène: les rues sont plus larges, les maisons que n'a pas renversées le tremblement de terre sont blanchies à la chaux ou peintes de couleurs gaies, et puis la nature est si belle qu'elle jette un reflet de sa beauté sur la ville tapie à ses pieds au milieu des arbres. Depuis le partage de la Nouvelle-Grenade en huit républiques fédératives, Sainte-Marthe a voté la construction d'un phare sur le Morro, établi plusieurs institutions d'utilité publique, fondé une école d'enseignement supérieur. Puisse-t-elle tenir à honneur de mériter son titre de capitale d'un état souverain!

Devant les maisons, au centre de la vaste courbe dessinée par la plage, s'élèvent les ruines d'un ancien fort dont les murailles à demi rongées s'émiettent pierre à pierre dans les flots envahissans. Les *bongos* de la Cienega, chargés de bananes, de poissons, de noix de coco, ancrent au pied de la forteresse, et c'est au milieu des blocs de pierre, sur le sommet des remparts, que les Indiens étalent leurs denrées. Les femmes de la ville, en général assez court vêtues, y viennent en foule chercher leurs provisions de la journée. Rien de pittoresque comme ce marché tenu en plein air, sur des murs qui surplombent la vague bleue.

Les grands navires d'Europe et des États-Unis mouillent à un kilomètre plus au nord, au fond même de l'anse et au pied du promontoire qui la protége contre les vents du nord et les vents d'est. La plage qui s'étend entre le port et la ville est bordée d'un côté par la mer, de l'autre par des salines quelquefois inondées. Le soir, elle sert de promenade à toute la population, et les piétons, les cavaliers, les voitures la parcourent en tout sens. La douane, un entrepôt ruiné, une jetée, quelques tentes de feuillage dressées au-dessus des ballots de marchandises, sont les seules constructions élevées sur le port, qui, loin d'apparaître comme un centre d'activité, semble plu-

tôt un lieu de plaisir. A tout instant du jour, des nageurs blancs et noirs plongent du haut de la jetée, s'ébattent comme des tritons autour des navires et changent l'eau bleue en une vaste étendue d'écume; les *sambos* oisifs restés sur la rive et les matelots appuyés contre le bordage des navires jugent des exploits des nageurs, et par de longs applaudissemens rendent hommage au plus habile.

Aussitôt après les premières heures de la matinée, consacrées au marché, les places et les rues de Sainte-Marthe perdent la physionomie affairée que leur avait donnée le concours des Indiens, et le *far niente* y devient aussi général que sur le port : les quatre ou cinq cents boutiques ouvertes à tous les coins de rue et offrant aux acheteurs une petite provision de bananes, de cassave, d'allumettes chimiques et de *chicha* se désemplissent; les habitans de Gaïra, de Mamatoco, de Masinga se retirent en caravane, poussant devant eux une longue procession d'ânes et de mulets. Alors les Samarios, restés en possession de la ville, commencent leur sieste, ou bien, s'asseyant au seuil des portes, conversent gaiement sur les incidens de la matinée, tandis que les *señoritas*, à l'extrémité des frais corridors, se bercent dans leurs hamacs suspendus aux colonnes des *patios*. A mesure que la chaleur augmente, les voix s'éteignent peu à peu, les insectes mêmes cessent de bourdonner : on dirait que la ville entière repose et s'alanguit sous une atmosphère de volupté. Le travail semble un effort inutile dans cet heureux climat, où la paix descend des montagnes vertes et du ciel azuré. Comment blâmer ces populations de s'abandonner à la joie physique de vivre lorsque tout les y invite? La faim et le froid ne les torturent jamais; la perspective de la misère ne se présente point devant leurs esprits; l'impitoyable industrie ne les pousse pas en avant de son aiguillon d'airain. Ceux dont tous les besoins sont immédiatement satisfaits par la bienveillante nature ne cherchent guère à réagir contre elle par le travail et jouissent paresseusement de ses bienfaits : ils sont encore les enfans de la terre, et leur vie s'écoule en paix comme celle des grands arbres et des fleurs. Souvent aussi la chaleur, sans être accablante à cause de la brise qui la tempère toujours, est tellement forte que toute activité devient fatigue, car Sainte-Marthe est située sous l'équateur météorologique du monde, et la température moyenne y est de 29 degrés centigrades. Quand les vallées et les plateaux de la Sierra-Nevada seront peuplés par des centaines de milliers d'agriculteurs, alors les Samarios, aujourd'hui si peu actifs, seront entraînés dans le grand tourbillon du travail, et le commerce aux bras immenses s'emparera de Sainte-Marthe comme il s'est emparé de tant d'autres villes tropicales qui s'endormaient aussi sous un ciel enchanteur. De nos jours, la capitale de l'état du

Magdalena ne fait guère que le commerce de transit : elle reçoit de l'étranger des cargaisons d'étoffes, marchandises peu encombrantes qu'on peut facilement expédier vers les marchés de l'intérieur; en échange, elle envoie en Angleterre une grande partie de l'or obtenu par les mineurs de l'état d'Antioquia, et en Allemagne quelques chargemens de tabac. Le total des importations et des exportations s'élève à environ 15 millions de francs par an. Qu'il serait facile d'augmenter cette somme, comparativement insignifiante, si l'on voulait s'adonner sérieusement à la culture du sol!

Comme tous les habitans de Sainte-Marthe, je me sentis moi-même dès les premiers jours enivré de cet air voluptueux et chargé d'aromes qui s'élevait de la plaine. Cependant mes heures ne se perdirent pas entièrement : bien accueilli dans toutes les maisons où je me présentai, je me fis des amis qui s'empressèrent de répondre à mes diverses questions avec une obligeance toute castillane; en me promenant sur la plage, je liai conversation aussi souvent que possible avec les pêcheurs indiens ou métis; de toutes les manières, je tâchai d'étudier sur le vif les mœurs, les croyances, les habitudes de la population. Pour connaître les principaux produits de la plaine, je n'eus qu'à errer le long des sentiers et à pénétrer dans les jardins, où l'on m'offrait des fruits de toute espèce à des prix d'une incroyable modicité. C'étaient des figues, des bananes de plusieurs variétés, puis des *nisperos* à la chair couleur de sang, des ananas, des papayes, des *ciruelas* ou prunes des tropiques, des *aguacates* (avocats), des *mangos* à l'odeur de térébenthine, des goyaves, le *marañon* ou pomme d'acajou, dont le parfum vaut à lui seul un festin, le *guanabano*, qui rappelle le goût des fraises dans le vin sucré, et tant d'autres productions exquises dont la nomenclature exigerait un dictionnaire en règle. Dans cette plaine fortunée et sur les pentes de ces montagnes où le soleil mûrit d'un même rayon les fruits les plus suaves de tous les climats, il ne serait pas difficile de redevenir frugivore comme nos premiers pères, et d'abandonner l'affreux régime de la chair et du sang pour celui des végétaux qui croissent spontanément du sein de la terre.

Sous nos tristes climats du nord, pendant la saison d'hiver, bien des actes de la vie causent une véritable souffrance. Le matin surtout, il faut presque de la force d'âme pour s'éveiller résolûment, prendre plaisir au ruissellement de l'eau glacée sur le corps, aux caresses mordantes de l'air extérieur qui fait une irruption soudaine par la fenêtre entr'ouverte. Combien au contraire le réveil est suave et délicieux dans les doux pays du midi, dans une plaine comme celle de Sainte-Marthe! Les vagues parfums des corolles qui s'entr'ouvrent viennent flotter dans la chambre, les oiseaux battent de

l'aile et gazouillent leurs mille chansons, l'ombre du feuillage se dessine sur la muraille blanche et joue avec les rayons naissans. On respire avec enivrement, on se sent renouvelé par cette atmosphère si douce, si fraîche, si vivifiante.

Dès le point du jour, les cavaliers et les piétons couvrent les chemins qui mènent au petit fleuve Manzanarès, ainsi nommé par les *conquistadores* en souvenir du ruisseau de Madrid, et chacun va choisir une anse ombragée pour y faire ses ablutions du matin. Le sentier que je prenais d'ordinaire passe à travers les jardins. Les hautes herbes en tapissent si bien les bords, les arbres pressés entrelacent si bien leurs branches en forme de voûte, qu'on pourrait se croire dans un immense berceau de verdure. Le soleil fait pénétrer çà et là une aiguille de lumière, et par de rares échappées apparaissent les feuilles en panache des cocotiers se balançant à dix mètres au-dessus des arbres du chemin. Les *ciruelas* jonchent le sol, les émanations des fleurs épanouies et des fruits mûrs se répandent dans l'air. Souvent on rencontre de jolies Indiennes passant au trot sur leurs ânes, et l'on échange le salut d'usage : « *Ave Maria! — Sin peccado concebida.* » Arrivés au pont du Manzanarès, monument remarquable dans son genre, puisqu'il est le seul de la province, mais se composant simplement d'un tablier en bois assez mal posé sur des culées déjà lézardées et penchantes, les groupes se séparent, chaque baigneur descend la berge en s'aidant des branches des caracolis ou des mimosas, et va s'étendre sur le sable micacé de la rivière, semblable à une mosaïque d'or et d'argent. A cette heure matinale, tous les oiseaux chantent, les essaims de moustiques ne tourbillonnent pas encore dans l'air, la chaleur du soleil n'a pas traversé l'épais branchage des arbres, et l'eau, à peine descendue des montagnes, garde encore la fraîcheur du rocher. Après quelques minutes de ce bain délicieux, on remonte sur la rive, puis on se disperse dans les jardins avoisinans. Telles se passent les matinées à Sainte-Marthe.

Une grande partie de la journée est employée à faire la sieste, du moins par les hommes, car les femmes, actives dans tous les pays du monde, n'interrompent que rarement leurs travaux de ménage. Quand la chaleur était trop forte pour me permettre une excursion le long du fleuve ou de la plage, il ne me restait qu'à m'étendre dans mon hamac, un livre à la main. La maison que j'avais louée pour la modique somme de vingt francs par mois était vaste, bien ombragée, entourée d'un beau jardin. Quelques jeunes gens, avides d'apprendre comme le sont sans exception tous les Néo-Grenadins, venaient converser avec moi et m'interroger avec la charmante liberté du pays; étranger à peine débarqué, je trouvais déjà

dans ma nouvelle patrie bien plus de sympathique affection qu'on n'en trouve d'ordinaire dans sa ville natale. Une chose qui me frappa d'abord, c'est la remarquable intelligence de tous les jeunes gens que je connus à Sainte-Marthe. Ils s'expriment avec une élégante facilité et s'élèvent naturellement à une éloquence quelquefois verbeuse, mais toujours entraînante. Outre l'espagnol, ils parlent en général une ou deux langues vivantes, le français, l'anglais, l'allemand ou le hollandais. Très curieux de tout ce qui vient de l'étranger, ils savent se procurer une certaine éducation superficielle qui leur permet de converser sur tous les sujets. Cette éducation, ils la doivent entièrement à eux-mêmes, car dans les écoles la discipline est complétement nulle, et pour agir sur les enfans il faut leur parler comme à des hommes libres. Les institutions républicaines ont donné dans tous les pays d'Amérique un tel ressort à la volonté que les enfans comme les hommes n'admettent plus l'obéissance. Pour se faire respecter, les professeurs doivent simplement prendre le titre d'ami, et, loin de faire usage de la moindre autorité, n'agir que par la douceur. En Louisiane, un directeur français ayant introduit dans son collége une discipline sévère, les jeunes gens se mutinèrent et brûlèrent l'établissement.

Chez ces enfans, si chatouilleux sur la question de leur dignité personnelle, le point d'honneur est heureusement très exalté et l'émulation peut leur faire opérer des prodiges. Il suffit de leur montrer de la confiance pour qu'ils cherchent aussitôt à la justifier par leur activité. En cela, les hommes de la Nouvelle-Grenade ne diffèrent nullement des enfans, et dès qu'ils sentiront leur honneur engagé à faire prospérer leur pays, à fonder des écoles, à ouvrir des routes, à cultiver leurs vastes territoires, il est certain qu'ils feront tout ce qu'il est possible d'attendre d'eux. Le point d'honneur est le principal levier avec lequel on pourra soulever ce peuple et le lancer dans la voie du progrès; c'est la grande vertu qui révèlera toutes les autres. Ces vertus sont nombreuses : si l'on peut reprocher aux Colombiens une certaine paresse morale, on ne peut nier leur intelligence, leur bravoure, leur affabilité et surtout leur modestie. Avec quelle grâce touchante ne rejettent-ils pas leur propre patrie dans l'ombre lorsqu'ils parlent de la France, qui pour eux est le représentant le plus glorieux des races latines!

Le jeune homme le plus remarquable avec lequel je liai connaissance s'appelait Ramon Diaz. C'était un mulâtre âgé de dix-huit ans à peine; il avait eu le temps déjà d'acquérir une instruction solide. En compagnie d'un voyageur européen, il avait étudié l'ornithologie et la botanique dans la plaine qui entoure la ville; après le départ de l'explorateur étranger, il avait continué ses recherches tout

seul. Aidé ensuite de quelques livres, il avait su rédiger pour son usage personnel des cours de philosophie, de littérature, de géométrie. Cependant la variété de ses connaissances ne lui avait pas inspiré la moindre ambition; il restait sans fausse honte dans la *tienda* de sa mère, où il vendait peut-être une quinzaine de bananes par jour. S'il était sans ambition, il n'était point sans orgueil, et savait bien que ce n'est pas la position sociale, mais la dignité personnelle qui fait la valeur de l'homme.

Ramon Diaz et ses amis n'étaient pas seuls à égayer mes journées; j'avais aussi d'autres visiteurs : le singe attaché à une longue corde, qui, las de se balancer à une branche, venait de temps en temps me donner une accolade; le perroquet, qui me récitait les noms de tous les enfants du quartier et s'interrompait souvent par le cri de *burro! burro!* (âne! âne!), appris sans doute des Indiens, qui encouragent ainsi leurs montures; la petite perruche verte, qui penchait la tête d'un air timide et câlin, comme pour demander un baiser, puis lustrait avec son bec ses ailes étendues, et gazouillait joyeusement quand je lui jetais les fruits rouges du cactus. Ainsi entouré d'amis, et d'ailleurs un peu affaibli par la chaleur, je ne pouvais consacrer toutes mes heures au travail. Cependant mes études, pour n'être pas austères, n'en étaient pas moins profitables. On peut apprendre aussi même en jouissant, et le balancement de mon hamac, les ombres des feuilles découpées sur le parquet à travers les colonnes de bois du *patio*, la vue de la coupole lézardée de la cathédrale se dessinant en violet sur le fond bleu du ciel, toutes ces choses servaient à graver irrévocablement dans mon esprit chacune de mes réflexions. Dans le silence du cabinet, surtout pendant les nuits froides et lugubres de nos pays du nord, celui qui cherche la vérité la découvre nue dans toute sa majesté sereine, et peut la regarder face à face sans que rien vienne troubler sa contemplation. Cette conquête a quelque chose d'héroïque; elle est certes la plus essentiellement humaine, mais elle est solitaire pour ainsi dire et n'emprunte sa poésie à rien de ce qui l'entoure. Au milieu de la nature tropicale, cette puissante magicienne qui embellit tous les objets, chaque pensée devient en même temps un tableau; les froides abstractions du nord s'harmonisent avec le milieu qui les environne, et souvent une idée attend pour pénétrer dans l'esprit qu'un rayon de soleil se fasse jour à travers le feuillage. Les âmes vibrent à l'unisson de la grande âme de la terre.

Avec la soirée viennent les bals et les promenades. Les joueurs de tambourin et de castagnettes se réunissent au coin des rues et improvisent des concerts que des enfans imitent de loin à grand renfort de chaudrons et de crécelles. Les jeunes filles se rassem-

blent chez celle de leurs amies qui célèbre sa fête patronale, et dansent autour d'un reposoir décoré de fleurs et de guirlandes; à côté de l'image de la patronne sont suspendus tous les objets précieux qu'on a pu trouver dans la maison : des colliers, des bracelets, des éventails, des pièces d'étoffe, de vieilles estampes françaises représentant l'ensevelissement d'Atala ou la mort de Poniatowski. Les ménétriers, jouant avec une espèce de furie leurs aigres ritournelles, sont juchés sur des meubles recouverts de pièces de calicot, et ne se reposent que d'heure en heure pour absorber à la hâte un verre de *chicha*. Entre qui veut, soit pour danser, soit pour goûter aux rafraîchissemens qui circulent aux frais de l'hôte et de ses *niñas*. La maison devient propriété publique, et cela tous les soirs jusqu'à l'anniversaire de la fête d'une autre jeune fille.

Grâce à la beauté des nuits, les promeneurs sont encore plus nombreux sur la plage que les danseurs dans les salles de bal. Ceux qui n'ont pas vu la splendeur des nuits tropicales ne peuvent se figurer combien sont douces les heures passées sous la lumière voilée des nuits équatoriales; ils ne savent pas jusqu'où peut s'élever la jouissance exquise de l'être physique caressé par la limpide atmosphère qui le baigne : tous les sens sont flattés à la fois, et chaque mouvement est si doux à faire qu'on pourrait se croire dégagé des chaînes de la pesanteur. Le ciel, où les étoiles scintillent avec une clarté quatre fois plus grande que dans la zone tempérée (1), est presque toujours libre de nuages, et l'on y peut contempler tout entière l'arche flamboyante de la voie lactée. La lumière zodiacale, que la plupart des astronomes américains prétendent être un anneau semblable à celui de Saturne, arrondit son orbe immense à l'occident; au sud, apparaissent comme des flocons de neige les nuages magellaniques, groupes de constellations aussi vastes que notre ciel et cependant perdus comme une vapeur dans l'infini de l'espace. A chaque instant, des étoiles filantes, beaucoup plus volumineuses en apparence que celles de nos climats et laissant toujours derrière elles de longues traînées de diverses couleurs, traversent le ciel dans tous les sens. Parfois on dirait les fusées d'un feu d'artifices; cependant je n'ai jamais entendu la moindre explosion. Cette circonstance, le nombre et le volume des étoiles filantes semblent donner un grand poids à l'opinion des savans qui ne voient dans la plupart de ces météores autre chose que la combustion spontanée des gaz échappés aux marécages. En effet, il ne fermente nulle part autant de matières putrescibles que dans les lagunes des forêts tropicales, et les gaz qui s'en élèvent constamment suffisent sans aucun doute à former de

(1) D'après Alexandre de Humboldt.

véritables nuages dans les régions supérieures de l'atmosphère.

Une chose contribue encore à augmenter l'influence presque enivrante des nuits tropicales sur l'organisme : les parfums des jardins et de la forêt. Les fleurs de chaque espèce s'ouvrent l'une après l'autre et versent dans l'air la senteur spéciale qui les distingue. Quelques-unes de ces odeurs, entre autres celle du palmier *corua*, font une irruption soudaine et envahissent brusquement l'atmosphère; d'autres, plus discrètes, s'insinuent avec lenteur et s'emparent graduellement des sens, mais toutes se succèdent dans un ordre régulier et produisent ainsi une vraie gamme de parfums. A l'imitation de Linné, qui proposait de construire une horloge de fleurs où les heures seraient marquées par l'épanouissement des corolles, MM. Spix et Martius, les célèbres explorateurs du Brésil, voulaient faire une horloge tropicale où chaque division du temps eût été indiquée par une odeur différente, s'échappant d'une fleur entr'ouverte comme la fumée s'échappe de l'encensoir.

II.

Après m'être installé à Sainte-Marthe, il me restait à faire quelques excursions à travers la plaine et dans les montagnes qui l'enferment de leur gigantesque amphithéâtre. Ma première course fut pour le promontoire qui borde du côté du nord les salines et le port de Sainte-Marthe, et dont les falaises abruptes commandent si fièrement les flots. Grâce à une ravine étroite ouverte par les eaux de pluie dans les rochers d'ardoise, je pus gravir, non sans peine, jusqu'à l'arête vive du promontoire, où m'attendait un spectacle magnifique. A mes pieds, du côté de l'est, se déployait le port de Taganga, plus ouvert, mais beaucoup plus vaste que celui de Sainte-Marthe, et cependant bien rarement visité, si ce n'est par une goëlette de contrebandiers ou une barque d'Indiens. Malgré mon désir de contempler plus longtemps les deux golfes si gracieusement arrondis de chaque côté de la chaîne étroite, la violence du vent me força bientôt à descendre un grand escalier de roches et à me tapir sur le sable dans une grotte défendue des vagues par des récifs en désordre. Le vent alizé se fait toujours sentir avec une très grande force à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer; à la surface même des vagues, il est retardé par la friction de l'eau sur laquelle il glisse, tandis que plus haut il n'éprouve aucune résistance et souffle avec toute son énergie : toujours les voiles supérieures des navires sont plus fortement gonflées que les basses voiles. Au moyen de petites hélices fixées sur les mâts, on pourrait mesurer l'intensité du vent à diverses hauteurs et refaire pour les courans

atmosphériques les calculs que l'ingénieur de Prony a faits pour les fleuves : on apprendrait ainsi à quelle hauteur au-dessus du niveau de la mer se fait sentir le maximum de force du vent alizé dans chaque saison et dans chaque latitude. Ce travail, qui, pour être complet et concluant, demanderait du reste de très nombreuses expériences, serait rendu plus facile par la régularité avec laquelle ce vent de la zone tropicale souffle sur les eaux; loin de se propager, comme les vents de nos climats, par une succession de bouffées violentes que séparent des intervalles de repos, la brise alizée se meut à travers l'espace avec une impulsion toujours égale: c'est un courant dont la vitesse ne change pas.

Ma seconde excursion fut plus longue et moins facile que la première. Il s'agissait de traverser à son embouchure le fleuve Manzanarès, de longer la plage jusqu'aux ruines du fort de San-Carlos et de gravir la montagne qui le domine. Rien de plus aisé en apparence; mais je comptais sans une république de chiens sauvages, qui avaient établi leur campement sur la rive gauche du fleuve, et ne laissaient pas sans bataille envahir leur domaine. A peine avais-je traversé la barre, longue levée de sable alternativement baignée par les eaux douces du Manzanarès et les eaux salées de la mer, que je vis cinq mâtins vigoureux se lever d'un bond des hautes herbes où ils étaient couchés et s'élancer vers moi, l'œil ardent, le cou tendu. En un instant, j'étais environné, et les cinq gueules furieuses s'ouvraient pour me dévorer, lorsque, me saisissant d'un morceau de bois échoué sur le sable, je cassai la mâchoire à l'animal le plus acharné. Ce fut un coup de théâtre; les mâtins s'arrêtent, remuent la queue en signe d'affection, et se couchent à mes pieds. Plus que tous les autres, le chien à la mâchoire pendante et ensanglantée me regarde avec une servile tendresse. Ce revirement soudain valut pour moi, je l'avoue, la lecture d'un long article d'histoire ou de philosophie. Que d'hommes, que de peuples se sont ainsi courbés sous la main qui les frappait! Combien d'esclaves n'y a-t-il pas en Amérique qui ont gémi sous le fouet du commandeur, qui n'ont jamais pu goûter les plus simples joies de la famille, et qui cependant aiment lâchement leurs maîtres, et sacrifieraient même leur vie pour eux!

Une demi-heure après, j'arrivais au fort de San-Carlos, dont les bastions se dressent sur un rocher en travers de la plage. Les murailles sont démantelées, les canons, exposés depuis plus d'un siècle à l'âpre vent de la mer, tombent par écailles rouilleuses, l'Océan s'est creusé des grottes dans les casemates. Rien de plus paisible que tout cet appareil de guerre ébréché par le temps; nulle part on ne peut mieux rêver qu'au pied de ces remparts qui depuis si long-

temps ont cessé de menacer les navires. Malheureusement, du haut du fort, on jouit d'une vue assez bornée, si ce n'est du côté de la mer, qui se déploie à l'occident dans toute son immensité, et l'on ne voit du côté de la terre qu'un étroit horizon de rochers et de cactus. Pour contempler dans toute sa beauté le panorama de la plaine, il faut se risquer sur les pentes très escarpées de la montagne au pied de laquelle a été bâti le fort. Les difficultés de l'ascension commencent à la base même du mont. Les roches ardoisées dont il se compose sont formées d'une masse très friable qui se désagrége sous le pied et roule en débris le long des escarpemens. Les seules plantes qui croissent dans les anfractuosités appartiennent à la famille des cactus, et sont hérissées de formidables épines; le sol même est tout jonché de ces dards acérés. Pour gravir à travers ces pierres qui cèdent sous les pas, où l'on court risque à chaque instant de perdre l'équilibre, il faut poser son pied avec la plus grande prudence entre les épines et insinuer délicatement son corps sous les troncs et les rameaux entrelacés des cactus. Un seul faux pas causé par une pierre roulante, un seul geste maladroit, et l'on peut s'aveugler ou se blesser grièvement en s'enfonçant dans les chairs comme des paquets d'épingles. Jadis les Espagnols de la Colombie plantaient aux abords de leurs forteresses des rangées de cactus, et ces fortifications végétales étaient plus difficiles à franchir que des murailles et des fossés.

Afin de mieux connaître l'aspect général de ces montagnes où je désirais m'établir, et me familiariser en même temps avec les dangers qu'elles offrent, je résolus de m'enfoncer dans la *montaña* (1) et de m'élever aussi haut que possible sur les flancs de la Horqueta. Quand je demandai quelques renseignemens sur cette montagne, on voulut me dissuader et m'effrayer par la description d'une foule de dangers imaginaires : on me parla de serpens et de tigres (jaguars); un Indien, fort en arithmétique, prétendit même qu'il y avait exactement une trentaine de ces animaux, quatorze mâles et seize femelles, rôdant sur les pentes de la Horqueta. Un autre m'affirma qu'il existait dans les vallées supérieures une tribu de sauvages qui avaient pour habitude d'assassiner les étrangers au moyen de flèches trempées dans le venin du *curare*. Un troisième soutint que les montagnes étaient enchantées, et que, parmi les naturels, d'habiles sorciers s'entendaient avec le diable pour garder l'entrée de leurs défilés. Celui qui franchit la première gorge, me disait-on, doit braver des torrens de pluie qui descendent du ciel en véritables cataractes. Si la force et le courage ne lui manquent pas, et

(1) Forêt vierge.

qu'il atteigne le second défilé, il est assailli par un ouragan de neige; si, malgré la tempête, il continue à gravir le roc, alors le diable en personne vient à sa rencontre et montre ses cornes au voyageur obstiné. Cette fable s'appuie sur un fond de vérité et peut donner aux gens superstitieux une vague idée de la superposition des climats sur les flancs des hautes montagnes. En effet, la Sierra-Nevada, posée comme une barrière gigantesque en travers du chemin suivi par les vents alizés, reçoit dans ses vallées toutes les vapeurs qui s'élèvent de la mer; l'après-midi, vers deux heures ou trois heures au plus tard, même pendant les deux saisons des sécheresses annuelles, alors qu'un impitoyable azur s'étend sur la plaine, l'orage éclate dans la sierra, et les vapeurs se précipitent en torrens de pluie dans les vallées inférieures, en ouragans de neige sur les pentes élevées. Plus haut encore s'étendent les *paramos*, plateaux déserts où ceux qui ne sont pas habitués aux courses de montagnes sont souvent pris de vertige; ce vertige, à quoi l'attribuer, si ce n'est aux maléfices du démon? Je craignais peu les sortiléges; mais en l'absence de guides je ne pouvais guère me flatter de découvrir seul les défilés praticables et les sentiers frayés par les tapirs à travers les fourrés. A Sainte-Marthe, pas un seul homme, blanc, noir ou sambo, n'avait pénétré dans la sierra jusqu'à la base de la Horqueta. Quarante jours avant mon arrivée, une dizaine d'hommes, munis de provisions et d'armes, étaient partis pour la montagne dans l'espoir d'obtenir du gouvernement une concession de 16,000 hectares de terres excellentes, promise à celui ou à ceux qui découvriraient un col facile par lequel on pourrait tracer un sentier jusqu'à la ville de Valle-Dupar, située en droite ligne à vingt-cinq lieues au sud-est; mais l'expédition, loin de franchir la crête de la sierra, redescendit par une vallée latérale au village de la Fundacion, près de la Cienega. Il est certainement incontestable que ces montagnes sont d'un très difficile accès; cependant on ne peut trop s'étonner qu'un sommet haut de plus de 4,000 mètres et se dressant à moins de quatre lieues de distance de Sainte-Marthe soit resté complétement inexploré jusqu'à ce jour. Les pics les plus élevés n'ont pas même reçu de noms, et personne n'a jamais su me dire quel était le San-Lorenzo, souvent cité dans les ouvrages de Humboldt. Je présume que ce grand voyageur désignait ainsi la Horqueta.

Ne pouvant trouver aucun Espagnol qui voulût me servir de guide, je me rappelai la promesse que j'avais faite à mon ami Zamba Simonguama et je résolus d'aller le visiter dans son village de Bonda pour me faire accompagner par lui dans la montagne. Je demandai naïvement où était situé Bonda, mais on me regarda d'un air étonné. « *No hay gente en la sierra* (il n'y a personne dans la

sierra). — Comment! les villages sont déserts? — *No, pero no hay gente, le digo, no hay que Chinos* (non, mais il n'y a personne, vous dis-je, il n'y a que des Chinois). » Doublement étonné par cette assertion contradictoire qui niait l'existence d'habitans dans les villages et affirmait en même temps que des Chinois s'y étaient établis, j'insistai pour avoir la clé de cette énigme, et j'appris que les habitans de la plaine, blancs et noirs, étaient seuls connus sous le nom de *gente* (gens); quant aux Indiens, ils n'avaient pas droit au titre d'hommes, ils n'étaient que des Chinois. Ce nom, de même que celui d'Indiens, évidemment imposé aux indigènes de l'Amérique par les premiers *conquistadores*, est une nouvelle preuve que les Espagnols étaient fermement persuadés d'avoir découvert les côtes orientales de l'Asie. Christophe Colomb croyait que les côtes de Veragua, près de Portobello, étaient à neuf journées de marche de l'embouchure du Gange. Pour lui, l'île de Cuba n'était autre que le Japon ou royaume de Cipango, la Côte-Ferme était une péninsule de la vaste et mystérieuse *Terra Sinensis*, et les Peaux-Rouges étaient des Chinois ou des Indiens. Dans l'embarras du choix, on leur donna les deux noms, dont l'un a été adopté en Europe, tandis que l'autre s'est perpétué dans le pays jusqu'à nos jours. Longtemps les fiers Castillans refusèrent le nom d'hommes aux indigènes et les traitèrent comme des bêtes brutes. Les nègres importés d'Afrique ne furent pas respectés davantage dans l'origine; mais, par suite des croisemens et de l'abolition de l'esclavage, le mélange entre blancs et noirs s'opéra graduellement, tandis que les Indiens restaient à l'écart dans leurs vallées montagneuses. Peu à peu les nègres et les mulâtres, avec leur outrecuidance naïve et la puissance d'assimilation qui les distingue, se sont rangés hardiment dans la *gente*, et laissent aux Indiens seuls la qualification dédaigneuse de *ninguno* (personne). Il va sans dire que nul ne fait cette distinction injurieuse dans les états plus civilisés de la Nouvelle-Grenade, sur les hauts plateaux, où les Indiens forment la plus grande partie de la population et sont depuis longtemps nés à la vie politique. Les tribus indiennes qui ne sont point encore fusionnées dans la masse du peuple et vivent à part dans leurs villages ou leurs *ranchos* sont les seules que les habitans des villes se permettent de traiter ainsi; elles forment tout au plus la vingtième partie de la population néo-grenadine.

Le désir de voir ces *Chinos* ne pouvait qu'augmenter mon ardeur pour l'excursion de la Horqueta. Mon ami Ramon Diaz s'offrit à m'accompagner jusqu'à Mamatoco, village indien situé à une lieue de Sainte-Marthe, sur la rive gauche du Manzanarès. Le large sentier qui mène à ce village traverse les jardins, longe au nord de la

plaine la base de la chaîne montagneuse, puis s'engage dans un défilé entre cette chaîne et quelques mamelons rocheux couverts de cactus. C'est par là que, pendant les fortes crues, le Manzanarès déverse ses eaux et menace la ville de Sainte-Marthe. Dans chacune de ses inondations, il apporte avec lui d'énormes quantités de sable qui recouvrent les chemins de leur masse mouvante et rendent la marche extrêmement pénible. Au-delà du fleuve, que l'on traverse à gué, la route devient excellente, et l'on atteint en quelques minutes le village de Mamatoco, longue rue bordée de cabanes et aboutissant à une petite place où s'élève une maison à fenêtres et à vérandah, appartenant au consul anglais.

Presque tous les Indiens, hommes, femmes et enfans, étaient occupés dans leurs jardins et dans leurs champs de cannes; la rue était déserte, et les seuls habitans du village semblaient être les vautours *gallinazos*, perchés sur les toits de feuilles de palmier. Rien de spécial ne me retenant à Mamatoco, je pris congé de Ramon Diaz après avoir demandé les renseignemens nécessaires, et je m'empressai de gravir le sentier montueux qui mène à travers les forêts à la belle vallée de Bonda. Mon ancien compagnon de voyage, Simonguama, me reçut avec une explosion de joie et courut appeler tous ses amis pour fêter avec eux ma bienvenue par une bouteille de *chicha*; ensuite il me servit un repas de fruits et de *pichipichis* (1), et me fit promettre de passer la nuit dans sa cabane. Pour m'en faire les honneurs, il me montra ses outils, ses instrumens et jusqu'à ses habits; mais il oublia de me présenter à sa femme, Indienne effarée, dont la chevelure en désordre flottait au vent comme une crinière de cheval. Jamais son mari ne lui adressait la parole; il se contentait de lui donner par signes des ordres qu'elle comprenait du reste admirablement, et s'empressait d'exécuter aussitôt. Devant les étrangers, la femme de l'Indien est toujours une esclave muette. D'où vient cet effacement absolu de l'épouse, lorsqu'elle voit pénétrer un tiers dans la cabane conjugale? Peut-être d'un raffinement de jalousie chez l'époux. Avec cette religion qu'il met en général dans tous ses actes, il considère sa femme plutôt comme une institution que comme une personne; elle est sa propriété par excellence, et pour mieux la sauvegarder, il ne veut pas même qu'elle soit admirée. Le musulman voile sa femme; plus jaloux encore, l'Indien l'abaisse systématiquement devant l'étranger : il en fait une esclave, lui défend la parole, presque le regard, lui ôte toute individualité et la supprime pour ainsi dire.

(1) Petits coquillages bivalves offrant une certaine ressemblance avec le *cardium esculentum*.

Mon titre de Français me valut un accueil empressé de la part de tous les Indiens invités par Zamba. Les pirates français, qui jadis écumaient la mer des Antilles et qui ont laissé tant de sanglans souvenirs sur les côtes de la Colombie et de l'Amérique centrale, n'en voulaient qu'aux frégates, aux plantations, aux villes espagnoles, et dans leurs expéditions prenaient souvent les Indiens pour compagnons de meurtre et d'incendie. De là sans doute cette popularité qui s'attache au nom de Français. Malgré moi, je devenais solidaire des anciens pirates de l'île à la Tortue.

De même que les autres tribus de la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe, toutes connues par les noms de leurs villages, Gaïra, Mamatoco, Masinga, Taganga, la tribu des Bondas descend de l'ancien peuple des Taironas, qui, lors de l'arrivée des Espagnols, cultivait les vallées et les pentes des montagnes jusqu'au pied même des glaces, et pouvait, dit-on, mettre plus de cinquante mille combattans sous les armes. Plus d'une fois il repoussa les Espagnols en bataille rangée, et la plage de Gaïra garde encore le souvenir d'une lutte terrible où toute une armée d'envahisseurs blancs fut exterminée jusqu'au dernier homme. Cependant les Indiens, attaqués de nouveau, durent à la fin céder devant la discipline et les armes à feu des Européens, et probablement ils ne doivent qu'aux retraites de leurs montagnes d'avoir en partie échappé au fer et à la flamme. Aujourd'hui les descendans des antiques Taironas sont dans un état de transition. Ils ne sont pas encore entrés dans le courant de la vie civilisée, comme leurs frères des états de Santander et de Boyacà, et cependant ils ne vivent plus dans la fière et sauvage liberté d'autrefois. Ils ne parlent même plus la langue de leurs pères, et depuis la guerre de l'indépendance, qui les a transformés en soldats et en citoyens, ils ont perdu le sentiment de la petite patrie locale pour se rattacher à la grande patrie grenadine. C'est dans ce nouveau patriotisme qu'est le germe de leur régénération future.

Les caciques des Indiens de la sierra n'ont jamais eu qu'une autorité librement consentie par tous les membres de la tribu; mais autrefois cette autorité décidait sur tous les procès, prononçait tous les jugemens d'une manière absolue et sans appel. Aujourd'hui les caciques ne sont en réalité que de simples juges de paix, et toutes les affaires importantes doivent être portées devant le tribunal de Sainte-Marthe. Simonguama l'avait appris à ses dépens. S'il eût été jugé dans sa tribu, il n'aurait certainement pas été condamné à la forte peine qu'il avait dû subir pour avoir pénétré de nuit dans la cabane d'un mulâtre de Mamatoco et l'avoir complétement pillée. Chaque peuple a sa morale : aux yeux des autres Bondas, Zamba

n'avait commis qu'une peccadille, et quand il revint du *presidio*, il n'avait rien perdu de sa dignité personnelle.

Malgré les apparences, la religion des Indiens de la sierra diffère également de celle des Samarios. Il est vrai qu'ils n'adorent plus le soleil : en général, ils ont même dans leur cabane une petite image de la Vierge fixée à un pieu par une épingle ou par un clou; mais ils ne sont pas catholiques pour cela. La sainte Vierge leur semble une bonne petite déesse, suffisante tout au plus à la protection du foyer, mais complétement impuissante au dehors de la cabane. Qu'ils franchissent le seuil de leurs portes, aussitôt ils voient les deux grandes pointes bleues de la Horqueta se dresser au-dessus des forêts et des pics. Cette double cime, c'est la grande, la redoutable déesse de toutes les tribus qui vivent sous son ombre; c'est elle qui arrache des nuages au ciel pour les ceindre autour de son front, c'est elle qui épanche les torrens de ses gorges et de ses vallées, elle qui mugit par la voix des orages; la plaine qui s'étend à ses pieds est fertilisée par ses pluies et par ses ruisseaux. N'est-ce pas à elle qu'il faut reporter tout hommage pour la croissance des plantes et pour la nourriture journalière? N'est-ce pas devant elle qu'il faut trembler quand elle lance la tempête dans les vallées qui l'entourent?

Depuis son retour des galères, Zamba Simonguama avait eu déjà le temps de se faire industriel et de monter une petite sucrerie. Pendant les quelques instans de répit que me laissait son hospitalité, trop empressée peut-être, je tâchai d'examiner en détail tous ses appareils de fabrication. De même que ceux de toutes les modestes usines de la sierra, ils se réduisaient à bien peu de chose; mais ils ne m'en semblèrent pas moins respectables comme le type originel des machines compliquées et savantes que l'on voit aujourd'hui dans les usines importantes d'Europe et d'Amérique. Un âne attaché à un manége fait tourner l'un sur l'autre deux rouleaux à engrenages de bois; un enfant introduit le petit bout de la canne à sucre entre les deux rouleaux, la canne est écrasée, et le *vin de canne* s'écoule par un tuyau de bambou dans une énorme calebasse où un second enfant, muni d'une calebasse plus petite, puise le jus pour le transvaser dans la marmite qui sert à la fois de *grande*, de *flambeau*, de *sirop* et de *batterie* (1). Cette marmite, soutenue par quelques briques, repose sur un fourneau creusé dans le sol, de sorte que, pour activer le feu, le chauffeur est obligé de sauter dans un trou de plus d'un mètre de profondeur. Toutes les vingt-quatre heures, on verse

(1) Noms des quatre chaudières dans lesquelles le vin de canne doit passer successivement avant d'être tiré.

le sirop de la marmite dans un baquet où il se fige lentement, puis on le découpe en *panelas*, petits pains rectangulaires qui forment avec les bananes la base de l'alimentation dans les provinces septentrionales de la Nouvelle-Grenade; il arrive souvent que des Indiens et des nègres se contentent de sucre à leurs repas. J'ai calculé que sur les côtes atlantiques de la Colombie chaque personne mange plus de cent cinquante kilogrammes de sucre par an. Dans aucun pays du monde, pas même dans les Antilles, la consommation de cette denrée n'est aussi considérable; nulle part aussi la canne n'est plus riche en sucre, et bien que les moyens d'extraction soient tout à fait primitifs, cependant le rendement du vin de canne en sucre cristallisé est d'environ seize pour cent.

La nuit venue, Simonguama, voulant me donner l'hospitalité en véritable *caballero*, fit déployer par sa femme une grande toile neuve tissée avec les feuilles fibreuses de l'agave; puis, montant sur un tronc de gayac qui servait alternativement de chaise et de table, parvint à hisser cette toile sur mon lit, espèce de claie fixée au-dessous du toit. Jamais peut-être un Indien n'avait montré pareil luxe, et je manifestais ma reconnaissance à Zamba lorsque tout à coup un scorpion long de près d'un demi-pied tomba d'un pli de la toile. Mes remerciemens expirèrent sur mes lèvres, et ce fut avec une véritable frayeur que je grimpai sur ma couche. Ma nuit fut assez peu comfortable, je l'avoue; il me semblait à chaque instant qu'un autre scorpion allait me plonger son dard dans les chairs. Le lendemain, en descendant du perchoir de cannes sauvages sur lequel j'avais si désagréablement passé la nuit à dix pieds au-dessus du sol, j'engageai Simonguama à m'accompagner à la Horqueta; mais il m'avoua ne pas connaître cette région des montagnes et n'avoir parcouru que les *sierritas* du voisinage. Il s'offrit en même temps à me conduire jusqu'à Masinga, village situé au sommet d'une terrasse très élevée d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la mer et sur la plaine de Sainte-Marthe. Il m'affirmait que là je trouverais facilement un guide. En effet, à peine eus-je adressé ma demande au *caporal* ou cacique des Indiens de Masinga, que celui-ci me présenta un jeune homme qui, disait-il, pourrait me mener « *en toda parte del mundo* » (dans toutes les parties du monde). Je me hâtai de conclure le marché avec ce guide incomparable, et nous partîmes aussitôt.

Pendant plusieurs heures consécutives, nous marchâmes à travers la forêt, sur le versant d'une vallée où nous entendions rouler un torrent, puis nous suivîmes un chemin frayé par les chèvres au milieu de pâturages, et vers deux heures de l'après-midi nous arrivâmes sur un plateau aride où se perdait toute trace de sentier. En face, bien au-dessus de nos têtes, apparaissait, bleue et sereine, la

double tête de la Horqueta, séparée de nous par un profond abîme; en nous retournant, nous pouvions encore apercevoir la plaine étalant sa ceinture verte autour du bassin tranquille du port. Le guide, qui jusque-là avait marché d'un pas ferme, donnait des signes d'inquiétude; il était évidemment arrivé au bout de ce monde qu'il connaissait si bien, et ce fut à mon tour de le conduire. Je montai d'abord sur un grand *peladero* (1), espérant pouvoir contourner du côté du sud la grande vallée qui s'étend au pied de la Horqueta; mais je vis qu'il fallait nécessairement franchir ce gouffre, et, choisissant pour descendre une gorge dont les pentes étaient couvertes d'un fourré de cannes épineuses, je descendis de mon mieux dans le lit du torrent. Les bords en étaient ombragés par une végétation tellement enchevêtrée que pour avancer il nous était souvent plus facile de nous glisser de branche en branche comme des singes que de ramper sur le sol. Après nous être déchiré les vêtemens, les mains et le visage, nous parvînmes à atteindre le plateau qui domine l'autre rive; mais, arrivés à la lisière de la forêt qui s'étend sur les pentes mêmes de la montagne, il nous fut impossible de franchir la barrière des troncs, des lianes, des parasites entrelacés. En même temps un orage menaçant se formait sur nos têtes. Il fallut bien céder aux plaintes de mon guide et me décider à faire ignominieusement volte-face. Ainsi qu'on me l'avait prédit à Sainte-Marthe, les sortiléges du diable l'avaient emporté.

Pour redescendre à Masinga, le chemin le plus commode me sembla le lit du torrent dont nous avions longé la vallée. Ce fut une descente pénible : pendant plus de deux heures, sous une pluie battante, il nous fallut bondir de degré en degré sur un immense escalier dont les marches sont des rochers et des troncs d'arbre jetés au hasard. Tous ceux qui sont habitués aux courses de montagnes savent que, pour descendre ainsi, il faut s'en remettre entièrement à son instinct et laisser se réfugier dans les membres l'intelligence qu'on a ordinairement dans la tête; réfléchir, alors qu'un pied s'arrête sur la pointe d'un roc et que l'autre se balance dans l'espace, c'est tomber, et tomber, c'est se fendre le crâne. Tantôt il faut sauter pardessus une branche d'arbre, tantôt ramper au-dessous, puis s'élancer sur un rocher au milieu de l'eau blanche d'écume, se tenir en équilibre sur le bord d'un précipice, appuyer son pied sur l'anfractuosité d'une paroi verticale et savoir se retenir à une branche de bois mort sans la briser, à une touffe d'herbe sans l'arracher.

Nous descendions ainsi, lorsque tout à coup je ressentis à l'œil une vive douleur; une guêpe du pays, la *conchahona*, dont j'avais par mégarde frappé le nid suspendu à une branche d'arbre, venait

(1) Monticule de roches dénudées par les agens atmosphériques.

de me percer la paupière. En quelques secondes, l'œil piqué était entièrement fermé, et l'autre ne laissait passer la lumière qu'à travers une fente étroite. Je n'y voyais plus qu'à peine, et je me laissais péniblement glisser de bloc en bloc, quand soudain je me trouvai dans l'eau jusqu'à mi-corps. Heureusement que les premières maisons de Masinga n'étaient pas éloignées; je m'y traînai péniblement à l'aide de mon guide, et j'allai chez le caporal réclamer l'hospitalité à laquelle ma qualité d'étranger me donnait droit. Mon hôte mit aussitôt une compresse sur mes yeux, me hissa sur la claie de cannes sauvages attachée aux poutres du toit; puis il s'empressa d'aller chercher le médecin-sorcier du village. Celui-ci, jeune encore et de plus haute taille que ne le sont en général les hommes de sa tribu, était d'une beauté rare; mais il laissait presque toujours errer son regard comme s'il rêvait : on comprenait à son air étrange, à sa démarche hésitante, qu'il vivait dans la solitude en communion avec la nature. Il me caressa longuement la figure comme les Indiens ont l'habitude de le faire à leurs malades, puis m'appliqua sur la paupière une feuille de *naranjito* (1). En peu de minutes, je me sentis complétement guéri.

III.

Pendant mon séjour de quelques semaines à Sainte-Marthe, j'avais déjà pu m'apercevoir qu'il me serait assez difficile de fonder une exploitation agricole telle que je l'entendais. Presque toute la plaine est divisée en parcelles d'assez médiocre étendue, appartenant à des métis et à des noirs qui cultivent eux-mêmes les arbres fruitiers et viennent tous les matins porter à la ville le produit de leur cueillette. Je ne pouvais guère penser à entrer en association avec l'un de ces agriculteurs, braves gens vivant sans aucune préoccupation de l'avenir, et passant leur vie, assez paresseuse d'ailleurs, en disputes au sujet des conduits d'irrigation, souvent accaparés au profit d'un seul. Quant aux vallées et aux pentes de la sierra, dont les terrains, d'une exubérante fertilité, suffiraient pour nourrir amplement un demi-million d'hommes, ils ont été concédés depuis longtemps à quelques grands capitalistes qui ne veulent ni vendre ni cultiver, et, dans le vague espoir d'une future colonisation entreprise sur une échelle gigantesque, refusent d'aliéner la moindre partie de leur immense territoire. Ils ne l'ont jamais visité, jamais ils n'ont essayé d'en parcourir les solitudes, ils en ignorent même la véritable étendue; mais du moins peuvent-ils chaque soir, en se promenant le long

(1) Arbuste dont la feuille ressemble à celle de l'oranger.

de la plage, contempler les montagnes bleues, les vallées pleines d'ombre qui leur appartiennent, et se dire avec satisfaction : Tout cet horizon est à moi !

Les pentes de la Sierra-Nevada faisant face à Sainte-Marthe sont les seules qui aient été monopolisées en prévision des immigrations futures; les autres versans et la plus grande partie de la chaîne centrale n'ont encore été concédés à personne par le gouvernement de la république, et tout colon sérieux peut s'y établir sans passer sous les fourches caudines d'un premier cessionnaire. Malheureusement ces régions sont tout à fait inaccessibles aux voyageurs partis de Sainte-Marthe, et, pour pénétrer dans l'intérieur même du massif de la sierra, il faut nécessairement choisir comme point de départ la ville de Rio-Hacha, ou les villages situés au midi dans la grande vallée du Rio-César. Je devais donc me résoudre à quitter cet Eldorado de la plaine du Manzanarès; mais afin d'en jouir aussi longtemps que possible, je résolus de compléter dans les environs de Sainte-Marthe mes études préliminaires sur l'agriculture des plantes tropicales.

A cette époque, les seules exploitations importantes du district étaient celles de San-Pedro et de Minca, appartenant toutes les deux au même propriétaire, señor Joachim Mier, le plus riche commerçant de la ville. San-Pedro est situé non loin de Mamatoco, entre le Manzanarès et son principal affluent, descendu des gorges de la Horqueta. L'eau, cet élément nécessaire des plantes, coule en murmurant dans les petits aqueducs ménagés le long des canaux de service; des arbres gigantesques croissant au bord du fleuve balancent leur feuillage d'un vert sombre au-dessus des vastes champs de cannes; dans le jardin, d'où s'échappent des parfums irritans, se montrent d'innombrables arbustes couverts de fleurs qui s'étalent en nappes ou ruissellent en cascades sur les branches inclinées; partout la nature fait son œuvre en mère généreuse et donne des produits magnifiques presque sans l'intervention du travail de l'homme. La ferme contraste assez péniblement avec la végétation exubérante qui l'environne. Les bâtimens d'exploitation sont en mauvais état; les cours sont dépavées; la machine à vapeur, toute détraquée, fonctionne rarement, et la plus grande partie du vin de canne est distillée et transformée en *chicha*. C'est à San-Pedro, dans une modeste chambre de la maison d'habitation, que mourut en 1830 le général Bolivar, accusé par ses concitoyens d'avoir attenté aux libertés de sa patrie et d'avoir gouverné en empereur la république dont on l'avait élu président.

Minca, ainsi nommée d'une tribu d'Indiens qui jadis habitait cette partie de la sierra, est l'une des plus anciennes plantations de café du Nouveau-Monde, et les produits en sont célèbres par toutes les

côtes de la mer des Caraïbes. Aussi les cafés de Cucutà, de la Sierra-Negra et d'autres provenances en usurpent-ils souvent le nom. Les étrangers qui font un séjour de quelques semaines à Sainte-Marthe ne manquent pas d'aller visiter Minca, et, malgré la fatigue d'une marche de cinq heures par des chemins raboteux, ne regrettent jamais cette excursion, la seule qu'on puisse faire sans danger dans la sierra proprement dite. Après avoir contourné l'usine de San-Pedro, on gravit successivement les pentes arides de plusieurs *peladeros*, puis on suit le bord d'une gorge profonde que l'on devine plutôt qu'on ne la voit, tant les arbres y sont pressés l'un contre l'autre. Quand, de l'étroit sentier où l'on est comme suspendu, on se penche pour regarder au fond de la vallée, on n'a sous les yeux qu'un abîme de feuillage, un mélange inextricable de troncs, de lianes et de feuilles. A peine voit-on briller un point blanc, un flocon d'écume qui indique le passage du torrent dont les cascades mugissent pourtant comme un orage. Bien au-dessus du sentier, les mêmes arbres dont on n'a pu distinguer au fond du gouffre les troncs cachés par un amas de feuilles entrelacent leurs cimes, et ne laissent passer à travers leurs branches qu'une vague et mystérieuse lumière. Le sol lui-même sur lequel on marche disparaît sous les plantes de toute espèce : on pourrait se croire perdu dans un océan de verdure. Il m'arriva même une fois de ne pouvoir aucunement me rendre compte du paysage environnant, il me sembla que je passais sur un pont de verdure jeté au-dessus d'un torrent dont j'entendais l'eau mugir à une grande profondeur; mais les arbres qui se dressaient à droite et à gauche étaient si bien enguirlandés de parasites en fleurs, les abords du pont étaient tellement embarrassés de hauts arbustes entremêlés, que je n'ai pu voir s'il était dû au travail de l'homme, ou s'il n'était autre chose qu'une arche de rocher percée par le torrent. On comprend que, dans une nature aussi fougueuse, le sentier soit très souvent oblitéré par la végétation, obstrué par des arbres abattus, raviné par des inondations soudaines; cependant à côté de ce chemin, dont les courbes et les zigzags changent tous les ans sous les pas des animaux et des piétons, on voit encore l'ancien chemin des Indiens Mincas, pavé de dalles de granit quelquefois longues de plus d'un mètre. Quand la pente de la montagne est très rapide, ces dalles sont disposées en marches d'escalier; le plus souvent elles sont posées à plat sur le sol incliné, et forment un pavé glissant sur lequel les montures n'osent s'aventurer, surtout en temps de pluie. D'ailleurs ce chemin ne tourne aucun obstacle, et gravit les collines escarpées, descend à pic dans les vallées, sans dévier de la ligne droite; on voit qu'il a été construit par une race de montagnards auxquels la fatigue était inconnue. Aujourd'hui il ne reste plus de ces Indiens que le nom et

cette route monumentale, à côté de laquelle les Espagnols n'ont su tracer qu'un sentier coupé de fondrières.

Du sommet d'un rocher escarpé que traverse le chemin, on découvre tout à coup la plantation de Minca, vaste clairière que la forêt environne de toutes parts de ses flots de verdure. Un pont jeté sur le torrent de Gaïra, puis une avenue d'orangers, conduisent à l'habitation principale, située à 600 mètres de hauteur, à mi-pente d'un contre-fort de la Horqueta, et dominant une gorge sauvage qui s'arrondit en demi-cercle au pied de la montagne. Malheureusement cette caféterie n'était pas mieux tenue que la sucrerie de San-Pedro. Les caféiers, plantés en quinconces, de trois en trois mètres, étaient couverts de mousse; de rares cerises mêlaient leur rouge éclatant au vert du feuillage; des herbes perçaient à travers le sol battu de l'aire où l'on étale les baies pour en faire sécher l'enveloppe. Les ouvriers semblaient beaucoup plus soucieux de faire la sieste que de sarcler les champs. Chose étonnante! dans cette plantation si fertile, où l'on n'a qu'à semer au hasard pour que la terre produise au centuple, où l'on pourrait faire croître dans le même verger tous les arbres fruitiers du globe, on n'a pas songé à défricher une partie de la forêt pour y établir une bananerie ou un jardin potager, et tous les matins il faut qu'une caravane de *peones* (1), d'ânes et de mulets aille chercher à Sainte-Marthe, à cinq lieues de distance, les provisions de chaque jour. Quand je me fus présenté moi-même au *capataz* Fortunato, le brave homme fut vraiment effrayé de mon arrivée inattendue, et put à grand'peine découvrir dans la plantation quatre bananes et une *panela* pour remplir envers moi les premiers devoirs de l'hospitalité. D'ordinaire les visiteurs apportent des vivres avec eux, afin de n'être pas réduits pour tout repas à quelques tasses de café.

La décadence de Minca date de l'abolition de l'esclavage. Avant cette époque, un grand nombre de nègres travaillaient, non point sous le fouet, car il était bien rare en Colombie que les esclaves fussent maltraités par leurs maîtres, mais sous une surveillance constante, une contrainte morale à laquelle il leur était presque impossible d'échapper. Ils donnaient tous les jours un travail presque gratuit, et que le maître fût présent ou éloigné, l'ouvrage ne s'en faisait pas moins dans la saison favorable, les produits se recueillaient au temps voulu, et l'argent payé pour les récoltes affluait régulièrement dans la caisse. Lorsque la liberté fut rendue aux esclaves, les maîtres se gardèrent bien de rien changer à leur système d'agriculture, et suivirent avec scrupule leurs anciens erremens : au lieu de se transporter dans leurs propriétés, d'y surveiller eux-

(1) Ouvriers, terrassiers, manœuvres.

mêmes le travail, ils se déchargèrent sur un *capataz* du soin de chercher des ouvriers, de régler les prix, et ils virent leurs rentes diminuer peu à peu. Dans un pays comme la Nouvelle-Grenade, où chaque homme libre peut avoir un domaine, où les exigences de la vie matérielle, réduites au minimum, ne demandent qu'un travail insignifiant, tout propriétaire doit, afin de prospérer lui-même, intéresser directement le travailleur à sa prospérité. Quelque temps après mon départ de Sainte-Marthe, M. Joachim Mier fit venir de Gênes une cinquantaine d'agriculteurs, avec lesquels il espérait refaire de Minca une propriété florissante. Ces Italiens passèrent dans le *far niente* le plus absolu les trois mois de leur engagement, puis aussitôt après se dispersèrent çà et là, travaillant, défrichant pour leur propre compte; la plupart se sont réunis sur le bord de la Cienega de Sainte-Marthe, dans un village de formation récente, la Fundacion. Là, près de cent familles européennes s'adonnent à la culture du tabac et des arbres fruitiers; dans l'espace de quatre ou cinq ans, sous la seule impulsion du travail libre, ce point est devenu le centre agricole le plus important des côtes de la Nouvelle-Grenade.

A mon retour de Minca, j'eus l'occasion de voir une fois de plus combien il est facile de s'enrichir par le travail agricole dans les régions montagneuses de la Nouvelle-Grenade. Au fond d'un vallon, j'aperçus un sentier latéral serpentant entre les tiges pressées des *bihaos* (1); je le suivis avec une certaine curiosité, et bientôt je me trouvai dans une clairière, devant un hangar réduit aux plus simples proportions, et consistant uniquement en un grand toit de feuilles de palmier reposant sur quatre pieux. Dans un hamac suspendu par de longues cordes aux poutrelles du toit se balançait un vieillard de fière mine, lisant paisiblement un journal. A côté de lui, deux *peones* dormaient sur des nattes; un mulet, attaché à un pieu du hangar, mâchait languissamment des épis de maïs; çà et là étaient épars des *machetes*, des selles, des vêtemens, des marmites, des assiettes; dans un coin, entre deux pierres noircies par la fumée, quelques charbons achevaient de s'éteindre. Au bruit que je fis en frôlant les feuilles de bihao, le vieillard se retourna, et, tout joyeux de voir un *caballero* étranger, s'empressa de se lever à demi dans son hamac, et m'invita courtoisement à me reposer à l'ombre de son toit. Dès que j'eus accepté son offre, il réveilla un de ses *peones*, fit tendre un second hamac pour moi, puis ordonna de rallumer le feu et de me préparer une tasse d'*aljenjibre* (2). Trop poli pour me ques-

(1) *Heliconia bihai*, bananier des singes. C'est une plante qu'au premier abord on ne peut s'empêcher de confondre avec le bananier.

(2) Boisson exquise et salutaire produite par l'infusion d'une racine de gingembre dans une eau fortement sucrée.

tionner sur le but de ma promenade, il se hâta de prévenir mes explications en me racontant lui-même comment il en était venu à s'établir ainsi dans un *rancho* perdu au milieu des forêts. Devenu héritier, depuis quelques mois seulement, d'un territoire de plusieurs lieues carrées, señor Collantes, frappé d'une inspiration soudaine, avait pris la résolution, bien étrange aux yeux de ses amis, d'aller cultiver une partie de son vaste domaine. Choisissant, près du chemin de Minca, un vallon abondamment arrosé et dépourvu de grands arbres, il y fit mettre le feu sur plusieurs points à la fois, et l'incendie, se propageant avec rapidité à travers les hautes herbes, forma bientôt une vaste clairière où se dressaient encore çà et là quelques troncs noircis. Deux ou trois jours suffirent pour que le *rancho* fût élevé au milieu des cendres; le hamac y fut suspendu, et señor Collantes s'y installa comme sur un trône. Sans se déranger de sa position horizontale, il surveillait d'un coup d'œil tous les travaux agricoles et indiquait du geste dans quelle partie du vallon ou des collines environnantes il fallait semer le tabac, planter les bananiers ou les cannes à sucre. Il prenait ses repas avec les ouvriers, buvait avec eux l'*aljenjibre* ou le café, et ne manquait jamais, bien avant le fort de la chaleur, de les rappeler pour la grande sieste. Tous les trois ou quatre jours, un *peon* allait à la ville chercher les journaux, les lettres et les provisions; une fois toutes les semaines, quelque ami ou bien un étranger allant à Minca venait rendre une visite au vieillard; celui-ci, vrai philosophe, n'en demandait pas davantage pour être heureux. Il était à l'abri de la pluie; son hamac et sa couverture lui tenaient lieu de tous les comforts que l'on croit nécessaires dans les villes; son journal lui apprenait ce qui se passait de par le monde; il voyait ondoyer sous la brise ses bananiers et ses cannes : que pouvait-il désirer de plus? D'ailleurs son entreprise devait immanquablement réussir, car ses dépenses étaient presque nulles, ses récoltes étaient vendues d'avance à un prix élevé, et il avait eu soin de s'assurer en tout temps le travail des *peones* en faisant d'eux ses associés.

Pour étudier la pratique de l'agriculture tropicale, j'aurais peut-être bien fait de demander à señor Collantes l'hospitalité pendant deux ou trois semaines; mais je préférai m'établir dans le voisinage de la ville, chez un jeune et intelligent Italien qui, depuis plus d'un an, possédait à une demi-lieue de Sainte-Marthe une *rosa* (1) où il cultivait les espèces d'arbres fruitiers les plus importantes et quelques plantes industrielles. Ce jeune homme, heureux de rencontrer un compatriote, car dans l'Amérique du Sud tous les Latins se disent frères, accueillit ma demande avec joie, et sous sa direction je me

(1) Rose : dans la Nouvelle-Grenade, on appelle ainsi les jardins et les vergers.

mis immédiatement à l'œuvre. Dans l'espace de quelques semaines, j'appris à reconnaître les diverses variétés de fruits et de semences; je plantai une rangée de bananiers, j'aidai à réparer une partie du canal d'irrigation, je m'essayai tant bien que mal à faire de la fécule de manioc, tout cela au grand ébahissement d'un sambo qui gagnait en maugréant ses quarante sous par jour, et ne pouvait comprendre qu'un homme dans son bon sens pût trouver quelque plaisir au travail. J'en prenais cependant beaucoup, et, pour faire encore mieux mon apprentissage, j'avais l'intention d'acheter un charmant jardin d'un hectare de superficie, situé sur le bord du Manzanarès et parfaitement arrosé. On me l'offrait avec sa maisonnette et tous ses arbres fruitiers pour la modique somme de 38 francs. J'étais sur le point de conclure le marché, lorsqu'en allant consulter mon Italien je le trouvai étendu sur son lit, le crâne fracassé; dans une rixe survenue après boire, un compagnon de bouteille lui avait asséné un terrible coup de bâton. Cette aventure refroidit mon zèle, et ne trouvant personne qui pût me servir de professeur à la place d'Andrea Giustoni, je résolus de ne plus différer mon départ pour la ville de Rio-Hacha.

Je pouvais choisir la voie de terre ou celle de mer : la première me semblait infiniment plus agréable; mais nous étions au commencement de la saison pluvieuse, et sans m'entourer d'une foule de précautions que je n'étais pas en mesure de prendre alors, il m'eût été impossible de faire transporter mes effets le long de la plage. D'ailleurs la course eût été horriblement fatigante. Les courriers de la poste, les seuls auxquels j'aurais pu demander de me servir de guides, font en trois jours le trajet de 175 kilomètres entre Sainte-Marthe et Rio-Hácha; cependant il n'y a pas même de chemin frayé d'une ville à l'autre, et il faut nécessairement suivre le bord de la mer entre l'eau bondissante et les hautes falaises dont le flot vient ronger la base. Souvent on doit saisir le moment précis où la vague se retire et courir en s'élançant dans l'eau jusqu'à mi-corps pour tourner l'extrémité d'un promontoire. Si l'on hésite un seul instant, la vague revient tourbillonner au-dessus du voyageur et le roule à travers les pierres éparses ou le broie contre la falaise. Vingt fleuves débouchent dans la mer entre Sainte-Marthe et Rio-Hacha. Pendant la saison des sécheresses, la plupart déversent leurs eaux dans une lagune marécageuse séparée de la mer par un cordon littoral; mais pendant la saison des pluies ils s'ouvrent à travers les sables de nombreuses embouchures toujours changeantes, et parfois les courriers, dans leur marche de trois jours, ont à traverser plus de cent bras d'eau courante. Lorsque ces fleuves ne sont pas très profonds, on peut suivre la barre marquée par la ligne blanche des brisans; mais, tout en marchant sur le sable qui cède sous les pas, il ne faut

pas oublier de donner à droite et à gauche des coups de *machete*, afin d'effrayer les monstres, crocodiles ou requins, qui pourraient rôder dans le voisinage. Si l'eau est trop profonde ou le courant trop rapide pour qu'on puisse la passer à gué, on s'attache solidement sous les bras deux outres ou *balsas*, afin de garder la tête et la poitrine hors de l'eau, et, le sabre à la main, on traverse ainsi l'embouchure. Pendant les deux premiers tiers du chemin, on ne trouve qu'un seul *rancho* où l'on puisse obtenir quelque secours en cas d'accident. Aussi l'administration a-t-elle choisi pour courriers de jeunes Indiens, marcheurs que rien ne lasse, et qui pourraient au besoin fournir la course entière sans se reposer un instant; à leur arrivée, ils semblent encore aussi frais qu'au moment du départ. Ils sont toujours au nombre de trois, afin de pouvoir intimider les jaguars; l'un porte sur le dos la malle des dépêches, le second est chargé du sac des provisions, au troisième sont confiées les armes et les outres. Chaque course est payée environ 20 francs.

Certain d'arriver à demi mort si j'essayais de suivre ces terribles marcheurs, je pris le parti plus sage d'aller par mer, d'autant plus que pour pénétrer dans l'intérieur de la sierra, comme j'en avais l'intention, je devais suivre plus tard la partie la plus intéressante de ce chemin. J'allai choisir ma cabine dans la goëlette *Margarita*, en partance pour Rio-Hacha, et je dis adieu à tous mes amis, puis à cette ville de Sainte-Marthe, si belle au milieu de ses jardins, à l'ombre de ses grandes montagnes. A peine avions-nous dépassé le Morro qu'elle disparut tout à coup comme un rêve, le plus beau que j'aie fait de ma vie, et la Sierra-Nevada, les promontoires et les îles furent cachés par des milliards de papillons blancs tourbillonnant autour de nous comme une immense trombe. Durant toute la traversée, ce nuage mouvant nous cacha le panorama de la chaîne, et pour abréger les heures, je fus forcé de recourir à ma petite bibliothèque. Quel ne fut pas mon étonnement en ouvrant mes livres, en apparence intacts, de les trouver presque entièrement évidés comme des boîtes dont on aurait enlevé le contenu! Pendant mon séjour à Sainte-Marthe, en l'espace de quelques semaines, les termites avaient tout dévoré, sauf les couvertures et les tranches, et de l'œuvre entière d'un philosophe célèbre il ne me restait plus que le titre imprimé en belles lettres majuscules.

Après une traversée de deux jours, nous arrivâmes dans l'après-midi en vue des escarpemens ou *barrancos* d'argile rouge qui prolongent à l'ouest la côte de Rio-Hacha, et le jour même je débarquai sur la longue jetée du port.

ÉLISÉE RECLUS.

SOUVENIRS

D'UN AMIRAL

LA MARINE DE LA RESTAURATION.

—

UNE CAMPAGNE DANS LA MER DU SUD.

I.

Le gouvernement de la restauration avait accueilli avec bienveillance les divers rapports que je lui avais adressés au retour de ma campagne sur les côtes des régences barbaresques (1). Il ne tarda pas à me confier une nouvelle mission, gage incontestable de sa sollicitude éclairée et active pour le développement de notre commerce maritime. J'allais cette fois rencontrer, non plus le concours, mais l'opposition à peine dissimulée de l'Angleterre, car si les intérêts politiques des deux pays ont été trop longtemps rivaux, les intérêts commerciaux l'ont été bien davantage, et ceux-ci, dans leur âpreté, sont les plus inconciliables et les plus exigeans de tous. A peine le vaisseau le *Centaure,* conduit de Toulon à Brest et complétement réarmé dans ce dernier port, eut-il été ramené en rade, que je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir pour la Mer du Sud. Les riches colonies qu'avait fondées l'Espagne dans ces contrées lointaines proclamaient l'une après l'autre leur indépendance, et la liberté du

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

commerce y succédait au monopole jaloux qui les avait exploitées pendant près de trois siècles. Le devoir de la France était de revendiquer sa part des avantages que promettait à l'industrie européenne ce nouvel état de choses. Les Anglais, fidèles à leurs traditions, avaient pris sur nous les devans. Ils dépeignaient la France comme un pays épuisé par des guerres continuelles, sans marine, sans finances, incapable de mettre en mer le moindre armement. Il importait de démentir ces bruits intéressés et d'assurer à notre commerce une protection sans laquelle nous l'eussions vu exposé à mille avanies. Jamais vaisseau de ligne français n'avait doublé le cap Horn. Le ministre des affaires étrangères, M. le baron Pasquier, d'accord avec le ministre de la marine, jugea qu'un vaisseau pouvait seul donner aux populations sur l'esprit desquelles nous voulions agir une idée convenable de notre puissance navale. La frégate la *Renommée*, qui avait accompagné déjà le vaisseau le *Centaure* sur les côtes d'Afrique, lui fut encore adjointe pour cette seconde campagne.

Sans la double usurpation qui proclama la déchéance de la maison de Bragance et fit momentanément descendre du trône d'Espagne les héritiers de Philippe V, l'on peut se demander si le Nouveau-Monde catholique aurait eu, comme le Nouveau-Monde protestant, sa révolution. Les colonies de l'Amérique du Sud ne songèrent à se gouverner elles-mêmes que le jour où l'étranger fut le maître dans la métropole. L'affranchissement les surprit à l'improviste. Leur éducation politique était tout entière à faire, et une révolution imprévue faisait tomber leurs lisières avant qu'elles eussent appris à marcher. Bien qu'une même impulsion animât tous les insurgés, bien qu'ils sentissent instinctivement que leurs causes étaient solidaires, nulle pensée d'unité ne parut présider à leurs efforts. Chaque soulèvement fut l'effet de souffrances ou d'ambitions locales, et l'Espagne vit ses possessions d'outre-mer se détacher l'une après l'autre de sa domination, en conservant la forme administrative sous laquelle elle les avait constituées. Entre ces diverses provinces, peuplées par la même race, la nature avait élevé des frontières qui les rendaient presque étrangères l'une à l'autre. Aussi chacune de ces possessions lointaines avait-elle eu, dès les premiers jours de la conquête, une existence distincte. Il était difficile qu'un lien fédératif parvînt à les réunir. Ce fut peut-être le rêve de quelques-uns des chefs de la révolution, ce fut surtout celui du plus éminent d'entre eux; mais la force des choses devait l'emporter sur de vaines théories, et le morcellement des nouveaux états n'a fait jusqu'ici que s'accroître.

Au moment où je reçus mes dernières instructions, vers le milieu

de l'année 1820, la lutte, terminée à l'avantage des insurgés sur les rives de la Plata et dans la province du Chili, n'était point encore engagée au Pérou; elle se prolongeait avec un acharnement incroyable dans la Colombie, mais sans grande apparence de succès pour l'Espagne. La cause de cette puissance gagnait au contraire du terrain au Mexique. En pareille circonstance, la neutralité la plus absolue était de rigueur, et le ministre en faisait le premier devoir de la mission que j'allais remplir; il me prescrivait d'assurer à notre commerce les garanties qu'exigeait l'instabilité du pouvoir dans ces états nouveaux, et m'invitait à recueillir tous les renseignemens propres à éclairer le gouvernement du roi sur l'avenir d'un mouvement qu'on ne voulait encore ni reconnaître ni désavouer. La tâche était délicate; je ne pouvais cependant qu'être flatté du rôle qu'on m'attribuait. Sans avoir l'importance des événemens qui préparèrent l'émancipation des États-Unis, l'insurrection à laquelle les colonies de l'Amérique méridionale durent leur indépendance n'en est pas moins le fait capital de la période qui sépare la chute de l'empire de la révolution de juillet. Il y avait donc un certain honneur à être choisi pour l'observer, il y avait aussi d'intéressans souvenirs à se promettre d'une semblable campagne.

Le 6 juin 1820, la brise s'étant élevée du nord-ouest, je fis signal à la division de mettre sous voiles. A huit heures du matin, nous étions par le travers de la chaussée de Sein. Les côtes de Bretagne avaient disparu. On oublie trop vite les angoisses du départ; si on se les rappelait dans toute leur amertume, il faut bien le dire, il n'y aurait plus de marins. Le vent avait successivement tourné au nord, puis à l'est; nous filions près de dix nœuds à l'heure. Penché sur le bastingage, je suivais des yeux ce sillage rapide, dont le murmure semblait moins parler d'éloignement que de prompt retour. C'est ainsi que l'espoir rentre insensiblement, et comme à son insu, dans le cœur du marin : espoir incorrigible, qui n'entrevoit jamais que des retours heureux!

Quatre jours après notre départ de Brest, nous étions devant l'embouchure du Tage. Les pilotes vinrent à bord, et nous allâmes jeter l'ancre au-dessus de la tour de Bélem. Le gouvernement avait voulu que nous pussions apporter au roi Jean VI, retiré depuis 1808 au Brésil, des nouvelles récentes de son royaume; celles que nous recueillîmes n'étaient pas de nature à réjouir le cœur d'un souverain. On connaît la situation admirable de Lisbonne : peu de villes ont offert le spectacle d'une plus grande opulence; mais l'éloignement de la cour et l'influence dominante des Anglais avaient depuis quelques années porté la plus funeste atteinte à la prospérité de cette

partie de la Péninsule. Le Portugal, à son tour, était devenu une colonie. En 1820, il avait deux métropoles, Londres et Rio-Janeiro. L'industrie nationale n'y existait pas même de nom. La beauté du climat, la richesse des productions agricoles ne faisaient que mieux ressortir la misère des habitans. Malgré sa profonde apathie, le peuple était mécontent; les troupes, mal payées et misérablement vêtues, se montraient animées du plus mauvais esprit. L'atmosphère était comme imprégnée de ces miasmes malsains qui précèdent les révolutions.

Nous ne nous arrêtâmes dans le Tage que quelques jours. Le 18 août, nous étions mouillés dans la rade de Rio-Janeiro. Le Brésil avait déjà pris rang parmi les grandes puissances commerciales. Ses exportations annuelles pour l'Europe s'élevaient en 1820 à 150 millions de francs; ses consommations d'objets européens ne dépassaient pas encore 60 millions, sur lesquels l'Angleterre comptait 40 millions pour sa part, la France 10, le Portugal et les autres nations réunies le même chiffre. Le principal objet d'importation ne venait pas d'Europe, mais de la côte d'Afrique. On sait que, par une clause spéciale, le Brésil avait obtenu le privilége de faire jusqu'en 1830 la traite au sud de l'équateur. Il se hâtait d'exploiter cette précieuse tolérance, et recevait chaque année des comptoirs portugais environ quatre-vingt mille nègres.

Pendant que l'Angleterre introduisait au Brésil des tissus de laine et de coton de tout genre, de la quincaillerie, et plusieurs autres articles de détail, la France y envoyait des farines, du beurre salé, des vins, des eaux-de-vie, des meubles, des soieries, et surtout des objets de mode. En vertu d'un traité conclu en 1810, les droits d'importation payés par les Anglais étaient de 15 pour 100 d'après les évaluations mêmes de leurs factures; ceux qu'il nous fallait subir se montaient à 24 pour 100, et n'avaient d'autre base que les appréciations arbitraires de la douane (1). L'état de notre commerce au Brésil, particulièrement à Rio-Janeiro, était tel alors que, sans la passion que montraient les Brésiliens pour quelques-unes de nos marchandises, sans l'élégance inimitable d'un certain nombre de nos produits, toute transaction nous serait devenue impossible. Il n'y avait point de temps à perdre pour obtenir la réforme d'une situation si préjudiciable à nos intérêts; j'en signalai l'urgence, et indiquai comme un des moyens qui pourraient le mieux assurer le succès des négociations l'apparition plus fréquente de nos forces na-

(1) C'est ainsi que, pendant mon séjour à Rio-Janeiro, deux harpes d'une valeur identique, l'une française, l'autre anglaise, acquittèrent, la première 450 francs de droits, la seconde 9 francs.

vales dans ces parages, où l'on s'était fait à la longue une trop mince idée de notre puissance.

Dès 1820, nos compatriotes témoignaient un grand penchant à émigrer au Brésil. La ville seule de Rio-Janeiro comptait, sur une population de cent trente à cent quarante mille âmes, trois mille Français, qui propageaient au Brésil le goût de nos produits; les capitaux qui pouvaient se former au sein de cette population laborieuse devaient refluer tôt ou tard vers la France. Ces émigrés avaient donc des droits incontestables à notre protection. Le roi Jean VI ne les voyait pas sans plaisir apporter dans ses vastes états leur industrie et leur activité; il daigna m'en donner lui-même l'assurance, lorsque je lui fus présenté avec les officiers de la division. Ce souverain débonnaire, qui n'aimait que le repos, et auquel le repos fut constamment refusé, se trouvait fort heureux au Brésil. La douceur de son administration le faisait aimer de ses sujets. Il n'avait pour toute armée qu'un cadre de seize mille hommes, dont la moitié tout au plus se trouvait sous les drapeaux. Il ne lui en fallait pas tant pour être à l'abri des insurrections dans un pays où sa présence était considérée comme un bienfait; mais il fallait que ces troupes fussent fidèles et que le vent de la révolte ne traversât pas l'Atlantique.

Nous prîmes congé du roi Jean VI dans les premiers jours de septembre, et le 13 du même mois nous appareillâmes de Rio-Janeiro pour continuer notre voyage vers le sud. Avant de me diriger sur l'embouchure de la Plata, j'avais résolu de m'arrêter dans la baie de Sainte-Catherine. Je savais que j'y trouverais un excellent mouillage, et j'attachais un grand intérêt à connaître les ressources que cette baie profonde pouvait offrir à nos croiseurs en temps de guerre. L'île de Sainte-Catherine, située par 27 degrés de latitude, presque à la limite de la zone tropicale, est séparée du continent par un détroit large au plus de deux ou trois lieues; elle présente une longueur de neuf lieues sur une largeur de deux lieues et demie. Les bords en sont généralement escarpés; l'intérieur, inégal, montueux, coupé par une infinité de ruisseaux, offre partout le spectacle de la végétation la plus vigoureuse. Le climat de Sainte-Catherine rappelle celui des fabuleuses Hespérides. La température y est douce, l'air sec et salubre. Le sol peut recevoir avec un égal avantage les productions des deux zones. La canne à sucre, le caféier, le bananier, l'ananas, le tabac, s'y cultivent à côté du pêcher et de toutes les plantes potagères de l'Europe. Le cotonnier seul n'y a jamais bien réussi; ses produits sont restés inférieurs en qualité à ceux du cotonnier de Bahia ou de Fernambouc.

Les habitans de Sainte-Catherine, lorsque je les visitai, n'avaient eu presque aucune relation avec les Européens. Un sol complaisant

fournissait sans peine à leurs besoins : ils ne lui demandaient pas davantage. Sur la lisière odorante d'un bois d'orangers, dont les fruits abandonnés jonchaient partout la terre, chaque famille se contentait de défricher un étroit espace de terrain pour y bâtir une modeste cabane et y semer un peu de blé ou de maïs. Des volailles, quelques bestiaux, et surtout les produits de la pêche, ajoutaient de faciles ressources à cette récolte. Le poisson, préparé et séché au soleil, était mis en réserve pour les mauvais jours de l'hiver. L'existence matérielle se trouvait ainsi assurée. Les vêtemens mêmes étaient tissés avec le coton indigène. Ces heureux insulaires sont originaires des Açores, qu'ils ont abandonnées pour fuir les exigences et les exactions de la métropole. Comme tous les peuples dont la vie est facile, ils sont doux, affables, hospitaliers. L'admirable climat de Sainte-Catherine n'a fait que fortifier une race chez qui le sang des Maures s'unit à celui des Germains. Les femmes sont généralement belles; les hommes ont le teint brun, les traits réguliers, les membres vigoureux et souples. Le gouvernement portugais n'avait pas encore établi d'une façon bien complète son autorité dans cette île. Le recrutement militaire y rencontrait surtout d'opiniâtres résistances. Les habitans se cachaient dans les bois pour échapper à un service qui leur était odieux. Un bataillon de huit cents hommes venait d'être envoyé de Bahia pour les faire rentrer dans le devoir; un fort avait été construit sur l'île, à l'entrée du goulet, et deux routes percées à travers la forêt assuraient les communications avec l'intérieur. La soumission prochaine des conscrits réfractaires était donc assurée.

S'il faut subir un joug, si l'on ne peut échapper à cette loi fatale, mieux vaut du moins le joug d'un pouvoir régulier que celui d'une tyrannie mobile et capricieuse. Le Brésil n'était certes pas en 1820 un paradis terrestre; mais les républiques que j'allais visiter étaient plus éloignées encore d'en présenter l'image. Le nouveau continent était à cette époque pour les âmes paisibles, pour ces bienheureux *pacifiques* dont parle l'Évangile, un séjour aussi peu enviable que les contrées les plus troublées de notre vieux monde. La vie, hélas! est partout un combat; en 1820, on eût pu ajouter... surtout en Amérique!

Les ports du Nouveau-Monde situés au sud de l'équateur, ceux même que baigne l'Atlantique, n'avaient été que rarement visités par notre marine. La jalousie commerciale nous en avait exclus avant la révolution; la suprématie de la marine anglaise nous en avait fermé l'accès tant qu'avait duré l'empire. Au Brésil, nous commencions à nous créer des relations fructueuses; j'avais pu m'en assurer pendant mon séjour devant Rio-Janeiro. Il me restait à savoir

quel accueil serait fait à notre commerce dans les états indépendans qui confinaient aux provinces brésiliennes. La plaine qui s'étend le long des deux rives de la Plata, de l'Océan jusqu'à Santa-Fé, est en général très fertile. Excepté le bois, tout ce qui subvient aux besoins ordinaires de la vie y croît abondamment. La véritable richesse de cette contrée consiste surtout dans les vastes pâturages où errent en liberté d'immenses troupeaux de bœufs, de moutons, de chevaux et de mules. Les exportations des provinces de la Plata se composent presque exclusivement de cuirs et de suif pour l'Europe, de viande boucanée pour le Brésil ou les colonies espagnoles. L'Europe, en retour, y envoie des soieries, des tissus de coton et de laine, des eaux-de-vie et des vins. Malheureusement la guerre civile avait décimé ces troupeaux, devenus tour à tour la proie de l'un et de l'autre parti. Les bestiaux commençaient à devenir rares sur les bords de la Plata. Le moment semblait donc peu favorable pour y nouer des relations commerciales. L'apparition de notre pavillon dans ce fleuve, où l'on était si peu habitué à le voir flotter, n'en devait pas être pour cela moins utile : elle rappellerait à tous ces partis, mutuellement acharnés à leur perte, que la France, sans vouloir s'immiscer en aucune façon dans leurs querelles, était bien décidée à ne pas souffrir que nos compatriotes ou leurs intérêts en fussent victimes.

Le 29 septembre 1820, je sortis de la baie de Sainte-Catherine et je me dirigeai vers l'embouchure de la Plata. Sur la rive gauche de ce fleuve, entre l'Uruguay et le cap Sainte-Marie, on rencontre les villes de Maldonado et de Montevideo; sur la rive droite, au fond du golfe immense dont Montevideo et Maldonado occupent l'entrée, s'élève la ville de Buenos-Ayres. Le 12 octobre, je mouillai devant Maldonado. Cette rade est complétement exposée aux vents du large. Un terrain inculte et sablonneux nous conduisit à la ville, distante d'un quart de lieue environ du rivage. Les rues, bien alignées et très spacieuses, étaient désertes. Les maisons, bâties en briques rouges, n'ont d'autre étage qu'un rez-de-chaussée; la plupart tombaient en ruines. Deux églises s'élevaient du milieu de ces masures. Dans l'une, dont la façade dégradée accusait un long abandon, on avait creusé de vastes fosses encore découvertes où gisaient entassés les cadavres des soldats tués pendant les derniers troubles. Cette ville, délaissée par ses habitans, avait un aspect sinistre. Je ne pus du reste m'y arrêter plus d'un jour. Au moment même où nous jetions l'ancre sur la rade de Maldonado, Buenos-Ayres venait d'être enlevé d'assaut par un de ces chefs de partisans qui se succédaient alors si rapidement au pouvoir; un pareil événement m'imposait le devoir de me rapprocher d'une ville où la fortune et la vie de nos

compatriotes pouvaient être en péril. Je portai mon pavillon sur la *Renommée*, dont le tirant d'eau, bien inférieur à celui du *Centaure*, devait me permettre de remonter, s'il le fallait, jusque devant Buenos-Ayres, et j'allai immédiatement avec cette frégate prendre le mouillage de Montevideo. Là, j'appris en quelques heures quelle était à peu près la situation politique du pays, quels partis le divisaient, quelles influences y exerçaient tour à tour leur ascendant.

Vers la fin de 1819, le parti français avait pris le dessus à Buenos-Ayres. La forme républicaine ne semblait promettre à ces provinces que de sanglantes discordes et d'interminables orages. Quelques personnes songèrent à demander à l'Europe un prince étranger. Des propositions furent d'abord adressées à notre gouvernement. Les autorités de Buenos-Ayres offraient sur les bords de la Plata un trône constitutionnel à M. le duc d'Orléans. Cette démarche n'eut aucun succès. Les vœux du congrès, secrètement consulté, parurent se réunir alors sur le prince de Lucques. Tout était préparé, les conditions faites. Ce plan aurait obtenu bientôt l'approbation unanime du pays, lorsqu'une indiscrétion éveilla l'attention de nos éternels rivaux. Les Anglais, avertis, n'hésitèrent pas à déjouer cette prétendue intrigue par une révolution; ils unirent leurs efforts à ceux de quelques mécontens, et parvinrent à renverser le directeur Puyredon en prêtant leur appui à Saratea, son ennemi personnel. Ce fâcheux antagonisme, qui se révélait entre l'Angleterre et la France sur un terrain où les intérêts directs des deux nations n'étaient pas en jeu, ne montrait que trop l'inanité des espérances qu'aurait pu faire naître dans mon esprit la campagne que je venais d'accomplir, il y avait à peine quelques mois, de concert avec le vice-amiral Freemantle. Il devrait cependant répugner aux instincts généreux de deux puissans peuples de sacrifier toujours le bonheur et la tranquillité des états secondaires aux préoccupations de leurs jalouses querelles.

Montevideo avait été occupé par des troupes portugaises; Puyredon s'y réfugia. A partir de ce moment, l'anarchie fut complète dans la province de Buenos-Ayres. Tous ceux qui purent rassembler quelques forces aspirèrent au gouvernement et se firent entre eux une guerre acharnée. Enfin, le 4 octobre 1820, un ami de Puyredon, Martin Rodriguez, fut proclamé gouverneur-général par les électeurs des provinces; il parut devant Buenos-Ayres à la tête de quatre mille hommes, et l'enleva le jour même de vive force. Près de quatre cents personnes furent tuées ou blessées dans cet assaut. Rodriguez montrait une grande sévérité. Quelques individus avaient été condamnés à mort; contre un plus grand nombre, la peine de l'exil avait été prononcée. Montevideo voyait accourir en foule les émigrés et les proscrits. Une telle rigueur faisait penser que cette révolution serait

la dernière. Les précédentes avaient eu lieu sans effusion de sang, et la succession rapide de pareilles crises avait accrédité l'idée qu'on pouvait parvenir sans danger au pouvoir : encouragement certain pour les ambitieux et les fauteurs de troubles. Grâce à l'avénement de Martin Rodriguez, partisan, je l'ai dit, de Puyredon, notre partisan lui-même, la présence du pavillon français devant Buenos-Ayres était devenue inutile. Dans l'état de fermentation où se trouvait le pays, elle n'eût pu que compromettre le petit nombre de Français qui ne s'étaient pas encore réfugiés à Montevideo. Les *indépendans*, — tel était le nom qu'avaient pris les républicains de la Plata, — se montraient avant tout fort jaloux des Européens, dont la supériorité blessait leur orgueil; ils se fussent à l'instant réunis contre le pouvoir soupçonné de pactiser avec eux. Tant que l'ordre ne serait pas mieux affermi dans ces malheureuses provinces, la France n'avait rien à en attendre. L'instabilité du gouvernement rendait toute négociation souverainement dangereuse. Le chef qui eût accordé à notre commerce quelques conditions favorables n'aurait pu en garantir l'exécution : cet avantage illusoire fût devenu pour ceux qui en auraient été l'objet un tort impardonnable aux yeux de son successeur.

Pendant que la guerre civile exerçait ses dévastations sur la rive droite du fleuve, à Montevideo on jouissait d'une tranquillité relative. Seul, le général Artigas tenait encore la campagne avec une armée de pillards et d'assassins, qu'il continuait à recruter par la violence. C'était pour éloigner ce bandit redouté que le gouvernement de Buenos-Ayres, au temps du directeur Puyredon, s'était prêté à l'occupation de la province de Montevideo par les Portugais. Malgré la tranquillité que la présence de ces troupes étrangères procurait aux habitans, l'inimitié des deux races n'en subsistait pas moins. On ne pouvait douter que, si les *indépendans* de la Plata parvenaient jamais à s'entendre et à fonder un gouvernement plus stable et plus régulier, le premier usage qu'ils feraient de leur puissance serait d'expulser les Portugais d'un territoire où ils ne souffraient leur présence qu'à regret. Quant à l'Espagne, elle devait renoncer à toute domination à Buenos-Ayres comme à Montevideo. En déployant un peu plus de vigueur cependant, cette puissance, dans les premières années qui suivirent la paix de 1815, eût pu sauver encore ses possessions d'outre-mer. C'était avant tout sur les rives de la Plata qu'il importait de se maintenir. Il fallait commencer par rétablir l'ordre dans les provinces qui avaient les premières donné l'exemple de la sédition. Une armée de sept ou huit mille hommes y eût suffi quand le pays, déchiré par des querelles intestines, était incapable d'organiser la moindre résistance. Les habitans des villes

auraient vraisemblablement accueilli avec une secrète sympathie des efforts dont le succès eût assuré le prompt rétablissement de l'ordre. On n'aurait eu contre soi que les gens de la campagne. Ceux-là malheureusement avaient fait l'essai de leur force. C'était de cette classe ignorante et grossière que les ambitieux se servaient pour repousser toute idée d'accommodement avec l'Espagne et pour se disputer le pouvoir.

L'instinct du *self-government*, il faut bien le reconnaître, n'a pas été départi à tous les peuples aussi largement qu'aux Américains du Nord. Il est des peuples éternellement enfans qui semblent demander une éternelle tutelle. Il y avait donc autant de patriotisme que de sagesse dans le projet qu'avaient fait échouer les menées des Anglais. « Nous ne pourrions, me disaient à Montevideo les partisans d'un gouvernement monarchique, ajouter aucune foi aux offres des Espagnols. Leur gouvernement n'est pas plus stable que le nôtre, et ce qu'il nous promettrait aujourd'hui serait désavoué demain. Nous voulons être une nation; mais il nous faut à la tête de l'état un homme d'un grand nom qui nous assure de solides alliances, et dont la considération personnelle décourage les espérances des factieux. » Les années qui ont suivi le passage de notre division dans la Plata ne se sont que trop chargées de prouver à quel point ce raisonnement était juste. Le Brésil a vu sa prospérité grandir de jour en jour; la république argentine semble avoir banni à jamais la paix de ses rivages. Je ne suis pas plus qu'un autre insensible aux charmes de la liberté; mais je ne crois pas qu'un honnête homme puisse se sentir véritablement libre dans un pays qui ne connaît plus le respect des lois.

II.

Le 18 novembre 1820, nous étions prêts à reprendre la mer. Nous quittâmes le mouillage de Maldonado par une belle matinée de printemps, car, au sud de l'équateur, le mois de novembre, c'est le mois de mai de nos contrées. Dès que nous eûmes traversé la vaste et dangereuse embouchure de la Plata, nous fîmes route sous toutes voiles vers le sud, pour doubler le cap Horn et entrer dans l'Océan-Pacifique. Je m'éloignai sans regret d'un pays où tout me rappelait que vingt longues années s'étaient écoulées depuis le jour où je l'avais visité pour la première fois. Vingt années sont beaucoup dans la vie d'un homme; elles ne sont rien dans la vie d'un pays. Malheureusement ces vingt années renfermaient une révolution, et par les ruines qu'elles avaient entassées, elles avaient fait aux malheureuses provinces de la Plata une décrépitude précoce. J'allais retrouver, il est vrai, sur la rive occidentale du continent

américain d'autres colonies en voie de transformation; mais là du moins je n'aurais pas à repousser sans cesse comme un fantôme importun quelques-uns des plus chers souvenirs de ma jeunesse. Les ruines, si j'en rencontrais, ne seraient pour moi que les débris d'un passé inconnu. Je me trouverais d'ailleurs en présence de républicains encore occupés à conquérir leur indépendance. C'est une heure favorable aux états naissans. La période délicate dans tout enfantement politique, c'est celle où les partis, n'ayant plus rien à craindre de l'ennemi commun, s'abandonnent sans réserve au besoin de se haïr et au bonheur de se déchirer.

Le 9 décembre, nous étions par le travers du cap Horn. Nous n'avions pas un seul malade, et nos équipages avaient conservé toute leur gaieté. Des jours sans nuits étaient un spectacle nouveau pour nos jeunes marins, qui les passaient presque tout entiers à danser sur le gaillard d'arrière. Je leur fis annoncer qu'ils étaient sur le premier vaisseau français qui eût doublé le cap Horn. Avec des équipages tels que les nôtres, il ne faut jamais négliger de faire appel à l'amour-propre : c'est un moyen de leur faire supporter sans murmure bien des fatigues et bien des misères. Des vents d'ouest-sud-ouest nous obligèrent à remonter vers le sud, jusqu'au 60e degré de latitude. Le froid était devenu très rigoureux. Nos marins n'avaient pas les chauds et comfortables vêtemens des baleiniers; ils souffrirent beaucoup, et plus d'un eut les pieds gelés.

Doubler le cap Horn est devenu un jeu depuis le temps de l'amiral Anson. A cette époque même, ce n'était pas une action aussi hardie que bien des navigateurs ont voulu le faire entendre. Chaque saison a pour cette navigation ses avantages. L'hiver, on a des vents moins constamment contraires; l'été, on est favorisé par la longueur des jours. Le récit fort intéressant que nous a laissé lord Anson des épreuves de son long voyage fut notre seul guide dans le passage du cap Horn. Ainsi que l'illustre amiral anglais, nous éprouvâmes de fréquens coups de vent interrompus par de courts intervalles de calme, et nous ressentîmes l'effet des courans qui l'avaient entraîné dans l'est. Nous passâmes en vue de Valdivia sans nous y arrêter. J'ignorais si ce port était propre à recevoir des vaisseaux, car je n'avais emporté de France aucun plan des côtes du Chili, et depuis notre départ de la Plata nous faisions un véritable voyage de découvertes. Le 30 décembre, nous donnâmes hardiment et à tout hasard dans la baie de La Conception. Ce port est sans contredit le meilleur et le plus sûr de la côte du Chili. C'est le seul qui, en toute saison, puisse offrir à une escadre les moyens de se réparer, de remplacer son eau, son bois, et de se procurer à des prix modérés les rafraîchissemens nécessaires. M. de La Pérouse

avait visité avant nous la province de La Conception : la relation de ses voyages en contenait une description très détaillée; mais la guerre avait rendu méconnaissable cette heureuse et florissante partie du Chili. La Conception ne présentait plus en 1820 que le spectacle douloureux d'une ville saccagée plusieurs fois par l'ennemi. Les campagnes abandonnées restaient sans culture, et le commerce avait déserté des rivages où il ne trouvait plus ni profits ni sécurité. Aussi la population de La Conception, qui, au moment du passage de La Pérouse, s'élevait à quinze mille âmes, se trouvait-elle déjà réduite en 1820 à huit mille habitans.

Bien que le parti des indépendans eût remporté des victoires décisives, la guerre civile n'était pas complétement terminée dans les provinces du Chili. Les habitans des montagnes, dirigés par les moines, qui avaient conservé sur leur esprit une très grande influence, combattaient encore pour la cause royale. A leur tête marchait un Chilien, le fameux Benavidès, à qui la connaissance parfaite du pays donnait pour cette guerre de partisans de très grands avantages. Les royalistes du Chili se battaient en héros et mouraient en martyrs. S'ils avaient le malheur de tomber dans les mains de l'ennemi, ils réclamaient pour toute faveur qu'on leur laissât le temps de prier pour le roi; leur prière achevée, ils s'offraient d'eux-mêmes au coup mortel : ne demandant point de merci, ils n'en accordaient pas. Bien souvent les indépendans avaient proposé des échanges de prisonniers; ces offres avaient été repoussées avec dédain. Il y avait seulement quelques mois que Benavidès s'était emparé de La Conception. Le général Freyre, qui commandait au nom de la république dans la province, avait dû se retirer avec les milices et le peu de troupes restées disponibles dans la ville voisine de Talcahuana, située à l'entrée de la baie. Le 25 novembre 1820, il avait fait une sortie et engagé une action qui n'avait pas duré moins de deux jours. Les royalistes avaient été complétement battus; ils avaient laissé sept cents hommes sur le champ de bataille et trois cents prisonniers au pouvoir du vainqueur.

Si la métropole avait réussi à armer en faveur de sa cause quelques bandes de paysans fanatiques, le Chili avait trouvé dans les peuplades sauvages qui vivent au-delà du Biobio des alliés dont le concours avait une bien autre importance. Depuis la conquête du Nouveau-Monde, ces peuplades, connues sous le nom d'*Araucanos*, avaient toujours été les ennemis les plus acharnés des Espagnols. Elles combattent à cheval. Leurs armes sont la lance, l'arc, la fronde, le *lasso* et les boules. Il n'est pas sur le continent de l'Amérique de cavalerie qui puisse résister à celle des Araucanos. Avant de charger, ces Indiens dénouent leur chevelure et la laissent tomber autour de

leur tête de manière à s'en couvrir jusqu'à la ceinture. Un cri aigu donne le signal de l'attaque. Tous fondent à la fois sur l'ennemi, se faisant avec une incroyable adresse un bouclier du corps de leurs chevaux; ils évitent ainsi la première décharge des armes à feu. Leur choc est terrible, et les renforts continuels qu'ils reçoivent les empêchent de sentir leurs pertes. Gagnés par les indépendans, les Araucanos fournirent à l'armée chilienne quatre mille cavaliers aguerris. Chaque jour diminuait donc les chances que pouvait avoir conservées l'Espagne de rétablir son autorité dans ces colonies lointaines; mais tant qu'il restait à cette puissance un pied sur le continent américain, les colons émancipés pouvaient craindre quelque brusque retour de fortune. Affranchi par les secours qu'il avait reçus de Buenos-Ayres, le Chili devait au soin de sa propre sécurité de tenter à son tour l'affranchissement du Pérou. Une expédition considérable venait de partir de Valparaiso et de La Conception, se dirigeant vers la rade de Lima. L'œuvre d'émancipation semblait approcher de son dénoûment, et tout me commandait de redoubler de circonspection.

Les Chiliens sont naturellement hospitaliers, et de notre côté nous accordons facilement notre sympathie aux étrangers, surtout à ceux qui ont arboré l'étendard de la révolte. Une grande intimité ne tarda donc pas à s'établir entre les officiers de nos bâtimens et les habitans de La Conception. C'était à qui, parmi ces derniers, obtiendrait l'honneur de recevoir sous son toit un des compatriotes de La Pérouse. Le souvenir de l'illustre navigateur était encore vivant dans cette ville, qu'il avait visitée en 1785. Des vieillards, des mères de famille, qu'un pareil souvenir rajeunissait de près de quarante ans, se plaisaient à nous montrer l'endroit où les marins de la *Boussole* et de l'*Astrolabe* avaient dressé leurs tentes. Mes relations officielles avec le général Freyre prirent aussi, et presque malgré moi, un degré inusité de confiance. Ce général était alors âgé de trente-quatre à trente-cinq ans. Il passait pour habile politique et avait en mainte occasion donné des preuves incontestables de bravoure personnelle. La douceur et la générosité de son caractère le faisaient aimer de tous les Chiliens. Il m'engagea vivement à ne pas poursuivre mon voyage sans toucher à Valparaiso. Cette relâche me mettrait, disait-il, en rapports directs avec le président O'Higgins, et m'éclairerait pleinement sur la véritable situation du pays.

Je cédai à ces instances; mais, lorsque j'arrivai à Valparaiso, le 14 janvier 1821, ce fut à Santiago même, à Santiago, siége du gouvernement et capitale de la république du Chili, que le gouverneur don Luiz de la Cruz essaya de m'entraîner. Il avait reçu l'ordre de m'accompagner en personne; des voitures devaient être mises à ma

disposition, et, par l'ordre exprès du suprême directeur, un hôtel était préparé pour me recevoir. Je n'étais pas homme à commettre une si lourde faute. Ce voyage, auquel on voulait donner tant d'éclat, eût été représenté comme une reconnaissance tacite des droits de la république. La France, il faut en convenir, aurait eu mauvaise grâce à prendre sur ce point l'initiative; elle était l'alliée de l'Espagne, et ne pouvait donner à l'égard de cette puissance l'exemple des mauvais procédés. Je me sentais sur un terrain glissant, où le moindre faux pas pouvait avoir les plus graves conséquences. Loin de vouloir trancher du diplomate, je jugeai à propos de me renfermer plus que jamais dans mon rôle d'amiral. Je refusai nettement de faire le voyage auquel on m'invitait d'une façon si pressante. Tout ce que je pus promettre, ce fut d'attendre quelques jours encore à Valparaiso l'arrivée du directeur suprême, dont le général Freyre m'avait fait espérer la visite; mais le directeur, justement soucieux de sa dignité, resta à Santiago.

On tenait cependant à savoir ce que j'étais venu faire sur les côtes du Chili. La question était trop naturelle pour que je pusse m'en montrer blessé. Le ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, don Joachim d'Echaveria, fut chargé de me la poser avec tous les ménagemens dont les chancelleries se sont de temps immémorial fidèlement transmis le secret.

« Le gouvernement chilien, m'écrivit don Joachim, s'attendait à être fidèlement instruit de l'objet que s'est proposé sa majesté très chrétienne en vous envoyant dans ces parages. Ce n'est que par un avis du gouverneur de La Conception qu'il a appris, il y a quelques jours, le but de votre voyage. Vous venez, écrit ce gouverneur, manifester la sympathie de la France pour les états indépendans de l'Amérique, et établir avec eux des relations d'amitié et de commerce. Une semblable mission n'exigeait point peut-être l'envoi si coûteux d'une division navale. Vous ne devez donc pas vous étonner que les citoyens de cette république en aient, au premier abord, conçu quelques alarmes. Son excellence le directeur suprême eût été heureuse de se concerter personnellement avec votre seigneurie, certaine que cet entretien eût dissipé tous les doutes et donné de nouveaux gages à l'indépendance du pays; mais son excellence est informée que vous vous proposez de quitter prochainement les côtes du Chili et de vous diriger vers le port du Callao, qui est en ce moment bloqué par nos forces de terre et de mer. La neutralité qu'ont fidèlement observée jusqu'ici les puissances étrangères, la conduite libérale et généreuse de cette république, le respect dont elle n'a cessé de faire preuve envers le pavillon de la France, nous donnent lieu d'espérer que votre seigneurie ne nous refusera pas une explication qui nous tranquillise sur le but de son voyage. Si votre seigneurie ne veut pas que nos craintes soient encore augmentées, elle consentira à différer son apparition sur les côtes du Pérou, jusqu'au jour où l'occupation de ce

pays par nos troupes assurera à la division qu'elle commande un mouillage paisible. »

Cette lettre demandait une réponse. Je la fis aussi nette que le permettait la situation ambiguë dans laquelle nos relations avec l'Espagne devaient nous maintenir. Je réitérai les assurances d'une stricte neutralité, et je rappelai que j'attendais en retour, pour les armateurs français, assistance et protection. Quant aux inquiétudes manifestées au sujet du prochain départ de la division pour les côtes du Pérou, je laissai entendre que je les considérais comme une injure gratuite faite à notre loyauté, et je m'abstins de les réfuter.

Notre politique n'était point à double face : elle était expectante. Quelques mots l'auraient exposée dans toute sa sincérité; mais ces mots, nous ne pouvions pas les dire. Nous ne pouvions pas avouer que nous n'attendions qu'un succès plus complet pour nous déclarer. Quant à moi, je ne mettais pas un instant en doute l'issue de cette insurrection. La lutte que les Chiliens soutenaient depuis plusieurs années les avait aguerris. C'est d'ailleurs une race belliqueuse et tenace. Le Chili pouvait mettre sur pied douze mille hommes de troupes régulières et joindre à cette armée des milices plus nombreuses encore. Plusieurs officiers français servaient à cette époque dans l'armée chilienne. Les victoires de Maypu et de Chacabuco, si célèbres dans les annales du Chili, furent dues en partie à leur courage. Si j'en croyais les informations que je recueillis pendant mon rapide passage dans la Mer du Sud, toute cette partie de l'histoire américaine serait à refaire, mais je n'ai aucun goût pour les révisions historiques; ce ne sont la plupart du temps que de présomptueuses tentatives ou d'ingénieux paradoxes : il faut laisser la gloire à qui eut la responsabilité.

Le Chili est sans contredit le plus beau pays de l'Amérique méridionale. Situé sous la zone tempérée, il ne connaît ni la rigueur des hivers ni les chaleurs excessives de l'été. Le sol, partout fertilisé par un grand nombre de rivières, rend presque sans effort des récoltes abondantes. Chacune de ses provinces se distingue par des produits différens. La province de La Conception renferme d'immenses forêts; elle est riche en vins, en blé, en bestiaux et en laine. La province de Santiago, moins grande, mais proportionnellement plus peuplée, fournit, outre du blé, du chanvre et des fruits de toute espèce; elle possède aussi de nombreux troupeaux. La province de Coquimbo, qui occupe la partie septentrionale du Chili, est avant tout propre à la culture des denrées coloniales : on y récolte le coton et la canne à sucre. Mais les plus grandes richesses de cette terre privilégiée ne sont pas à la surface. L'objet du travail et des

spéculations de toutes les classes d'habitans, ce sont les mines abondantes d'argent et de cuivre que renferme le territoire des trois provinces. De telles ressources devaient attirer le commerce européen. Le commerce, à son tour, devait, avec le goût du luxe et des aisances de la vie, faire pénétrer dans ces contrées naturellement indolentes les habitudes salutaires du travail. Dès l'année 1821, tous les objets provenant de nos manufactures jouissaient au Chili de la vogue exceptionnelle qu'ils avaient rencontrée au Brésil. Pour en soutenir la concurrence, les Anglais n'avaient pas trouvé d'autre moyen que d'employer la contrefaçon. On vit à cette époque leurs draps porter frauduleusement la marque de nos fabriques. L'engouement des Chiliens pour les produits de l'industrie française fut de courte durée; le Chili n'en est pas moins devenu un des meilleurs marchés de notre commerce d'outre-mer. Le chiffre total de nos échanges avec cette république, qui ne compte pas un million et demi d'habitans, s'élève aujourd'hui à près de 72 millions de francs. On comprend l'importance qu'il y avait à sauvegarder de bonne heure nos intérêts dans cet état naissant, et à ne pas nous y laisser supplanter par nos rivaux.

Des anciennes possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale, il ne me restait plus à visiter que le Pérou. L'autorité royale se maintenait encore intacte dans cette province. L'armée chilienne, débarquée sur la côte méridionale, s'avançait, il est vrai, vers la capitale, mais avec une prudente lenteur. Le 18 janvier 1821, je partis de Valparaiso pour me rendre, ainsi que je l'avais annoncé, devant Lima. La veille de mon arrivée sur la rade du Callao, une révolution militaire avait fait passer le pouvoir aux mains du général Lacerna. On accordait généralement au nouveau vice-roi de grands talens militaires. Il avait la confiance des troupes, et c'était sur lui que se fondait le dernier espoir des partisans de l'Espagne. L'entrevue à laquelle il s'empressa de me convier me laissa une idée aussi favorable de sa capacité que de sa courtoisie. Je trouvai un homme d'une cinquantaine d'années, dont la figure ouverte et la contenance assurée me plurent à la première vue. Le général Lacerna parlait avec une très grande facilité le français; il avait longtemps résidé à Nancy, où, pendant une partie de la guerre de la Péninsule, il fut retenu prisonnier sur parole.

Je pus juger dans cette entrevue que le vice-roi n'était pas sans inquiétude sur sa situation, quoiqu'il exagérât beaucoup ses forces et ses ressources. Il ne put me dissimuler que si l'Espagne tardait à lui envoyer des secours, la position deviendrait très critique. Il portait à neuf mille hommes la force de l'armée espagnole. Des renseignemens plus exacts me donnaient à penser que l'effectif réel en

était bien moins considérable. Je ne pouvais me défendre d'une sérieuse sympathie pour cette poignée de braves qui, au milieu d'un pays déjà frémissant, restaient fidèles à leur drapeau; mais je n'étais point libre d'obéir à mon penchant. Trop d'indices m'avertissaient que la cause de l'Espagne était définitivement perdue. Lui prêter le moindre appui, c'eût été se compromettre sans la sauver. Je crus donc devoir résister aux instances que m'adressait le général Lacerna pour obtenir que je prolongeasse mon séjour sur la rade du Callao. « Notre présence, me disait-il, avait produit un excellent effet sur l'esprit des habitans de Lima. » Si nous avions rassuré les royalistes, nous devions au même titre alarmer les indépendans. Rien ne m'autorisait à assumer ce rôle. Arrivé, le 31 janvier 1821, devant Lima, je fixai irrévocablement mon départ au 4 février.

Je voulus mettre cependant à profit le peu de temps que je devais passer sur les côtes du Pérou pour en visiter au moins la capitale. Nous ne connaissions la ville de Lima que par les récits fabuleux des moines et des flibustiers. Je savais que, pendant plus de deux siècles, de prodigieuses richesses s'y étaient accumulées, et que dans ce pays, où le fer était rare, l'argent, méritant son nom de vil métal, se voyait souvent consacré aux plus vulgaires usages. En réalité, cette ville, où j'aurais vu, je crois, avec moins d'étonnement que l'élève du docteur Pangloss, de jeunes garçons, pour jouer au palet dans les rues, se servir d'émeraudes et de rubis, cette ville dont la renommée nous avait tant vanté l'opulence fantastique, est une de celles dont l'aspect m'a semblé le plus modeste et le moins oriental. Le trait qui m'en a le plus frappé est celui-ci : sur une population de cent à cent dix mille âmes, les deux tiers des habitans étaient des femmes; l'autre tiers comptait près de dix mille moines. Le luxe de toute ville espagnole, ce sont les églises et les couvens : on comptait à Lima en 1821 soixante-quinze de ces édifices; c'étaient les seuls monumens de la capitale du Pérou. Le palais même du vice-roi me sembla d'apparence assez chétive. J'y pus cependant contempler dans une vaste galerie les portraits de tous les vice-rois qui avaient exercé le gouvernement du Pérou depuis Pizarre. L'un d'eux était cet O'Higgins qui signala son administration par d'utiles réformes, et dont le petit-fils était devenu, au moment de notre passage dans la Mer du Sud, le directeur suprême de la république du Chili.

Le dénoûment que j'avais prévu se fit peu attendre. Quand l'heure marquée par le destin a sonné, tout semble se réunir pour hâter la chute des empires. On eût pu croire que la constitution libérale adoptée en Espagne mettrait un terme aux révolutions des colonies. Ce fut pour la révolte un nouvel aliment. Le clergé, qui avait jusque-là

employé son influence en faveur de la mère-patrie, changea subitement de conduite et de langage. La haine des principes proclamés par la métropole suffit pour gagner à la cause de l'indépendance les vœux de la sainte milice qui n'avait cessé de combattre pour le maintien de l'autorité royale. L'armée se trouva, comme la population, partagée en deux camps, et la discipline militaire subit l'ébranlement général de la chose publique. Malgré tant de chances contraires, les Espagnols auraient encore pu sauver leur domination au Pérou, s'ils avaient conservé l'empire de la mer; mais ils laissèrent une division chilienne, composée de deux ou trois navires achetés au commerce, prendre un ascendant marqué dans la Mer du Sud. Une de leurs frégates fut capturée dans la baie de La Conception. Une autre, l'*Esmeralda*, fut enlevée sous le canon des forts du Callao par des embarcations que commandait lord Cochrane en personne. De deux vaisseaux expédiés d'Europe, l'un, démâté sous l'équateur par un violent orage, fut obligé de rentrer en Espagne; le second disparut en doublant le cap Horn. Toute communication se trouva coupée entre l'armée du Pérou et la mère-patrie. Ce qui doit étonner, c'est que cette armée ait pu prolonger aussi longtemps sa résistance. De bien grands événemens peuvent souvent être décidés par des forces presque insignifiantes. Sans sa flotte, qui ne compta jamais qu'un vaisseau de soixante canons, trois frégates, une corvette, quatre bricks, quatre goëlettes et neuf transports, le Chili eût peut-être été incapable de maintenir son indépendance. A coup sûr, il n'eût point aussi efficacement contribué à l'affranchissement du Pérou.

Ce ne fut point cependant le Chili qui eut la gloire d'expulser les derniers Espagnols du sol américain. Cet honneur était réservé aux soldats de la Colombie et au général Bolivar. Le Pérou ne prit par lui-même qu'une assez faible part à sa propre délivrance; il n'avait pas au même degré que les autres provinces espagnoles la haine de l'étranger : trop heureux s'il eût pu échapper jusqu'au bout à la fièvre révolutionnaire qui faisait ainsi tomber l'un après l'autre les plus nobles fleurons de la couronne d'Aragon et de Castille! Il fallait laisser aux graves descendans des *pères pèlerins* de l'Amérique du Nord les institutions auxquelles les avait si bien préparés tout un siècle de vertus austères. Autre peuple, autre gouvernement. Cette race aimable, au langage emphatique et sonore, aux instincts capricieux, que l'ardeur des aventures avait conduite jusque sur le revers occidental des Andes, avait sans doute aussi, dans les desseins d'en haut, sa mission providentielle; mais je serais tenté de croire que ce n'était pas celle de fonder une république.

Quand on songe aux antipathies qui séparaient autrefois et qui

séparent encore, bien qu'à un moindre degré, la race néo-latine et la race anglo-saxonne, on a peine à comprendre que les colonies espagnoles aient pu avoir un instant la pensée d'emprunter aux États-Unis leur programme politique et leurs institutions. Peu de temps avant mon arrivée sur la rade du Callao, un tragique incident était venu manifester cette antipathie instinctive de la façon la plus frappante et en même temps la plus cruelle. L'enlèvement de la frégate espagnole l'*Esmeralda* avait vivement blessé l'orgueil et le point d'honneur castillans. L'amour-propre national ne pouvait se résigner à reconnaître dans ce brillant fait d'armes le triomphe de l'audace sur l'incurie et l'imprévoyance. La frégate anglaise l'*Andromaque* était mouillée à très petite distance de l'*Esmeralda* pendant la nuit où lord Cochrane avait enlevé le bâtiment espagnol. Des marins de l'*Esmeralda*, qui, après avoir déserté leur poste au milieu de l'action, étaient parvenus à gagner la terre à la nage, assurèrent que l'*Andromaque* avait servi de point de réunion aux embarcations chiliennes, que des canots anglais avaient prêté à lord Cochrane leur concours, et que c'était à l'aide des amarres qu'ils avaient fournies que l'*Esmeralda* avait pu être emmenée aussi rapidement hors de la portée des forts. La crédulité populaire accueillit avec empressement cette version. Des Anglais se virent insultés dans Lima, et le capitaine de l'*Andromaque* ne jugea pas prudent de rester mouillé sous le canon du Callao. Il conduisit sa frégate à la hauteur de l'île San-Lorenzo, et c'est là que nous le trouvâmes à notre arrivée. Le *Macedonian*, frégate américaine, était également à l'ancre près de l'*Esmeralda* le jour où lord Cochrane exécuta son coup de main. Les Américains n'échappèrent pas plus que les Anglais aux soupçons des Espagnols. Le lendemain même, un canot ayant voulu communiquer avec la terre, fut invité par la garde du fort Saint-Philippe à ne point accoster. L'officier qui commandait l'embarcation ne tint aucun compte de cet avis. A peine eut-il mis pied à terre qu'il fut assailli par une multitude furieuse. Les soldats espagnols firent de vains efforts pour le sauver : il tomba victime de son imprudence, et avec lui périrent les seize hommes qui montaient le canot du *Macedonian*.

Si je ne me trompe, ce qui peut expliquer ces terribles haines de races, c'est moins le souvenir de longues guerres et d'antiques querelles que la différence même des tempéramens. Le sang latin est prompt à s'émouvoir. Le flegmatique dédain que l'habitant du nord oppose à ses enthousiasmes comme à ses emportemens l'irrite et l'humilie. Il devine sous cette enveloppe épaisse dont son esprit se raille une force morale qu'il ne peut s'empêcher d'envier, mais dont il ne veut pas subir le joug. C'est encore Abel et Caïn. Il ne faut

qu'une funeste inspiration pour les mettre aux prises. Peu aimés des Chiliens, auxquels ils ne marchandaient pas cependant leurs secours, les Anglais ne rencontraient au Pérou qu'éloignement et méfiance; mais la prétention des Anglais n'est pas, on le sait, de se faire aimer. *Oderint dùm metuant*, telle a été de tout temps leur devise. Malgré la haine dont on payait leurs allures hautaines, ils avaient déjà fait passer une partie de l'argent du Pérou dans les coffres de la banque de Londres. On ne citait pas en 1821 un seul navire anglais de guerre ou de commerce qui eût quitté l'Océan-Pacifique sans emporter en Europe des sommes considérables. Ainsi, dans la Mer du Sud comme ailleurs, le commerce britannique s'était assuré déjà le premier rang; mais je ne croyais pas impossible, grâce aux sympathies qu'on nous témoignait, de le lui disputer.

Le 4 février 1821, comme j'en avais prévenu le général Lacerna, nous appareillâmes de la rade du Callao pour rentrer en Europe. Le 10 mars, nous doublions de nouveau le cap Horn, et le 7 avril nous entrions dans la baie de Rio-Janeiro. Une grande nouvelle nous y attendait. Le 29 septembre 1820, Mme la duchesse de Berri avait donné au roi, à la famille royale et à la France ce prince dont la naissance, assurant l'avenir, eût pu être le gage d'une réconciliation durable entre tous les partis. Malheureusement les partis ne se réconcilient pas, si ce n'est pour travailler à la ruine de ce qui existe. Le sentiment monarchique n'était pas seulement éteint en France, il menaçait de s'éteindre en Europe. Les premiers mots que me dit le roi Jean VI, lorsque j'eus l'honneur de lui être de nouveau présenté, furent ceux-ci : « Les affaires de cette grande ville vont mal, monsieur l'amiral; c'est comme partout. »

Rien ne dénonçait cependant à Rio-Janeiro une bien sérieuse agitation : le roi, par des réformes administratives, s'était efforcé d'endormir l'esprit révolutionnaire; mais les provinces du Brésil avaient de constantes communications avec le Portugal, et pour le Portugal l'exemple de l'Espagne avait été contagieux. Le peuple et l'armée exigèrent une constitution. D'une constitution à une abdication il n'y a qu'un pas. Dès que la confiance a cessé d'exister entre le souverain et les sujets, la retraite est généralement le parti le plus sage; elle est toujours le parti le plus sûr. C'est ce que pensa le bon roi Jean VI, fort peu soucieux de jouer le rôle de Charles Ier ou celui de Louis XVI. Le 22 avril, un décret nomma le prince royal dom Pedro lieutenant-général du royaume du Brésil, et trois jours après sa majesté très fidèle s'embarquait à bord du vaisseau qui portait son nom. La reine l'y avait précédé avec toute la cour. La flotte portugaise mit à l'instant sous voiles et fit

route pour Lisbonne. La séparation du Brésil et du Portugal se trouvait accomplie.

Ce grave événement semblait clore ma campagne. Parti de Rio-Janeiro le 5 mai, je ne m'arrêtai que quelques jours à Bahia. Il ne me restait plus qu'à toucher aux Antilles avant d'opérer mon retour en France; mais, arrivé à la Martinique, j'y appris que la lutte qui se poursuivait avec acharnement sur la côte de Colombie entre les royalistes et l'armée de Bolivar avait mis en péril la sûreté de plusieurs de nos bâtimens de commerce. Après en avoir conféré avec le gouverneur de la Martinique et le contre-amiral qui commandait alors la station des Antilles, je me décidai à me porter devant La Guayra et Puerto-Cabello pour y faire respecter le pavillon du roi. Je devais longer ainsi la côte ferme, remonter ensuite au vent de Saint-Domingue, suivre toute la côte septentrionale de cette île, passer de là entre la Jamaïque et l'île de Cuba, toucher à La Havane, et me diriger de ce point vers les côtes des États-Unis, dernière étape d'où je partirais complétement ravitaillé pour traverser l'Atlantique.

Dans les premiers jours de juillet, j'arrivai en vue de La Guayra. Bien que le pavillon espagnol y flottât encore, la situation de la garnison était désespérée. Bolivar venait de gagner la bataille de Carabobo sur les généraux La Torre et Moralès; il les avait contraints à se réfugier dans Puerto-Cabello et avait investi La Guayra avec un corps de quatre mille hommes. Il tenait renfermés dans cette place, qu'avaient abandonnée ses habitans, le colonel Pereyra et neuf cents soldats espagnols. Depuis deux jours, cette malheureuse garnison n'avait eu pour toute nourriture que quelques cannes à sucre. La vue du drapeau français rendit un peu d'espoir aux assiégés. Le colonel Pereyra me fit dire qu'il était résolu à s'ensevelir sous les décombres de la place avec ses Indiens et ses nègres, si l'ennemi ne les recevait pas à merci, mais qu'il me suppliait de sauver les Européens, pour lesquels le vainqueur serait sans pitié. Il fallait prendre une prompte résolution : les Espagnols n'avaient plus de munitions, la plupart des canons de la place étaient encloués, et une attaque de vive force pouvait avoir lieu d'un instant à l'autre. Cette attaque aurait eu facilement raison de soldats exténués de fatigue et mourant d'inanition. Pouvais-je cependant venir aussi ouvertement au secours de l'armée royaliste? La soustraire aux conséquences inévitables de sa défaite, n'était-ce pas frustrer le vainqueur et manquer à la rigoureuse neutralité qui m'était prescrite? Je n'hésitai pas longtemps; je connaissais trop bien le caractère impitoyable des guerres civiles. Si je rejetais la prière de ces braves soldats, je les livrais à une mort certaine. A aucun prix, je n'aurais voulu souiller

mon nom d'un pareil refus. Cependant, avant de prendre un parti dont je ne me dissimulais point la gravité, je voulus essayer de concilier ce qu'exigeaient le soin de mon honneur et le respect du droit international. Je songeai à faire appel aux sentimens élevés que la voix publique prêtait au général Bolivar. Mon espoir ne fut pas déçu. J'avais fait demander au général de consentir à l'embarquement des troupes espagnoles sur les bâtimens de ma division, prenant de mon côté l'engagement de ne débarquer ces troupes qu'à Puerto-Cabello. Dès le lendemain, le colonel don José Pereyra recevait du libérateur, général en chef, président de la république de Colombie, cette courte dépêche : « Par considération pour les vaillantes troupes que vous commandez, j'adhère aux articles de la capitulation que vous avez arrêtée de concert avec les officiers de la division française. Je l'approuve dans toutes ses parties, et j'espère qu'en exécution de cette convention la place de La Guayra sera remise dans deux heures aux armes de la république. »

Informé sur-le-champ de l'issue presque inespérée d'une négociation si délicate, j'envoyai mon premier aide-de-camp à terre pour qu'il s'entendît avec le colonel Pereyra sur les moyens d'activer autant que possible l'évacuation de la ville et l'embarquement des troupes. Je chargeai en même temps cet officier de porter mes remerciemens au général Bolivar. « C'est à moi, répondit le général, de remercier et de féliciter M. l'amiral. La conduite qu'il a tenue en cette circonstance est un témoignage irrécusable des loyales intentions de la France. Il m'a fourni en même temps l'occasion de prouver au monde, et en particulier à l'Espagne, que nous ne faisons pas pas la guerre en barbares. Le colonel Pereyra est un excellent militaire qui défend avec une constance incroyable une cause injuste et perdue. Je lui ai accordé une capitulation qu'il ne pouvait raisonnablement espérer; je la lui ai accordée parce que je suis sûr qu'il se fût défendu jusqu'à la dernière extrémité. C'eût encore été du sang inutilement répandu. Nous devons tous les deux à M. l'amiral de l'avoir épargné. »

Je trouvai, je l'avoue, une véritable grandeur dans ces paroles, et je ne pus m'empêcher de me sentir honoré de l'opinion flatteuse que le président de la république colombienne voulait bien exprimer sur mon compte. Bolivar n'était plus alors un chef de partisans, soutenant avec plus ou moins de succès une lutte factieuse contre l'autorité de son roi légitime : c'était un général illustre, salué par ses compatriotes du nom de libérateur et cité dans l'Europe entière comme le plus vaillant champion de l'indépendance américaine. Bolivar n'occupera pas dans l'histoire le même rang que Washington. L'histoire tient moins compte aux héros des vertus

qu'ils ont déployées que des œuvres qu'ils ont accomplies. Fonder un état dont les destinées pussent marcher de pair avec celles de l'Union américaine ne pouvait être l'œuvre d'un seul homme : il y eût fallu le concours d'un peuple; mais pour donner le jour à ces chétives républiques du Nouveau-Monde, que le moindre souffle pouvait éteindre et qu'une anarchie périodique n'a cessé d'ébranler, pour les préserver d'une dissolution immédiate, pour les défendre contre l'ennemi étranger, les protéger contre l'ennemi intérieur, Bolivar dépensa peut-être plus d'énergie, plus de ressources, plus d'abnégation et de magnanimité que l'heureux fondateur des États-Unis. Il fut, lui aussi, un grand homme de Plutarque.

Avant de quitter La Guayra, je réclamai la protection du libérateur pour le commerce français dans les villes qui dépendaient déjà de son gouvernement, ou que le sort des armes ferait tomber en son pouvoir. « Vous pouvez, me fit-il répondre, assurer M. l'amiral que le commerce français ne sera nulle part aussi protégé que dans la république de Colombie. Nous avons dernièrement pris deux fois Caracas, la ville la plus attachée à l'Espagne. Aucun désordre n'y a eu lieu, même envers les Espagnols. Que ferions-nous donc pour une nation qui donne en ce moment au monde dans notre guerre de famille un si bel exemple de neutralité! »

Le 4 juillet, à dix heures du matin, les troupes espagnoles qui occupaient La Guayra s'acheminèrent vers la plage. Les canots de la division française étaient prêts à les recevoir. L'embarquement ne put s'effectuer qu'avec les plus grandes difficultés. La mer déferlait violemment sur le rivage. Nos canots n'auraient pu s'en approcher sans courir le risque d'être engloutis; ils durent rester mouillés en dehors de la barre. Les malheureux Espagnols, pour atteindre ces embarcations, étaient forcés de s'avancer dans l'eau jusqu'aux épaules; des femmes mêmes, épuisées par les affreuses privations qu'elles venaient de subir, se voyaient réduites à cette cruelle nécessité. C'était un spectacle à la fois touchant et douloureux. A une heure, il ne restait plus à terre que le colonel Pereyra et quelques officiers. Un canot que j'avais fait réserver pour eux les conduisit à bord du *Centaure*. Leur mâle physionomie s'éclaira d'un rayon de joie quand ils reconnurent, rangées en faisceaux, les armes de leurs soldats, que, malgré l'état de la mer, nous étions parvenus à sauver.

Je ne me rappelle pas sans émotion les sentimens généreux que manifesta dans cette circonstance le brave équipage du *Centaure*. Transis de froid, pouvant à peine se soutenir, les Espagnols étaient montés à bord de notre vaisseau dans un état de détresse et de dénûment qui ne rappelait que trop toutes les souffrances qu'ils venaient d'endurer. Ils y étaient à peine depuis quelques minutes qu'il

eût été difficile de les distinguer de nos matelots. Chacun s'empressant à l'envi autour d'eux, ils s'étaient trouvés en un clin d'œil débarrassés de leurs haillons humides et enveloppés dans de chauds vêtemens. C'était à qui de nos jeunes marins viendrait le premier au secours de ces vieux militaires, la plupart blessés ou couverts d'honorables cicatrices. Le matelot français a souvent la malice, mais il a aussi la sensibilité et la candeur d'un enfant.

Après l'évacuation de La Guayra, le général Bolivar y fit son entrée, et le pavillon colombien fut à l'instant arboré sur la citadelle. De mon côté, je fis signal à la division de mettre sous voiles, et je me dirigeai vers Puerto-Cabello. Nous étions le lendemain mouillés devant ce port. Le vice-roi du Mexique et celui de la Nouvelle-Grenade y étaient arrivés le jour même où nous sauvions la garnison de La Guayra. Je rencontrai ces grands personnages réunis chez le général La Torre. J'obtins d'eux de tristes détails sur l'état des affaires de l'Espagne dans cette partie de l'Amérique. L'armée royale, forte à peine de quatre mille hommes, était complétement découragée. Un envoyé de la république était venu à Puerto-Cabello offrir un armistice, et Bolivar lui-même était attendu dans peu de jours à Valencia, où l'on espérait que la paix pourrait se conclure. Depuis huit ans, l'Espagne épuisait dans cette lutte inégale ses armées et ses trésors. Le moment était venu de céder à l'ascendant du libérateur.

Je n'avais aucun motif pour m'arrêter devant Puerto-Cabello; J'en repartis aussitôt que j'eus mis à terre la garnison de La Guayra. Ainsi que j'en étais convenu avec le gouverneur de la Martinique, je visitai, sans toucher sur aucun point, toute la côte septentrionale de Saint-Domingue. Il m'était prescrit de ne pas inspirer d'inquiétudes au gouvernement du président Boyer, avec lequel on songeait dès lors à s'entendre. Je revis ainsi le cap Français et le môle Saint-Nicolas, où les forts et la ville me parurent également abandonnés. Partout des ruines, partout des rades désertes, telles étaient les œuvres que me présentait à chaque pas le fatal génie de la révolution.

Arrivé à La Havane, je retrouvai des gens auxquels l'exemple de tant de maux n'avait rien appris. Fatigués des entraves que l'Espagne mettait à leur commerce, les habitans de Cuba auraient voulu, eux aussi, secouer le joug de la métropole et proclamer leur union avec le Mexique. Aujourd'hui c'est dans l'annexion aux États-Unis que les mécontens ont mis leur espoir. Tout n'est point parfait sans doute dans l'administration coloniale de l'Espagne, mais il faut que des abus soient bien graves et bien profondément odieux pour n'être pas encore préférables aux inévitables conséquences d'une émancipation violente. L'île de Cuba, sous ce joug qu'elle voudrait

répudier, a vu dépérir à côté d'elle la Jamaïque pendant qu'elle devenait la rivale de Java. Pourquoi donc vouloir échanger cette prospérité qui ne fait que s'accroître contre le vain mirage d'une situation meilleure? C'est ainsi que parlent les sages; par malheur, la philosophie des peuples leur a depuis longtemps enseigné une autre logique. L'ivresse hébète les sens, l'ivresse abrége la vie. Faut-il donc pour cela renoncer au plaisir de s'enivrer? L'homme, cet être raisonnable dont se rit si tristement le poète, a besoin d'un excitant nerveux, vin, alcool, opium, ou changemens politiques. Vous le trouverez toujours de l'avis du chantre de *Don Juan :*

And the best of life is but intoxication.

Le 4 août, nous adressâmes nos derniers adieux à cette race passionnée, si pleine de grandeurs et de contrastes, qui a conquis la moitié du Nouveau-Monde, qui, après l'avoir dépeuplé, l'a couvert de cités florissantes, et qui, depuis trente ans, ne sait plus y entasser que des ruines. Nous franchîmes le canal de Bahama, et nous nous dirigeâmes vers des rivages où nous attendaient un autre peuple, d'autres mœurs et de nouvelles leçons. Le 26 août 1821, nous étions sur la rade de Staten-Island, dans la baie de New-York. Quel magnifique spectacle présentaient alors les États-Unis! Comme tout y respirait le bien-être et la liberté, mais le bien-être honnête, la liberté décente! La prospérité publique n'y cachait pas les hideux ulcères de nos vieilles monarchies; le corps social tout entier était sain et robuste; des mœurs pures, un esprit profondément religieux et l'amour du travail avaient consolidé dès le principe les institutions naissantes. Je venais de passer près de quatorze mois au milieu de populations qui ne connaissaient plus aucun frein et n'obéissaient qu'au caprice du moment, qui, misérables jouets de quelques chefs de bandes, se croyaient libres parce qu'elles pouvaient périodiquement changer à leur gré de tyrans. Ici au contraire je pouvais admirer l'activité féconde d'un grand peuple qui, justement fier d'avoir secoué toute entrave, avait su régler lui-même ses volontés et discipliner ses passions. Longtemps encore après être rentré en France, je racontais avec enthousiasme les merveilles dont mon séjour sur la rade de New-York m'avait rendu témoin : ces bateaux à vapeur qui déjà se croisaient en tout sens sur la rade, ces immenses navires de commerce accourant vers New-York des quatre coins du monde, cette multitude toujours occupée, où pas un citoyen ne portait la livrée de la misère, ces paysans qu'une carriole élégante transportait au marché, et qu'en tout autre pays j'aurais pris pour des *dandies* allant à leurs plaisirs ou pour des négocians allant à

leurs affaires! Ce dernier trait du mobile tableau qui passait chaque jour sous mes yeux était celui qui me frappait le plus. Je ne pouvais m'empêcher de comparer dans ma pensée ces heureux campagnards aux Celtes à demi sauvages de notre pauvre Bretagne. Je me demandais quelle barrière avait pu arrêter chez nous la marche de la civilisation et quel véhicule si puissant en avait hâté les progrès de l'autre côté de l'Atlantique. « La liberté! » étais-je quelquefois tenté de me répondre; mais la liberté a des fruits différens suivant le sol qui en reçoit le germe. Il n'est point vrai d'ailleurs que ce soit la liberté seule qui ait fait la grandeur des États-Unis. Cette grandeur, il la faut bien plutôt attribuer à la salutaire pratique des rigides devoirs qu'impose un sévère christianisme. Les Américains du Nord ont été jusqu'ici guidés par la nuée lumineuse qui conduisait les Hébreux dans le désert. Que leurs croyances s'émoussent, et nous verrons comment ils supporteront cette dangereuse possession de soi-même, qui est le grand écueil des individus et des peuples! Le peuple américain n'a point connu d'enfance. Il est né avec la sagesse de l'âge mûr; mais depuis quelques années peut-être trop de sang étranger est-il venu se mêler à celui de la vigoureuse génération qui avait hérité des vertus d'un autre âge. En plus d'une occasion déjà, la voix des aventuriers a pu étouffer celle des descendans de Franklin et de Washington. Ce n'est plus tout à fait là, je le crains, l'Amérique que j'ai connue. Peu m'importe que des horizons infinis se soient tout à coup ouverts devant elle, qu'elle abaisse les montagnes, qu'elle défriche les forêts, qu'elle joigne les océans. Je ne me laisserai pas éblouir par ces prodiges. Les Américains sont devenus trop turbulens pour moi. Je comprends que de nobles cœurs *préfèrent la liberté périlleuse à la servitude facile;* mais est-il donc impossible d'échapper à cette alternative? En 1821, l'Amérique eût pu être la seconde patrie de mon choix; il me semble qu'aujourd'hui je ne lui donnerais plus la même préférence parmi les pays libres.

Nous avions jeté l'ancre devant New-York le 26 août 1821; j'en partis le 12 septembre. Un secret pressentiment me disait de me hâter. J'avais cependant abrégé autant que possible chacune de nos relâches. Les yeux et le cœur constamment tournés vers la France, je comptais avec impatience les jours qui m'en séparaient. Je n'arrivai au port que pour recueillir le dernier soupir de ma femme. Il est des douleurs qu'on profane en les racontant. Je n'oserais d'ailleurs arrêter ma pensée sur les angoisses de ce cruel retour. Tout ce que je puis dire, c'est qu'à partir de ce moment, mon existence a été brisée. Si j'ai survécu à un deuil aussi profond, c'est que j'avais à remplir un devoir que la douce compagne de ma vie ne pou-

vait plus partager avec moi. Je ne voudrais point m'exposer à décourager de généreuses vocations. Il ne faut pas cependant qu'on ignore les poignantes épreuves qui attendent trop souvent le marin. Si une humeur hardie vous entraîne vers cette rude profession, s'il vous faut à tout prix courir à la poursuite des rêves de votre enfance, je ne vous en détourne pas, entrez dans la carrière où mes cheveux ont de bonne heure blanchi; mais portez-y, jeunes gens, de sérieuses pensées, car là plus qu'ailleurs, je vous en préviens, vous aurez à pratiquer la religion du sacrifice.

Malgré les douloureux souvenirs que m'a laissés cette campagne dans la Mer du Sud, je ne la considère pas moins comme une des plus intéressantes que j'aie faites. L'émancipation des états américains et l'abolition de la traite ont marqué une étape nouvelle dans l'histoire de l'humanité; elles ont clos à jamais l'ère des exploitations coloniales et leur ont substitué le bienfait des échanges volontaires. L'Angleterre, — plus d'un économiste en a fait la remarque, — n'a point eu à regretter l'affranchissement des États-Unis. Le commerce, dans cet événement, a gagné tout ce que semblait perdre la politique. Si l'on en excepte l'Inde, où les conditions trop âpres de la conquête tendront nécessairement à se modifier, on peut dire que les colonies anglaises n'ont plus à revendiquer qu'une bien faible part dans la prospérité du royaume-uni. Le commerce international est la mine féconde, l'intarissable trésor où, depuis près de soixante ans, nos voisins vont incessamment puiser leurs richesses. Ainsi que nous commencions à le reconnaître dès 1820, c'est l'art de fabriquer, d'acheter et de vendre qui a donné naissance à cette puissance colossale, dont le développement ne cache point d'autre mystère que celui du travail opiniâtre uni à la sagacité commerciale et à la longue habitude des grandes transactions.

Si le temps des colonies est passé, la prépondérance qu'ont su prendre les négocians anglais sur la plupart des marchés étrangers où nous les rencontrons peut bien être pour nous un sujet d'émulation; elle ne saurait être un motif de découragement ou d'envie. Il n'est point aujourd'hui de terrain où la France ne puisse accepter hardiment la rivalité de l'Angleterre. Nous l'avons vue porter dans les arts de la paix la rapidité de conception, l'ardeur d'exécution, la *furie* en un mot, qui la rendent si redoutable sur les champs de bataille. Dans quel autre pays l'industrie a-t-elle pris, depuis 1815, un si soudain et si miraculeux essor? A quelle autre contrée chaque année de paix a-t-elle aussi merveilleusement profité? Bien que les expéditions lointaines aient eu de tout temps le fâcheux privilége d'effrayer notre audace, nous n'en avons pas moins su prendre de bonne heure notre place sur les marchés nouveaux que l'indépen-

dance proclamée par les colonies de l'Amérique du Sud ouvrait, en 1820, aux entreprises de l'Europe. Même au-delà du cap Horn, nous avons donc, depuis près d'un demi-siècle, de sérieux intérêts à surveiller, nous y avons surtout de précieux germes à fomenter et à faire éclore.

Je ne veux pas me défendre d'une prédilection secrète pour des relations que j'ai, dans une certaine mesure, contribué à fonder : je ne m'exagère point assurément la portée de mon intervention en cette circonstance; mais je puis me rendre la justice que j'ai été un des premiers à pressentir et à signaler les conséquences économiques des événemens qui s'étaient accomplis pour ainsi dire sous mes yeux. Le rapport qu'au retour de cette campagne j'adressai au baron Portal fut de la part du cabinet français l'objet d'un examen aussi bienveillant qu'attentif. Le développement de nos intérêts commerciaux était alors la grande question du jour. C'était, on doit s'en souvenir, l'objet avoué de notre ambition, le thème favori des méditations des ministres, et, qu'on me passe l'expression, le *hobby-horse* de l'époque. Lorsqu'on songe à la situation que nous avaient faite vingt-deux années consécutives de guerre, il y aurait de l'ingratitude à méconnaître la tendance bienfaisante de ces préoccupations pacifiques. Jusqu'à son dernier jour, la restauration, accablée sous le poids des gloires et des malheurs d'un autre règne, a vainement cherché à réconcilier la France avec le passé et à se réconcilier elle-même avec l'avenir; il faut rendre du moins hommage à ses efforts. Non contente de ranimer notre industrie mourante, de rouvrir à notre navigation marchande tous les ports dont une influence hostile l'avait exclue, elle ne se lassait point, avec un budget bien réduit, d'aller chercher, jusqu'au-delà des caps que notre pavillon ne savait plus doubler, des débouchés nouveaux pour les richesses naturelles de notre sol, des marchés inexploités pour les produits de nos manufactures. Elle espérait nous désabuser ainsi des grandeurs de la guerre et nous apprendre à aimer les douceurs de la paix; mais la paix doit être autre chose que le loisir et le bien-être matériel des peuples. Sans quelque œuvre émouvante à laquelle une grande nation trouve à s'attacher, on peut être certain que l'oisiveté sera pour elle une mauvaise et dangereuse conseillère.

E. Jurien de La Gravière.

LES

DEUX STEPHENSON

Life of George Stephenson, by Smiles; 1 vol., London, Murray.

L'Angleterre peut s'enorgueillir à bon droit de sa puissance politique, des longues luttes qu'elle a soutenues pour la liberté, de ses institutions également bien placées à l'abri des empiétemens de la royauté et des aveugles excès de la démagogie. Du haut de son île, elle se vante d'assister avec tranquillité aux orages périodiques de la politique européenne, et voit le flot des révolutions expirer devant sa blanche falaise, comme cet Océan même qui l'environne de toutes parts. Elle est fière de sa puissante marine, de son antique aristocratie, de ses communes, dont les débats tiennent le monde attentif et préoccupent au même degré les amis et les détracteurs du gouvernement parlementaire. Pourtant ce que l'Anglais montre de préférence à l'étranger qui visite son île, ce ne sont pas les salles de Westminster, où tant de voix éloquentes se sont fait entendre en faveur des plus illustres causes, ni les demeures somptueuses de sa noblesse, ni tant de monumens des plus terribles victoires; ce sont les usines, les ports, les docks, les canaux, les mines, les fermes, les chemins de fer de la Grande-Bretagne.

La grandeur politique de l'Angleterre a en effet les racines les plus profondes dans son activité sociale : l'amour du travail est le trait le plus caractéristique de la forte race qui habite ce coin de terre que les Romains appelaient le bout du monde, et qui est aujour-

d'hui l'un des centres du monde. Ce qui, pour les peuples du midi, plus capricieux, plus indolens, est une fatigue, une dure nécessité, un devoir qu'on n'accepte qu'en le maudissant, est pour l'Anglo-Saxon la raison de la vie, le sel de l'existence. Pour lui, le travail est moins un moyen qu'un but; l'oisiveté même est plus active en Angleterre qu'ailleurs, et la complication des conventions sociales y fait de la vie élégante une véritable fatigue. Voyez encore de quelle manière travaille un ouvrier anglais, un forgeron par exemple. A la rouge lueur des fournaises, le sérieux qu'il garde a quelque chose d'effrayant; le Français trouve moyen de jeter une remarque ou une plaisanterie entre deux coups de marteau; le Vulcain anglais ne s'interrompt jamais, et son instrument retombe sur le fer sans relâche, avec l'implacabilité du destin. Tout se fait et se mène ainsi dans cette île, le labeur manuel, la banque, les grandes affaires, la politique; rien de chimérique dans les esprits : l'utile et le réel dominent tout. Allez dans l'office de l'une de ces puissantes maisons où princes et peuples vont solliciter des emprunts : dans quelque rue fangeuse de la Cité; vous verrez des salles basses et sombres où nos manieurs d'argent français, dont les dernières années ont vu éclore l'éphémère fortune, rougiraient de vivre un seul jour. Qui parle de fictions parlementaires? Il faut avoir oublié l'histoire des Stuarts, tant de ministres décapités ou enfermés à la Tour... Nelson, le jour du combat de Trafalgar, ne perd point son temps à de longues proclamations : « L'Angleterre, dit-il à ses marins, attend de chaque homme qu'il fasse son devoir. »

Les races sont comme les organes divers de l'humanité; chacune semble avoir une tâche différente à remplir. La destinée de la race anglo-saxonne est comme tracée dans son histoire entière, dans ses grandes entreprises de colonisation, dans le défrichement de l'Amérique, dans le sillage de ces innombrables vaisseaux qui traversent tous les océans et se chargent des dépouilles de l'univers. Prenant au sérieux le mot biblique : « tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, » l'Anglo-Saxon s'est mis à la tâche avec une ardeur que rien ne refroidit, que rien n'arrête, et avec le pain il a conquis l'or, la puissance, la force physique et morale, la fierté. Pris d'une véritable fièvre d'activité, il ne s'est point contenté de suffire à ses propres besoins; il s'est mis à travailler pour le genre humain, il a fabriqué des étoffes, des armes, des instrumens pour le monde entier; il envoie ses missionnaires au centre de l'Afrique pour offrir à des tribus sauvages les produits de Manchester et de Sheffield; il rapporte tissé à l'Américain le coton qui vient des États-Unis; il fera demain, si l'on veut, des joujoux pour Nuremberg et des chapeaux de paille pour Panama. Pour être une des maîtresses du monde, l'Angleterre s'est faite la première servante de l'humanité.

Dans cette immense fourmilière du travail, nul ne compte sur autrui; il faut faire son chemin tout seul, marcher sans retourner la tête, lutter sans murmure, sans plainte, contre tous les obstacles. Malheur aux vaincus! la pitié les soulage, mais les relève rarement. C'est à la force de résistance, à l'obstination que se mesure la valeur des hommes; une intelligence vive et passionnée, des facultés brillantes leur sont moins utiles que la volonté et le caractère, armures plus solides pour le combat de la vie. Il n'y a rien qu'un véritable Anglo-Saxon vénère, admire à l'égal d'un homme qui, suivant la mâle expression de son langage, s'est fait lui-même, qui de la pauvreté, de l'obscurité, des bas-fonds où l'ignorance et la misère retiennent leurs milliers d'esclaves, s'est, par un lent et continuel effort, élevé jusqu'à la richesse, à la renommée, à la puissance: si cet homme a eu le singulier bonheur, en travaillant à sa propre fortune, d'améliorer la condition générale de ses semblables, d'ajouter quelque lustre à la gloire de son pays, d'ouvrir un courant nouveau à l'activité humaine, il prend place alors parmi les favoris de l'opinion, et la popularité lui jette toutes ses couronnes.

De telles gloires deviennent une véritable force pour les nations: les bienfaits rendus par ceux qui conquièrent ainsi la renommée sont de plus d'une sorte; ils ne sont pas tout entiers dans les découvertes, dans les services personnels, ils se centuplent et se multiplient à l'infini dans les âmes. L'exemple de pareilles destinées réveille l'ambition des plus humbles, vivifie l'activité sociale, s'empare de l'imagination populaire; que de héros n'a pas suscités dans nos armées françaises le souvenir vivant de tant de soldats sortis des rangs les plus infimes et devenus de grands capitaines, des conquérans, des rois! En Angleterre, la classe ouvrière a eu aussi ses héros, car on peut bien donner ce nom à des hommes qui, sans aucun secours, sans capital, sans patronage, ont réussi à remporter les plus éclatantes victoires dans les luttes pacifiques de l'industrie, et, par le simple effort de leur intelligence, ont fait faire à la civilisation des pas plus décisifs que tant de capitaines et d'hommes d'état. Parmi ces hommes, il en est peu dont la vie soit aussi instructive, aussi attachante que celle de George Stephenson, l'inventeur de la locomotive et le promoteur des chemins de fer. Comme un rayon qui se glisse dans une nuit obscure, dans combien de chaumières, de tristes réduits, le petit livre qui résume cette existence si bien remplie n'a-t-il pas dû laisser une consolation et une espérance! L'histoire de cet honnête et courageux ouvrier, à qui notre temps doit un de ces services signalés qui marquent en quelque sorte une des grandes étapes de la civilisation, est une des lectures les plus fortifiantes qu'on puisse recommander. On voudrait voir ce livre traduit dans toutes les langues, et répandu surtout parmi les classes populaires,

auxquelles il apprendrait ce que peuvent le travail intelligent, la patience active et la probité.

Newcastle est, comme tout le monde le sait, le centre de l'un des plus riches districts houillers de la Grande-Bretagne. A quelque distance de cette ville est un petit village nommé Wylam : on n'y voit que peu de paysans; autour d'un puits d'extraction de houille se sont groupées les chétives habitations des ouvriers mineurs. C'est dans l'une de ces humbles demeures, encore debout cependant aujourd'hui, que naquit le 9 juin 1781 George Stephenson. Son père, Robert Stephenson, gardait la pompe d'épuisement de la mine. Les premières impressions que reçut le jeune enfant au milieu de ce noir pays de charbon ne durent jamais s'effacer, et déterminèrent sans doute sa vocation. Dès cette époque, la houille, en sortant des puits d'extraction, était chargée sur des wagons qui roulaient sur des rails, quelquefois en fonte, quelquefois en bois, jusqu'aux quais d'embarquement de la Tyne. La famille de Robert Stephenson était nombreuse, il avait six enfans; comme les trains passaient devant sa maison même, l'aîné, George, avait charge de surveiller ses frères et sœurs et de les empêcher de jouer sur la voie au moment du passage des trains. Son esprit fut ainsi, dès le plus bas âge, familiarisé avec les wagons, les rails, la houille, et la grande découverte des chemins de fer, déposée en germe dans son imagination enfantine, n'attendit plus pour mûrir que l'âge et les circonstances favorables.

La jeunesse de George Stephenson ne connut jamais le loisir : sitôt qu'il sut marcher, il dut se rendre utile. A Dewley-Burn, où son père s'était établi après avoir quitté Wylam, il gardait les vaches d'une voisine pour les préserver de la rencontre des trains chargés de houille; il devait aussi, le soir venu, fermer les barrières sur tous les points où des chemins traversaient la voie. Quand il en avait le temps, le petit pâtre s'amusait à chercher des nids; plus souvent on le voyait occupé à fabriquer, avec de la terre glaise, de petits modèles de machines à l'image de celle que lui avait montrée son père à l'entrée de la mine. Pendant quelque temps, on le fit travailler dans les champs, extraire des racines, pousser la charrue; mais son ambition était d'être admis au nombre des ouvriers de la mine. Il obtint rapidement cette faveur, et débuta par l'emploi modeste de nettoyeur de charbon; bientôt on lui donna à conduire un cheval de manége; enfin il put, comme apprenti, rester avec son père et s'occuper de la machine de Dewley : il n'avait que quatorze ans et se trouvait au comble de tous ses vœux.

La mine de Dewley épuisée, la famille se rendit à Newburn. George et le plus âgé de ses frères aidaient leur père à la machine; les quatre autres enfans étaient employés aux travaux extérieurs de la mine. Pour toute cette famille, on n'avait qu'une chambre assez

petite; tout ce monde y vivait en commun et y couchait la nuit. La misère était grande, les vivres coûtaient cher. La guerre avec Napoléon, alors dans toute sa fureur, mettait les classes ouvrières de l'Angleterre aux plus terribles épreuves. Heureusement qu'un nouveau charbonnage ayant été ouvert aux environs de Newburn, George y fut appelé, et, suivant les règles de la hiérarchie habituelle, élevé au rang de nettoyeur de la pompe. Il avait dix-sept ans seulement; malgré sa jeunesse, on n'hésita pas à lui confier ce poste assez important à cause des soins scrupuleux et du zèle qu'il apportait dans ses fonctions. Son travail régulier l'absorbait entièrement pendant douze heures chaque jour; mais plus d'une heure supplémentaire était consacrée à nettoyer la machine, à la démonter, pour l'étudier dans toutes les parties et se familiariser avec tous les organes. George Stephenson comprit bientôt que pour achever son éducation il lui était indispensable d'apprendre à lire. Bien qu'homme fait, il se mit à l'école, et malgré la modicité de son salaire, il en consacra une partie à payer des leçons de lecture, d'écriture et d'arithmétique. On le voyait dans la journée, assis près de sa machine, écrire ou faire des calculs sur une ardoise.

Pendant qu'il continuait à s'occuper de la pompe d'extraction, George Stephenson se familiarisait avec la manœuvre du frein. On appelle ainsi dans les charbonnages l'appareil destiné à régler le mouvement des charges de houille qui montent du fond de la mine, de telle façon qu'elles viennent s'arrêter précisément à l'ouverture du puits où on les attend. Ce travail demande à la fois de l'adresse et de l'habitude; Stephenson fut nommé garde-frein. Cette nouvelle fonction lui laissait assez de loisirs pour qu'il pût exercer en même temps le métier de cordonnier. Il apprit à raccommoder les souliers, et ce fut de cette façon qu'il réussit à mettre de côté sa première guinée. Il conserva soigneusement ce trésor. La première obole qu'on ôte au présent pour la réserver à l'avenir n'est-elle pas le secret des plus grandes fortunes?

Quand on est âgé d'un peu plus de vingt ans, et qu'on voit quelques souverains briller dans son tiroir, à quoi songe-t-on tout naturellement? A se marier. C'est ce que fit George Stephenson. Il fabriqua pour Fanny Henderson la plus belle paire de souliers qui fût encore sortie de ses mains. Fanny devint bientôt sa femme, et les jeunes mariés allèrent s'établir à Willington-Quay, sur les bords de la Tyne. Nous y retrouvons encore Stephenson garde-frein, déjà tourmenté par son imagination inventive, et, comme tant d'autres avant et après lui, cherchant sérieusement le mouvement perpétuel. Tout en dépensant à la poursuite d'une chimère les ressources de son ingénieux esprit, il ne négligeait pas les réalités de la vie; il continuait à faire modestement des souliers; il était aussi devenu,

comme il le disait, le médecin de toutes les montres et horloges du voisinage, qu'il réparait aussi bien qu'un homme du métier. C'est à Willington-Quay que naquit Robert Stephenson. Sa naissance n'aurait pu être accueillie avec plus de joie, si l'on avait connu la brillante destinée qui l'attendait; mais ce bonheur domestique ne fut pas long : la jeune mère mourut peu après. Stephenson se vit obligé de quitter son enfant pour aller tout au fond de l'Écosse réparer une machine d'épuisement. Il part le bâton à la main, et fait tout le voyage à pied; il revient de même, pour économiser son gain. Il apprend à son arrivée que durant son absence son père a été horriblement brûlé par un jet de vapeur, que, devenu aveugle par suite de cet accident, il est tombé dans la misère la plus profonde. George se hâte, avec ses petites économies, de payer les dettes contractées pendant la maladie, et d'assurer à son père un asile pour sa triste vieillesse.

A ce moment, l'Angleterre, menacée dans son existence, se préparait à une lutte désespérée. De 1807 à 1808, elle n'eut pas moins de sept cent mille hommes sous les armes. George Stephenson fut désigné pour entrer dans la milice. Pour échapper au service militaire, il dut s'acheter un remplaçant et sacrifier le reste de ses économies. Un moment il s'abandonna au désespoir, et songeait à quitter son pays pour émigrer aux États-Unis. Causant plus tard avec un ami des pensées qui l'assiégeaient à cette époque : « Vous connaissez, lui disait-il, le chemin de ma maison à Killingworth; je me rappelle l'avoir suivi en pleurant amèrement, car j'ignorais où la destinée allait me jeter. » Il y a ainsi dans la vie de presque tous les hommes un tournant dangereux, un moment plein de périls, d'angoisses, où tout semble se conjurer comme pour tenter leur courage, leur patience, souvent leur honneur. C'est dans ces épreuves critiques que les faibles succombent et se perdent sans retour; ceux que touche la main divine y deviennent plus forts, et s'affermissent à jamais contre toutes les défaillances. Sortis vainqueurs de la lutte, ils n'ont plus qu'à marcher de victoire en victoire.

George Stephenson ne recula pas un instant devant les devoirs que lui imposait sa difficile position. Son fils grandissait et avait besoin d'éducation. « Dans la première partie de ma carrière, disait-il plus tard à ce sujet, quand Robert était un petit garçon, je vis combien mon éducation était insuffisante, et je me promis de ne pas le laisser souffrir de la même privation. Je voulus le mettre à l'école et lui faire donner une instruction libérale; mais j'étais un pauvre homme. Comment pensez-vous que je fis? Je me mis à raccommoder les montres des voisins la nuit, quand mon travail de jour était fini, et c'est ainsi que je me procurai les moyens d'élever mon fils. »

Tout en faisant métier d'horloger et accidentellement aussi de

cordonnier, Stephenson s'occupait avec une extrême ardeur de mécanique. Il introduisait dans la disposition et l'organisme des machines toute sorte d'améliorations. On commençait à venir le consulter d'assez loin à ce sujet, et sa réputation se répandait peu à peu. Il avait réussi à remettre en état et à faire fonctionner régulièrement quelques machines d'épuisement ou d'extraction dont tout le monde avait désespéré, et quelques-unes de ces cures merveilleuses lui assurèrent bientôt une position exceptionnelle parmi tous les hommes de sa profession. Il profita de ce retour de fortune pour étudier davantage, se familiariser avec l'arithmétique, apprendre à dessiner des plans; il acquit aussi quelques notions scientifiques sur la mécanique et la chimie. Son fils, qu'il avait placé dans une académie de Newcastle, lui envoyait sur ces sujets des livres qu'il lisait avec une avide curiosité.

Ce fut vers cette époque que l'esprit entreprenant et ingénieux de Stephenson aborda l'étude d'un sujet nouveau, d'où il devait tirer les plus magnifiques et les plus fécondes découvertes. On se préoccupait vivement, dans tout le bassin houiller de Newcastle, de moyens économiques pour transporter le charbon des puits d'extraction aux points d'embarquement. En faisant rouler les wagons sur des rails en bois et en fer, on avait déjà réalisé un très grand progrès : il s'agissait maintenant de trouver une force motrice nouvelle, en employant la force expansive de la vapeur dans des machines mobiles elles-mêmes sur les rails et capables de remorquer les trains auxquels elles seraient attelées. Bien des essais de locomotives avaient été tentés; mais ces premiers appareils pourraient moins bien soutenir la comparaison avec nos locomotives actuelles que les premières machines à vapeur fixes avec celles que nous admirons aujourd'hui dans nos grands ateliers industriels. Animer en quelque sorte le fer et la fonte, lancer une machine sur des rails à la tête d'un long convoi, donner à ce moteur aveugle la stabilité en même temps que la vitesse, en régler tous les mouvemens, les précipiter ou les ralentir à volonté plus facilement que le cavalier le plus habile modifie l'allure de son cheval, tel était le problème auquel il fallait trouver une solution. George Stephenson avait approfondi avec tant de soin tout ce qui concerne les organismes des machines, que, voyant marcher sur le chemin (*tramway*) de la mine de Kenton et Coxlodge une petite locomotive inventée par Blenkinsop à Leeds, il s'écria tout de suite : « Il me semble que je pourrais mieux que cela faire marcher une machine sur ses pieds. » Le voilà immédiatement à l'œuvre, étudiant tout ce qui avait été fait dans ce genre, essayant toute sorte de combinaisons nouvelles. Bientôt, sans le secours d'ouvriers constructeurs spéciaux, sans matériel convenable, il parvient à achever une locomotive. Cette

machine marchait avec infiniment plus de facilité que toutes celles qui l'avaient précédée. Pourtant la vitesse ne dépassait pas encore celle d'un cheval, et l'expérience démontra qu'elle ne présentait aucune économie sur l'emploi des moteurs animés. Le tirage y était très insuffisant, et Stephenson dut chercher à l'activer. Comme les voisins se plaignaient de tous côtés du bruit affreux que faisait la vapeur en s'échappant dans l'atmosphère après avoir travaillé dans les cylindres de la locomotive, il songea à envoyer cette vapeur dans la cheminée. Ce fut un véritable trait de lumière. L'espèce d'expiration régulière ainsi obtenue donne naissance à un tirage extraordinaire qu'on n'aurait pu produire par aucun autre moyen. C'est en partie grâce à ce simple et ingénieux artifice que les locomotives peuvent atteindre les vitesses formidables qu'on leur imprime aujourd'hui. Cette invention fut essayée par Stephenson en 1815, dans une nouvelle machine, qui reçut aussi beaucoup de perfectionnemens mécaniques très importans, et où l'on retrouve déjà, bien qu'en caractères encore imparfaits, les traits principaux de la locomotive moderne.

Stephenson reconnut que les rails en fonte et les coussinets dans lesquels ceux-ci se trouvaient adaptés étaient extrêmement imparfaits sur les *tramways* des charbonnages du Northumberland et du Durham. Les ressauts violens imprimés à la machine locomotive par suite des inégalités et des imperfections de la voie, la fatigue excessive des organes qui résultait de ces chocs, rendaient l'exploitation presque aussi coûteuse dans le nouveau système que dans les anciens. Il comprit qu'à un appareil d'une grande délicatesse mécanique devait correspondre une voie d'une perfection nouvelle. Pour en montrer la parfaite solidarité, il se plaisait à appeler familièrement le rail et la machine « le mari et la femme. » Il substitua bientôt aux roues en fonte des locomotives des roues entourées de bandages en fer, changea la forme des rails, altéra aussi celle des coussinets, de façon à mieux assurer la rigidité de la voie. Chaque jour il perfectionnait son système sur quelque point.

Vers 1818, les amis de Stephenson lui conseillèrent d'essayer sa nouvelle locomotive sur les routes ordinaires. Faire circuler des machines à vapeur sur toutes les routes du royaume était alors le rêve favori de tous les esprits amoureux de progrès. La sagacité de Stephenson ne se laissa pas entraîner par de semblables illusions; il savait trop bien avec quelle difficulté sa locomotive parcourait le chemin de fer de la mine de Killingworth. Il voulut cependant faire quelques expériences sur la résistance que les voitures rencontrent en parcourant les routes. Il inventa pour l'occasion un *dynamomètre*, ou mesureur de résistances, sans avoir la moindre connaissance préalable des appareils de ce genre, dont le principe, très peu com-

pris à cette époque par les personnes même familières avec la mécanique, a, de nos jours seulement, reçu de nombreuses et très utiles applications. Par ses expériences, Stephenson put se convaincre de l'inutilité des efforts de ceux qui cherchaient à faire circuler de lourdes machines à vapeur sur les routes ordinaires, où les pentes atteignent des inclinaisons trop fortes. Il comprit que les locomotives y rencontreraient des résistances insurmontables, et qu'il était de toute nécessité de tracer pour ces nouveaux moteurs des voies d'une perfection géométrique, aussi rapprochées que possible de l'horizontalité parfaite. Cette conviction ne s'effaça jamais de son esprit, et le guida plus tard, toutes les fois qu'il dut tracer le parcours d'un chemin de fer. A l'époque où il tenta ses premiers essais, les erreurs les plus étranges étaient répandues sur ce sujet, que son bon sens pratique élucida si rapidement. Tout le monde alors par exemple croyait qu'une locomotive ne pourrait rouler que sur une surface rugueuse, et qu'elle trouverait plus d'adhérence sur une route caillouteuse que sur des rails métalliques et polis. On démontrait très savamment que, sur de semblables barres de fer, les roues tourneraient sur elles-mêmes sans avancer. Pendant ce temps les machines de Stephenson n'en parcouraient pas moins le chemin de fer de Killingworth; mais cette belle expérience restait à peu près inconnue. Killingworth était trop loin de Londres pour attirer l'attention de la Société royale ou même des grands ingénieurs en renom. L'obscurité de Stephenson, son humble extraction, sa modestie même, l'isolaient encore plus que la distance.

Stephenson songeait de nouveau à émigrer aux États-Unis : en voyant les premiers bateaux à vapeur monter et descendre la Tyne, il avait conçu l'idée d'introduire la navigation à vapeur sur les grands lacs de l'Amérique du Nord. Il ne donna heureusement pas suite à ce projet, parce qu'on vint lui demander de construire, de la mine de Helton aux bords de la Wear, près de Sunderland, un chemin de fer du développement, alors inusité, de huit milles. La nature très accidentée du terrain ne lui permit point de faire une voie entièrement horizontale, et il dut combiner des paliers horizontaux avec de longs plans inclinés : les premiers étaient desservis par des locomotives, les seconds par des machines fixes, remorquant les trains à l'aide d'un câble. Le jour où le chemin de fer fut inauguré, tous les gens du pays virent avec stupéfaction le *cheval de fer* remorquer, avec une vitesse de quatre milles à l'heure, un train composé de dix-sept wagons et pesant soixante-quatre tonnes.

Pendant l'année 1817, un quaker, M. Pease, forma avec quelques-uns de ses amis et coreligionnaires le projet d'établir une ligne de chemin de fer de Stockton-sur-Tees à Darlington, centre d'un riche district houiller : on commença les premières études; mais quand

la demande arriva au parlement, le duc de Cleveland fit rejeter ce qu'on nommait plaisamment « la ligne des quakers, » parce qu'elle devait passer le long d'un de ses parcs. Après de nouvelles études et de patiens efforts, on réussit à obtenir, dans la session suivante, un bill qui autorisait la construction d'un chemin de fer où des wagons seraient traînés « par des hommes, des chevaux, ou autrement. » La locomotive, comme on voit, n'était pas même nommée. Stephenson alla pourtant trouver M. Pease, et lui recommanda l'emploi des machines à vapeur. Les manières simples, le bon sens résolu de Stephenson firent une profonde impression sur l'esprit du quaker. Il alla visiter Killingworth, et, converti aux opinions de Stephenson, il obtint en 1823 un nouveau projet pour l'établissement d'un chemin de fer à locomotives. En outre, il s'associa avec son nouveau protégé pour fonder à Newcastle un atelier de construction de locomotives, et le fit nommer ingénieur du chemin de fer de Darlington à Stockton aux appointemens de 300 livres sterling. Le champ était désormais ouvert devant Stephenson : il décida la compagnie à adopter l'emploi de rails en fer au lieu de rails en fonte; il fixa lui-même la largeur de la voie, dessina les plans de trois locomotives. Pour augmenter la puissance de ces machines, il conduisit la flamme, dans le trajet du foyer à la cheminée, par un large tube qui traversait la chaudière. Il donnait ainsi librement carrière à son imagination inventive; il avait dès lors conscience de la révolution que ses locomotives allaient bientôt opérer. Un jour, assis dans une petite auberge de Stockton avec son fils Robert et John Dixon, devenu lui-même depuis un grand ingénieur, il prononça ces paroles que par la suite Dixon se plaisait à rappeler : « Maintenant, mes jeunes amis, je vais vous le dire, je pense que vous vivrez assez pour voir le jour (pour ma part, je ne le verrai peut-être pas) où les chemins de fer détrôneront toutes les autres voies de communication dans ce pays, — où les dépêches iront en chemin de fer, où les voies ferrées deviendront le grand chemin du roi et de tous ses sujets. Le temps approche où il sera moins coûteux à un ouvrier de voyager en chemin de fer que de marcher à pied. Je sais qu'il y aura de grandes, presque d'insurmontables difficultés à vaincre; mais ce que j'ai dit doit arriver aussi sûrement que nous existons. Je désire seulement voir ce jour, bien que je puisse à peine l'espérer, car je sais combien est lent tout progrès humain, et avec quelle difficulté j'ai fait adopter la locomotive, malgré le succès de l'expérience continuée depuis plus de deux ans à Killingworth. »

Le chemin de fer de Stockton à Darlington fut inauguré le 27 septembre 1825; au milieu d'un immense concours de population, la première locomotive remorqua un train de trente-huit voitures

chargées les unes de charbon, les autres de curieux. On n'y voyait qu'une seule voiture à voyageurs proprement dite, sorte de lourd omnibus, sans élégance, construit sur les dessins et à la demande de Stephenson; mais on songeait encore si peu à voyager sur les chemins de fer, que les directeurs, uniquement préoccupés du transport du charbon, abandonnèrent à un entrepreneur le droit de circuler sur la voie avec cet omnibus, traîné par deux chevaux. On parcourut d'abord une fois par jour seulement la distance de Darlington à Stockton; les voyageurs affluèrent presque aussitôt, et de nouvelles voitures furent construites; la concurrence de plusieurs entrepreneurs rendit le service ordinaire du chemin de fer de plus en plus difficile, et la compagnie dut se décider à reprendre elle-même en main le transport combiné des marchandises et des voyageurs. Les bénéfices s'accrurent au-delà de toute espérance : on n'avait jamais compté que sur un transport annuel de 10,000 tonnes de charbon à Stockton. Au bout de peu de temps, le chiffre s'élevait à 500,000 tonnes, et au point d'embarquement, alors désert, on voyait s'élever la ville, aujourd'hui si florissante, de Middleborough, qui compte déjà plus de quinze mille habitans.

Cette première victoire de George Stephenson fut suivie de nouveaux et rapides succès : Manchester commençait à prendre le gigantesque développement qui a fait de cette ville le centre industriel le plus important de la Grande-Bretagne, et lui a valu dans la représentation nationale une place en quelque sorte exceptionnelle. Manchester reçoit du port de Liverpool le coton brut qui est mis en œuvre dans ses nombreuses filatures : à l'époque dont nous parlons, le transport se faisait sur les canaux; mais durant les grands froids les bateaux étaient arrêtés par la glace, et il arrivait quelquefois que la matière première restait plus longtemps en route de Liverpool à Manchester que des ports des États-Unis aux ports anglais. On songea, pour assurer plus de régularité et de célérité aux transports, à établir entre les deux villes une voie ferrée. A plusieurs reprises, on envoya des agens à Stockton pour examiner le système de Stephenson et l'interroger lui-même; enfin on lui confia les premières études de la ligne projetée. Cette mission n'était pas sans danger : les fermiers et les laboureurs du pays se montraient des plus hostiles à une entreprise qu'on leur avait fait considérer comme très menaçante pour leurs intérêts; ils s'opposèrent souvent avec une extrême brutalité aux études préliminaires sur le terrain. Les tenanciers des lords Derby et Sefton et les employés d'un canal, qui était la propriété du duc de Bridgewater, se montrèrent particulièrement obstinés. A Knowley, Stephenson fut chassé lui-même par les fermiers de lord Derby, et l'accès des terres du noble duc

lui fut interdit sous les menaces les plus sévères; il fallut revenir en force pour opérer à la hâte quelques nivellemens. Pour tromper la surveillance des gardes du duc de Bridgewater, on eut recours à la ruse : on tira des coups de fusil la nuit pour les entraîner sur la trace de prétendus braconniers; pendant cette fausse alerte, on fit précipitamment un lever de plan au clair de lune.

Le bill relatif au chemin de fer de Liverpool à Manchester fut discuté au mois de mars 1825 par un comité de la chambre des communes; il y rencontra une opposition formidable. Stephenson dut prendre place dans ce qu'on nomme en langage parlementaire le *witness-box* pour fournir des explications sur son projet et répondre aux objections de ses adversaires. Pour un homme qui sait mieux agir que discuter et parler, il n'y a pas d'épreuve plus terrible que de se trouver en face de personnes habituées à tous les artifices et à tous les détours de la polémique. Outre les hommes de loi, Stephenson avait d'ailleurs à combattre des ingénieurs bien connus, qui tous déclaraient son projet inadmissible, la vitesse qu'il s'engageait à obtenir chimérique, et en tout cas pleine de dangers. Le tracé ne trouvait pas plus grâce devant eux que l'emploi de la locomotive; on contestait surtout la possibilité de franchir l'immense tourbière de Chat-Moss, située entre Liverpool et Manchester, où Stephenson avait hardiment proposé de faire passer son chemin de fer.

Pendant le long assaut qu'il eut à subir, Stephenson trouva, malgré son embarras, quelques répliques assez heureuses. Un chemin de fer, lui demandait-on, dans le cas où il serait assez solide pour supporter le poids d'un convoi animé d'une vitesse de quatre milles à l'heure, pourrait-il résister à la pression qui résulterait d'une vitesse de douze milles (c'est celle que Stephenson s'engageait à atteindre)? « Je suppose, répondit-il, que plus d'une personne ici a patiné sur la glace; en ce cas, ces personnes doivent savoir que la glace les supporte mieux quand elles vont très vite que lorsqu'elles glissent lentement : quand on avance avec beaucoup de rapidité, le poids, en une certaine façon, devient insensible. » Un autre membre du comité lui posait l'objection suivante : « Admettez qu'une de vos machines circule sur la voie avec une vitesse de neuf ou dix milles par heure, et qu'une vache par hasard s'y rencontre; ne serait-ce pas là une circonstance bien fâcheuse? — Oui, lui fut-il répondu, très fâcheuse en effet pour la vache! »

L'autorité professionnelle des hommes spéciaux consultés par le comité de la chambre des communes et l'éloquence des membres opposans firent rejeter le bill. Il faut citer textuellement quelques-unes des triomphantes déclarations sous lesquelles on parvint à accabler le malheureux Stephenson! « Aucun ingénieur dans son bon

sens n'aurait pu songer à traverser Chat-Moss pour joindre par un chemin de fer Liverpool et Manchester. On ne pourrait y établir une voie ferrée sans enfoncer dans la tourbière. — Chaque partie de ce projet montre que cet homme (Stephenson) s'est appliqué à un sujet dont il n'a aucune connaissance, et où il ne peut apporter aucun élément scientifique. — Les machines locomotives dépendent dans leur action du temps : un coup de vent assez fort pour gêner la navigation sur la Mersey rendrait impossible le voyage d'une locomotive. »

Les directeurs du chemin projeté ne furent point découragés par cette première défaite, et recommencèrent de nouvelles études; seulement, comme on avait tiré grand parti dans le comité des communes de quelques erreurs de détail découvertes dans les plans, levés, on l'a vu, avec tant de précipitation et de difficulté, l'exécution des études supplémentaires fut confiée à des ingénieurs d'une grande notoriété : ils s'écartèrent des domaines de lord Sefton, passèrent aussi loin que possible de la résidence de lord Derby; enfin, en ce qui concernait l'emploi des locomotives, on ne réclama dans le nouveau bill l'insertion d'aucune clause particulière autorisant la compagnie à user de ce nouveau moteur. Au cas où l'on reviendrait plus tard à ce projet, on se soumettait d'avance à toutes les restrictions, à toutes les mesures de prudence que le parlement pourrait imposer. A ces conditions, le bill passa; Stephenson fut nommé ingénieur en chef, et mit aussitôt la main à la partie de son chemin de fer qu'on avait hautement proclamée « impossible. » Les premiers chantiers furent installés sur la tourbière de Chat-Moss. Pour traverser ce terrain spongieux, toujours imbibé d'eau, élastique, obéissant à la moindre pression, Stephenson eut l'idée hardie de construire une sorte de grand radeau avec des pièces de bois, de la mousse desséchée et des terres rapportées. Ce radeau devait être assez large pour que le poids d'un train, réparti sur une très grande surface, ne pût déterminer aucun affaissement permanent du sol. Nous ne pouvons raconter ici en détail quelles difficultés Stephenson eut à vaincre pour exécuter ce vrai chemin de fer flottant. Plus d'une fois on voulut arrêter le travail, mais l'opiniâtreté de l'ingénieur triompha de tous les obstacles, et quand le chemin de fer fut ouvert, on dut reconnaître que la voie n'était nulle part plus sûre qu'à travers ce marécage, où l'on craignait de voir les trains s'enfoncer et disparaître.

Stephenson dirigea lui-même et jusque dans les moindres détails l'exécution de tous les travaux d'art du chemin de Liverpool à Manchester. Dans cette tâche difficile, pour laquelle on n'avait encore ni précédens ni modèles, il fit preuve d'une remarquable aptitude d'organisateur, qualité non moins nécessaire aux grands ingénieurs

que les connaissances techniques. La voie terminée, les directeurs durent choisir un système de traction : les ingénieurs consultés sur ce point recommandèrent unanimement l'emploi de machines à vapeur fixes, réparties de distance en distance sur toute la longueur du chemin, et devant, à l'aide d'un câble, remorquer les trains d'une station à l'autre. Stephenson, seul contre tous, patronait la locomotive et défendait son opinion avec modestie, mais avec une fermeté imperturbable, contre les plus célèbres autorités. Sur ses instances, on alla visiter à plusieurs reprises le chemin de fer de Darlington à Stockton, desservi par les locomotives sorties de ses ateliers de Newcastle. Les directeurs, dans leur embarras, eurent l'heureuse idée d'ouvrir un concours où ils appelèrent les ingénieurs de tous les pays; un prix de 500 livres sterling était offert à celui qui, le 10 octobre 1829, présenterait une locomotive, pesant six tonnes au plus, capable de remorquer vingt tonnes à la vitesse de dix milles par heure. Stephenson se prépara avec ardeur à une épreuve d'où dépendaient sa réputation et son avenir. Il avait depuis quelque temps mis à la tête de son atelier de construction de Newcastle son fils Robert, revenu de l'Amérique du Sud, où il était allé exploiter des mines d'argent. Le père et le fils se mirent à l'œuvre avec un zèle égal, et s'appliquèrent à donner à leur locomotive une puissance nouvelle. Le principal défaut de ces machines consistait dans la production insuffisante de vapeur; l'ébullition n'y était pas assez active, parce que la flamme n'échauffait la chaudière que sur une trop petite surface dans le trajet du foyer à la cheminée. Pour agrandir la *surface de chauffe*, Stephenson avait bien, comme on l'a vu déjà, introduit à l'intérieur de la chaudière un grand tube où circulait la flamme; mais ce moyen était encore insuffisant. Un Français, M. Marc Séguin, attaché au petit chemin de fer de Saint-Étienne, avait, en 1829, découvert la véritable chaudière qui convient aux locomotives; on la nomme *chaudière tubulaire*, parce qu'elle est sur toute la longueur traversée par un grand nombre de tubes creux qui servent de conduits à la flamme : la masse de l'eau, par ce moyen aussi simple qu'énergique, n'est plus seulement échauffée par les simples parois d'un récipient qui la contient, mais par une multitude de canaux qui apportent la chaleur dans toutes les parties. M. Henry Booth, secrétaire du chemin de fer de Liverpool à Manchester, sans avoir, paraît-il, connaissance des heureux essais de M. Séguin, eut la même idée que lui, la soumit à George Stephenson, qui en comprit immédiatement la portée et l'adopta avec empressement. Dès longtemps il avait, contrairement à tous les ingénieurs de son époque, compris que la vitesse des locomotives était intimement liée aux dimensions de la surface de chauffe, et que, pour atteindre une célérité encore inconnue, il suf-

fisait d'obtenir la production rapide et facile d'une immense quantité de vapeur.

Le problème était désormais résolu dans toutes ses parties : d'un côté, par l'agrandissement de la surface de chauffe dans les chaudières tubulaires; de l'autre, par l'activité imprimée au tirage, que Stephenson obtenait en donnant issue dans la cheminée à la vapeur expulsée des cylindres où elle accomplit son travail. Ce double caractère est, on peut le dire, le trait fondamental de la locomotive; le reste n'est que détail mécanique. Ces conditions de succès se trouvaient pour la première fois combinées dans la machine soumise par Stephenson à l'examen des juges du concours, et *Rocket*, c'était le nom de cette locomotive, obtint le prix, que trois autres machines essayèrent à peine de lui disputer : à la stupéfaction générale, on la vit marcher par momens à la vitesse, alors incroyable, de 35 milles par heure. Il ne fut plus question de machines fixes, et bientôt le train d'inauguration parcourut la voie de Liverpool à Manchester. On vota des *resolutions* où l'on exalta l'habileté et l'infatigable persévérance de l'homme qui, peu de temps auparavant, était encore traité avec tant de dédain, et l'ancien ouvrier mineur prit tout d'un coup place au premier rang des ingénieurs et des inventeurs de son pays.

Si la cause des chemins de fer était gagnée, de grands travaux étaient encore nécessaires pour en améliorer le matériel. Stephenson s'y appliqua avec autant de patience que de sagacité. Il donna plus de rigidité à la voie, en augmentant le poids des rails, en les fixant les uns aux autres avec plus de soin. Les voitures à voyageurs n'avaient d'abord été construites que sur le modèle des lourds wagons de houille : il fallut en établir de plus commodes, douées à la fois de solidité et d'élasticité. Stephenson imagina le premier le mode de suspension actuel, ainsi que les ressorts destinés à amortir les chocs violens des voitures les unes contre les autres; il inventa un moyen pour lubrifier convenablement les essieux, désormais doués d'une vélocité extraordinaire, construisit des freins pour arrêter les trains en marche; mais l'objet principal de ses études était toujours la locomotive même, dont il s'efforça constamment d'augmenter la puissance et la stabilité.

Malgré l'éclatant succès obtenu par Stephenson, on continuait d'attaquer l'invention nouvelle; on parlait d'effroyables accidens, purement imaginaires. Le parlement, appelé à concerter des mesures pour le perfectionnement des voies de communication du royaume, feignit d'ignorer l'existence du chemin de fer de Manchester à Liverpool, et vota des sommes considérables pour l'amélioration des routes ordinaires. Le comité recommandait seulement l'essai des locomotives sur ces routes; on ne comprenait pas encore que

la machine à vapeur et la voie ferrée ne sont que les organes corrélatifs d'un même système, et que vouloir lancer des locomotives sur les routes ordinaires, c'est inviter des voyageurs à monter dans un train qui déraille. L'intérêt privé discerna plus rapidement que ne pouvait le faire une assemblée politique l'avantage incontestable des nouvelles voies de communication, et l'on vit se former ces puissantes sociétés qui, sans patronage, se passant de l'appui du gouvernement, réussirent, par les seules ressources du crédit, à couvrir l'Angleterre d'un réseau serré de chemins de fer, à exécuter dans l'espace de quelques années le plus gigantesque ensemble de travaux dont aucun âge puisse se glorifier. Stephenson avait sa place marquée dans ces grandes entreprises : après le chemin de fer de Liverpool à Manchester, il construisit une petite ligne de Canterbury à Whitstable. Son fils Robert fut nommé, quoique fort jeune encore, directeur du chemin de Leicester et Swannington, destiné à ouvrir des débouchés aux districts houillers du comté de Leicester. On vit alors les ingénieurs qui avaient employé leur autorité à combattre les premiers projets de George Stephenson construire eux-mêmes ces chemins de fer dont ils avaient si bien démontré l'absurdité. Stephenson et son fils firent pour leur part le réseau du Lancashire, dont l'industrieuse Manchester est le centre, et bientôt ils songèrent à relier cette ville à Birmingham, et Birmingham même à Londres. Ce dernier projet excita une opposition inouie : des *meetings* eurent lieu dans toutes les villes où devait passer la longue artère destinée à décupler les forces productives de la Grande-Bretagne, et l'on y vota les résolutions les plus violentes et les plus absurdes. En dépit de toutes ces résistances, les études furent exécutées. Les directeurs n'épargnèrent aucune tentative pour se concilier les propriétaires; leur bill, admis après de longues discussions par la chambre des communes, fut rejeté par les lords. L'année suivante, il passa sans conteste; mais dans l'intervalle on avait été obligé de porter le chiffre des achats de terrain de 250,000 à 750,000 livres sterling; les frais de parlement s'élevaient jusqu'à 72,868 livres. Des charges semblables pèsent encore aujourd'hui sur la plupart des chemins de fer anglais, et sont la principale cause des faibles dividendes qu'ils distribuent. La concurrence des lignes, l'abus des emprunts, une mauvaise administration financière, la multiplication des embranchemens, achevèrent le mal; mais à l'époque où fut commencée la ligne de Londres à Birmingham, on ne pouvait encore prévoir tous ces mécomptes, et l'on entrait à peine dans ce qu'on pourrait appeler l'âge d'or des chemins de fer.

La ligne de Londres à Birmingham fut, à cause de la longueur du parcours, divisée en dix-huit sections, dont les travaux furent confiés à autant d'entrepreneurs différens. Tout dans cette industrie

fisait d'obtenir la production rapide et facile d'une immense quantité de vapeur.

Le problème était désormais résolu dans toutes ses parties : d'un côté, par l'agrandissement de la surface de chauffe dans les chaudières tubulaires; de l'autre, par l'activité imprimée au tirage, que Stephenson obtenait en donnant issue dans la cheminée à la vapeur expulsée des cylindres où elle accomplit son travail. Ce double caractère est, on peut le dire, le trait fondamental de la locomotive; le reste n'est que détail mécanique. Ces conditions de succès se trouvaient pour la première fois combinées dans la machine soumise par Stephenson à l'examen des juges du concours, et *Rocket*, c'était le nom de cette locomotive, obtint le prix, que trois autres machines essayèrent à peine de lui disputer : à la stupéfaction générale, on la vit marcher par momens à la vitesse, alors incroyable, de 35 milles par heure. Il ne fut plus question de machines fixes, et bientôt le train d'inauguration parcourut la voie de Liverpool à Manchester. On vota des *resolutions* où l'on exalta l'habileté et l'infatigable persévérance de l'homme qui, peu de temps auparavant, était encore traité avec tant de dédain, et l'ancien ouvrier mineur prit tout d'un coup place au premier rang des ingénieurs et des inventeurs de son pays.

Si la cause des chemins de fer était gagnée, de grands travaux étaient encore nécessaires pour en améliorer le matériel. Stephenson s'y appliqua avec autant de patience que de sagacité. Il donna plus de rigidité à la voie, en augmentant le poids des rails, en les fixant les uns aux autres avec plus de soin. Les voitures à voyageurs n'avaient d'abord été construites que sur le modèle des lourds wagons de houille : il fallut en établir de plus commodes, douées à la fois de solidité et d'élasticité. Stephenson imagina le premier le mode de suspension actuel, ainsi que les ressorts destinés à amortir les chocs violens des voitures les unes contre les autres; il inventa un moyen pour lubrifier convenablement les essieux, désormais doués d'une vélocité extraordinaire, construisit des freins pour arrêter les trains en marche; mais l'objet principal de ses études était toujours la locomotive même, dont il s'efforça constamment d'augmenter la puissance et la stabilité.

Malgré l'éclatant succès obtenu par Stephenson, on continuait d'attaquer l'invention nouvelle; on parlait d'effroyables accidens, purement imaginaires. Le parlement, appelé à concerter des mesures pour le perfectionnement des voies de communication du royaume, feignit d'ignorer l'existence du chemin de fer de Manchester à Liverpool, et vota des sommes considérables pour l'amélioration des routes ordinaires. Le comité recommandait seulement l'essai des locomotives sur ces routes; on ne comprenait pas encore que

la machine à vapeur et la voie ferrée ne sont que les organes corrélatifs d'un même système, et que vouloir lancer des locomotives sur les routes ordinaires, c'est inviter des voyageurs à monter dans un train qui déraille. L'intérêt privé discerna plus rapidement que ne pouvait le faire une assemblée politique l'avantage incontestable des nouvelles voies de communication, et l'on vit se former ces puissantes sociétés qui, sans patronage, se passant de l'appui du gouvernement, réussirent, par les seules ressources du crédit, à couvrir l'Angleterre d'un réseau serré de chemins de fer, à exécuter dans l'espace de quelques années le plus gigantesque ensemble de travaux dont aucun âge puisse se glorifier. Stephenson avait sa place marquée dans ces grandes entreprises : après le chemin de fer de Liverpool à Manchester, il construisit une petite ligne de Canterbury à Whitstable. Son fils Robert fut nommé, quoique fort jeune encore, directeur du chemin de Leicester et Swannington, destiné à ouvrir des débouchés aux districts houillers du comté de Leicester. On vit alors les ingénieurs qui avaient employé leur autorité à combattre les premiers projets de George Stephenson construire eux-mêmes ces chemins de fer dont ils avaient si bien démontré l'absurdité. Stephenson et son fils firent pour leur part le réseau du Lancashire, dont l'industrieuse Manchester est le centre, et bientôt ils songèrent à relier cette ville à Birmingham, et Birmingham même à Londres. Ce dernier projet excita une opposition inouie : des *meetings* eurent lieu dans toutes les villes où devait passer la longue artère destinée à décupler les forces productives de la Grande-Bretagne, et l'on y vota les résolutions les plus violentes et les plus absurdes. En dépit de toutes ces résistances, les études furent exécutées. Les directeurs n'épargnèrent aucune tentative pour se concilier les propriétaires; leur bill, admis après de longues discussions par la chambre des communes, fut rejeté par les lords. L'année suivante, il passa sans conteste; mais dans l'intervalle on avait été obligé de porter le chiffre des achats de terrain de 250,000 à 750,000 livres sterling; les frais de parlement s'élevaient jusqu'à 72,868 livres. Des charges semblables pèsent encore aujourd'hui sur la plupart des chemins de fer anglais, et sont la principale cause des faibles dividendes qu'ils distribuent. La concurrence des lignes, l'abus des emprunts, une mauvaise administration financière, la multiplication des embranchemens, achevèrent le mal; mais à l'époque où fut commencée la ligne de Londres à Birmingham, on ne pouvait encore prévoir tous ces mécomptes, et l'on entrait à peine dans ce qu'on pourrait appeler l'âge d'or des chemins de fer.

La ligne de Londres à Birmingham fut, à cause de la longueur du parcours, divisée en dix-huit sections, dont les travaux furent confiés à autant d'entrepreneurs différens. Tout dans cette industrie

aujourd'hui si puissante était à créer : on ne connaissait pas encore ces grands entrepreneurs qui peuvent transporter partout un immense matériel et un personnel bien dressé, et qui construisent les voies avec une merveilleuse rapidité. Des dix-huit entrepreneurs du chemin de Londres à Birmingham, onze furent ruinés, et la compagnie dut reprendre leurs travaux. Quelques-uns, il est vrai, eurent à surmonter des difficultés inattendues : la tranchée de Blisworth et le tunnel de Kilsby sont encore aujourd'hui cités parmi les plus formidables travaux de ce genre. On vit sur les nouveaux chemins de fer se former peu à peu un type spécial d'ouvriers terrassiers. Les *navvies*, c'est ainsi qu'on les nomme en Angleterre, ont un costume particulier; sans demeure fixe, ils vont sans cesse d'un chantier de terrassement à un autre; doués d'une force extraordinaire, on les voit quelquefois travailler pendant seize heures de suite; leurs immenses brouettes sont toujours chargées de trois à quatre cents livres de déblais. Associés par petits groupes au nombre de dix ou douze, ils font leurs conditions avec les entrepreneurs, et quand l'un d'entre eux ne travaille pas suffisamment, il est exclu du groupe (*gang*) par ses camarades eux-mêmes.

Depuis le jour où fut commencé le chemin de Londres à Birmingham, il ne se fit pas une voie ferrée en Angleterre que George Stephenson n'eût à s'en occuper. Il s'établit d'abord à Alton-Grange, dans le comté de Leicester; il y avait commencé l'exploitation d'une mine de charbon, ce qui ne l'empêchait pas de consacrer une activité incessante à ses ateliers de construction de Newcastle et aux nombreuses lignes de chemin de fer au sujet desquelles il était consulté. Il dictait quelquefois des lettres pendant douze heures de suite, car il avait appris l'écriture si tard qu'il n'aima jamais à tenir la plume lui-même. Tout le réseau ferré qui relie York, Manchester, Leeds, Sheffield, Derby et Birmingham, fut exécuté sous sa direction. Pendant la construction du chemin de Derby à Leeds, il vint se fixer dans le beau domaine de Tapton-House : il y était à la tête d'importans charbonnages, et créa tout auprès les usines à fer de Clay-Cross. Le temps du repos était arrivé pour lui; peu à peu il se retira des grandes entreprises de chemins de fer, laissant à ses élèves, surtout à son fils, le soin de compléter son œuvre. Son repos même ne fut point inactif; de tous côtés, on ne cessait de réclamer, sinon sa coopération, au moins ses conseils. Le roi des Belges, qui de très bonne heure fut pénétré de l'importance des chemins de fer, consulta le grand ingénieur anglais au sujet du réseau qui devait unir les diverses parties de son royaume. Stephenson fit deux voyages en Belgique; il visita avec un extrême intérêt les grands districts houillers du pays, et reçut du roi Léopold la croix de chevalier, seule distinction honorifique qu'il accepta durant sa longue carrière. Il

avait toujours refusé de prendre un siége au parlement; durant son ministère, sir Robert Peel lui offrit inutilement à plusieurs reprises le titre de baronet. L'ancien ouvrier mineur aimait à dire malicieusement: « On m'appelait autrefois George Stephenson tout court; aujourd'hui on m'appelle George Stephenson, *esquire*, Tapton-House. »

Outre la Belgique, il visita l'Espagne en compagnie de sir Joshua Walmsley, qui était en négociation avec le gouvernement espagnol au sujet de l'ouverture d'une ligne de chemin de fer de Madrid à la baie de Biscaye. Il traversa rapidement la France, examina avec un très vif intérêt les travaux du chemin de fer d'Orléans et de Tours. Arrivé en Espagne, il parcourut la ligne projetée, mais ne fut satisfait du résultat de ses études ni au point de vue technique ni au point de vue commercial. Sur ses conseils, la compagnie anglaise abandonna l'entreprise. Il faut remarquer ici que Stephenson, accusé au commencement de sa carrière d'être un esprit aventureux et amoureux de chimères, se montrait au contraire toujours réservé, timoré même toutes les fois qu'on invoquait son autorité. Ces craintes résultaient d'une scrupuleuse honnêteté; il ne voulait pas qu'on fît appel au crédit public sans s'être assuré les meilleures chances de succès. Il n'était point, comme se sont montrés tant d'autres ingénieurs, uniquement préoccupé de laisser dans de dispendieux et magnifiques travaux d'art un monument élevé à sa propre gloire. Il évitait avec un soin extrême tout ce qui pouvait aggraver les dépenses, et son système constant a été en matière de tracé de chercher la voie la plus facile, dût-elle être la plus longue. Fortement persuadé que la locomotive perd ses principaux avantages quand on lui donne à gravir des rampes trop inclinées, il était partisan des pentes très faibles; mais on vit bientôt se former contre lui une école d'ingénieurs qui allèrent jusqu'à soutenir qu'une succession de montées et de descentes était préférable à un tracé horizontal. De nos jours, on a pu reconnaître l'absurdité d'une pareille doctrine. Si les progrès opérés dans la construction des locomotives permettent d'être beaucoup moins réservé que Stephenson, les ingénieurs ne s'écartent pourtant des règles qu'il suivait que lorsqu'une nécessité rigoureuse les y contraint.

Après les luttes qu'il lui fallut soutenir en faveur de son système de tracé, Stephenson eut à défendre la locomotive elle-même contre la compétition d'un système nouveau qui porte le nom de *système atmosphérique*. Presque tout le monde le connaît en France par l'application qui en a été faite à Saint-Germain : on sait que les convois, au lieu d'être remorqués par une machine, sont entraînés par un piston qui se meut dans un long tube, où l'on fait le vide au moyen de puissans appareils pneumatiques; l'air pousse le piston du côté où le vide s'opère, et les voitures qui s'y attachent obéissent à la

même impulsion. Hautement préconisé par des ingénieurs célèbres, notamment par Brunel et par sir William Cubitt, puissamment patroné dans le parlement, le système nouveau fut bientôt opposé à l'invention de George Stephenson. Ce ne fut pas sans quelque émotion que celui-ci alla pour la première fois, avec M. Vignolles, visiter un modèle de chemin atmosphérique; il l'examina quelque temps avec une extrême attention, puis, avec une grande assurance : « Ceci, dit-il, ne pourra réussir; qu'est-ce autre chose que la machine fixe avec un câble, sous forme nouvelle? » jugement plein de justesse, que le temps a confirmé. Le système atmosphérique est aujourd'hui abandonné, et malgré tout ce qu'il a d'ingénieux, il finira peut-être par tomber dans l'oubli.

La sagacité de Stephenson s'exerça plus d'une fois sur des sujets bien étrangers à la mécanique. A l'époque où il était encore employé dans des mines, il découvrit une lampe de sûreté, sans connaître les essais du même genre faits par le célèbre chimiste sir Humphry Davy : si son nom n'eût été alors si obscur, Stephenson aurait peut-être partagé avec Davy la gloire de cette utile invention, qui a contribué si puissamment à diminuer le nombre des victimes dans les mines de charbon. Se promenant un jour avec le docteur Buckland, bien connu par ses travaux scientifiques, sur la terrasse de Drayton, résidence de sir Robert Peel, Stephenson vit passer de loin un convoi suivi de son long panache de fumée : « Eh! Buckland, lui dit-il, j'ai une question à vous poser. Me direz-vous quel est le pouvoir qui fait marcher ce train? — Mais, répondit son interlocuteur, je suppose que c'est une de vos grosses machines. — Oui, mais qui fait aller la machine? — Sans doute un bon mécanicien de Newcastle. — Que penseriez-vous si c'était la lumière du soleil? — Comment? répond le docteur. — C'est pourtant cela même. C'est de la lumière emmagasinée dans la terre pendant des myriades d'années, de la lumière absorbée par des plantes, et nécessaire à la condensation du carbone pendant qu'elles se développaient. Maintenant, après avoir été ensevelie durant de longs âges dans les couches de houille, cette lumière latente nous est rendue, elle se délivre, elle travaille dans cette locomotive pour le plus grand bien de l'humanité. » Sans s'en douter, Stephenson développait ainsi une des plus admirables inductions de la science moderne, c'est-à-dire la transformation réciproque de la lumière et de la chaleur en travail mécanique. Ce phénomène est devenu l'objet des plus curieuses études, et M. Grove n'a pas manqué de rapporter cette boutade de Stephenson dans son remarquable ouvrage sur la *Corrélation des Forces physiques*.

George Stephenson passa la fin de sa vie à Tapton-House. Il avait toujours aimé avec passion la vie rurale; il s'occupait avec intérêt de ses fleurs, de sa basse-cour, de ses fermes, de perfectionnemens

agricoles; son existence était devenue tout à fait celle d'un *country-gentleman* anglais. Dans ses rapports avec les propriétaires, ses voisins, il apportait une simplicité et une bonhomie qui font trop souvent défaut à ceux qui ont été les artisans de leur propre fortune. Il rappelait volontiers les souvenirs de sa pénible jeunesse, mais il le faisait sans faux orgueil et sans affectation. « Je viens de Callerton (près Newcastle), disait-il un jour à un de ses amis; j'ai revu les champs où je tirais des navets à 2 *pence* la journée. » Il n'allait plus que rarement à Londres; il y assistait aux conférences tenues dans le bureau de son fils, véritable ministère des travaux publics de la Grande-Bretagne; cependant il revenait toujours avec plaisir à Tapton. Mille ouvriers occupés dans ses mines et ses forges le regardaient comme un père : il faisait élever des écoles, créait des caisses de secours et de prévoyance, ouvrait des salles de lecture; jusqu'au dernier moment, il s'occupa du bien-être de ceux qui l'entouraient. Il mourut le 12 août 1848, à l'âge de soixante-sept ans, léguant à ses concitoyens l'exemple de ce que peut la persévérance jointe à l'intégrité du caractère, et au monde la plus admirable et la plus féconde découverte des temps modernes.

Robert Stephenson, qui pendant si longtemps avait secondé son père dans ses travaux, devait encore agrandir la gloire du nom qu'il portait. Une partie considérable du réseau des chemins de fer de la Grande-Bretagne fut construite sous sa direction, et il présida aux études et à l'établissement des voies ferrées dans beaucoup de pays étrangers : la Norvége et la Toscane lui doivent leur réseau; il s'occupa aussi des chemins de fer du Danemark, de l'Allemagne, de la Suisse, du Canada, de l'Inde anglaise; la ligne d'Alexandrie au Caire est l'une de ses œuvres. Parmi les grands travaux d'art qu'on lui doit, il faut citer le pont sur la Tyne à Newcastle, construit en bois et en fer, les tunnels et les remblais du chemin de fer de Chester à Holyhead, les ponts de Conway et Britannia, sur le détroit de Menai, les ponts du Nil, le pont Victoria, qui unit les deux rives du Saint-Laurent au Canada.

Ces grands ouvrages ont été en quelque sorte le dernier terme des progrès que l'industrie des chemins de fer a su réaliser dans l'une des branches les plus importantes de l'art de la construction. Les premiers ponts en pierre avaient des arches circulaires, qu'il fallait élever à une très grande hauteur, quand on voulait leur donner des dimensions assez grandes pour que la navigation ne fût pas gênée. On substitua graduellement aux cintres pleins des arches surbaissées, d'une portée de plus en plus hardie. Puis, pour obtenir des portées encore plus grandes, on remplaça la pierre par la fonte et le fer. Enfin l'attention des ingénieurs se porta sur le système des ponts suspendus : on revenait ainsi, par un long détour, au

pont des peuples à demi civilisés. Changez en fortes chaînes, en câbles de fer, les légers cordages que les habitans de l'Amérique du Sud et de l'Inde jettent au-dessus de leurs immenses cours d'eau, et vous aurez le pont suspendu moderne. Il y a pourtant un pont plus simple encore que le pont de cordages, c'est le pont des montagnes, le sapin appuyé sur deux rochers au-dessus d'un précipice. Le principe de ce pont rustique a été d'abord appliqué aux États-Unis sous sa forme nouvelle : les ponts de bois en treillis, qui traversent tous les fleuves d'Amérique, ne sont autre chose que de grandes poutres artificielles jetées entre les deux rives, assez rigides pour ne pas plier sous les plus lourdes charges, assez légères pour qu'on puisse franchir par ce moyen les portées les plus extraordinaires. Aujourd'hui ces grandes poutres creuses se font surtout en fer, soit avec de la tôle, soit avec des barres dont le treillis imite tout à fait les treillis de bois des ponts américains. La première et la plus célèbre application de ce système nouveau fut faite par Stephenson au détroit de Menai.

Le pont Britannia est un immense tube formé par des pièces de tôle rivées les unes aux autres. Ce tunnel aérien, de forme rectangulaire, unit le Cærnarvon à l'île d'Anglesea. Trois piles seulement le supportent; deux sont appuyées sur les rivages opposés, la troisième sur un rocher qui surgit dans le détroit. Cette troisième pile, nommée la Tour-Britannia, s'élève à deux cent trente pieds au-dessus du niveau moyen de la mer. Aux deux extrémités du tube, les maçonneries qui servent d'appui au pont ont jusqu'à cent soixante pieds d'élévation. Les vaisseaux passent librement sous le noir tube suspendu à cette immense hauteur. Les flots tourmentés du canal de Saint-George assiégent en vain les masses formidables qui le soutiennent, et leur éternel murmure se mêle au tonnerre retentissant des trains qui s'engouffrent dans la grande galerie de fer.

Veut-on savoir comment Robert Stephenson parvint à élever ces lourdes masses de tôle sur les piliers qui les supportent? Jamais opération plus grandiose ne fut exécutée par des moyens plus simples et plus ingénieusement combinés. Le tube fut construit sur le rivage même de la mer, sur un plancher en bois soutenu par d'immenses pontons plats. Les vaisseaux, chargés de tôle et de fer, venaient s'y décharger; des machines à vapeur y étaient installées pour découper la tôle, creuser les trous destinés à recevoir les rivets qui assujettissent les plaques contiguës. Ces rivets étaient martelés à la main, et l'on peut avoir une idée du spectacle que devait fournir le tube en construction, quand on songe qu'il n'y entre pas moins de deux millions de ces rivets en fer. Le plancher sur lequel reposaient les chantiers était supporté par quatre pontons de cent pieds de longueur. Tant que le tube resta inachevé, ces bateaux de-

meurèrent échoués et remplis d'eau. Le tube pesait 1,800 tonnes, et l'on avait calculé que les pontons, une fois vidés, s'élèveraient avec une force d'ascension qui n'était pas inférieure à 3,200 tonnes. Quand tout donc fut terminé, on n'eut qu'à fermer les valves par où chaque jour les eaux s'introduisaient à la marée montante : le flux arriva, et l'on vit la masse énorme du tube s'élever graduellement sans la moindre difficulté. Soulevé par la forte pression de l'Océan, le radeau flottant fut remorqué par des bateaux à vapeur jusqu'aux piles en maçonnerie. Le tube fut amené sur des appuis qu'on avait préparés. Les valves des pontons rouvertes, ceux-ci se séparèrent du tube et descendirent au fond de l'eau. Le tube lui-même resta isolé sur ses appuis provisoires. Cette difficile opération avait été si bien préparée, qu'elle put être terminée dans l'espace d'une seule marée et sans qu'aucun accident vînt l'interrompre. Une opération non moins difficile restait encore à faire : il fallait hisser le tube jusqu'au sommet des piles. Cette fois encore on eut recours à la force motrice de l'eau; une presse hydraulique avait été installée dans la Tour-Britannia, à quarante pieds au-dessus de l'élévation que le pont devait atteindre. L'extrémité de la grande masse de tôle se rattachait par de puissantes chaînes et des barres de fer au piston, que soulevait lentement la force irrésistible de l'eau dans la presse hydraulique. Chaque fois que le tube s'était élevé de six pieds, on le maintenait immobile pendant que le lourd piston redescendait. Puis une nouvelle ascension avait lieu, et c'est ainsi que graduellement l'extrémité du tube finit par atteindre jusqu'à la hauteur du pilier. Une opération toute semblable se faisait pendant ce temps à l'autre extrémité, et la longue masse de fer se trouva ainsi amenée à sa place définitive. Elle fut soumise ensuite aux plus sévères épreuves. Les trains les plus lourds ne la faisaient fléchir que d'un demi-pouce au plus, et l'on calcule que cette déviation n'est pas plus forte que celle qui résulte de la dilatation du métal quand le soleil échauffe fortement le tube pendant une heure environ.

Avec ses portées de quatre cent soixante pieds, le pont Britannia ouvrit une ère nouvelle dans les annales de la construction. Encouragé par cet essai, Robert Stephenson éleva sur des proportions plus grandioses encore le pont Victoria, qui relie les deux rives du grand fleuve Saint-Laurent au Canada. Cette œuvre, à peine achevée, n'a pas encore été l'objet d'une description détaillée; mais dès à présent on la range parmi les chefs-d'œuvre de l'art moderne. Les rapports entre le Canada et les États-Unis vont en recevoir une activité inconnue, et la belle colonie du nord de l'Amérique recueillera bientôt les fruits de l'entreprise hardie tentée par Robert Stephenson et secondée par les capitaux de l'Angleterre. C'est par

cette route que les bois, les fers du Canada, les marchandises anglaises, vont s'échanger contre les céréales et le coton des États-Unis; le majestueux Saint-Laurent, avec la chaîne des grands lacs, divisait tout le nord du continent américain en deux régions distinctes, qui aujourd'hui sont mises en communication par le port de Montréal. Cette œuvre gigantesque a été accomplie dans les conditions les plus difficiles, sous un climat d'une rigueur excessive, dans un fleuve dont les débâcles sont extrêmement redoutables. Tous ces obstacles ont été heureusement vaincus; les piles colossales du pont de Stephenson peuvent soutenir l'assaut des glaces, et sur ces assises inébranlables s'appuie le tube en fer le plus solide et le mieux ajusté qu'on ait encore vu.

Robert Stephenson construisit encore deux ponts tubulaires sur le chemin de fer d'Égypte, l'un sur la branche du Nil de Damiette, l'autre au-dessus du large canal qui passe près de Basket-al-Seba. Les trains, au lieu d'entrer, comme pour le pont Britannia, à l'intérieur du tunnel rectangulaire, passent sur le sommet du tube. Quand il fut question de percer l'isthme de Suez par un canal de grande navigation, Robert Stephenson se prononça nettement contre ce projet à la chambre des communes. Il n'avait, il est vrai, visité que très rapidement l'isthme, et il faut croire aujourd'hui, sur le témoignage des personnes qui ont pu l'explorer à loisir, que les difficultés d'exécution entrevues par l'éminent ingénieur anglais ne sont point insurmontables, comme il le pensait : ce qui ne saurait être douteux, c'est qu'elles ne peuvent être vaincues qu'au prix de très lourds sacrifices. Quand on aura écarté de ce débat toutes les considérations qui pendant longtemps en ont entretenu la vivacité, il restera à examiner si ces sacrifices peuvent être suffisamment compensés. Dans ce jugement impartial et définitif, il faudra tenir compte de la concurrence du chemin de fer égyptien, mettre en balance l'économie de temps obtenue dans certains cas en traversant l'isthme et la dépense résultant du péage du canal, noter enfin l'accroissement graduel du tonnage des navires qui font le commerce de l'Inde et des mers de la Chine, les délais inévitables dans la navigation sur canaux. En discutant ces élémens complexes, on sera peut-être ramené à l'avis de Robert Stephenson, et il serait possible qu'en Égypte, comme dans l'Amérique centrale, les voies ferrées héritassent des brillantes destinées d'abord promises aux canaux de grande navigation.

On se tromperait fort, en tout cas, si l'on croyait que l'opposition de Robert Stephenson au projet d'ouverture de l'isthme de Suez lui fût inspirée par de mauvais sentimens à l'égard de la France : le grand ingénieur avait pour notre pays une vive admiration, et je

ne pourrais en citer de meilleure preuve que le discours prononcé par lui, il y a peu d'années, devant la société des ingénieurs civils de l'Angleterre, sur les mérites comparés des chemins de fer anglais et français. Jamais on ne nous rendit justice avec plus de compétence en même temps qu'avec plus de franchise. Robert Stephenson mettait en regard la situation très prospère de notre industrie des chemins de fer avec l'état de cette industrie en Angleterre, les magnifiques dividendes de nos grandes lignes avec les maigres revenus du réseau de la Grande-Bretagne. Cette différence s'explique en partie, comme il le rappelait, par les lourdes charges qu'ont imposées aux compagnies anglaises les exigences absurdes des propriétaires, les frais des bills du parlement, et par la concurrence des diverses parties du réseau anglais, dont le tracé n'a été assujetti à aucune règle. Les chemins de fer de la Grande-Bretagne ont été construits sans la participation de l'état, qui n'a fourni aux compagnies ni l'appui direct de ses finances ni le prestige de son crédit. En France, les sociétés fondées pour la construction et l'exploitation de nos voies ferrées n'ont pas eu à lutter contre les mêmes difficultés, et de plus elles ont été puissamment secondées par le gouvernement. Garanties d'une manière à peu près certaine contre la concurrence, armées de la loi d'expropriation publique la plus commode et la plus expéditive, elles ont reçu de l'état des faveurs exceptionnelles par les subventions et les garanties d'intérêt; leurs charges ont été ainsi diminuées, leur crédit consolidé. L'état a mis en outre à la disposition des compagnies les ingénieurs élevés dans ses propres écoles. En peu d'années, on les a vus couvrir la France de magnifiques travaux d'art, et introduire dans le service et l'exploitation de nos chemins de fer une organisation si admirablement ordonnée, qu'elle peut aujourd'hui servir de modèle à tous les pays, et que l'Autriche, la Russie, l'Espagne, sont venues successivement réclamer notre concours pour exécuter et organiser leur réseau.

Contraste singulier, tandis que nos plus éminens ingénieurs sont, sauf quelques brillantes exceptions, d'anciens élèves de l'École polytechnique, où ils ont reçu l'enseignement le plus savant et le plus complet qui se donne dans le monde entier, les grands ingénieurs de la Grande-Bretagne ont été presque tous des hommes d'une condition obscure, sans éducation scientifique. Nous avons raconté longuement les épreuves du pauvre ouvrier mineur qui devint le promoteur des chemins de fer; son fils Robert ne fréquenta les écoles que pendant deux ans seulement : le reste de son éducation se fit dans les mines, sur les chantiers, dans les ateliers. On peut en dire autant pour Locke, John Dixon, Thomas Gouch, Swanwich, ingénieurs bien connus en Angleterre et tous élevés à l'école de George

Stephenson. Quand celui-ci commença ses premiers travaux, il s'adjoignit quelques jeunes gens obscurs, mais choisis avec soin, leur donna de bonne heure l'habitude de la responsabilité, les mit aux prises avec de grandes difficultés. Presque tous sont devenus des hommes distingués dans leur profession, et ont toujours conservé pour leur maître les sentimens de la plus affectueuse reconnaissance. Son fils Robert Stephenson en recueillit aussi une grande part; mais sa popularité dépassait bien les bornes de l'existence professionnelle : plus mêlé au monde que son père, longtemps membre du parlement, il avait acquis par son talent une influence considérable dans la société anglaise, tout en méritant l'estime universelle par sa bonté, sa générosité, son caractère droit et sympathique. Il mourut dans le mois de novembre 1859, léguant 625,000 francs à diverses institutions publiques; il se montra surtout généreux envers celles de Newcastle, prouvant ainsi qu'il n'avait point oublié la province où il était né, où il avait passé sa laborieuse jeunesse. Le jour de ses funérailles, des milliers d'ouvriers quittèrent les fabriques de Newcastle pour célébrer un service en son honneur. Dans le port de cette ville ainsi qu'à Gateshead, Sunderland, Shields, Whitby, les navires prirent le deuil. En même temps, les portes de Westminster-Abbey s'ouvraient à Londres pour recevoir les restes de l'illustre ingénieur : l'Angleterre lui conférait ainsi le plus grand honneur qu'elle puisse accorder à l'un des siens.

Le célèbre constructeur des grands ponts tubulaires du détroit de Menai, du Canada et de l'Égypte repose aujourd'hui au milieu des grands hommes qui par les armes, la vertu, le génie, ont porté dans le monde entier le nom de la l'Angleterre. Ne devrait-on pas aussi déposer à Westminster les restes de George Stephenson lui-même? Comme ils étaient unis dans la vie, George et Robert devraient l'être dans la mort. La gloire ne peut se disputer par lambeaux entre un père et un fils; néanmoins c'est dans George Stephenson que la postérité reconnaîtra toujours le véritable créateur des chemins de fer. Tandis que les siècles ont effacé le souvenir des inventeurs des temps passés, tout en nous transmettant leurs bienfaits, son nom sera légué à l'avenir le plus lointain et grandira toujours, à mesure que, par le mélange pacifique des peuples et des races, s'accomplira la grande révolution sociale dont il a été l'un des instrumens, et dont nous entrevoyons seulement la brillante aurore.

AUGUSTE LAUGEL.

LE

SOMNAMBULISME NATUREL

ET L'HYPNOTISME

I. *Les Magnétiseurs jugés par eux-mêmes, nouvelle enquête sur le Magnétisme animal*, par M. G. Mabru. — II. *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, par M. L. Figuier. — III. *Traité complet du Magnétisme animal*, par M. le baron Dupotet. — IV. *Mémoire sur le Somnambulisme et le Magnétisme animal*, par M. le général Noizet. — V. *De la Catalepsie*, par M. T. Puel. — VI. *Dernières communications faites à l'Académie des Sciences et à la Société médico-psychologique sur l'hypnotisme et le somnambulisme naturel.*

La multiplicité des phénomènes dont l'univers se compose n'est qu'apparente; les forces physiques, toutes nombreuses qu'elles semblent, ne sont que des manifestations diverses des mêmes principes, toujours actifs, mais dont les effets varient suivant leur mode d'application et la durée de leur action. Réciproquement le phénomène le plus simple exige le concours d'une multitude de ces actions variées prises par nous pour autant de forces distinctes. Donc il n'y a pas de fait isolé dans la nature, de fait en désaccord avec l'ordre général. Tout phénomène est une des conséquences des lois universelles. Ces lois, si elles ne sont pas également connues dans la complexité de leurs applications, les faits que nous avons continuellement sous les yeux nous en indiquent au moins le caractère et la marche. Aussi les esprits critiques, élevés à l'école de l'expérience scientifique, se refusent-ils à accepter ces systèmes spéculatifs et ces théories du surnaturel qui impliquent dans l'univers l'existence

de phénomènes en désaccord avec les principes qui le régissent. Un fait de ce genre est-il proclamé, la science le soumet à son examen et prouve bientôt qu'il faut n'y reconnaître que l'effet de forces analogues à celles qui interviennent dans les phénomènes déjà observés, mais qui agissent alors d'une manière différente.

Cette remarque trouve son application dans ce que l'on a dit du magnétisme animal ou mesmérisme. Tant que la réalité des phénomènes n'avait point été suffisamment établie, tant qu'une expérimentation sévère n'avait pas mis en garde contre la fraude et l'illusion, la prétention des magnétiseurs de produire un ordre de faits contraires aux lois physiologiques fut traitée avec dédain par les savans, car cette prétention constituait à elle seule un légitime motif de suspicion; mais du jour où quelques-uns des faits magnétiques furent soumis à une observation sérieuse et vérifiés par des esprits prudens, ce qui se présentait avec l'apparence du merveilleux n'offrit bientôt plus que de nouveaux effets à enregistrer de la part des agens qui président à la sensibilité et à la vie. Alors le magnétisme animal entra dans une voie vraiment scientifique, et une partie des obscurités qui l'enveloppent encore fut dissipée.

Cette révolution est toute récente, elle ne fait véritablement que commencer. Après trois quarts de siècle de charlatanerie et d'illuminisme (1), des phénomènes singuliers, de prime abord étranges, ont été éclairés par la physiologie et la pathologie, et tout le cortége de merveilleux dont on les avait entourés s'est évanoui pour laisser place à des actions nerveuses qu'il s'agit maintenant d'étudier sous leurs diverses formes et à tous les degrés d'intensité. Les communications récentes faites à l'Institut au sujet de l'hypnotisme, en promettant à la science des aperçus nouveaux, sont venues confirmer les idées que certains physiologistes s'étaient faites du véritable caractère du somnambulisme artificiel. Nous allons essayer de résumer l'histoire de ces événemens scientifiques, qui ont commencé comme tant d'autres par une période de fables et de chimères, et dont le premier résultat doit être de nous faire mieux juger de l'étendue et de la variété des phénomènes de la vie.

I.

Un des premiers observateurs qui aient entrepris avec une complète bonne foi, et suivant une méthode toute rationnelle, des expériences sur le magnétisme animal, le docteur Alexandre Bertrand, comprit fort bien que les phénomènes de cet ordre, s'ils existent, ne

(1) Voyez l'article de M. L. Peisse, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1842.

sauraient être des faits à part, des manifestations où la nature se contredit elle-même. Dans deux ouvrages publiés il y a maintenant plus de trente ans, il entreprit de rechercher à quel ordre de faits physiologiques et pathologiques se rattachaient les effets étranges qu'il avait observés. Il reconnaissait tout ce qu'il y a de ridicule et d'arbitraire dans la théorie d'un fluide magnétique animal que Mesmer prétendait identifier à ce que l'on appelait jadis fluide électrique, et dont ce rêveur substituait l'intervention aux actions qui résultent du jeu de notre économie. Il trouva dans ce qui avait été rapporté des possédés du démon; et en particulier des religieuses de Loudun, des prophètes protestans des Cévennes, des convulsionnaires de Saint-Médard, et d'autres singularités historiques, la preuve que le somnambulisme artificiel n'est qu'une forme de l'extase cataleptique, affection rare, mais positive, qui se produit de temps à autre épidémiquement. C'est à peu près la thèse que vient de reprendre M. Louis Figuier dans son *Histoire du merveilleux*. Pour que ce rapprochement fût tout à fait décisif, il eût fallu avoir sous les yeux et observer à nouveau ces curieuses épidémies mentales. Les uns n'y voyaient que de la folie et rattachaient aux troubles intellectuels qui sévissent parfois comme une contagion ce qui semblait au docteur Bertrand une affection spéciale et un désordre particulier; les autres, prévenus par les fraudes et les supercheries qu'ils avaient surprises dans les exercices de somnambulisme auxquels on les avait fait assister, ne cherchaient qu'illusion et charlatanerie dans les *possessions*, l'enthousiasme des camisards et les convulsions produites au tombeau du diacre Pâris. Quelque sérieuses et sincères que fussent les observations de Bertrand, de Georget, et de divers médecins convaincus de la réalité du magnétisme animal, on devait cependant se tenir en garde contre des entraînemens auxquels de grands esprits n'ont souvent pas échappé. Sans parler de Swedenborg, qui associait des connaissances minéralogiques et physiques positives aux idées les plus chimériques et aux illusions les plus incroyables sur les phénomènes de la nature, d'autres savans ont été le jouet de leur propre imagination en présence d'un semblant de merveilleux. Descartes tenait pour chose sérieuse les rêveries des rose-croix, et il voulut s'affilier à leur société. Un célèbre naturaliste allemand, le compagnon du capitaine Cook, George Forster, avoue être lui-même tombé pendant un temps dans toutes les extravagances de l'illuminisme et de l'alchimie. Le fin et spirituel observateur Ramond ne sut pas d'abord se défendre contre les impostures de Cagliostro, et Arago se laissa quelques instans abuser par la vue d'une prétendue fille électrique, Angélique Cottin. Ainsi, sans faire injure aux hommes éminens qui avaient admis la

réalité des effets du somnambulisme artificiel, on pouvait encore supposer que leurs expériences n'étaient pas absolument concluantes. La difficulté pour vérifier l'exactitude des faits, c'est que les phénomènes qui appartiennent au système nerveux, évidemment en jeu dans le magnétisme animal, ne se présentent jamais avec une constance et une régularité qui permettent d'en bien saisir les conditions et la loi. Rien n'est plus mobile et plus capricieux que les affections névropathiques. Ce qui agit aujourd'hui peut n'agir pas demain. La maladie nerveuse est un vrai Protée qui se transforme de minute en minute, et chaque cas d'hystérie, d'hypocondrie, s'offre avec un caractère différent qui se modifie à toute heure. Il en est de même de l'aliénation mentale; les symptômes psychiques en sont extraordinairement multiples et divers. Chaque folie a son genre de délire particulier. La grande objection que l'on adresse au magnétisme animal, et que reproduit M. Mabru dans un livre destiné à le combattre, n'est donc pas concluante. Sans doute, s'il existait, comme l'avancent les magnétiseurs de profession, un fluide magnétique animal auquel se rapportent tous les faits de l'ordre intellectuel et moral, nous devrions retrouver dans sa distribution et son mode d'action la même constance qu'on observe dans l'électricité et le magnétisme terrestre; mais cette théorie chimérique ne saurait soutenir un long examen : c'est, comme l'a montré M. Mabru, un tissu d'extravagances et de contradictions. La question n'est pas là : il s'agit de vérifier des faits physiologiques et pathologiques dont l'irrégularité ne peut éveiller notre scepticisme, puisque les affections dont ils dépendent sont elles-mêmes capricieuses et variables dans leurs symptômes.

Il y a dans le magnétisme animal un premier fait qui s'est trop souvent vérifié pour qu'on en puisse raisonnablement contester la réalité, c'est le sommeil et l'insensibilité. Or nous rencontrons, en dehors des phénomènes provoqués par ses pratiques, des maladies ou des états dans lesquels s'observent des phénomènes tout semblables. Bien que la catalepsie soit une maladie peu commune, on en a étudié aujourd'hui trop de cas pour qu'il y ait du doute sur le caractère qui lui est propre. L'homme est pris d'une sorte de saisissement, il devient subitement immobile et insensible; sa volonté se retire ou cesse de pouvoir commander à ses membres, qui gardent dès lors la position qu'ils avaient au moment de l'invasion du mal, ou dans laquelle on les laisse placés. Si la maladie est très prononcée, on a beau donner aux jambes, aux bras, à la tête, les attitudes les plus forcées, leur imposer les conditions d'équilibre les plus difficiles à conserver, le corps demeure presque indéfiniment dans cette position fatigante. Le cataleptique n'est point en proie à la fièvre;

son économie intérieure ne semble pas réellement troublée; les battemens du cœur, la respiration, les mouvemens de l'intestin s'exécutent comme dans l'état normal; les muscles seuls deviennent incapables de déplacemens spontanés, et subissent, à la manière des corps inertes, l'impulsion des forces extérieures. La catalepsie peut être plus ou moins complète; elle reparaît par intermittence, et débute quelquefois sans phénomènes précurseurs. L'intelligence s'engourdit, mais cet engourdissement est fréquemment précédé de rêves pénibles et d'un véritable délire. L'homme peut donc accidentellement tomber dans un sommeil fort analogue à celui qui se produit sous l'influence des procédés usités par les magnétiseurs, et si l'on doit garder des doutes sur la réalité du somnambulisme présenté par quelques *sujets* de profession, le fait en lui-même n'offre rien du moins qui soit en désaccord avec ce qui s'observe chez certains malades.

Voilà pour le sommeil. Passons à l'insensibilité. Il est constant que des somnambules respirent impunément de l'ammoniaque très concentré, se laissent pincer, chatouiller, piquer et même blesser, sans manifester la moindre douleur et donner le plus léger signe de sensibilité. Un célèbre chirurgien, M. Jules Cloquet, déclare avoir extirpé une tumeur au sein droit d'une femme plongée dans un sommeil magnétique, sans qu'il ait observé chez elle le moindre sentiment de douleur. Depuis, en 1846, les docteurs Loysel et Gibon, de Cherbourg, ont fait l'ablation d'une glande cancéreuse à une femme endormie par un magnétiseur, et qui est demeurée insensible pendant toute l'opération. L'année suivante, un médecin de Poitiers pratiquait une opération également douloureuse sur une somnambule qui ne manifesta pas plus de sensibilité. Ces faits, bien que parfaitement attestés, avaient cependant soulevé quelques doutes; mais depuis la découverte des anesthésiques, ce qui paraissait un miracle est devenu un phénomène journalier. Par l'action toxique, prudemment employée, de l'éther sulfurique, du chloroforme, de l'amylène, on détermine une insensibilité complète, et l'on reproduit maintenant en quelques minutes ce qui excitait, il y a vingt ans, l'étonnement du docteur Cloquet. Dans le sommeil amené par l'inhalation des anesthésiques reparaissent presque les mêmes circonstances que dans la catalepsie. L'insensibilité des somnambules, pas plus que le relâchement de leurs muscles, la perte de leur volonté, n'est donc en contradiction avec la physiologie, et si l'usage des toxiques donne lieu aux phénomènes de la catalepsie et de l'hystérie, pourquoi les mêmes phénomènes nerveux ne seraient-ils pas engendrés par d'autres procédés?

Le sommeil profond et l'insensibilité, points de départ du som-

nambulisme artificiel, n'en sont pas les effets les plus singuliers. Outre ces phénomènes, il se produit souvent encore un développement particulier, une exaltation de la sensibilité, une surexcitation des facultés intellectuelles. C'est ici que nous entrons dans le domaine de ce que l'on a appelé le merveilleux du magnétisme.

Depuis longtemps, on avait constaté chez les hystériques des effets nerveux du même ordre que ceux qu'on rapporte au sommeil magnétique. Le vulgaire, toujours disposé à faire intervenir le surnaturel pour expliquer ce qui sort des phénomènes qui lui sont familiers, voyait, comme les magnétiseurs, du merveilleux dans tous ces effets. L'hystérie est assurément l'une des maladies les plus bizarres qui se puissent rencontrer. La personne qui en est attaquée passe tour à tour d'un état d'anéantissement total, dont l'apparence peut être même celle de la mort, à une surexcitation prodigieuse qui imprime aux sens un degré de finesse et d'acuité inconnu dans l'état normal. Chez les éthérisés mêmes, certains sens, avant d'être engourdis, passent aussi par une période de surexcitation. L'ouïe par exemple, comme l'a observé le professeur Gerdy, assez émoussée déjà pour ne plus percevoir les mots articulés, entend cependant les sons avec un retentissement qui en double et triple l'intensité. Le bruit le plus léger faisait éprouver à la somnambule cataleptique décrite par M. le docteur Puel une sorte de secousse électrique. Ce développement soudain et inaccoutumé de la sensibilité nerveuse a été pris pour un don particulier. On a supposé que ces hystériques étaient inspirés par les esprits ou lutinés par le démon. Comme il leur suffisait de la plus légère sensation pour être avertis de la présence d'une personne ou d'un objet, comme leur ouïe et leur vue s'étendaient fort loin, on admettait qu'ils étaient doués d'une véritable divination, d'une vertu prophétique. Ce qui confirmait les esprits superstitieux dans cette opinion, c'est que les malades, durant leur accès, montrent une puissance de mémoire, une facilité et une clarté d'élocution tout à fait extraordinaires. En proie à des hallucinations, à des visions habituellement en rapport avec les idées qui les préoccupent, ou provoqués par les sensations internes et bizarres qui se produisent chez eux, ils racontent d'un ton inspiré et convaincu ce qu'ils ont vu pendant leur délire, et ces récits étaient jadis acceptés comme autant de révélations. Les chroniqueurs et les annalistes du moyen âge sont remplis de faits de cette sorte, que l'on retrouve également dans l'antiquité et chez les peuples sauvages. L'intelligence est dans une si étroite dépendance du système nerveux que des troubles profonds n'affectent jamais celui-ci sans qu'un délire, presque toujours associé au développement excessif de certaines facultés intellectuelles, ne se produise consé-

cutivement. C'est ce qu'on observe tous les jours dans l'aliénation mentale. On est étonné de la force de mémoire de certains fous, de leur loquacité, qui arrive parfois jusqu'à l'éloquence. Van Swieten a cité le cas d'une jeune couturière qui n'avait jamais manifesté les moindres dispositions pour la poésie, et qui se mit à faire des vers dans le délire de la fièvre. M. Michéa remarque que, dans l'espèce de folie appelée *excitation maniaque*, les analogies de mots, les similitudes de consonnances se présentent si rapidement à l'esprit du malade qu'il a une extrême facilité à faire des calembours et se rappelle plutôt les vers que la prose. Le Tasse se sentait plus inspiré dans ses accès de folie que pendant ses intervalles lucides. Et M. Michéa observa lui-même à l'hospice de Bicêtre un garçon boucher qui, dans un accès de manie, se mit à débiter des passages de la *Phèdre* de Racine; il ne l'avait lue cependant qu'une fois, et après avoir recouvré son bon sens, il n'en put retrouver un seul vers. Érasme affirme avoir entendu un jeune homme de Spolète qui, dans un délire provoqué par la présence de vers intestinaux, parlait couramment l'allemand, dont il n'avait qu'une faible teinture. Des gens simples et ignorans, saisis d'une monomanie religieuse, d'une folie raisonnante, font preuve d'une connaissance des textes sacrés et des matières théologiques qui a lieu de surprendre. Les citations qu'ils ont entendues dans un sermon, les oraisons qui ont frappé leurs oreilles pendant l'office divin leur reviennent tout à coup à l'esprit, et ils les savent distribuer à propos dans des discours qui ont tout le ton de l'inspiration. Coleridge, en sa *Biographie littéraire*, a rapporté l'exemple d'une servante folle qui, bien que complétement illettrée, répétait des sentences grecques tirées d'un père de l'église qu'elle avait accidentellement entendu lire à haute voix par le pasteur au service duquel elle se trouvait.

Ce développement extraordinaire de la mémoire a été signalé chez les somnambules magnétiques. Déjà dans le sommeil simple, en rêve, nous retrouvons le souvenir d'objets, de figures, de passages d'auteurs qui durant la veille semblait totalement effacé. Chez les somnambules naturels, ce ravivement du souvenir est encore plus prononcé. Un médecin italien, Pezzi, rapporte que son neveu, sujet à des accès de somnambulisme, avait un jour cherché à se rappeler un passage d'un discours sur l'enthousiasme dans les beaux-arts. Ses efforts avaient été impuissans; tombé dans un de ses accès, non-seulement il retrouva le passage tant cherché, mais il cita le volume, la page, l'alinéa. Et puisque je parle des somnambules naturels, je ferai remarquer qu'on a bien souvent rencontré dans leurs réponses cette même précision, cette même propriété de termes et jusqu'à cette éloquence observée dans le langage d'une foule d'hystériques.

Le somnambule naturel rêve en action : il marche, il agit, il converse sous l'empire du songe qui l'occupe, et dans lequel les sensations externes, comme dans plusieurs rêves ordinaires, interviennent à titre d'élémens générateurs. Somnambules et hystériques, cataleptiques et extatiques, ont tous leurs visions ou leurs songes, reflets plus ou moins complets de leurs sensations et de leurs idées. Le même phénomène se produit dans l'emploi des anesthésiques; les personnes soumises à l'éthérisation ont presque toujours des rêves qui sont liés à l'état physiologique ou pathologique dans lequel elles se trouvent. Lors des premières expériences qui furent tentées en France sur les inhalations éthériques, un célèbre chirurgien, M. Laugier, ayant fait respirer à une jeune de fille de dix-sept ans, qu'il devait amputer de la cuisse, un mélange d'air et de vapeur d'éther, cette jeune fille, d'un esprit évidemment mystique, tomba dans une véritable extase. Réveillée après l'opération, elle se plaignit d'être *revenue parmi les hommes*, et rapporta que pendant son sommeil elle avait vu Dieu et les anges. Il n'est pas jusqu'aux animaux qui n'éprouvent le même effet, et le docteur Sandras a remarqué que des chiens auxquels il avait fait respirer du chloroforme poussaient des cris et faisaient des gestes indiquant clairement qu'ils étaient tourmentés par des songes ou une sorte de délire. Plus récemment, l'emploi de l'amylène a donné lieu aux mêmes observations. Des jeunes filles traitées par le docteur Robert furent prises d'un délire singulier, accompagné de cris, de rires et de sanglots. On connaît d'ailleurs les visions extatiques que procurent l'opium et le hachisch.

Il est donc tout naturel que le somnambulisme artificiel, qui amène un état nerveux analogue à celui qui s'observe dans l'hystérie, la catalepsie, le somnambulisme naturel, et par suite dans l'inhalation des anesthésiques, reproduise des effets du même genre. Aussi n'y a-t-il rien de merveilleux dans ce qu'on a rapporté, chez les personnes magnétisées, de l'hyperesthésie ou surexcitation des sens, du ravivement de la mémoire et des visions, qui sont parfois dans un rapport assez exact avec ce que le somnambule pouvait savoir ou sentir de la réalité des faits. C'est faute d'apprécier le caractère du phénomène que les esprits enthousiastes, de même que le crédule public du moyen âge, ont été chercher des explications surnaturelles. Dans ces phénomènes, déjà fort singuliers par eux-mêmes, il suffit d'exagérer un peu la dose d'étrangeté pour arriver au merveilleux, et, sous l'empire de l'étonnement provoqué par des phénomènes inattendus, on ajoute comme à son insu dans la balance de son esprit le surpoids qui la fait trébucher du côté de l'absurde.

Les effets du magnétisme animal sont à ce point liés aux affections nerveuses qui ont été rappelées plus haut, qu'ils débutent souvent de la même façon. Un grand adepte de la doctrine, M. le baron Dupotet, esprit peu critique, mais sincère, nous apprend que les personnes qu'on commence à magnétiser sont fréquemment saisies de convulsions assez prolongées. Or c'est précisément ce qui a lieu dans l'emploi des anesthésiques et ce qui constitue un des symptômes fondamentaux de l'hystérie. Plusieurs personnes soumises à l'inhalation de l'éther sont tombées dans une sorte d'épilepsie ou de fureur, et j'ai eu moi-même occasion d'observer le fait chez des personnes magnétisées. L'an dernier, le tribunal de Douai était appelé à juger une affaire dans laquelle il s'agissait d'une affection épileptiforme déterminée par l'emploi du magnétisme animal.

Pour achever de se convaincre de l'étroite parenté des faits magnétiques et de ceux de la pathologie nerveuse, il n'y a qu'à étudier le somnambulisme naturel. Dès le principe, on avait été frappé des ressemblances qui existent entre l'état où est plongé le magnétisé et celui qu'offrent les somnambules proprement dits. C'est même cette ressemblance qui fit conclure à l'identité des deux phénomènes et conduisit à étendre le nom de somnambulisme à l'état magnétique. Cette confusion nuisit beaucoup aux progrès des connaissances positives sur les effets du magnétisme animal. Comme il était plus facile de magnétiser des individus que de trouver et d'observer des personnes saisies par un véritable accès de somnambulisme, toute l'attention se porta sur ce qu'on appela le somnambulisme artificiel, et l'on négligea le somnambulisme naturel ou essentiel. Alexandre Bertrand ramena l'attention sur ce dernier état, mais il se borna à recueillir dans les livres des faits qui n'avaient point été soumis à un suffisant contrôle, non pas que ces faits doivent être tenus pour apocryphes, mais ceux qui les ont rapportés n'avaient pas noté les circonstances importantes, décisives pour l'appréciation de la véritable nature du phénomène. Un autre expérimentateur sérieux, M. le général du génie Noizet, n'a fait dans son *mémoire* que reproduire les mêmes témoignages. « Je n'ai parlé du somnambulisme naturel, écrit-il, que parce qu'il est connu de tout le monde. » Cela est inexact, car rien n'avait été moins étudié que cet état, bien que beaucoup de gens en discourent par ouï-dire. On s'était borné à des constatations superficielles, on n'avait presque jamais cherché à vérifier par quelle voie les sensations arrivent au somnambule. Dernièrement une société médicale fondée en vue du progrès de la pathologie mentale, la Société médico-psychologique, a fait du somnambulisme naturel le sujet d'une nouvelle enquête et de recherches spéciales. Il est résulté de certaines communications que

cet état, tout étrange qu'il est, n'implique pas un renversement des lois physiologiques. Déjà on avait proposé diverses théories plutôt fondées sur une conception *à priori* que sur des observations positives. On reconnaissait bien dans les actes du somnambule, comme dans le rêve, un ravivement excessif de la mémoire; mais ce phénomène ne suffit pas pour rendre compte de tous les actes. Quelques exemples vont nous en convaincre. Le célèbre somnambule Castelli traduisait dans ses accès de l'italien en français, et cherchait ses mots dans le dictionnaire. Un pharmacien somnambule, dont l'histoire est racontée par le professeur Soave de Pavie, se relevait la nuit pour préparer ses médicamens, et quand il était embarrassé, il allait consulter les ordonnances des médecins déposées dans un tiroir. Quelque puissante que soit la mémoire, il est impossible d'admettre que Castelli sût par cœur et page par page le dictionnaire italien-français, que l'apothicaire de Pavie relût simplement en pensée des ordonnances déjà gravées dans son esprit. Ainsi les somnambules voient, et cependant leur œil reste insensible à la lumière; ils n'aperçoivent rien de ce qui les entoure, et poursuivent dans un monde réel l'accomplissement d'idées imaginaires. Ce fait accrédita l'opinion que le somnambule sent, perçoit par d'autres voies, d'autres organes que les gens éveillés; mais c'est là une pure supposition, et l'observation a établi déjà depuis longtemps que dans l'état de somnambulisme naturel tous les sens ne sont pas fermés. Sans parler du tact, qui est notoirement assez développé, l'ouïe n'est manifestement que dans un engourdissement imparfait, comme il arrive fréquemment dans le sommeil simple; car la personne endormie fait parfois intervenir dans ses rêves les bruits qui viennent frapper son oreille. Plusieurs somnambules sont même sensibles à l'action de la lumière. Castelli, ayant éteint la chandelle placée sur sa table pendant son travail, fut à tâtons la rallumer dans la cuisine. Cependant, si l'œil continue de voir, sa faculté visuelle n'est certainement pas toute semblable à la nôtre, puisque les somnambules s'acquittent dans les ténèbres des travaux les plus difficiles, et marchent avec assurance sur les toits et les gouttières, où pendant le jour ils auraient grand'peine à se conduire tout éveillés.

Le docteur Michéa a fait remarquer qu'il suffit pour expliquer ce phénomène d'admettre une légère modification dans l'appareil visuel. La faculté de voir dans l'obscurité n'est pas un fait inoui. Les hiboux, les rats, les chats ont la rétine si impressionnable qu'ils distinguent nettement les objets de nuit; il est bien d'autres animaux dont les habitudes nocturnes impliquent la même faculté. Il suffit donc d'une surexcitation de l'organe de la vue analogue à cette sur-

excitation de l'ouïe qui fait percevoir à l'hystérique les bruits les plus légers, pour que notre œil acquière une faculté que possèdent d'autres êtres. Ne sait-on pas que les personnes atteintes de nyctalopie ne peuvent voir que dans les ténèbres? La dilatation considérable de la pupille a été justement constatée chez les somnambules, et il n'est pas dès lors nécessaire de recourir à une transposition des sens pour expliquer les actes qu'ils accomplissent dans leurs songes. La vue n'est point d'ailleurs le seul organe surexcité; le tact qu'on trouve déjà si délicat chez les aveugles de naissance vient, comme la mémoire, en aide à la vue, et ce sens participe aussi de l'hypéresthésie des autres.

L'étude du somnambulisme naturel montre que ce n'est au fond qu'un songe en action, un de ces sommeils dans lesquels les sens continuent de transmettre certaines impressions, les membres et la voix d'obéir à la volonté, ainsi que cela s'observe dans des sommeils agités où l'on parle et gesticule. Le somnambule agit conformément aux images qui se déroulent devant son imagination, et absorbé en elles, il ne voit, il n'entend que pour rapporter à son rêve ce qui frappe sa vue ou son oreille surexcitée. Si on lui parle, il répond en suivant le cours de ses idées et, ainsi que le rêveur, sans comparer les visions dont il est dominé aux objets réels qui lui en révéleraient la nature fantastique. C'est ce qui se produit dans le somnambulisme magnétique. La personne magnétisée n'entend que la voix de son magnétiseur; elle demeure étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle. Elle est, comme le somnambule naturel, absorbée dans une idée, dans un acte, et voilà pourquoi l'un et l'autre y apportent une extrême précision. Aussi les somnambules vont-ils jusqu'à faire, endormis, ce qu'ils ne sauraient exécuter éveillés; le développement de leur mémoire se rattache vraisemblablement aussi à cette concentration absolue de l'attention sur un seul objet.

En résumé, si le somnambulisme naturel implique une plus grande activité nerveuse, ou même lorsqu'il est associé à la catalepsie, à l'hystérie, un état maladif, il n'en est pas moins une forme particulière du sommeil, et le somnambulisme artificiel n'est à son tour qu'une forme plus développée et spéciale du somnambulisme naturel. C'est ce qu'a fort bien constaté le général Noizet, qui reconnaît dans ces trois états trois degrés d'un même phénomène.

Ainsi envisagé, le somnambulisme perd son caractère merveilleux et rentre dans un ordre de phénomènes dont il nous permet de compléter l'explication. Ces données nous amènent en même temps à réduire à leur juste valeur les faits les plus étranges entre ceux qu'avaient rapportés les magnétiseurs, et comme ces faits ont tour à tour provoqué une incrédulité absolue et une folle supersti-

tion, il est bon de s'y arrêter un instant afin de chercher si un fond de vérité ne s'y trouve pas défiguré par la crédulité et le mensonge.

Les somnambules naturels ne voient pas, ainsi qu'on l'avait avancé, sans l'intervention de l'appareil visuel. On croyait de même, d'après des observations inexactes (1), que les magnétisés distinguent par le creux de l'estomac, par l'occiput, par le front et jusque par le bout des doigts. Alexandre Bertrand avait admis le fait. Voici l'origine de l'erreur : les somnambules, comme les hystériques, lorsqu'ils sont en proie à une violente crise nerveuse dont ils rapportent surtout le siége à l'épigastre, s'imaginent, ainsi que bon nombre d'hallucinés, éprouver des sensations en des parties de leur corps qui n'en sont nullement affectées. C'est là un phénomène de sympathie maladive analogue à ce qu'éprouvent les jeunes filles atteintes de chlorose, et qui croient, au bruit du sang circulant dans leurs artères et réagissant fortement sur leur ouïe, entendre des chants harmonieux. La preuve que l'on voulait tirer du somnambulisme naturel en faveur de la transposition des sens dans l'état magnétique s'évanouit d'ailleurs, vérification attentive faite du phénomène.

Voilà pour un premier prodige; passons à un second. On a beaucoup parlé de la prévision des somnambules magnétiques. L'origine de cette croyance doit être cherchée dans les visions, les rêves plus ou moins en rapport avec la réalité qu'ont les cataleptiques et les somnambules, et dans lesquels, avec un peu de complaisance, on a pu trouver une sorte d'intuition du passé, du lointain ou du futur. De ces prétendues prophéties, il n'y en a aucune qui se soit sérieusement réalisée. M. Mabru nous en fournit des spécimens curieux peu faits pour recommander l'esprit et le jugement des somnambules, si tant est que somnambules il y eût, car le plus souvent ces diseuses de bonne aventure aux gages d'un charlatan sont beaucoup plus éveillées que les assistans. Il est un autre genre de prévisions sur lequel on a de préférence insisté, et qui sert de prétexte pour exploiter de crédules malades. C'est la vision à travers le corps d'autrui, l'intuition thérapeutique, la prévision des remèdes. Ce sont là de pures chimères qui trouvent peut-être leur explication dans un sentiment parfois assez exact qu'ont des malades devenus somnambules du traitement qui leur convient. Bien des personnes souffrantes présentent le même instinct, manifeste d'ailleurs chez les animaux, sans être douées pour cela de facultés magnétiques; mais la prétention de guérir les infirmités et les douleurs de malheureux qui

(1) Voyez, sur la prétendue vision des somnambules à travers les corps opaques et l'effet supposé de l'occlusion des yeux, *la Médecine et les Médecins*, par M. Peisse, t. Ier, p. 98 et suiv.

n'obtiennent rien de la médecine est trop favorable aux intérêts de certains magnétiseurs pour qu'ils en confessent l'inanité. Ces somnambules, qui possèdent, dit-on, la science médicale infuse, n'ont pu découvrir un seul spécifique, et se traînent dans les voies battues du *Codex* sans le comprendre.

De l'aveu des observateurs sérieux et sincères, la connaissance des maladies se réduit chez les somnambules à la conscience plus ou moins claire des modifications organiques qui s'opèrent ou se préparent en eux. C'est là un phénomène dont le magnétisme animal ne saurait réclamer le monopole. Dans bien des maladies, et surtout dans les maladies nerveuses, la conscience de la crise qui va se produire se révèle d'une manière frappante; mais ce sentiment, plus souvent vague que précis, n'est en réalité qu'un premier symptôme. Des aliénés, des hystériques, prédisent leur accès; les épileptiques reconnaissent fréquemment, à un malaise précurseur, l'invasion prochaine de la crise. Que cette faculté de prévoir les changemens qui vont s'opérer dans l'organisme soit plus prononcée chez des personnes telles que les somnambules, dont la sensibilité est surexcitée, cela se conçoit, sans qu'on ait besoin de supposer un don prophétique particulier. D'ailleurs, si, dans quelques cas, les somnambules prédisent exactement l'instant où surviendra ou cessera une crise d'une certaine nature, il leur arrive aussi de se tromper grossièrement, de l'aveu même des adeptes du magnétisme animal, et ils ne prévoient jamais les circonstances indépendantes ou accessoires qui peuvent avancer, arrêter ou retarder l'invasion du mal ou le moment de la guérison. Ces prédictions, quelquefois surprenantes par leur exactitude, tiennent d'ailleurs aussi à un sentiment prononcé du temps, qui a été constaté par des observateurs de bonne foi, le général Noizet en particulier, et tout récemment par le docteur Puel chez une cataleptique dont il a soumis l'observation à l'Académie de médecine. Le sommeil ordinaire nous fournit des exemples d'un pareil sentiment. Certaines personnes ne se réveillent-elles pas précisément à l'heure qu'elles ont arrêtée dans leur esprit? Les animaux, qui n'ont ni montres ni horloges, possèdent aussi le même instinct, et tel chien de ma connaissance sait avec la dernière précision à quelle heure on lui apportera son dîner. C'est là une nouvelle analogie entre le sommeil et l'état somnambulique, bonne à noter; toutefois le fait en lui-même demande encore une dernière vérification.

Le souvenir se présente non-seulement avec une extrême vivacité dans l'état somnambulique, mais il s'exerce d'une crise à l'autre de telle façon qu'on voit le somnambule accomplir, dans un certain accès, des actes qui sont la conséquence de ceux qu'il avait commencés

durant l'accès précédent, quoique pendant l'intervalle lucide la notion en fût complétement oubliée. Ce fait singulier a été observé de la manière la plus concluante par MM. Archambault et Meslet sur une somnambule naturelle, cataleptique et hystérique. En proie, pendant ses accès, à une mononanie de suicide qui disparaissait durant la veille, et dont elle n'avait pas même alors l'idée, elle achevait, dans des crises successives, de préparer les moyens de se donner la mort. De même, chez les somnambules magnétisés, le souvenir des réponses données dans un accès précédent, effacé pendant l'intervalle, revient avec une extrême lucidité. Un fait tout semblable se passe pour les rêves, et j'ai moi-même poursuivi en songe une suite d'actes imaginaires commencés dans des rêves précédens, et que je me rappelais fort bien alors, quoique éveillé je les eusse totalement oubliés. Ce curieux phénomène a beaucoup contribué à faire admettre que l'état somnambulique est une existence intellectuelle à part qui nous transporte dans un monde impénétrable à la pensée de l'homme éveillé; mais il ne faut chercher en ceci qu'un ravivement de souvenirs du même ordre que ceux que j'ai déjà indiqués. Enfin plusieurs observateurs affirment avoir constaté, dans des cas, il est vrai, rares, et pour des idées très simples, une communication de la pensée du magnétiseur au magnétisé. J'avoue que le fait me paraît fort problématique; mais ce que je dirai plus loin de l'hypnotisme fera comprendre comment un phénomène de cette nature, s'il était démontré, trouverait encore une explication qui ne nécessiterait aucune des relations surnaturelles que l'on a voulu en conclure.

II.

On vient de voir que les faits vraiment avérés du somnambulisme artificiel n'offrent rien d'incompatible avec ceux que fournit l'observation médicale, et pour ce motif on n'a pas de raisons d'en contester la possibilité; mais si ces phénomènes sont possibles, et rentrent dans la catégorie de ceux qu'on a maintes fois constatés, se produisent-ils réellement par l'emploi des procédés dont les magnétiseurs font usage? Si le fluide magnétique est une entité chimérique, comment ces passes et ces gestes singuliers qu'on appelle *magnétisation* peuvent-ils amener un état voisin de la catalepsie, et déterminer artificiellement une faculté telle que le somnambulisme, qui semble idiosyncrasique? Cette seconde question se présente ici naturellement, et la réponse que l'on y doit faire sert de contre-épreuve à la précédente vérification.

Bien des personnes reconnaissaient la possibilité et la réalité

de certains phénomènes magnétiques, mais elles niaient absolument que la magnétisation y fût pour quelque chose. Elles observaient que les procédés dont les magnétiseurs font usage sont extrêmement divers et sans connexité bien sensible entre eux, que la faculté dite magnétique agit très différemment sur les individus et n'aboutit le plus souvent à aucun résultat; elles en concluaient que la cause véritable des phénomènes est l'impression faite sur l'imagination de l'individu magnétisé. Ceux qui tombent dans l'état somnambulique sont déjà presque toujours en proie à une affection nerveuse ou possèdent un tempérament très impressionnable. Sous l'empire d'une préoccupation, d'une sorte d'attente craintive, ils finissent par entrer dans une véritable crise hystérique ou cataleptique, et l'on rapporte au magnétisme animal des effets nerveux simplement dus à la maladie passagère qui se déclare.

Cette opinion est assurément plausible, et elle s'appuie sur des observations en apparence décisives. Un partisan enthousiaste du magnétisme animal dont j'ai déjà invoqué le témoignage, le baron Dupotet, rapporte que, s'étant placé près de certaines personnes persuadées qu'il allait les magnétiser, il les vit tomber dans l'état somnambulique, quoiqu'il n'eût employé aucun procédé de magnétisation et n'en eût pas même la pensée. Ce serait donc une pure influence de l'imagination qui produirait tous les résultats du magnétisme. Quelques magnétiseurs, le célèbre abbé Faria par exemple, n'ont eu recours pour endormir leurs malades qu'à la seule force de la volonté; il les regardait fixement, et au seul mot de *dormez*, le sommeil s'emparait d'eux. On peut facilement, j'en conviens, abuser un magnétiseur si confiant dans la vertu de son regard; mais le général Noizet lui-même déclare avoir subi l'influence de ce terrible *dormez*. A peine l'eut-il entendu qu'un voile épais se répandit sur ses yeux; une défaillance s'empara de lui, accompagnée d'une sueur légère et d'une forte oppression à l'estomac; toutefois, quoiqu'il ait répété l'expérience, l'émotion n'alla point jusqu'au sommeil. Tout cela ressemble certainement beaucoup à des effets de l'imagination, et quand on compare la différence profonde qui sépare les procédés de Mesmer de ceux de M. de Puységur, on est frappé de la similitude des résultats déterminés par des méthodes si diverses, et l'on se trouve naturellement porté à ne voir dans le magnétisme, comme dans les opérations du magicien, qu'un moyen de frapper les esprits et de les préparer à toutes les illusions.

Toutefois il faut craindre ici de se payer de mots. Comme l'ont demandé avec raison les défenseurs du magnétisme animal, qu'est-ce qu'agir sur l'imagination? en quoi cela consiste-t-il, et cette expression n'aurait-elle pas une élasticité qui dispenserait d'aller au

fond du phénomène? Il est évident que toutes les fois qu'un fait psychologique se produit en nous, il s'accomplit un fait physiologique correspondant. Le délire du fébricitant, comme l'hallucination du maniaque, tient à un certain trouble dans l'action cérébrale et nerveuse, qui, pour n'être pas encore défini et connu, n'en a pas moins son caractère particulier. Que l'imagination soit frappée, cela peut être, mais que se passe-t-il dans notre économie lorsqu'un pareil phénomène psychologique a lieu? Les récentes observations faites sur l'hypnotisme vont nous fournir la réponse.

Il y a quinze ans, un médecin de Manchester, le docteur James Braid, qui s'occupait de magnétisme, découvrit un procédé nouveau pour jeter ses patiens dans le sommeil somnambulique. Il prenait un objet brillant, un porte-lancette par exemple, et le tenait devant la personne qu'il se proposait d'endormir, à une distance de 30 centimètres environ des yeux, dans une position telle que celle-ci pût avoir le regard constamment fixé sur le porte-lancette présenté un peu au-dessus du front; il invitait le patient à ne plus penser qu'à l'objet tenu de façon à offusquer sa vue. Voici ce qui se produisait alors. Les pupilles de la personne soumise à l'expérience, après s'être un instant contractées, se dilataient fortement, les yeux affectaient ensuite une sorte de mouvement de fluctuation; puis le sommeil cataleptique se déclarait, les sens et certaines facultés mentales entraient dans une exaltation singulière, les muscles affectaient une extrême mobilité; enfin à cette période de surexcitation succédait une période de torpeur et d'immobilité avec insensibilité.

Dernièrement deux médecins, MM. Azam et Broca, ont expérimenté à l'hôpital Necker, sur de jeunes femmes qu'ils voulaient opérer, le procédé décrit par Braid. Le succès a été complet : les malades sont tombées dans une anesthésie manifeste; leurs membres avaient pris la rigidité cataleptique, et restaient insensibles aux pincemens et aux piqûres, en sorte que l'opération a pu être pratiquée sans douleur. Ce n'est qu'après avoir enlevé le corps brillant de devant les yeux et à l'aide d'une friction légère qui y fut faite, d'une insufflation d'air froid, à plus de vingt minutes après le début de l'accès cataleptique, que l'une des malades fut réveillée. Ce procédé de réveil est, comme on voit, tout semblable à celui dont usent les magnétiseurs à l'égard de leurs somnambules.

N'y a-t-il là encore qu'une influence d'imagination? Cela paraît difficile. Certainement un effet pathologique s'est produit; mais voici qui va nous en convaincre davantage. M. Michéa a expérimenté sur des poules et des coqs auxquels il maintenait la tête, et sur le bec desquels il avait, à partir de la racine, tracé une ligne droite avec du blanc d'Espagne. L'oiseau était placé sur un banc de

bois peint en vert ou sur du carreau que touchait son bec, et la ligne blanche était prolongée assez loin sur ce carreau ou ce banc. Au bout de quelques minutes, l'animal, qui avant l'opération se raidissait fortement sur ses pattes et avait les yeux très mobiles, commençait à clignoter les paupières, puis ses muscles se relâchèrent, l'anesthésie et la catalepsie se déclarèrent; le gallinacé ne sentait plus les pincemens et les piqûres d'aiguille. Le réveil fut généralement annoncé par un léger cri de l'animal, qui reprit ses mouvemens et chercha à s'échapper. Cette expérience curieuse avait déjà été décrite, il y a plus de deux siècles, par le père Kircher, sous le nom d'*actinobolisme*, dans son *Ars magna;* mais l'explication qu'en propose le savant jésuite est inadmissible. M. Guerry l'a retrouvée également consignée, avec des détails qui ne permettent pas de se méprendre, dans un ouvrage aujourd'hui fort rare, les *Deliciæ physico-mathematicæ* de Daniel Schwenter, publié en 1636. La chose était aussi connue des bateleurs, qui se la transmettaient comme un secret magique pour endormir à volonté les coqs.

En présence de pareilles expériences plusieurs fois répétées, il n'est plus possible d'admettre un simple effet de l'imagination, il y a quelque chose de plus. Sans doute un véritable vertige se produit par suite de la fixité du regard ébloui, et ce vertige, il y a déjà longtemps qu'on l'avait constaté, et que la superstition s'en était emparée. Dans la première moitié du XVIe siècle, des moines du mont Athos s'imaginaient, après être restés longtemps les yeux tournés vers leur nombril et l'esprit absorbé dans cette contemplation, apercevoir la lumière divine dont Jésus-Christ était environné sur le Thabor. On les appela pour cette raison *omphalopsychiques* ou *ombilicains;* le singulier procédé qu'ils employaient pour apercevoir Dieu avait été déjà préconisé au XIe siècle par un abbé du monastère de Xérocerque à Constantinople, Siméon, dans son *Traité spirituel*. Il y est fait mention de l'espèce de sommeil ainsi produit et des visions obtenues de la sorte.

C'est donc par la fixité du regard sur un objet de nature à attirer notre attention et à impressionner notre rétine, par l'absorption de la pensée dans cette contemplation, qu'un vertige, suivi de catalepsie, se déclare. Dans l'opinion des physiologistes, cette pratique a pour effet d'amener une hypérémie ou pléthore du cerveau, qui est la source du phénomène. On voit de même l'afflux du sang dans le cerveau, accompagné d'une certaine surexcitation nerveuse, déterminer différens accidens névropathiques. Chez les jeunes filles ou les femmes dont la circulation et les fonctions périodiques ne sont pas convenablement réglées, l'hystérie n'a pas d'autre cause. L'attention excessive amène toujours un peu d'hypérémie cérébrale. Le doc-

teur Baillarger a cité l'exemple d'un jeune homme qui tombait en épilepsie dès qu'en lisant, un mot venait à l'embarrasser et provoquait de sa part plus d'attention que de coutume. Une trop vive impression sur la rétine produit le même effet, et le docteur Piorry a rapporté qu'une jeune fille devint épileptique pour avoir regardé fixement le soleil. Ainsi que l'a fait observer un célèbre physiologiste italien, M. Tigri, dans une note adressée récemment à l'Académie des Sciences, les procédés mis en usage par les magnétiseurs ont les mêmes effets que l'hypnotisation, puisqu'on prescrit au patient de tenir le regard constamment dirigé sur les yeux du magnétiseur, placé ordinairement plus haut que lui, attendu qu'il est debout, et le magnétisé couché ou assis. Cette attitude détermine chez le dernier un strabisme convergent prolongé, qui, joint à l'attention qu'on lui recommande de garder, le jette dans un état de vertige identique à celui qu'ont obtenu Braid et ses imitateurs, vertige qui a pour conséquence la catalepsie.

Les pratiques mises en usage pour magnétiser ne sont donc point illusoires; elles ont leur effet, mais cet effet ne se produit pas de la manière que supposent les défenseurs du magnétisme animal. Toute la vertu qu'elles possèdent tient à ce qu'elles déterminent une attention excessive, qui aboutit, chez des organisations nerveuses délicates, à un état hystérique ou cataleptique. Voilà pourquoi il n'y a de *sujets* propres à être magnétisés que ceux qui sont facilement impressionnables ou dont les nerfs sont déjà malades. L'hypnotisme ne réussit aussi que chez les personnes de pareille constitution. Les anesthésiques même n'agissent pas également sur tous les tempéramens, et il est des personnes complétement rebelles à l'action de l'éther et de l'amylène. Si l'impressionnabilité est telle que le regard suffise à provoquer le vertige, quand ce regard est, comme celui de l'abbé Faria, doué d'une vivacité et d'une force qui troublent ou effraient, l'œil du magnétiseur jouera le même rôle que le porte-lancette ou la plaque de métal poli. C'est ce qui paraît avoir eu lieu pour les religieuses de Loudun; le regard d'Urbain Grandier les jetait hors d'elles-mêmes, et tous les phénomènes de la catalepsie et de l'hystérie se déclarèrent chez elles une fois qu'elles eurent longtemps contemplé sa figure, sous l'empire d'un mélange de frayeur ou d'amour bien fait pour bouleverser leur faible imagination.

Ajoutons qu'une fois la maladie nerveuse déclarée, elle se propage par imitation. Tous les médecins savent que les affections de ce genre sont contagieuses par la vue seule. L'épilepsie, l'hystérie, la folie se gagnent de la sorte. Hecker a écrit l'histoire de ces curieuses épidémies, qui se sont surtout développées sous l'influence des croyances superstitieuses, et dont le docteur Calmeil a tracé un

intéressant tableau, à partir de la renaissance, dans son ouvrage *De la Folie*. Dernièrement, dans le nord de l'Irlande, une affection convulsive, accompagnée d'hallucinations, s'est déclarée avec des symptômes fort analogues à ceux qu'on a si souvent décrits. L'imagination frappée par des prédications fanatiques, de malheureuses jeunes filles sont tombées dans des accès de catalepsie qu'on a pris pour des extases surnaturelles et des communications de la Divinité. Au reste, il n'est personne qui n'ait constaté la même influence de l'exemple pour ce spasme nerveux qu'on nomme bâillement. Le somnambulisme naturel peut aussi prendre le caractère d'une contagion, car de récentes observations établissent l'étroite affinité de cet état avec l'hystérie et la catalepsie. Pezzi rapporte que son neveu fut saisi d'accès de somnambulisme à la suite de lectures prolongées sur cette bizarre affection, et bientôt après le domestique qu'il avait commis à sa garde en fut à son tour atteint.

Les rêves ou visions qui se manifestent durant les crises de presque toutes ces névropathies ne naissent certainement pas capricieusement. Ils sont dans un rapport étroit avec les sensations particulières de l'hystérique ou du somnambule, ils reflètent les préoccupations de son esprit et surtout les modifications qui s'opèrent dans son organisme. Suivant J. Braid et M. Azam, ils peuvent être provoqués, chez les hypnotisés dont les sens acquièrent une acuité singulière, par les mouvemens qu'on leur fait exécuter, ou même les idées qu'on leur suggère. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer qu'en répondant à une personne endormie et qui parle pendant son sommeil, on amène sa pensée sur des objets qui sont pour elle le sujet de nouveaux songes. Un fait analogue peut se produire chez les somnambules. Ainsi s'expliquerait le phénomène de la *suggestion* attesté par des personnes dignes de foi et ce que l'on a appelé *communication de la pensée*. L'attitude donnée aux somnambules engendrerait chez eux certaines visions qui se trouveraient dès lors en conformité avec l'idée du magnétiseur qui la leur a fait prendre. C'est assurément par un influx semblable de l'état physique sur le cerveau que l'on voit des ivrognes ou des personnes éthérisées avoir constamment dans leurs hallucinations les mêmes illusions, les mêmes préoccupations délirantes. On peut aussi rappeler cette maison de Tropea en Calabre dans laquelle fut caserné un régiment français, local bas et malsain où l'on rêvait généralement d'un chien noir, quand on y passait la nuit. L'influence physique et morale de cette habitation ramenait chez chaque dormeur le même état physiologique, partant le même songe. La folie paralytique est presque invariablement liée à des idées de grandeur et de richesse qui ont fait attribuer à la première phase de cette maladie le nom de *monomanie ambitieuse*. C'est là une preuve nouvelle de la dé-

pendance où sont certaines hallucinations de désordres particuliers du cerveau et du système nerveux.

Ces correspondances significatives expliquent les sympathies et rendent possible la production concomitante des mêmes idées chez des personnes d'organisation analogue, ou placées dans les mêmes conditions physiologiques. Si, comme l'a remarqué Adam Smith, la sympathie vient moins du spectacle de la passion que de la vue des circonstances qui l'excitent, à plus forte raison doit-elle naître d'un rapport dans les modifications de l'économie, d'une sorte d'harmonie préétablie entre deux tempéramens soumis à des influences physiques et psychologiques identiques, et l'on n'a pas besoin de recourir à une mystérieuse transmission des pensées pour expliquer comment la même image s'offre simultanément à deux imaginations; mais on va plus loin. Au dire des expérimentateurs, j'entends parler des expérimentateurs sérieux, tels que le général Noizet et le docteur Puel, le magnétiseur peut suggérer au somnambule une opinion, une véritable idée délirante dont celui-ci demeure quelque temps dominé; en un mot, il lui envoie un rêve à volonté. La vérification de ce phénomène est délicate, car il est toujours facile d'abuser le magnétiseur et deux hommes d'esprit, grands partisans du magnétisme animal, Deleuze et Puységur, paraissent avoir été plus d'une fois mystifiés de la sorte. Cependant, si le fait vient à être définitivement établi, nous ne devons voir encore là qu'une extension du phénomène auquel se rapportent les faits ci-dessus énoncés.

Ainsi que le remarque le général Noizet, il existe des personnes d'une organisation et d'une sensibilité telles qu'il suffit de leur rappeler fortement l'idée de certaines modifications de leur être pour que ces modifications se produisent en elles. C'est ce qui peut avoir lieu dans le somnambulisme, alors que les nerfs sont en proie à une incroyable surexcitation. J'ai cité plus haut l'exemple du bâillement. On sait que la seule idée de bâiller le provoque. Chez les hypocondriaques, les hystériques, on voit la douleur naître et le symptôme se manifester par la seule influence de la conviction que le mal existe. Les exemples de personnes persuadées qu'elles avaient telle ou telle affection morbide, et en présentant bientôt les symptômes, ne sont pas rares. Il a suffi de calmer leur esprit, de détourner leur attention, pour faire disparaître le mal. Si donc, comme l'avancent les observateurs que je viens de nommer, des paralysies imaginaires ont été provoquées chez des somnambules et même chez des personnes placées simplement sous l'empire d'une forte impression, ainsi que cela se passait dans le salon de l'abbé Faria, c'est que l'esprit réagissait assez sur le cerveau et le système nerveux pour y produire des sensations de même nature que celles qui seraient résultées d'une cause réellement morbide. Tout cela expliquerait com-

ment les somnambules ont besoin de la foi pour être influencés, non que cette foi soit un sauf-conduit que réclame le charlatanisme, mais parce que cette foi est la condition même qui établit une relation plus étroite entre l'imagination et l'organisme.

Cependant, qu'on ne l'oublie pas, le phénomène de la suggestion n'est pas encore un fait suffisamment démontré, et il est de la prudence, avant de se prononcer, d'attendre des expériences plus concluantes. On ne peut encore, dans l'état actuel des connaissances, donner une explication de toutes les circonstances qui accompagnent l'hypnotisme; mais la manière dont il se produit, les phénomènes qu'il détermine, le rattachent à l'ensemble de ces maladies qui ont pour caractère l'exaltation et l'hébétude presque simultanées des sens. C'est un sommeil nerveux provoqué, comme la catalepsie somnambulique, par un vertige, et qui livre la sensibilité aux désordres et aux bizarreries inséparables de toutes les affections névropathiques.

Ainsi ce qu'on pourrait appeler le naturalisme du somnambulisme artificiel et l'efficacité des pratiques employées par les magnétiseurs sont des faits qui ressortent maintenant d'études plus sérieuses et plus critiques. Les phénomènes constatés n'ont rien à faire avec les miracles et la magie. Ils rentrent dans l'ordre régulier, bien qu'accidentel, des choses, car les accidens ont leurs lois comme les faits journaliers. Ils ne dérangent point les notions que l'observation et l'expérimentation nous fournissent, mais ils en agrandissent le champ. Ce n'est pas dans les nuages et les régions plus élevées encore du surnaturel qu'ils nous transportent; ils nous laissent sur le terrain ferme des phénomènes terrestres, le seul où nous sachions nous diriger. Je conviens que ce terrain est parfois monotone et fatigant; il est semé de ronces et de pierres. On est souvent tenté de le quitter pour s'élancer dans l'espace et se livrer au libre essor de l'imagination; mais, cède-t-on à la tentation, on retombe lourdement, comme Simon le Magicien, et la raison s'ébranle dans la chute, si elle ne périt pas tout entière. Les théories psychologiques qu'on a prétendu échafauder sur les spéculations mystico-magnétiques sont des entreprises de ce genre, toujours imprudentes, bien souvent funestes. Le tort des adeptes du magnétisme animal a été de les associer à des observations dont elles compromettaient la valeur.

L'homme, une fois les yeux tournés vers l'infini, qu'il ne peut ni saisir ni comprendre, ne perçoit jamais que ses propres sensations. Il regarde comme dans un miroir grossissant, qui lui renvoie sa propre image. Les hallucinations du songe, de la catalepsie, de l'extase et du somnambulisme sont comme les tables tournantes et parlantes, qui ne répondent que ce qu'on a déjà dans la pensée, dans la crainte ou dans l'espoir. Certainement il existe en nous autre chose

que cette matière inerte et inintelligente qui sera la proie des vers et se décomposera en une poudre imperceptible; mais le principe mystérieux qui nous anime, il intervient aussi bien dans les actes de la veille que dans ceux du sommeil, soit cataleptique, soit magnétique. Bien plus, dans ce dernier état, l'âme devient davantage le jouet de l'imagination et des sens, puisque la volonté est passive. Notre esprit subit forcément l'influence des images que font naître les mouvemens spontanés de la fibre cérébrale ou nerveuse. Nous rentrons jusqu'à un certain point par le sommeil dans la vie instinctive, insciente d'elle-même, qui est celle des animaux. La raison, cette conquête sublime de l'expérience, ce produit achevé du jugement, nous échappe alors ou ne nous envoie quelque lueur que pour nous jeter dans l'incertitude sur le véritable caractère des visions qui nous possèdent. Enfin notre personne perd le sentiment de son identité, l'une des plus fortes preuves que le *moi* est distinct d'un organisme sans cesse renouvelé et transformé, car au réveil le somnambule et parfois le songeur oublient tout, et il leur semble qu'un autre individu a dit et fait tout ce qu'on leur rapporte d'eux-mêmes.

Ce n'est donc pas dans ces états étranges où l'homme redevient un être instinctif, une sorte d'automate, que Dieu, la raison suprême et éternelle, se révèle à nous, car à ce compte l'animal serait plus près que l'homme de la Divinité. Il faut chercher autre chose dans le somnambulisme. Ce phénomène nous instruit de certains rapports étroits de l'organisme et de l'intelligence, de certains moyens de mettre à découvert la toute-puissance d'une économie troublée et malade sur l'imagination, qui demande au corps les élémens de ses créations quand l'esprit cesse de les lui fournir par sa régulière et externe activité. Le magnétisme animal est aussi un moyen de rendre au système nerveux un ton qui lui manque ou de calmer une surexcitation qui l'épuise. Il a été employé par bien des médecins comme moyen curatif dans des affections névropathiques pour lesquelles la thérapeutique ordinaire était impuissante. Il a procuré des soulagemens à l'excès de la douleur, et un sommeil réparateur après des crises prolongées; il a suppléé en quelques cas à l'emploi des anesthésiques. Ce sont là autant de titres à notre reconnaissance.

Éclairer l'homme sur la nature des ressorts auxquels obéit son organisme, adoucir ses souffrances, voilà assurément des vertus que bien des philosophies n'ont pas, et dont bien des sciences se font honneur. Elles commandent pour le magnétisme animal autre chose que ce dédain indifférent que l'on affiche pour les charlatans, mais qui ne saurait se justifier, dès que des hommes sérieux et honnêtes viennent nous soumettre des faits dont l'étude les a depuis longtemps occupés.

ALFRED MAURY.

PINDARE

ET L'ART GREC

Essais sur le génie de Pindare et sur la Poésie lyrique, par M. Villemain.

Les plus belles œuvres naissent le plus souvent presqu'à l'insu de leurs auteurs. Au lieu d'un plan conçu d'avance, c'est un hasard, une rencontre qui fait éclore l'inspiration. Il y a cinq ou six ans, l'Académie française avait mis au concours une traduction de Pindare, soit en vers, soit en prose, elle en laissait le choix, demandant seulement, n'importe par quel moyen, un reflet quelque peu fidèle de ce sévère et audacieux génie. Dans un temps qui se pique à bon droit d'avoir rallumé le flambeau de l'inspiration lyrique, l'idée était heureuse de proposer un prix extraordinaire à qui nous donnerait Pindare dans notre langue. Qui le connaît en effet? Ceux qui peuvent le lire sont en si petit nombre, ceux qui l'ont cru traduire l'ont si bien travesti! Les concurrens ne firent pas défaut, et la plupart, on doit le dire, avaient suffisamment compris le texte grec; mais le rendre, le faire sentir, en exprimer l'esprit, en faire jaillir la flamme, aucun d'eux n'avait même essayé. La commission chargée de dépouiller les manuscrits, de préparer et d'instruire le concours, n'en poursuivait pas moins sa tâche avec courage. On feuilletait, on cherchait, on lisait, on recourait au texte, et ce membre de l'Académie qui, par bonheur, fait partie de toutes les commissions, moins encore en vertu de sa charge que par une sorte de

délégation tacite et naturelle d'un corps dont il est l'âme; cet helléniste délicat, chez qui la philologie la plus riche et la plus variée n'est qu'un art accessoire qui se perd et s'efface dans l'éclat de ses dons littéraires, M. Villemain, aiguillonné de temps en temps par l'impuissante maladresse d'un de ces apprentis traducteurs, se surprenait à dire : « S'il nous donnait au moins le simple mot à mot! » Et alors s'échappait de ses lèvres une de ces phrases transparentes qui sans cesser d'être françaises laissent clairement entrevoir le calque d'une phrase antique, tant l'ordre et le mouvement des idées, le ton et le coloris des mots s'y conservent fidèlement. A mesure qu'avançait l'examen, ces explosions devenaient plus fréquentes. D'abord ce n'était qu'un vers, puis une strophe, puis une ode tout entière qui se trouvait ainsi spontanément traduite. On eût dit un de ces peintres qui devant la toile d'un élève commencent par corriger seulement en paroles, indiquant, expliquant ce qu'il eût fallu faire, puis qui peu à peu s'emparent du pinceau, saisissent la palette et finissent la leçon en disant : Regardez, tâchez de faire comme moi!

Au bout de quelques séances, tout Pindare n'était pas traduit, mais il était comme ébauché dans ses parties principales. Pas un fragment notable, pas un hymne célèbre sur lequel, en passant, notre vaillant jouteur n'eût entamé la lutte. Ses confrères, comme on pense, l'excitaient à l'envi, sachant bien qu'une fois à moitié du chemin, il irait jusqu'au bout. Peut-être même espéraient-ils déjà qu'après la traduction viendrait le commentaire. Et en effet que de choses à dire non-seulement sur Pindare, sur ses vers, sur son temps, sur ses rivaux de gloire, mais sur la poésie lyrique elle-même! A quelles conditions se produit-elle en ce monde? quelle en est l'essence et l'origine? Est-elle de tous les temps et de tous les climats? tous les états de société peuvent-ils lui donner naissance? N'est-il pas chez les peuples certain degré d'élévation morale et religieuse au-dessous duquel elle ne fleurit pas? Quels furent ses triomphes, ses chutes, ses renaissances? Quelle est son histoire en un mot, et quel peut être son avenir? Autant de questions qui se pressent et s'enchaînent dès qu'on jette les yeux sur ces chants immortels.

C'est ainsi que sans l'avoir voulu, entraîné, subjugué par l'ascendant fortuit d'un sujet admirable, M. Villemain s'est dévoué à nous traduire Pindare, et comme préambule nous donne le tableau le plus vaste et le plus animé, la plus heureuse page de critique et d'histoire que sa plume ait jamais tracée.

Cette introduction seule est déjà sous nos yeux; la traduction suivra de près, mais à quelque intervalle. Il était bon de lui frayer la route, de préparer les esprits, d'éveiller l'attention et la curiosité

par l'attrait d'un brillant frontispice. Le génie de ce grand poète est chez nous dans un tel abandon! C'est une réparation que M. Villemain lui prépare. Aussi gourmande-t-il notre longue tiédeur. Boileau lui-même, dit-il, tout en rompant en l'honneur de Pindare des lances contre Perrault, le connaissait-il bien? le goûtait-il vraiment? l'admirait-il autrement qu'en paroles, autrement que de parti-pris et par dévote fidélité au culte des anciens? l'avait-il même lu tout entier? En citant seulement quatre vers des *Isthmiques*, n'aurait-il pas clos la bouche à Perrault, et vidé sans débat une de leurs querelles sur Homère? Ces quatre vers, et bien d'autres peut-être, lui avaient donc échappé? Et quelle meilleure preuve d'une imparfaite intelligence de cette haute poésie que l'innocente bonne foi avec laquelle il s'imagine avoir imité Pindare dans son ode sur la prise de Namur? Quant à Voltaire, c'est autre chose : il ne prend pas la peine de simuler l'admiration, et ne voit dans le grand lyrique, dans *cet inintelligible et boursouflé Thébain*, comme il l'appelle, qu'*un chantre de combats à coups de poing, premier violon du roi de Sicile*. M. Villemain n'a donc pas tort, nous devons à Pindare une réparation.

Mais d'où vient que nous l'avons ainsi négligé et presque méconnu? Je mets de côté Voltaire; son siècle et lui se sont moqués de tant de nobles choses que ce serait merveille s'ils avaient pris Pindare au sérieux. Je ne m'étonne que du XVIIe siècle restant froid, réservé, insensible à ce genre de beautés. Est-il donc dans l'antiquité un plus grand nom que le nom de Pindare? Sa gloire, dans le monde ancien, ne s'est-elle pas perpétuée d'âge en âge, toujours incontestée et toujours renaissante? A Rome aussi bien qu'à Athènes, il marche au même rang qu'Homère; Horace est à genoux devant lui, et non pas en flatteur, comme devant Auguste et Mécène, mais en disciple sincère et convaincu. Comment, encore un coup, nos lettrés du grand siècle, accoutumés à tenir compte des jugemens de l'antiquité, à modeler leurs goûts sur son exemple, ont-ils passé devant cette figure de Pindare sans lui donner un regard, sans lui brûler un grain d'encens? Je reconnais que l'abbé Massieu, Lamothe-Houdard, et autres de même taille, l'ont honoré de leurs imitations et de leurs paraphrases; mais nos vrais écrivains, nos vrais poètes, quel hommage lui ont-ils rendu, quels emprunts lui ont-ils faits? Les *Olympiques*, les *Pythiques*, les *Isthmiques*, les *Néméennes*, ces quatre grands débris, incomplets, mutilés, mais splendides encore, pour eux ne sont que d'incultes ruines qu'ils ont à peine parcourues sans y rien admirer, sans en rien retenir : étrange indifférence!

Était-ce donc la grandeur de l'hymne, l'audace du dithyrambe, l'accent lyrique, en un mot, que nous étions alors hors d'état de

comprendre? Mais, dans ce même siècle, les plus sublimes des lyriques, les prophètes de la sainte Écriture, n'étaient-ils pas admirés et compris? Malherbe, Corneille, Racine, n'en ont-ils pas sondé les effrayantes profondeurs et reproduit le merveilleux langage? Ce n'est donc ni l'ampleur, ni la témérité, ni l'exagération lyrique qui nous ont rebutés dans le poète thébain. M. Villemain suppose même que c'est ce lyrisme sacré, si bien traduit alors et en si grande estime, qui a comme étouffé le lyrisme païen. C'est Moïse, dit-il, c'est Isaïe, David, tout le chœur des prophètes, qui ont fait tort à Pindare. L'esprit des Psaumes nous a comme distraits et détournés de l'esprit des *Pythiques*.

J'admets l'explication, et cependant, si grand que fût alors l'empire de la poésie hébraïque et chrétienne, cet empire était-il absolu? Ceux de nos poètes qui l'ont le mieux interprétée n'ont-ils obéi qu'à elle? n'ont-ils pas maintes fois cherché l'inspiration ailleurs que dans la Bible, puisé à d'autres sources, à des sources profanes? L'auteur de *Polyeucte* n'a-t-il pas fait *Psyché*, et Racine n'a-t-il fait qu'*Athalie?* La question reste donc entière. De tous les grands modèles consacrés par l'antiquité et par elle transmis à nos respects, de tous les poètes grecs dont nous possédons des chefs-d'œuvre, Pindare est presque le seul dont le XVIIe siècle ne se soit point épris et qu'il ait délaissé sans honneurs et sans interprète. Pourquoi cette exception, et que lui manquait-il? Il lui manquait, faut-il le dire? d'être né quelques olympiades moins tôt, ou d'être, comme Homère, enfant de l'Ionie.

Archaïque et dorien, dorien d'esprit et de cœur encore plus que de dialecte, voilà ses deux méfaits. C'est par là qu'il ne peut s'entendre avec le XVIIe siècle, pour qui l'antiquité grecque commence à peine à Périclès, et qui n'accepte Homère, le vieil Homère, qu'en faveur du génie sans rudesse et des instincts civilisés et dramatiques qui sont le privilége naturel de sa race.

Ainsi ce n'est point à Pindare en particulier qu'on a chez nous tenu rigueur. Ce que nous avons négligé, mal compris, ce n'est pas son génie, c'est le génie de l'antiquité grecque elle-même dans sa manifestation la plus haute et la plus sévère, dans sa grandeur, dans sa force, dans sa liberté primitive, avec ses irrégularités apparentes, ses formes abruptes et heurtées, ses grands traits sans détails et presque sans nuances. Voilà, selon moi, l'excuse de notre longue insouciance. Pour sentir et comprendre Pindare, il nous manquait la clé non-seulement de ses propres beautés, mais de tout un ensemble d'idées, de sentimens, de contours et de formes dont il est un des représentans les plus persévérans et les plus insoumis.

Tout se lie, tout se tient, architecture et poésie. Combien voilà-t-il de temps que nos yeux se sont accoutumés à la majestueuse rudesse du véritable ordre dorique? Que d'hésitations, que de tâtonnemens avant d'en venir là! Ce proéminent chapiteau ombrageant de son vaste tailloir un coussinet rustique au galbe épais, fuyant et aplati, ces cannelures aiguës, ce fût conique descendant jusqu'au sol sans base ni talon, sans cothurne ni sandale, depuis quand sentons-nous que c'est là de l'art grec et de la vraie beauté? L'ordre dorique promulgué par Vitruve, tel que sur sa parole on l'enseigne en Europe depuis plus de trois siècles, a-t-il la moindre ressemblance avec celui-là? Support banal, maigre colonne, chapiteau froid et effacé, tailloir timide et sans saillie, traduction romaine, en un mot, d'un admirable texte grec, tout est amoindri, tronqué, défiguré dans le dorique de Vitruve, et pourtant, quand Vitruve écrivait, les grands modèles étaient debout. Depuis Pœstum et Sélinonte jusqu'au fond de la mer Égée, on n'avait qu'à choisir. Tout le sol hellénique était encore couvert des types du dorique véritable. Vitruve n'en dit rien. Pas un mot de ces vieux chefs-d'œuvre, pas même du plus jeune, du plus brillant de tous, du Parthénon; il n'a pas l'air de savoir qu'il existe. En revanche, il soutient doctement que l'ordre dorique est impropre à la construction des temples, que les anciens l'ont ainsi reconnu, et que depuis longtemps la mode en est passée (1). Les anciens! qu'entend-il par là? Le voilà donc qui rejette Ictinus par-delà les anciens, dans les temps à demi barbares! Les anciens, pour Vitruve, ce sont les Grecs d'Alexandrie, les architectes des Ptolémées! Il place l'âge d'or en pleine décadence. Or c'est lui, notez bien, c'est lui seul qui a fait notre éducation; les secrets du grand art de bâtir ne nous sont venus que par lui. De là notre tardive intelligence de l'antiquité véritable, surtout de l'antiquité grecque.

Tant qu'il s'agit de l'art romain, Vitruve est un témoin fidèle, il est sur son terrain; il parle de ce qu'il sait, ou s'il se trompe, les monumens sont là, à notre porte, on peut toujours le contredire. On le pouvait, comme aujourd'hui, au XVIIe siècle, même au XVIe et au XVe, car l'Italie nous fut toujours ouverte, tandis qu'en Grèce on n'y pénètre que depuis hier. Les Turcs en prirent la clé tout juste à partir du jour où apparurent en Occident les premières lueurs d'amour et de respect pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Vitruve, grâce aux Turcs, devint donc un oracle, sa soi-disant architecture

(1) « Nonnulli antiqui architecti negaverunt dorico genere ædes sacras oportere fieri... Quapropter antiqui evitare usi sunt in ædibus sacris doricæ symmetriæ rationem. » Vitruv., lib. IV, cap. 3.

grecque fut acceptée sans conteste. Qui l'aurait contrôlée? Qui aurait pu prévoir qu'un jour, en parcourant la Grèce, nous verrions ce législateur, neuf fois sur dix, démenti par les monumens? Homme de science et architecte, placé pour tout bien voir, froid, sensé, méthodique, comment son témoignage n'aurait-il pas fait foi? Il fut cru sur parole, et pendant trois cents ans, au lieu d'un art plein d'imprévu, d'audace et de liberté, respectant, il est vrai, certaines grandes lois éternelles, mais n'enchaînant jamais l'imagination, il nous fit accueillir et cultiver dans nos écoles, sous ce grand nom d'architecture grecque, un système à la fois timide et inflexible, où de nobles et sages préceptes semblent comme enfouis sous de mesquines prescriptions.

Eh bien! la poésie grecque n'a-t-elle pas eu ses Vitruves aussi? non pas faute de monumens, car ici ce n'est plus ni de pierre ni de marbre qu'il s'agit. Les manuscrits ne tiennent point au sol, ils pouvaient fuir, échapper aux barbares, et nous en recueillîmes d'admirables débris. La main des copistes d'abord, bientôt après l'imprimerie les multiplièrent par milliers, puis d'érudits interprètes se chargèrent de les mettre à la portée de tous. On devait espérer que le génie des Grecs serait chez nous plus heureux en poésie qu'en architecture, que nous saurions comprendre non pas seulement leurs vers, mais leur manière de les sentir, accepter leurs jugemens, adopter leurs préférences et respecter la hiérarchie de leurs admirations. Il n'en fut rien. Nous admirâmes, mais tout autrement qu'eux. Cette impartialité qui nous fait aujourd'hui comme sortir de nous-mêmes pour juger une ancienne œuvre d'art, cette façon de franchir les siècles, de nous unir à l'artiste, de partager pour un moment ses passions, ses préjugés, même son ignorance, c'est quelque chose de tout à fait moderne. Nos pères n'ont rien connu de tel; ils ne prenaient pas tant de peine. Dans la poésie grecque, ils ne virent, ils n'admirèrent sincèrement que ce qui se rapprochait plus ou moins de leurs propres idées, de leurs goûts, de leurs habitudes. Une heureuse et savante expression de sentimens à peine antiques, c'est-à-dire de ces sentimens qui sont de tous les temps et de tous les climats, révélations vivantes, mais générales, de la nature humaine, fonds commun obligé de toute poésie, voilà ce qui les charma, ce qui leur sembla la véritable gloire de la lyre hellénique. Tout ce qui s'écartait au contraire de cette perfection tempérée, de ces beautés un peu banales, tout ce qui laissait voir un aspect insolite, un certain air d'audace, certains angles aigus et fièrement taillés, leur devint un sujet de trouble et de scandale; c'étaient pour eux les grossiers rudimens d'un art à son enfance, et comme on dissimule les fautes d'un ami, ils cherchèrent à n'en rien laisser voir. Aussi quel soin

chez les traducteurs à cacher ces aspérités, tantôt sous d'amples paraphrases, tantôt avec la lime, en retranchant et en arrondissant!

Ainsi, en poésie comme en architecture, comme en tous les arts du dessin, la véritable Grèce et ses primitives beautés ne furent chez nous, dans les trois derniers siècles, qu'imparfaitement comprises. Si à Rome, du temps d'Auguste, on ne comprenait plus l'esprit du Parthénon, s'il semblait suranné, hors de mode; si les raffinemens de la critique alexandrine avaient faussé le goût même en architecture, et substitué au véritable art grec un art de convention, comment en France, sous Louis XIV, vouliez-vous que Pindare fût encore en faveur? Le meilleur helléniste n'y voyait que du feu. Racine assurément savait le grec autant qu'homme de France; il le savait en érudit et le devinait en poète; Athénien lui-même en quelque sorte, passant sa vie au théâtre d'Athènes, qu'a-t-il vraiment compris de ces trois grands tragiques, et qu'a-t-il pu leur emprunter? Quelques scènes, quelques passages, et encore au moins Grec, au moins ancien des trois. Celui-là même, cet Euripide, son inspirateur, son poète, dès qu'il s'écarte un peu du cercle des idées communes à tout le genre humain pour rentrer franchement sur son sol hellénique, dès qu'il s'adresse aux passions, aux souvenirs, aux préjugés de ses concitoyens et fait luire sur ses personnages les vrais rayons du ciel attique, aussitôt, on le sent, il déroute le génie de Racine, il échappe à sa pénétration. Ce n'est pas seulement par égard pour les courtisans et par peur des marquis que notre poète a transformé et affadi son *Hippolyte*, c'est avant tout faute d'avoir senti, comme il savait sentir, la suave grandeur, l'héroïque pureté, l'idéal et mystérieux amour de l'Hippolyte d'Euripide. « O Racine! s'écrie M. Villemain avec un doux reproche, comment n'avoir pas fait passer dans votre admirable langage cette belle et tendre invocation que le jeune héros, à son entrée en scène, au milieu de ses joyeux amis, adresse à Diane, à sa déesse favorite, à sa reine chérie? Pourquoi ce discours d'un gouverneur de prince, au lieu du souvenir de cette invisible et divine maîtresse, dont l'innocent Hippolyte croit entendre la voix dans le silence des forêts? » On le voit donc, même chez Euripide, il y a des traits d'une simplicité encore trop primitive pour être savourés par Racine, des beautés devant lesquelles il passe sans qu'elles se révèlent à lui; qu'était-ce donc chez Sophocle, ce peintre de caractères, ce poète citoyen, dont tous les vers sont des médailles frappées au vrai coin de la Grèce? Et quant au vieil Eschyle, au religieux et lyrique Eschyle, Racine a soin de nous l'apprendre, il n'essayait pas même de l'entendre, et des sept tragédies, seul débris de cette immense

gloire, il ne pouvait lire sans fatigue que quelques scènes tout au plus, les premières scènes des *Choéphores*. Saumaise allait plus loin : l'intrépide savant, qui ne reculait guère devant les textes épineux, déclarait que pour lui Eschyle, d'un bout à l'autre, était inintelligible.

Or Eschyle et Pindare sont deux contemporains, et le moins accessible des deux n'est à coup sûr pas Eschyle. Bien que lyrique aussi, il a cet avantage qu'il écrit pour la scène, que sa poésie est dialoguée et s'appuie sur un drame. Toute action dramatique, même lente et presque immobile, est pour l'esprit un jalon conducteur, tandis que rien ne nous égare comme les brusques saillies, les bonds irréguliers de l'ode et du dithyrambe. Voilà donc pour le XVIIe siècle la véritable excuse : il ne pouvait goûter Pindare lorsque ses érudits et ses poètes renonçaient à comprendre Eschyle.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui, sans avoir le génie de Racine, sans savoir le grec comme lui, sans même être un Saumaise, on peut entendre Eschyle, le sentir, l'admirer, ne pas lire seulement le début de ses *Choéphores*, mais son *Orestie* tout entière, ses *Perses*, ses *Suppliantes*, même son *Prométhée*, se complaire à sa poésie, en être ému, en contempler avec respect les colossales proportions, les audacieux profils et la décoration si pure, quoique massive et taillée à grands traits? D'où vient que ce genre de beautés n'est plus une énigme pour nous? Et je ne parle pas, notez bien, de quelques esprits d'élite pour qui le soleil brille quand les nuées couvrent la terre; j'excepte même quiconque a déjà lu deux merveilleux chapitres de l'*Essai sur Pindare*, où M. Villemain évoque en traits de flamme et illumine de ses magiques traductions ce mystérieux génie, « Eschyle, le grand Eschyle. » Je récuse ces deux chapitres, par excès d'impartialité, comme on doit faire de toute séduction par trop irrésistible. Je parle seulement du public tel qu'il est, livré à ses propres lumières, et je dis qu'aujourd'hui quiconque par hasard lit encore les tragiques se garde bien, si respectueux qu'il soit pour Euripide et pour Sophocle, de marchander la gloire au vieil Eschyle. Je dis que cette suprématie, dont jamais dans l'antiquité l'ancien roi de la scène ne fut complétement déchu, même après les victoires de ses jeunes rivaux, cette suprématie, qui nous semblait inexplicable, presque absurde, il n'y a pas quarante ans, aujourd'hui n'étonne plus personne, et s'il y avait une palme à donner, s'il fallait faire un choix entre ces trois génies, l'ombre d'Aristophane en bondirait de joie : ce serait à coup sûr son poète vénéré, ce serait Eschyle et avec lui la grande poésie, l'art simple, religieux et vraiment créateur, qui chez nous aujourd'hui obtiendrait la couronne.

D'où vient, je le répète, cette métamorphose? Un voile s'est-il donc déchiré? ou bien sommes-nous plus simples dans nos goûts, de mœurs plus primitives, plus grands, plus généreux que nos pères? Il est permis d'en douter. Tout en valant mieux qu'eux peut-être au moins par certains côtés, ce n'est pas notre grandeur morale, ce n'est pas l'état de nos âmes qui nous aide à comprendre Eschyle. Est-ce la politique, le spectacle auquel nous assistons depuis deux tiers de siècle? Il faut le reconnaître, tous ces bouleversemens du monde, ces immenses triomphes, ces immenses revers accoutument l'esprit aux fortes émotions, aux plaisirs grandioses, et c'est aussi comme un enseignement pour pénétrer dans cette austère poésie que d'avoir quelquefois éprouvé par nous-mêmes certains grands sentimens dont elle est animée. Les mâles dévouemens, les civiques vertus, les patriotiques ardeurs des contemporains de Miltiade n'étaient que lettre morte, rhétorique, abstractions devant un trône absolu, tandis que depuis soixante ans, dans nos alternatives de liberté et de servitude, nous en avons par intervalle senti la réalité. Mais ni la politique, ni le patriotisme, ni même des causes plus directes, les progrès incessans de l'histoire et de l'ethnographie, n'auraient suffi à faire éclore cette nouvelle intelligence de l'antique poésie grecque sans une autre influence, sans quelque chose de plus révélateur, quelque chose qui parlât aux yeux. Je vais révolter peut-être certains amis des lettres qui s'offensent à l'idée qu'en aucun cas des formes, des figures, des signes matériels, les arts du dessin en un mot, soient pour elles des truchemans nécessaires, des commentaires vivifians. Rien n'est plus vrai pourtant.

Supposez en 1828 les Turcs vainqueurs à Navarin et la Grèce depuis trente-deux ans close et murée comme autrefois; les beautés et le vrai caractère de l'archaïsme grec seraient encore à l'état de problème, soyez-en sûrs, aussi bien en poésie qu'en sculpture et en architecture. La délivrance de ce petit coin de terre a produit plus d'effet dans le monde des arts qu'on ne le croit communément. C'est la contre-partie du désastre de 1453. L'erreur où nous avait jetés la confiscation de la Grèce, l'affranchissement de 1828 nous en a délivrés. Il a fait justice à la fois et de la barbarie musulmane et du faux hellénisme, de l'hellénisme alexandrin et de sa contrefaçon romaine. Ce n'est pas seulement la flotte du sultan, c'est l'autorité de Vitruve (en ce qui touche à la Grèce) qui a sombré à Navarin. Un changement à vue, une lumière soudaine nous a fait voir le véritable art grec, l'art des grands siècles, chez lui, sur son propre sol, mutilé, en ruines, mais pur, sans alliage, non travesti, non commenté.

Il y avait trois cents ans que l'Europe artiste et savante croyait en être en possession : il lui a bien fallu confesser sa méprise. Déjà même pendant le dernier siècle son instinct l'avait avertie qu'elle faisait fausse route, que Vitruve l'avait fourvoyée. Aussi, dès cette époque, que de travaux, que de recherches pour découvrir ce précieux mystère, le véritable art grec! Pendant qu'à la surface les Boucher, les Vanloo semblent tout diriger, qu'on ne jure que par eux, qu'on ne connaît d'autre idéal qu'un voluptueux caprice, l'érudition travaille et complète en silence un retour à l'antiquité, et non pas à cette antiquité de formes indécises, aux vêtemens flottans, ni grecque ni romaine, comme l'entendait Lebrun, mais à une antiquité nouvelle, sévère de lignes et de costume, une pure antiquité grecque. D'heureuses découvertes secondaient l'entreprise : des villes entières venaient d'être trouvées sous les scories d'un volcan, villes italo-grecques par malheur, et non franchement hellènes; n'importe, c'étaient de précieux indices, des élémens nouveaux, assez pour bâtir un système, pour parler aux imaginations; assez pour rêver la Grèce, pas assez pour la retrouver.

Telle est en effet l'impuissance de tout effort spéculatif en semblable matière, l'insurmontable difficulté de retrouver par la pensée des lignes et des contours sans le secours des yeux, que les chefs de ce mouvement rénovateur, tous, à des degrés divers, habiles, savans, ingénieux, pleins de patience et d'ardeur, quelques-uns même de génie, je cite seulement Caylus, Barthélemy, Winckelmann, faute de posséder et de pouvoir connaître les fondemens véritables de l'art qu'ils prétendaient ressusciter, réduits à l'inventer d'après des données incomplètes et d'insuffisans témoignages, qu'ont-ils pu faire? Qu'ont-ils imaginé? A quel art grec nous ont-ils conduits? A celui dont David fut l'éditeur et non le père, qu'il accepta tout fait de leur science, et écrivit sous leur dictée de son puissant pinceau.

Ils avaient voulu fuir l'influence romaine, se dégager de l'esprit de Vitruve, qui pesait sur Lebrun, et chercher jusque dans l'archaïsme un remède à la décadence; ils réussirent à éviter l'épaisseur, la lourdeur, l'indécision des lignes, mais tombèrent dans la sécheresse, la maigreur et l'aridité. Système étrange qui supprimait la vie par peur de ses excès! Sa nouveauté, son exagération même assurèrent son triomphe : il fut accueilli d'abord presque avec fanatisme, puis délaissé, et finit par s'éteindre dans une sorte de léthargie, parce qu'en effet c'était la mort que cette prétendue pureté.

A peine était-il tombé que bientôt nous apprîmes, presque sans y penser, sans effort de génie, sans nouveau Winckelmann, quelle était la véritable loi, la condition première de cet art si longtemps

poursuivi. C'était tout simplement la vie, la vie dans sa juste mesure, en parfait équilibre avec l'ordre et la règle, mais avant tout la vie, si bien que toute œuvre d'art d'où la vie est absente, quels que soient d'ailleurs sa structure, ses formes et ses traits, n'est grecque que de nom ou n'est pas des beaux temps de la Grèce, on peut l'affirmer à coup sûr. Qui nous avait révélé cette loi? Je ne sais; mais l'évidence n'en fut bien établie et ne devint incontestable que vers le temps et comme à la suite de notre expédition de Morée. Déjà pourtant, huit ou dix ans plus tôt, on en avait comme aperçu les premières lueurs. Des marbres incomparables, tels que n'en possédait aucun musée d'Europe, apparurent tout à coup à Londres et à Paris : c'étaient des sculptures arrachées au Parthénon lui-même; c'était une statue, moins violemment acquise, de moins illustre origine, mais de style analogue, notre *Vénus de Milo*. Se rappelle-t-on bien l'étonnement, le trouble où ces chefs-d'œuvre jetèrent les esprits? Ce type de beauté contrariait toutes nos traditions. Ce n'était ni la raideur de David ni la molle ampleur de Lebrun; un accord imprévu des dons les plus contraires, un incompréhensible mélange d'idéal et de réalité, d'élégance et de force, de noblesse et de naturel, confondaient notre jugement. Le propre des vrais chefs-d'œuvre est de causer ces sortes de surprise. Ils nous prennent au dépourvu, nous troublent dans la routine de nos admirations; puis bientôt leur ascendant triomphe, ils s'emparent de nous et tournent à leur profit notre penchant à l'habitude : alors ils nous font voir sous un aspect nouveau, ils font descendre à un rang secondaire tout ce qui régnait avant eux. C'est ainsi que les marbres d'Elgin et la Vénus de Milo, une fois acceptés et compris, détrônèrent peu à peu nos chefs-d'œuvre de prédilection, non qu'il y eût chez ceux-ci la moindre déchéance, mais, comparés à ces nouveau-venus, ils étaient de moins haute naissance et n'avaient plus de droits au premier rang.

Ainsi nos vrais initiateurs, avant même l'affranchissement de la Grèce, ce furent ces marbres merveilleux; mais notre éducation ne s'acheva réellement, nos idées et nos théories ne furent complétement redressées que par l'exploration fréquente de cette terre devenue libre et par l'étude des débris qui la couvraient encore. Lorsqu'il fut bien prouvé que de pareils chefs-d'œuvre ne venaient pas d'un hasard isolé, que partout où s'était conservé un fragment authentique des grands siècles de l'art on rencontrait ce même style, puissant et souple, majestueux et vivant; lorsqu'on apprit qu'à cette statuaire s'associait partout une imposante architecture, faite à sa taille et animée du même esprit, que cette architecture avait pour supports naturels, pour membres nécessaires, ces robustes co-

lonnes, ces rustiques chapiteaux qui, la première fois qu'on les vit à Pœstum, dans le siècle dernier, parurent si étranges qu'on les prit pour une création locale et fortuite, une œuvre déréglée de cyclopes ou de géans, et que pendant longtemps on en fit comme un ordre à part sous le nom d'*ordre de Pœstum;* lorsqu'il fut avéré enfin que cet ordre insolite et soi-disant inculte était en Grèce d'usage universel, l'ordre par excellence, avant et y compris le siècle de Périclès, il fallut bien en prendre son parti et concevoir l'art grec sous un jour tout nouveau, c'est-à-dire reléguer à la seconde place les perfections inanimées, les lignes déliées et subtiles, et ne donner le premier rang qu'à la mâle énergie et à l'antique simplicité.

Et l'on voudrait que cette vérité, une fois acquise à la critique, n'eût jeté ses rayons que sur les arts plastiques, sans que sur la poésie il en tombât quelques reflets? N'allez pas jusqu'en Grèce, passez deux heures au *British Museum,* dans cette grande salle tapissée tout entière des dépouilles d'Athènes; suivez des yeux cette bruyante cavalcade, cette procession majestueuse et vivante; contemplez ces colosses dont les poitrines mutilées respirent et se soulèvent sous leurs diaphanes draperies, et en regard de cette statuaire, comme pour en donner l'échelle et mettre tout à son plan, ce fût tronqué de colonne dorique portant son immense chapiteau; laissez-vous pénétrer de l'esprit de ces formes, et dites-nous si vous éprouvez là cette froideur un peu pédante, ce je ne sais quoi d'abstrait et d'artificiel qui, plus ou moins, vous saisit malgré vous dans ces salles d'antiques de presque tous les musées d'Europe, où quelques vrais chefs-d'œuvre se mêlent trop souvent aux produits équivoques des siècles d'imitation! N'est-ce pas autre chose? Si peu que vous ayez de poésie grecque dans la mémoire, vous la sentez s'illuminer; certains éclairs d'analogie s'échappent de ces marbres et vont donner un sens aux mots, aux phrases qui vous étaient impénétrables; ce que ni dictionnaire, ni glose, ni grammaire ne vous pourraient apprendre, ces sculptures vous le disent. Elles vous forcent à concevoir des hommes à leur image, à prêter à ces hommes leurs véritables mœurs et leurs vrais sentimens; vous avez devant vous non pas un art imitateur, une convention savante, non pas même la nature dans le sens général du mot, mais l'antiquité grecque elle-même, la grande et primitive antiquité, qui vous parle sa noble langue. Voilà ce qu'aujourd'hui il est donné à tous de voir et de connaître, et c'est pourquoi, tout pygmées que nous sommes, nous pouvons désormais comprendre ce qui ne fut si longtemps qu'énigmes et que nuages pour de plus grands que nous.

On le voit donc, l'heure est venue de donner à Pindare cette ré-

paration que M. Villemain lui prépare. Plus d'obstacles préjudiciels, s'il est permis de parler ainsi. Avec notre façon nouvelle de comprendre l'antiquité, quelles préventions, quels préjugés nous reste-t-il contre Pindare? La place est nette; le vieux poète, le vieux dorien peut prendre la parole : il n'excitera pas chez nous, comme autrefois dans son pays, des transports d'enthousiasme, un délire populaire, mais il n'essuiera plus ni le dédain ni même l'indifférence. Le mérite de notre temps, qui n'aime au fond que le plaisir, et se soucie fort peu du beau, c'est de permettre au moins qu'on l'admire. Il ne s'offense pas qu'on ait le goût plus haut placé que lui, et tolère, tout en n'en usant pas, les bons exemples qu'on lui donne. Ainsi l'ordre dorique n'est assurément pas du goût de tout le monde, mais personne ne s'aviserait plus de l'appeler barbare. Il en sera de même pour Pindare : les vrais adorateurs, grâce à son interprète, ne lui manqueront pas, et de plus, dans la foule elle-même, il trouvera certain respect. On lui épargnera les querelles vulgaires sans cesse répétées jusqu'ici, ces éternels reproches de monotonie et de disproportion entre le luxe de ses épisodes et la stérilité de ses sujets : critique superficielle qui se méprend sur l'œuvre qu'elle prétend juger, mêle et confond les temps aussi bien que les lieux, et ne s'aperçoit pas que ce qu'elle reproche à Pindare, c'est en réalité de ne pas ressembler à Horace, de n'être pas lyrique de la même façon, varié dans ses formes, délicat, tempéré, élégamment sceptique et voluptueux. Sans doute il faut aimer Horace, en faire nos délices; mais permettons à Pindare de comprendre autrement son art et sa mission. La monotonie de Pindare, c'est sa grandeur. Autant vaudrait reprocher au psalmiste d'invoquer Dieu sans cesse, de toujours reproduire ces mêmes grandes idées qui marchent et se suivent comme les flots de la mer, toujours semblables et toujours variées par une inépuisable fécondité d'images. C'est là ce qu'on appelle la monotonie de Pindare. Lui aussi, il invoque ses dieux, il leur parle sans cesse, non pas, comme le poète de Tibur, quand la cadence le commande, pour bien commencer sa strophe ou pour la bien finir, mais quand la foi l'ordonne. Oublie-t-on qu'il n'est pas poète dans le sens moderne de ce mot, mais poète et prêtre tout ensemble, prêtre de Delphes et d'Apollon? Les vers pour lui sont des prédications, un ministère, un sacerdoce. Et quant aux épisodes qui semblent dominer et même étouffer ses sujets, quoi d'étonnant? Ses vrais sujets, ce sont ses épisodes. Ce jeune athlète dont il célèbre la victoire, dont il dira brièvement l'agilité, la vigueur, le courage, qu'est-il pour lui? Un prétexte à chanter de plus nobles et de plus grandes choses. Il n'eut jamais dessein de raconter sa vie, de faire un poème en son honneur. Ce que vous prenez pour son

sujet n'est autre chose qu'un prélude. Pendant qu'il accorde sa lyre, assis à ce foyer, dans cette fête domestique, en trois ou quatre vers il salue le vainqueur, il réjouit son vieux père, ses amis, et la cité qui le vit naître. Cela dit, s'il s'arrête, s'il prend son vol, ce n'est pas qu'il s'égare, c'est qu'il marche à son but. Ce but est d'honorer la sagesse des dieux, de célébrer le respect des ancêtres, de fortifier les cœurs, de graver dans les âmes l'enthousiasme de la vertu, de faire des citoyens, de préparer pour la patrie d'héroïques défenseurs.

Culte des dieux, culte de la patrie, voilà la poésie de Pindare. L'homme, la personne humaine, n'en est point le sujet, et n'y joue que le moindre rôle. Pindare ne serait pas dorien s'il voyait autre chose dans ses concitoyens qu'un peuple, un corps de nation. Il ne comprend, il ne peint les hommes et les choses que de haut et d'ensemble. Il plane sur la terre et ne l'habite pas. Point de peintures individuelles, encore moins de peintures fictives. Sa muse, c'est avant tout la vérité, l'austère et pure vérité. On sent qu'il est impropre, comme toute sa race, aux fictions du théâtre, et que sa gravité religieuse ne saurait se plier même au genre de mensonge le plus innocent de tous. Aussi M. Villemain s'attache avec raison à réfuter l'étrange erreur du compilateur Suidas, qui, pour donner sans doute plus grande idée du poète thébain, s'avise de lui attribuer je ne sais combien de tragédies. Personne, depuis deux mille ans, n'en a vu un seul vers, ni même entendu parler; mais ce qui, mieux encore que ce silence de toute l'antiquité, donne à Suidas un démenti, c'est l'œuvre même de Pindare, ce qui nous est connu, ce qui nous reste de son génie.

Or, il faut bien le dire, ce n'est pas un médiocre obstacle pour réussir chez nous que ce génie dorique, cette inflexible austérité. Nous sommes Ioniens et le serons toujours. Nous voulons bien suivre un poète dans ses élans les plus audacieux, aussi haut qu'il lui plaît de monter, mais à la condition de trouver dans ses vers, sinon l'intérêt du drame, du moins quelque chose d'humain. L'archaïque sublimité de Pindare, sa soi-disant monotonie, l'ampleur de ses épisodes, ses digressions philosophiques, patriotiques et religieuses, rien de tout cela ne m'effraierait, si çà et là je le voyais descendre jusqu'à l'émotion dramatique. J'entends par là non pas la scène, le théâtre; j'entends certains combats de l'âme que, même en dehors du drame, le poète peut toujours exprimer. Mais Pindare ne transige pas, il n'est pas lyrique à demi. Le vrai, le grand lyrisme est presque impersonnel, c'est-à-dire anti-dramatique. Pindare, même à Athènes, même à la cour d'un roi, n'introduira pas dans ses chants cette émotion cachée et communicative que se permet Eschyle, son

vieil émule, comme lui religieux, mais non pas dorien. Ce n'est point, à coup sûr, par le jeu de la scène, par l'artifice du théâtre, qu'Eschyle nous ébranle : son art, à lui, est aussi du lyrisme, mais un lyrisme qui daigne parler des hommes, qui s'intéresse à leurs misères, et qui tout à la fois les touche et les exalte. Aussi, pour sentir Eschyle, pour en pénétrer les beautés, les mystères, il ne fallait que nous débarrasser de nos modernes préjugés, prendre une idée plus large, un sentiment plus vrai de l'antiquité grecque, tandis que pour Pindare peut-être faudrait-il quelque chose de plus. Il faudrait devenir presque doriens nous-mêmes, c'est-à-dire concevoir le rôle de l'homme en ce monde, la discipline humaine, comme on les comprenait à Thèbes et à Lacédémone.

Si du moins nous pouvions restituer à Pindare un élément de ses anciens triomphes, un auxiliaire inséparable dont aujourd'hui on oublie trop l'absence, qui lui rendit pourtant plus d'un service à Olympie, et qui, pour électriser les âmes, n'était pas de moindre puissance que l'émotion dramatique, la musique, compagne et soutien nécessaires de ces vers qu'aujourd'hui nous ne pouvons que lire! Par malheur, il est plus que douteux que jamais on découvre, sous quelque ville en cendres, le secret de cet art perdu, de cet art pour nous incompréhensible, la musique des Grecs! En attendant, qui oserait nous dire jusqu'à quel point cette mutilation n'a point atteint et affaibli la poésie elle-même? S'il fallait en juger par l'étrange faiblesse où sont réduits chez nous les vers écrits pour la musique quand par hasard il leur arrive d'être lus et non pas chantés, nous n'estimerions pas à moins de cent pour cent la perte de Pindare dans ce désastre musical; mais peut-être est-il juste de ne pas croire à une identité complète entre les grands lyriques de la Grèce et nos poètes d'opéras. La perte néanmoins doit être immense, incalculable. C'est un naufrage qui ne nous a laissé d'autre débris, d'autre consolation qu'une agréable métaphore. Nos poètes, en parlant, croient encore *chanter*, ils le disent du moins. La lyre ne sonne plus, mais son nom vit toujours.

A défaut du prestige de l'accompagnement musical, M. Villemain donne à son grand poète un autre auxiliaire, l'éblouissant secours de sa critique. Comme traducteur, il nous le montrera tel que le temps nous l'a légué, tel que les manuscrits nous le livrent, dans sa seule parole écrite; comme critique, il lui rend autre chose, la vie, l'accent pour ainsi dire; il ranime, il ressuscite sa puissance : c'est un équivalent de la musique. Et ne parlons pas de Pindare seulement : dans ce vaste tableau, dans cette histoire de la poésie lyrique, Pindare est bien la figure dominante, mais combien d'autres à qui l'âme et la parole sont également rendues! Nous avons cité deux chapitres,

les deux chapitres sur Eschyle, il les faudrait citer tous. Alcée, Sapho, Tyrtée, Stésichore, Empédocle, Simonide, quels précurseurs du sublime trouvère, quelle galerie de bardes inspirés! comme chacun d'eux s'avance à nous, franchement dessiné dans son allure et dans ses traits! comme toutes ces figures se mêlent sans se confondre! comme elles se détachent sur ce fond d'or de la mer lesbienne et des côtes d'Ionie! que de détails et quel ensemble! quel trésor de science et de mémoire! quel art de rapprochemens et de contrastes! quel don de tout comprendre et de tout faire voir! Puis, quand la décadence se laisse pressentir, quand son règne est venu, quand elle étale à flots ses douteuses richesses, ses subtiles parures, quel tact à démêler le peu d'or qui lui reste, et à mettre à nu son faux goût! Sortons-nous de la Grèce: quelle charmante peinture du lyrisme latin, quels francs éloges et quelles justes réserves! Au début du livre aussi, que d'étendue, que de franchise dans ce coup d'œil sur le lyrisme de la Bible! quel magnifique aveu de sa toute-puissance! Dans l'épilogue enfin, que de vérités sur la muse moderne, quelles prophéties sur le sort qui l'attend!

Écrivain, professeur ou critique, jamais M. Villemain n'a senti de plus près la haute inspiration que dans cette étude savante et oratoire sur la poésie lyrique. Élevée jusqu'à cette puissance, la critique devient une œuvre d'art. C'est de la poésie que de tels jugemens, une poésie qui rend aux choses leur aspect, leurs formes, leur relief et leur couleur. Rien ne peut mieux donner le spectacle de la Grèce antique que cette façon hardie d'en évoquer l'esprit et la pensée, rien, pas même la vue de l'*Elgin Saloon* ou de la *Vénus de Milo*. Si, par impossible, ces marbres révélateurs venaient jamais à disparaître, en nous parlant de poésie et d'antiquité grecque, M. Villemain nous les ferait revivre.

L. VITET.

DES

TARIFS DE CHEMINS DE FER

EN FRANCE

I. *Enquête sur l'application des Tarifs de chemins de fer devant le conseil d'état*, 1850. — II. *Documens législatifs sur la même question*, 1843-1860. — III. *Des Tarifs d'abonnement proposés par les compagnies de chemins de fer, opinion de M. de Vatimesnil*, 1857. — IV. *Les Tarifs de chemins de fer et l'intérêt public*, 1858, etc.

Au moment où la politique extérieure de la France entrait dans une crise dont il est encore difficile de prévoir le terme, au début même de l'année 1859, un simple problème de politique intérieure, — l'expression n'est point ambitieuse, on pourra s'en convaincre, — préoccupait vivement les esprits. A côté de la question des céréales, dont l'état actuel a été présenté dans la *Revue* par un écrivain si compétent (1), la réduction des tarifs de transport sur les voies ferrées donnait lieu à de vives controverses entre tous ceux qui suivent avec curiosité, ou par intérêt, les diverses phases de l'exploitation commerciale du nouveau mode de communication. Il n'est guère de question économique qui ait été plus discutée. Le débat, qui se poursuit encore aujourd'hui même, a déjà quinze années de date : il a été successivement porté, sous le gouvernement du roi Louis-Philippe, devant la chambre des députés et la chambre des pairs, notamment en 1843 et 1844, par la discussion des cahiers des charges des compagnies des chemins de fer d'Avignon à Marseille et d'Orléans à Bordeaux; — sous la république, en 1851, devant l'assemblée législative, à l'occasion d'un article du cahier des char-

(1) M. Michel Chevalier; voyez la livraison du 1er mai 1859.

ges de la compagnie de l'Ouest; — enfin sous le régime actuel, en 1856, devant le sénat, par suite de pétitions d'industriels ou de commerçans, et en 1857 devant le corps législatif, lors de la constitution de nos principaux réseaux de chemins de fer. Sans aucun doute, une nouvelle discussion se serait engagée à la session de 1859, lorsque fut présenté le projet de loi concernant la nouvelle organisation financière de ces mêmes réseaux, si le corps législatif n'avait point eu à voter, pendant les derniers jours de cette session, le budget de l'exercice 1860 et la loi sur l'agrandissement de la ville de Paris.

Indépendamment de ces discussions publiques, le mode d'abaissement des tarifs a également été étudié sous toutes ses faces au conseil d'état. Il y a plus : en 1850, une commission, prise au sein de cette assemblée et présidée par un homme éminemment impartial, M. Vivien, avait soumis à une enquête approfondie la question des transports à prix réduits sur les voies ferrées. Constamment à l'ordre du jour, cette question a été l'objet de vœux énergiques des conseils-généraux, de délibérations multipliées des chambres de commerce, d'études variées entreprises par ordre de l'administration supérieure, de publications nombreuses faites sous l'inspiration des compagnies ou de leurs adversaires. Depuis deux ans surtout, la lutte entre les divers systèmes nés successivement d'une polémique aussi persistante a pris d'assez grandes proportions pour qu'il devienne opportun de traiter ce grave et difficile sujet, en s'attachant surtout à en distinguer nettement les différentes faces, à remettre particulièrement en lumière le point de départ, enfin à préciser les diverses catégories de tarifs réduits adoptées, ensemble ou séparément, pour les transports par chemins de fer.

I.

Avant tout, il est nécessaire d'avoir une idée juste de ce qu'on appelle une « concession de chemin de fer, » en ne considérant d'ailleurs la compagnie à laquelle elle est octroyée que comme une entreprise de transports. Il y a quelques mois, un membre du corps législatif, M. E. Ollivier, disait à la tribune qu'il attaquait les compagnies de chemins de fer au nom de la liberté, « parce qu'elles ont créé un monopole, elles qui étaient les *filles d'une industrie libre*, parce qu'elles ont mésusé, et qu'au lieu de se faire pardonner leur métamorphose, elles ont rendu plus pesante l'oppression qu'elles avaient organisée. » D'autre part, on a pu lire l'opinion suivante dans un écrit remarquable attribué à un homme qui, après et avant son entrée aux affaires, a présidé aux destinées d'une de nos plus grandes

et plus anciennes compagnies (1) : « La loi a entendu laisser à l'industrie des chemins de fer *toute liberté d'action nécessaire à toute industrie*..... C'est donc au libre arbitre de l'industrie elle-même qu'est confié l'établissement des tarifs dans les limites qui sont fixées par les *maxima*. » L'orateur et l'écrivain sont également dans l'erreur : aucune industrie n'est moins *libre* que l'industrie des chemins de fer, qui a été à dessein laissée dans une dépendance complète de l'administration, et il importe de se rendre un compte très exact de cette dépendance.

On sait que l'état a employé deux modes d'établissement des chemins de fer en France : il les a construits ou il les a fait construire par des compagnies. Il serait inutile de rappeler cette origine, si l'on n'y trouvait l'occasion de réduire à sa juste valeur un argument maintes fois présenté dans la question qui fait le sujet de cette étude, argument qui consiste à supposer que les compagnies sont d'autant plus engagées vis-à-vis du public, que, comme contribuable, le public a supporté la plus grande partie des frais occasionnés par la construction des voies ferrées. C'est placer mal à propos le débat sur un terrain étranger, car les 9,000 kilomètres établis en France au 31 décembre 1859, pour la somme énorme de 4 milliards et demi, n'ont coûté au trésor ou aux localités intéressées que 740 millions de francs environ, tant en travaux qu'en subventions pécuniaires, et le capital complémentaire de 3 milliards 760 millions de francs a été entièrement fourni par les actionnaires ou les créanciers des compagnies.

Quel que soit le mode suivant lequel ait été établi un chemin de fer, l'exploitation est confiée à une compagnie concessionnaire, c'est-à-dire ayant le privilége, compensé par certaines charges, d'y opérer les transports. La seule de ces charges qu'on doive considérer ici est celle qui a formellement enlevé à cette compagnie la libre disposition des tarifs. Pour indemniser le concessionnaire des dépenses de diverse nature qu'il s'engage à acquitter, l'acte de concession lui accorde l'autorisation de percevoir, pendant la durée du contrat formé entre lui et le gouvernement, des prix de transport dont le maximum est déterminé par un tarif aussi détaillé qu'un document semblable peut l'être. De là une première sorte de tarif, dit *maximum légal*, qui est généralement appliqué au transport des personnes, sauf dans quelques cas exceptionnels, par exemple lorsqu'il s'agit d'un de ces *détournemens* dont un type saillant est certainement le trajet de Bordeaux à Nantes en passant par Tours, soit encore pour le service de la banlieue des grandes villes, où les conditions de distance ne permettent pas, ainsi qu'on peut le voir à

(1) *Les Tarifs de chemins de fer et l'Intérêt public.*

Paris, de vaincre la concurrence sérieuse qui est faite au chemin de fer par la route de terre. Quant au transport des choses, ce maximum légal est seulement usité pour les petites distances et les marchandises chères; comparativement fort élevé, il ne permettrait pour ainsi dire aucun trafic. Ce résultat n'avait pas précisément été prévu à l'origine, et il est curieux de voir combien, lorsque les enseignemens de l'expérience faisaient tout à fait défaut, il était difficile de prévoir l'avenir.

Dans le principe, les voies ferrées en France avaient été considérées comme devant être essentiellement affectées au transport des voyageurs; relativement aux marchandises, les esprits hardis admettaient qu'à la rigueur celles qui, par un faible poids et une grande valeur, auraient besoin d'une vitesse un peu considérable et pourraient supporter des prix élevés fourniraient seules un élément de trafic aux nouvelles voies de communication. Les premiers de nos chemins de fer, ceux de Saint-Étienne à la Loire et au Rhône, qui avaient été exclusivement construits pour le transport de la houille, et dont l'acte de concession avait d'ailleurs complétement passé sous silence tout autre transport, étaient regardés comme une exception motivée par le riche bassin houiller qui en avait déterminé la création. Tandis qu'aujourd'hui les adversaires des voies ferrées semblent ne se préoccuper que d'un abaissement excessif des prix perçus par les compagnies, le public expéditeur n'avait alors d'autre crainte que la trop grande élévation de ces prix.

Il n'a pas fallu moins de quinze ans pour que l'hypothèse d'une diminution du maximum légal fût constatée officiellement dans un cahier des charges, celui de la concession de la ligne de Strasbourg à Bâle (1838); en même temps apparaissait le principe fondamental de la législation de nos tarifs de chemins de fer, celui de l'*homologation* administrative des changemens de tarifs. Dans l'origine, c'était le préfet qui donnait cette homologation, aujourd'hui c'est le ministre qui l'accorde; mais en principe ce libre arbitre que les compagnies ont longtemps prétendu revendiquer en matière d'exploitation commerciale leur avait été immédiatement refusé. C'est donc avec étonnement que, dans les procès-verbaux de l'enquête faite en 1850 au sein du conseil d'état, on lit certaines réponses de quelques administrateurs de chemins de fer, dont l'un, M. Em. Péreire, s'exprimait ainsi : « J'ai toujours compris que le droit d'homologation consistait uniquement dans la constatation de ce fait matériel, que les compagnies se sont renfermées dans les limites extrêmes des tarifs. Il serait puéril en effet que l'on reconnût aux compagnies le droit d'agir, pour les empêcher ensuite d'en user dès qu'elles y seraient disposées. Quand on parle du maximum, on entend établir une limite extrême,

invariable, dans laquelle on pourra se mouvoir en toute liberté... Le mot *homologation* lui-même ne signifie rien autre chose que *vérification.* » Il convient d'ajouter que l'administration ne paraissait guère pressée au début de constater l'étendue de son droit, car sa formule d'homologation était primitivement ainsi conçue : « J'ai reçu le nouveau tarif... J'ai reconnu que les prix étaient tous maintenus dans le maximum fixé par la loi. En conséquence, je ne puis qu'homologuer ce tarif. » Finalement, l'incertitude ainsi jetée dans les esprits au sujet de la base même du régime des chemins de fer était telle que M. Vivien pouvait, dans l'enquête de 1850, poser à M. Péreire la question suivante : « L'administration peut-elle en certains cas apprécier le montant du tarif, même inférieur au maximum, et apposer son *veto* à la proposition de la compagnie? » et en recevoir la réponse que je viens de transcrire. Aujourd'hui les compagnies admettent très nettement que l'administration est autre chose qu'un bureau d'enregistrement; mais il est à remarquer que dans le mémoire, d'ailleurs écrit avec une connaissance profonde de la question, sur *les tarifs de chemins de fer et l'intérêt public*, on chercherait en vain un mot sur ce rôle fondamental que joue l'administration relativement aux transports sur les voies ferrées.

Un abaissement de tarif accordé par une compagnie concessionnaire à tous les expéditeurs, sans qu'ils aient à se préoccuper d'autre chose que des conditions du cahier des charges, constitue, sous le nom de tarif *général*, la seconde sorte de tarif et la première forme de tarif *réduit*. Plus ou moins abaissé au-dessous du maximum légal, ce nouveau tarif ne pouvait suffire par lui-même à développer le trafic. Comme toute autre entreprise commerciale, une compagnie de chemin de fer a, dans certaines limites, un intérêt manifeste à s'assurer, pour la denrée qu'elle débite, un grand nombre de consommateurs lui offrant individuellement une faible rémunération, plutôt qu'à en réunir un petit nombre auquel elle pourrait la vendre à un haut prix. Elle n'atteindra donc son but qu'au moyen d'une nouvelle et dernière grande catégorie de tarifs, qu'on appelle *spéciaux*, parce que la jouissance n'en est accordée qu'en échange de conditions particulières, dont le cahier des charges d'une concession de chemins de fer n'a pu prévoir que le principe. Ce sont précisément les détails d'exécution qui donnent en partie lieu à cette lutte acharnée dont il est nécessaire de rappeler les divers incidens.

Le tarif *maximum légal* et le tarif *général* ne se prêtent naturellement à aucune combinaison; mais le tarif *spécial* se distingue par une *malléabilité* qui laisse le champ libre et permet à un chef d'exploitation habile d'appeler sur le chemin de fer des élémens de trafic dont plusieurs même n'étaient point acquis précédemment aux entreprises de transport des routes de terre ou des voies navigables.

A cet effet, une réduction de prix est consentie à tous les expéditeurs de certaines classes de marchandises moyennant des conditions variables, dont l'une, celle dite de l'*abonnement*, devra nécessairement être l'objet d'un examen détaillé.

Si les chemins de fer étaient exploités par l'état, représentant de l'intérêt général, l'abaissement des tarifs n'aurait d'autre limite que celle où les recettes n'excéderaient plus les dépenses, l'intérêt général exigeant que les chemins de fer soient utiles au plus grand nombre. Tel n'est évidemment pas le point de vue où doit légitimement se placer une compagnie concessionnaire, pour laquelle l'intérêt public en somme est secondaire, et qui se propose, comme but essentiel, de tirer de son exploitation le plus de bénéfice possible. L'abaissement des tarifs sera donc subordonné à cette considération et calculé de manière à diriger vers la voie ferrée le maximum de transports productifs. Le problème n'est point aussi simple qu'il le paraît au premier abord, le législateur ayant dû prévoir le cas où la compagnie se proposerait de ne faire jouir le public d'un abaissement momentané de tarifs que pour lui faire ultérieurement subir une élévation définitive, où elle n'aurait voulu en un mot que masquer, par une mesure libérale en apparence, l'extinction des entreprises de transport qui lui font concurrence, et s'attribuer ainsi un monopole exorbitant. Les compagnies ont toujours prétendu que les craintes de cette nature étaient chimériques, et que leur propre intérêt était une garantie sérieuse de la droiture de leurs intentions. En réalité, il paraîtrait que jusqu'à ce jour, sur 2,000 abaissemens de tarifs, on ne compterait encore que 20 relèvemens; mais enfin il fallait prendre des précautions réglementaires contre le danger qui vient d'être signalé, et on les a inscrites dans le cahier des charges des concessions de nos voies ferrées. C'est encore à propos de la ligne de Strasbourg à Bâle que l'hypothèse est posée pour la première fois, et le législateur stipule que les taxes abaissées ne pourront être relevées qu'après un délai de trois mois au moins. Six ans plus tard, c'est-à-dire en 1844, sur un amendement proposé par M. Muret de Bort, dans la discussion à la chambre des députés d'une loi concernant le chemin de fer de Nîmes à Montpellier, malgré le rapporteur de la commission, malgré même le ministre des travaux publics, ce délai a été porté à une année pour les marchandises et n'a plus été modifié depuis. Il est évident que la mobilité des tarifs ne peut pas être excessive, sous peine d'engendrer des abus; mais il est assez difficile d'évaluer en général ce qu'elle doit être pour répondre aux besoins du commerce. L'administration, comme on vient de le voir, pensait que M. Muret de Bort, dont l'opinion fut du reste adoptée à une forte majorité par la chambre des députés, n'accordait pas aux compagnies une assez

grande liberté de mouvement. Elle rappelait d'ailleurs en 1843, devant la chambre des pairs, également par l'organe du ministre des travaux publics que, l'autorisation du relèvement des tarifs pouvant être refusée, toute certitude était donnée de ne point voir les compagnies de chemins de fer se livrer à ces jeux de tarifs qui avaient été l'objet des appréhensions du public. Et M. Daru, rapporteur, ajoutait : « Il n'y a pas moyen de tout prévoir, et quel que soit le désir de réglementation qui nous domine, nous ne parviendrons jamais à embrasser dans nos prévisions tous les faits qui peuvent se présenter. C'est pour cela qu'on a pris le parti le plus sage en se décidant à en référer toujours et pour tout à l'administration. » Ces paroles de M. Daru, où se trouve si nettement constaté le pouvoir réglementaire attribué au gouvernement par la législation française, forme la conclusion naturelle de cet exposé du caractère général des tarifs de nos chemins de fer.

En Angleterre, un tout autre système a prévalu, et la concurrence est poussée jusqu'à l'abus : les compagnies peuvent à volonté faire jouer leurs tarifs au-dessous d'une limite fixée par le bill de concession. En Amérique, la liberté des transactions est encore plus complète : il n'y a même point de *tarif maximum*.

II.

Depuis deux ans pour la plupart d'entre elles et depuis quelques mois pour toutes, les grandes compagnies de chemins de fer sont régies par un type uniforme de cahier des charges, où l'on trouve cette disposition, qui est en quelque sorte la charte des tarifs, et qu'à ce titre on doit citer textuellement :

« Dans le cas où la compagnie jugerait convenable, soit pour le parcours total, soit pour les parcours partiels de la voie de fer, d'abaisser, avec ou sans conditions, au-dessous des limites déterminées par le tarif, les taxes qu'elle est autorisée à percevoir, les taxes abaissées ne pourront être relevées qu'après un délai de trois mois au moins pour les voyageurs et d'un an pour les marchandises.

« Toute modification de tarif proposée par la compagnie sera annoncée un mois d'avance par des affiches.

« La perception des tarifs modifiés ne pourra avoir lieu qu'avec l'homologation de l'administration supérieure. »

Tel est le code en miniature qu'il ne faut pas perdre de vue lorsqu'on se préoccupe des transports à prix réduits sur les voies ferrées. On remarquera, contrairement à une opinion qui a eu sa raison d'être, mais qui ne l'a plus aujourd'hui, que l'individualité de l'expéditeur n'apparaît nullement. Nous ne saurions trop insister

sur cette suppression des *traités particuliers, aujourd'hui légalement consommée depuis près de deux ans,* attendu que la confusion qui règne à l'égard du vocabulaire commercial des chemins de fer, chez les nombreux écrivains qui s'occupent journellement des transports à prix réduits, tendrait à faire croire que ces traités existent encore. Les *tarifs,* il ne faut pas le perdre de vue, ne s'adressent qu'à des collections d'expéditeurs. Le tarif *spécial* convie simplement le public, s'il ne préfère payer les taxes du tarif *général,* à jouir de la réduction de prix consentie par la compagnie concessionnaire aux conditions qui lui assurent la compensation des sacrifices qu'elle s'impose.

Pendant vingt ans, de 1838 à 1858, il n'en avait point été ainsi : le cahier des charges des concessions de chemins de fer reconnaissait aux compagnies le droit d'accorder à un ou plusieurs expéditeurs une réduction sur les tarifs approuvés. La compagnie n'était pas tenue, comme pour un tarif *général* ou *spécial,* de demander à l'administration une autorisation préalable; elle n'était obligée qu'à lui en donner connaissance avant de mettre cette mesure à exécution, et l'administration conservait simplement le droit de déclarer cette réduction, une fois consentie, obligatoire vis-à-vis de tous les expéditeurs, sans distinction aucune. Tel était le régime des *traités particuliers,* devenus bientôt si impopulaires que le gouvernement dut les supprimer. L'administration, par suite de l'abandon qu'elle avait cru devoir faire, pour ce seul cas, de sa prérogative d'homologation, la justice par la divergence de ses décisions, les compagnies enfin, à raison des inconvéniens que présentaient certaines conditions de ces traités, ont également contribué à ce résultat, d'ailleurs peu regrettable.

Au fond, les compagnies pensaient bien avoir le droit de consentir un traité particulier à un expéditeur isolé, et parce que tel était leur bon plaisir; mais elles n'ont jamais osé prétendre officiellement à ce droit. Elles ont immédiatement suivi l'administration, au moins en apparence, sur le terrain où celle-ci les appelait, celui de la perception des taxes faite *indistinctement et sans faveur,* comme le prescrit formellement le cahier des charges. Elles regardaient tout expéditeur acceptant les conditions d'un traité particulier comme appelé, *ipso facto,* à jouir de la réduction de prix et des avantages que cette convention stipulait. D'autre part, l'administration, obligée à veiller avec sévérité à ce que la communication de tous les traités particuliers lui fût régulièrement faite, avait fini par organiser en 1852 un système de publicité garantissant aux expéditeurs la connaissance des traités particuliers qui les intéressaient et leur permettant dès lors d'en réclamer le bénéfice. L'administration, après avoir renoncé à ce droit d'homologation

qui joue un si grand rôle dans la question des *tarifs*, se bornait à accuser réception à la compagnie du *traité particulier* que celle-ci lui communiquait; elle rappelait d'ailleurs expressément son droit de généralisation et déclarait que, tout en ne jugeant point à propos d'en user immédiatement, elle se réservait du moins de l'exercer à toute époque où l'intérêt général rendrait cette revendication nécessaire.

Si cet accusé de réception eût constitué, à proprement parler, un acte administratif, il n'eût pu être soumis à l'appréciation de l'autorité judiciaire, assez indécise par suite du principe fondamental de la séparation des pouvoirs; mais telle en était la nature qu'un procès pouvait s'engager devant les tribunaux aussitôt qu'une contestation s'élevait au sujet d'un des traités particuliers. Tout légal et libéral qu'il pouvait être, — puisque l'administration se trouvait ainsi provoquer, au grand jour et en toute liberté de discussion, une enquête loyale sur les conventions passées entre les compagnies et les commerçans, — ce système n'était pas sans inconvéniens pour l'administration elle-même. Ainsi il pouvait se faire qu'un traité particulier, jugé par l'administration sans inconvéniens pour l'intérêt public, fût dans un procès déclaré illégal et attentatoire aux droits des tiers. C'est précisément ce qui est arrivé pour certaines conditions et pour les traités particuliers mêmes, dont la légalité a été plus d'une fois, fort mal à propos d'ailleurs, mise en doute par l'autorité judiciaire, armée de son indépendance omnipotente.

Parmi les conditions stipulées dans les traités particuliers comme devant être expressément acceptées par les expéditeurs, on remarquait des dispositions qu'il importe d'autant plus d'analyser qu'elles se retrouvent en partie dans les tarifs spéciaux. La compagnie se faisait décharger de toute responsabilité en cas d'avarie survenue aux marchandises qui lui étaient confiées pendant qu'elles se trouvaient dans ses gares ou sur ses convois. C'était à l'expéditeur de calculer si les chances d'avarie d'un transport par chemin de fer étaient en rapport avec la réduction de tarif dont il bénéficiait. — La compagnie déclinait également d'avance toute responsabilité au sujet de tout retard apporté par elle dans la remise des marchandises au destinataire. On sait du reste que si, dans le transport des voyageurs, une accélération considérable de vitesse a été le résultat de la substitution des voies ferrées aux routes de terre, la conquête faite par le grand perfectionnement des voies de communication n'est guère représentée, dans le transport des marchandises, que par la différence existant anciennement entre le roulage ordinaire et le roulage accéléré. — L'expéditeur était souvent assujetti à un cautionnement; souvent aussi il devait faire lui-même le chargement et le déchargement de ses marchandises, clause aussi avan-

tageuse pour lui, qui ne payait plus les taxes afférentes à cette manutention, que pour la compagnie, qui y trouvait le moyen de faire une économie de personnel dans ses gares. Souvent enfin un mode particulier d'emballage des colis remis par l'expéditeur était imposé à celui-ci.

On sait qu'entre gens en procès, c'est à qui abusera des formalités nécessaires de la justice pour dégoûter son adversaire d'aller jusqu'au bout. Avec l'intention évidente d'inspirer aux expéditeurs une terreur salutaire à l'endroit des frais qu'entraînerait le jugement des contestations, et aussi de centraliser les litiges à Paris, où elles ont une administration contentieuse parfaitement organisée, les compagnies de chemins de fer posaient toujours en principe, dans tous les traités particuliers, la compétence du tribunal de commerce de la Seine. Cette attribution de juridiction n'est point admise par l'administration à figurer dans les clauses des tarifs spéciaux.

Enfin la clause dite du *minimum de tonnage* doit d'autant moins être oubliée qu'il importe d'établir, contrairement aux assertions erronées de ceux qui attaquent les compagnies de chemins de fer, qu'il n'en est plus question depuis longtemps, et qu'elle ne figure jamais dans les tarifs spéciaux. Pour notre part, nous ne comprenons pas qu'une compagnie de chemin de fer ait pu songer à imposer à un expéditeur, comme compensation d'un sacrifice qu'elle lui faisait sur le prix de transport, l'obligation de lui fournir annuellement au moins un poids déterminé de marchandises, alors que l'importance de son commerce ou de son industrie place cet expéditeur dans l'impossibilité absolue de remplir un semblable engagement. Les partisans de cette condition du minimum de tonnage objectent, il est vrai, qu'elle est passée dans les habitudes des maisons de roulage; mais quelle parité peut-il exister entre une entreprise privée de transports, cherchant naturellement et légitimement à attirer à elle les cliens les plus importans, et un service public concédé par le pouvoir social dans l'intérêt général, et ne pouvant dès lors classer les intérêts particuliers en catégories déterminées par le chiffre des produits qu'elles doivent lui rapporter? La question a du reste été définitivement tranchée par l'administration, qui a fini par proscrire la condition du minimum annuel de tonnage des traités particuliers, et l'a toujours repoussée des tarifs spéciaux. Le chargement d'un wagon a seul paru une limite assez faible pour pouvoir être facilement atteinte par la très grande majorité des expéditeurs: c'est ce qu'on appelle la condition du *wagon complet*, et il n'est pas besoin de dire qu'elle n'est exigée que pour des marchandises qui se transportent nécessairement en grandes masses.

Les compagnies ne mettaient pas toujours, il faut le dire, une entière bonne foi dans l'exécution de ces traités particuliers. Une

clause qui a notamment donné lieu à de nombreux procès réservait au contractant le droit, dans le cas où la compagnie viendrait à passer avec d'autres expéditeurs un traité qui lui semblerait plus avantageux, d'en revendiquer le bénéfice. Les compagnies prévenaient le moins possible les intéressés de l'existence de pareils actes; d'autres fois, essayant de se dérober à la généralisation de ces traités, elles voulaient avoir le droit d'établir entre les expéditeurs une distinction à raison du domicile, et objectaient de prétendues nécessités de service. Enfin, comme s'il existait vis-à-vis des chemins de fer autre chose que des *expéditeurs* à l'égard desquels il n'y a aucune exception à établir, les compagnies émettaient la singulière prétention de refuser le bénéfice de certains traités particuliers à une catégorie déterminée de négocians, à des commissionnaires de transports par exemple, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas des négocians proprement dits.

Les difficultés innombrables ainsi soulevées par les traités particuliers décidèrent le gouvernement, vers la fin de 1857, à les proscrire définitivement. Quant aux compagnies qui n'étaient point encore régies par le nouveau cahier des charges, le ministre usa purement et simplement du droit de généralisation qu'il s'était réservé. Ce cahier des charges interdit formellement « tout traité particulier qui aurait pour effet d'accorder à un ou plusieurs expéditeurs une réduction sur les tarifs approuvés. » L'autorité judiciaire a naturellement été chargée de régler la transition de l'ancien état de choses au nouveau, quand la liquidation n'a pu s'en faire à l'amiable. Lorsque chaque compagnie a signifié aux expéditeurs qu'à partir du 1er janvier 1858, elle se trouvait dans l'impossibilité de continuer l'exécution des traités dont la durée n'était point encore expirée, quelques-uns de ces expéditeurs ont demandé qu'il leur fût, par mesure de réparation, payé des dommages-intérêts. Les compagnies ont voulu invoquer les dispositions du code Napoléon relatives à la force majeure et aux cas fortuits, mais elles ont échoué devant tous les degrés de juridiction. La clause suspensive qui se trouvait dans l'ancien cahier des charges leur était connue, et elles avaient manqué de prudence en ne la reproduisant pas dans chaque traité. La mise en vigueur de cette clause ne plaçait pas les compagnies dans l'impossibilité de remplir leurs engagemens; mais elle les leur rendait préjudiciables, car ces compagnies n'avaient plus que l'alternative entre la généralisation du traité particulier et le rachat de leur liberté d'action à prix d'argent, lorsqu'elles avaient omis de s'assurer cette liberté.

III.

Il est une condition qui a passé des traités particuliers dans les tarifs spéciaux, sans pour cela faire cesser les réclamations dont elle a de tout temps été l'objet, car elle était toujours inscrite dans les traités particuliers. Je veux parler de l'*abonnement*, c'est-à-dire de l'obligation imposée aux expéditeurs de ne confier, pour un temps déterminé (un an au moins suivant l'usage), et exclusivement à toute autre voie concurrente, le transport de *toutes* leurs marchandises qu'à un chemin de fer, dont la compagnie concessionnaire concède alors en retour une réduction de prix. Le programme de politique commerciale publié en janvier 1860 par le gouvernement français fera disparaître, dans un court délai, cette condition, qui, on le verra, était à la fois inutile et imprudente.

Cette condition, dont la légitimité a été violemment attaquée par un jurisconsulte éminent, M. de Vatimesnil, était-elle légale? — Il n'est pas possible d'hésiter à répondre par l'affirmative. Si elle n'a pris place dans les dispositions du cahier des charges qu'en 1857, elle y est évidemment comprise parmi les conditions dont il est parlé dans ce membre de phrase *avec ou sans conditions* de l'article textuel reproduit plus haut. Antérieurement aucune disposition ne l'autorisait, mais aussi aucune disposition ne la proscrivait. Elle ne froisse en rien le principe salutaire de l'égalité à établir entre les expéditeurs, puisqu'elle est évidemment accessible à tous, d'autant plus que, contrairement à une assertion erronée de M. de Vatimesnil, la condition de l'abonnement n'a point pour annexe celle du minimum annuel de tonnage. Le tarif n'oblige l'expéditeur qu'à remettre la *totalité* de ses marchandises, quelle qu'elle soit, en exigeant parfois cependant qu'elles remplissent un wagon complet, simple clause restrictive dont la raison d'être a été indiquée. La privation pour l'abonné de tout autre moyen de transport que le chemin de fer est, dit M. de Vatimesnil, une violation de la liberté qui appartient à tout expéditeur : cette opinion n'est pas fondée. On pressent que ce moyen de transport rival ne peut être que la navigation. L'expéditeur perd certainement en droit la liberté de se servir du canal, lorsque les prix y sont inférieurs à ceux du chemin de fer concurrent, et de recourir au chemin de fer pendant ces chômages trop fréquens qui constituent les inconvéniens fondamentaux du canal; mais il est libre de calculer s'il lui est plus avantageux de conserver la faculté de se servir indistinctement des deux voies de communication rivales ou d'aliéner son indépendance, en acceptant la condition qui lui est proposée par l'une d'elles comme

compensation d'une réduction notable de prix. En se plaçant au point de vue des compagnies de chemins de fer considérées comme entreprises de transport spéciales, on ne peut trouver injuste qu'elles cherchent à s'assurer à l'avance la quantité considérable de marchandises qui leur est nécessaire pour utiliser l'énorme matériel qu'elles sont obligées d'entretenir, sous peine d'être prises au dépourvu dans une circonstance donnée. Chacun doit comprendre qu'il ne leur est possible d'abaisser leurs tarifs que si elles ont la certitude d'opérer des transports considérables; chacun sait que le trafic d'un chemin de fer est toujours supérieur dans un sens, et personne ne peut trouver mauvais que, pour le sens où il est inférieur, la compagnie concessionnaire cherche par des moyens loyaux à rétablir un équilibre qui lui permette de ne pas ramener son matériel vide aux principaux points de départ. En résumé, il est impossible de voir en quoi le public commerçant peut être fondé à se plaindre, alors que le tarif d'abonnement n'est point, entre les mains d'une compagnie, une machine de guerre qui doive anéantir une voie de navigation concurrente et permettre ensuite à la compagnie de relever les tarifs primitivement abaissés. Telle est donc la question excessivement délicate qu'il faut aborder.

Le règne de la navigation est-il terminé? les fleuves navigables, ces routes qui marchent, comme les appelle éloquemment Pascal, les canaux ne sont-ils plus qu'un vieil engin qui doive être impitoyablement mis au rebut? On répugne à le croire. Un petit écrit, récemment publié (1), porte cette épigraphe séduisante : *A la télégraphie électrique les nouvelles et les dépêches, — aux chemins de fer les lettres, les voyageurs et la messagerie, — à la navigation les marchandises lourdes et encombrantes.* Nous sommes disposé à penser, comme l'auteur, que ces deux modes de communication ont chacun son utilité propre, ses fonctions spéciales, et qu'il vaudrait mieux sans doute qu'ils fussent respectivement organisés et administrés de manière à se renfermer dans ce qui semble être leur rôle naturel. Toutefois on ne peut, d'une part, théoriquement admettre qu'il soit possible d'attirer sur les chemins de fer un nombre suffisant de voyageurs pour que ce seul élément de trafic procure aux capitaux un intérêt bien supérieur à celui qu'on obtient aujourd'hui (2);

(1) *D'un Nouveau Système d'exploitation des chemins de fer*, par M. H. Peut.

(2) Les compagnies de chemins de fer pourraient facilement provoquer le public à un déplacement bien plus considérable que celui auquel nous assistons : c'est ce qu'on a déjà essayé de prouver dans la *Revue* en montrant aussi que le produit des marchandises devenait incessamment une fraction de plus en plus importante du produit total (*Revue* du 1er octobre 1858, — *les Voyageurs et les Chemins de fer en France*). Le système de M. Peut, qui, selon l'inventeur, quadruplerait et peut-être même sextuplerait les revenus actuels des chemins de fer, est le suivant : correspondance des réseaux français entre eux, à l'instar des lignes d'omnibus de Paris, — suppression des trains

de l'autre, on doit s'incliner devant la brutale toute-puissance du fait. Or, dans le rapport du ministre des travaux publics à la suite duquel a été rendu, le 24 février 1858, un décret déclarant libre le commerce de la boucherie dans la ville de Paris, se trouve ce passage remarquable : « La célérité avec laquelle les chemins de fer permettent d'amener aujourd'hui les bestiaux sur les marchés d'approvisionnement, la promptitude extraordinaire que procure le télégraphe électrique pour la transmission des ordres dans les pays d'élevage n'ont-elles pas créé une situation nouvelle?... » N'est-il pas probable, n'est-il pas certain que cette situation nouvelle correspond à une révolution singulière, dont il est impossible de ne pas tenir un grand compte dans les habitudes commerciales? Dans combien d'industries ne supprimera-t-on pas des magasins devenus inutiles, et partant onéreux, par suite de la facilité et de la certitude avec lesquelles, en peu de jours et même en quelques heures, on peut s'approvisionner de matières premières achetées au moment opportun? Mais alors l'insuffisance des voies navigables, dont la lenteur et l'irrégularité sont malheureusement deux caractères essentiels, apparaît dans tout son jour, et quelques pessimistes se demanderont peut-être s'il leur reste un moyen de salut. Pourtant au nombre des projets de loi que le temps seul a empêché le corps législatif de discuter dans sa dernière session figurait un projet relatif à l'acceptation par l'état de l'offre, que font la ville de Colmar et plusieurs propriétaires ou industriels de l'Alsace, d'avancer une douzaine de millions pour la construction d'un canal destiné à desservir le bassin houiller de Sarrebruck, et d'un embranchement sur la ville de Colmar du canal du Rhône au Rhin. Ce fait prouve au moins que tout le monde ne désespère pas de l'avenir des canaux, et qu'on les regarde comme devant exister en même temps que les chemins de fer. Telle a toujours été la solution adoptée en France à l'égard de la rivalité, pressentie d'ailleurs dès 1838, entre les voies ferrées et les voies navigables. Il est même inutile de se reporter aux discussions qui ont lieu depuis vingt ans dans le sein de nos diverses assemblées législatives, ce point n'ayant jamais été l'objet d'aucune contestation. Il suffira de citer le passage suivant du rapport fait au corps législatif en 1857, par M. Lequien, à propos de la création de six grandes compagnies, qu'on a repré-

de petite vitesse, — institution de cartes d'abonnement délivrées par une compagnie quelconque et donnant le droit de circuler librement sur une section quelconque du réseau général, — fixation à 100 fr. de l'abonnement d'un mois, etc. M. Peut suppose qu'il ne serait pas délivré moins de 2 millions d'abonnemens mensuels, etc. : — revenu brut annuel de 1,150 millions de francs, triple à lui seul de la recette totale actuelle! — Avec ce système, dont les avantages seraient nombreux et divers, « le mouvement devient la loi générale et le repos l'exception! » Il ne manquerait plus qu'un pareil régime à la *furia francese*.

sentée récemment comme une division de la France en six grands commandemens industriels et commerciaux (1): « C'est la somme des avantages qu'il faut toujours rapprocher de celle des inconvéniens, avec assez d'exactitude pour ne jamais laisser dominer les seconds sur les premiers, et à notre sens ce cas se reproduira chaque fois que d'un abaissement de tarifs devra résulter une atteinte à la concurrence, toujours favorable aux intérêts généraux, et surtout chaque fois que cet abaissement pourra compromettre les légitimes intérêts de notre navigation intérieure. L'amélioration de nos voies fluviales et l'établissement de nos canaux, leur entretien même ont exigé et exigent encore annuellement du pays des sacrifices assez considérables pour que la conservation de ces utiles voies de transport ne soit jamais compromise. Nous ne doutons pas que le gouvernement ne sente toute l'importance de cette précieuse conservation... » Dès lors le programme à suivre par l'administration est tout tracé : puisque les compagnies de chemins de fer n'ont qu'un droit de proposition relativement aux modifications de tarifs, il ne faudrait homologuer que celles de ces modifications qui ne paraîtraient pas de nature à porter préjudice au trafic des voies navigables. On ne peut se dissimuler que le maintien de cet équilibre ne soit une tâche excessivement délicate. Relativement aux canaux, dont le remaniement des tarifs était déjà une grosse question sous le règne de Louis-Philippe, il a été beaucoup fait durant ces derniers temps dans l'intérêt de la batellerie. En échange d'une réduction dans les prix de transport, que les concessionnaires de canaux ont le droit de fixer librement, l'état a diminué les droits de navigation, dans une proportion notable, pour plusieurs rivières ou canaux importans. Le programme de politique commerciale auquel nous venons de faire allusion annonce même que le gouvernement français ne s'arrêtera pas dans cette voie libérale. En continuant d'apporter aux cours d'eau les améliorations qui sont commencées depuis longtemps déjà et de combler les lacunes qu'ils présentent, le gouvernement prendra une mesure très propre à empêcher le commerce de déserter les voies navigables au profit des chemins de fer. Ce serait même un incident curieux de la lutte entre les deux modes de communication que l'achèvement du réseau de notre navigation intérieure.

(1) On lit, dans l'exposé des motifs du projet de loi qui a financièrement organisé notre réseau de voies ferrées, que les compagnies du Nord, de l'Est, de l'Ouest, du Midi, d'Orléans et de Lyon avaient, au 1er février 1859, 8,567 kilomètres exploités sur 8,701, — 7,551 kilomètres à construire sur 7,651, — finalement 16,118 kilomètres concédés sur 16,352. — Les petites compagnies de Bessèges à Alais, de Graissessac à Béziers, de Carmeaux à Albi, d'Anzin à Somain et de Bordeaux au Verdon, n'avaient donc ensemble que la concession de 234 kilomètres de chemins de fer, dont 134 seulement sont en exploitation. On passe sous silence d'autres lignes uniquement affectées au transport des marchandises, et d'ailleurs fort peu importantes.

En ce moment du reste, il ne s'agit guère encore que d'un procès de tendance, le mouvement des transports par eau étant en progrès, contrairement à l'opinion qui tend à s'établir par suite des plaintes incessantes et multipliées dont la navigation est le prétexte. La mesure de ce progrès peut être approximativement donnée par l'augmentation de la somme des droits qu'a perçus l'état durant la dernière période décennale, augmentation qui n'a pas été moindre de 1,500,000 francs. La valeur annuelle de ces droits peut être de 11 millions de francs au moins, dont il convient de défalquer à peu près 7 millions de francs pour les frais d'entretien des canaux et rivières : le trésor n'encaisserait donc finalement qu'une somme de 4 millions de francs environ. A ce point de vue secondaire, bien qu'on mette toujours en avant les droits du trésor, les voies navigables sont hors de toute comparaison avec les voies ferrées, le seul impôt du dixième perçu sur les prix des places des voyageurs et du transport des marchandises à grande vitesse rendant annuellement plus de 17 millions de francs. Si l'on tient compte en outre des charges importantes qui ont été imposées aux compagnies de chemins de fer au profit de certaines administrations publiques (postes, guerre, marine), on verra que si l'état, propriétaire tout à la fois des diverses voies de communication, était tenté d'avoir, au point de vue financier, des préférences pour un de ces frères ennemis, ce ne pourrait être qu'au détriment des voies navigables. Il vaut mieux conclure de ces chiffres que le gouvernement pourrait, sans grand sacrifice, faire droit à la demande qui lui a été adressée, notamment par l'industrie houillère, et supprimer complétement les droits de navigation pour toutes les voies d'eau. Ainsi favorisée, la batellerie, qui a résisté jusqu'à présent aux atteintes que lui ont portées les compagnies de chemins de fer par les traités particuliers et les tarifs spéciaux, n'aurait plus rien à exiger pour être en mesure de lutter à armes égales avec ces compagnies. L'état pourrait alors laisser à une sorte de jugement de Dieu le soin de trancher la question controversée. Si, après un duel loyal, la navigation intérieure venait à succomber devant les chemins de fer, il faudrait bien avouer que la loi fatale d'un progrès inattendu la destinait à périr (1).

A côté de la navigation intérieure se présente la navigation côtière, qui a de plus pour elle l'intérêt inhérent à ce personnel maritime qu'elle entretient, au grand avantage de la puissance nationale. L'antique cabotage aux placides allures est certainement menacé par les lignes qui longent le littoral, ou par celles qui, comme le

(1) Dès 1850, l'enquête du conseil d'état révélait qu'en Angleterre des canaux avaient été comblés, puis remplacés par des voies ferrées!

chemin de fer de Bordeaux à Cette, joignent directement deux mers; mais il bénéficie du trafic que lui apportent les lignes plus ou moins perpendiculaires à nos côtes. En somme, le cabotage a jusqu'à présent résisté à la concurrence : il n'a pas diminué d'importance, et même il a fait quelques progrès; mais il lui faut entrer dans la voie des perfectionnemens et profiter de la leçon que lui donnent ces *steamers* anglais à hélice venant, en quatre jours, de Londres à Paris, malgré les chemins de fer et les entraves douanières, après avoir traversé un détroit et remonté un fleuve à une assez grande distance de son embouchure. Tout se transforme au XIXe siècle, et ce qui ne suit pas la loi universelle est en danger de mort.

IV.

Après avoir tenté d'initier le lecteur aux détails du vocabulaire un peu compliqué des tarifs de chemins de fer, nous n'aurions pas complétement rempli notre tâche, si nous ne commentions point aussi ces mots de l'article fondamental du cahier des charges d'une concession : *soit pour le parcours total, soit pour les parcours partiels de la voie de fer*. Nous sommes ainsi amené à parler des tarifs *différentiels*. Jusqu'à présent, on n'a considéré ici les voies ferrées qu'au point de vue des conditions mises par les compagnies aux réductions de tarifs; il reste à les considérer au point de vue de la longueur des parcours. Prenons pour exemple le transport des céréales, sur lequel les chemins de fer ont une action si puissante, en raison de la rapidité des expéditions et de la diminution de frais qu'elles entraînent, ce qui produit une sorte de nivellement général des prix sur toute la France : il sera aisé de récapituler les notions maintenant acquises sur ce point important.

Qu'on ouvre le cahier des charges d'une concession quelconque de chemin de fer; on trouvera au tarif, pour le transport à petite vitesse des marchandises de la deuxième classe, qui comprend les grains, farines, etc., le prix de 0 fr. 14 c. par tonne et par kilomètre : c'est le *maximum légal* (1). Supposons que la compagnie concessionnaire juge à propos d'abaisser à 0 fr. 10 c. *sur tout son réseau* le prix du transport des grains; nous aurons ce qui est appelé le tarif *général*. Admettons maintenant que ce prix de 0 fr. 10 c. ne soit appliqué qu'à ceux des expéditeurs qui accepteront certaines conditions, celle de l'abonnement par exemple; nous aurons un type de tarif *spécial*. Dans ce cas, les tarifs *légaux, généraux, spé-*

(1) Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que, par suite d'un droit que s'est réservé le gouvernement, pour chaque concession de chemin de fer, dans le cas où le prix de l'hectolitre de blé vient à atteindre 20 fr. sur le marché régulateur de la région où elle s'étend, le *maximum légal* ne peut s'élever qu'à 0 fr. 07 c.

ciaux, sont tous les trois *proportionnels;* ils ne sont point *différentiels,* parce que le prix du kilomètre de parcours total du réseau est identique au prix du kilomètre du parcours partiel, parce qu'un point situé à 500 kilomètres de Paris sera régi par le même tarif kilométrique qu'un autre point du même réseau situé à 60 kilomètres.

Si nous supposons au contraire qu'il n'en soit pas ainsi, que la tonne de céréales parcourant de 5 à 600 kilomètres ne soit taxée par kilomètre qu'à 0 fr. 08 c., tandis que celle qui parcourt de 4 à 500 kilomètres doive payer 0 fr. 09 c., nous aurons l'exemple d'un tarif *différentiel.* Cette inégalité kilométrique, poussée à l'extrême, pourrait donner lieu, on le remarquera, à une anomalie choquante, parce qu'il arriverait que les taxes seraient en raison inverse des longueurs parcourues : dans tous les cas de ce genre, l'administration exige que ces taxes soient égales, de telle sorte qu'il n'y a prétexte à aucune plainte. Pourquoi en effet le négociant de Nancy trouverait-il mauvais que le négociant de Strasbourg paie au même prix que lui le transport d'une tonne de marchandise à Paris? Pourquoi le prix total de transport ne serait-il pas le même entre Meaux et Nancy qu'entre Paris et Strasbourg?

On entrevoit maintenant en quoi consistent les tarifs *différentiels.* La partie non commerçante du public en usait depuis longtemps, mais comme M. Jourdain faisait de la prose, soit par l'emploi des billets d'aller et retour à prix réduit, soit, pour prendre un exemple ailleurs que sur les chemins de fer, dans ses relations avec l'administration des postes (1). Quant à la partie commerçante, elle les connaissait pour les avoir vus toujours et partout appliqués par les entreprises de transport de toute nature; mais cet argument n'a que peu de valeur, eu égard à la situation spéciale faite par la législation à l'industrie des voies ferrées. Il importe donc de montrer que le régime des tarifs différentiels est *légal*, et rien n'est plus aisé. Dès 1834, M. Legrand, directeur-général des ponts et chaussées et des mines, disait à la chambre des députés, avec l'impartiale autorité que lui donnait sa haute position administrative : « Les prix différentiels sont la base de toutes les opérations de transport; les interdire, c'est paralyser l'industrie, et, je le déclare, sans eux vous ne trouverez pas de compagnie qui se charge d'exploiter vos chemins de fer. » Cette catégorie de tarifs n'a cependant paru pour la

(1) On remarquera en effet, pour ne parler que d'une récente mesure de cette administration, la loi sur le transport par la poste des valeurs déclarées, que l'expéditeur, indépendamment d'un droit fixe et du port de la lettre, paie, par chaque centaine de francs, un droit qui ne varie pas, *quelle que soit la distance.* Ne pas tenir compte de cet élément et faire ainsi ressortir, suivant qu'il s'agit d'un point ou d'un autre, des prix *kilométriques* inégaux, c'est appliquer un tarif différentiel.

première fois qu'en 1843, dans le cahier des charges de la ligne d'Avignon à Marseille, par l'insertion, toujours maintenue depuis, du membre de phrase que je rappelais tout à l'heure. Enfin cette nouvelle disposition, qui a immédiatement trouvé des partisans et des détracteurs, a été remise sur le tapis en 1857 au corps législatif. M. le conseiller d'état Vuillefroy, commissaire du gouvernement, a fait la déclaration suivante : « En ce qui concerne les tarifs différentiels, personne n'en conteste l'utilité; il aurait été trop tard du reste pour la contester, le principe en est écrit dans tous les cahiers des charges, et il eût été impossible d'obtenir le retrait d'un avantage aussi considérable. » Il convient d'ajouter que quelques cahiers des charges ont imprimé le caractère différentiel au maximum *légal* du tarif pour le transport des voyageurs ou des marchandises, et que la très grande majorité des tarifs *généraux* est également différentielle.

Voyons maintenant quels avantages retire le public des tarifs spéciaux différentiels, quels inconvéniens il peut redouter de l'application de ces tarifs. Le but légitime des concessionnaires est, comme pour les tarifs d'abonnement et par les mêmes motifs rationnels, de se procurer la plus grande masse possible de transports en abaissant les prix à l'égard de certaines marchandises, qui sans cela ne se déplaceraient point. Quoi de plus conforme à l'intérêt du public? L'agriculture peut-elle se plaindre de voir, grâce aux combinaisons différentielles, le lait, le bétail, les fruits et autres denrées qui ne peuvent supporter un temps trop long dans le trajet entre les centres de production et de consommation, le plâtre, la chaux, la marne et les engrais, franchir des distances énormes pour un prix très modique? Le producteur trouvera, il est vrai, un concurrent sur lequel il ne comptait pas; mais le consommateur y gagnera le bon marché. — Il est même à propos de remarquer que, durant la disette de 1857, la plupart des compagnies de chemins de fer, contre lesquelles le groupe des anciennes compagnies de transport s'élève avec tant d'acharnement, avaient consenti au gouvernement un tarif différentiel descendant jusqu'à 0 fr 05 c. En pareille occurrence, ainsi que cela eut lieu en 1846 et 1847, la batellerie du Rhône, industrie libre et appelée bientôt à crier au monopole, élevait ses prix dans la proportion de 30 fr. à 140 fr. (1) pour un trajet que la compagnie de chemin de fer rivale a fait franchir moyennant la somme minime de 17 fr. 50 c.! De quel côté est donc le patriotisme, si l'on veut absolument lui faire jouer un rôle dans une question commerciale? — Ce que je dis là des productions du sol s'applique tout aussi bien aux produits industriels, dont l'échange

(1) *De la Perception des Tarifs sur les chemins de fer*, par M. Teisserenc.

se fait maintenant entre des régions très éloignées. C'est précisément cette sorte de renversement des conditions géographiques qui constitue la grande objection soulevée par les tarifs différentiels, après avoir été considérée comme un précieux moyen d'action. On conçoit que le pouvoir politique se préoccupe particulièrement de ces questions de *situation géographique;* mais il est évident que, pour l'économiste, l'assemblage de ces deux mots n'est que l'expression d'un fait éminemment variable, qui dépend d'une multitude de conditions complexes, au premier rang desquelles doit se placer l'élément des transports, complétement transformé aujourd'hui.

Si l'on tient compte des circonstances multiples qui les font surgir, le nombre des espèces de tarifs différentiels peut être en quelque sorte illimité. Sans prétendre en donner une idée complète, il suffit de faire observer qu'ils ne sont pas, à l'égard des canaux, une machine de guerre moins dangereuse que les tarifs d'abonnement. On peut néanmoins ramener ces circonstances à quelques causes principales. Ainsi les compagnies de chemins de fer essaient d'appeler sur leur réseau les marchandises dont l'expédition, sous le régime d'un tarif proportionnel, trouverait dans la distance à parcourir un obstacle insurmontable, puis les marchandises en provenance ou en destination d'une localité particulière, et celles qui circulent dans un sens déterminé. Cette dernière sorte de tarifs différentiels est précisément une combinaison usitée pour enlever le trafic naturel d'une voie d'eau ou de fer concurrente; elle peut être mise en jeu sur un seul réseau ou à la fois sur deux réseaux dont les compagnies concessionnaires se sont entendues après s'être assuré l'approbation administrative. Dans cette seconde hypothèse, le tarif *commun* (c'est le nom qu'il prend alors) sert, soit à établir une concurrence entre deux voies ferrées, soit à détourner, au détriment de l'étranger et sans qu'aucun intérêt régnicole soit froissé, le transit auquel la position géographique de la France la convie si visiblement. Si l'une des deux compagnies ayant un tarif commun est étrangère, le tarif devient *international.*

« La vérité n'est ni blanche ni noire, elle est grise; » si jamais ce mot si juste de l'illustre et regrettable historien anglais Macaulay a pu recevoir une application rationnelle, c'est à coup sûr en matière de chemins de fer, sous quelque face que soit considérée la question. Pour quiconque a une connaissance, même superficielle, des associations industrielles en général et des compagnies de chemins de fer en particulier, il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu, dans les relations de celles-ci avec le public expéditeur, des abus commis et des tentatives d'abus faites. De leur aveu même, elles

ont quelquefois mérité une partie des reproches qui leur ont été adressés. D'un autre côté, il ne faudrait pas conclure, du bruit exagéré qui s'est fait, que les compagnies ont toujours et partout eu tort : leurs adversaires très souvent ne sont pas de la plus entière bonne foi, et de plus ils commettent de graves erreurs d'appréciation. Il ne faudrait pas faire pâtir outre mesure les concessionnaires des voies ferrées du rôle qu'ils sont appelés fatalement à jouer. En mettant en relations plus directes le producteur et le consommateur, ils ont notamment amené la suppression d'intermédiaires qui ont pu avoir jadis quelque utilité, mais qui ne seraient plus aujourd'hui que des parasites improductifs. Partisans intéressés de l'ancien régime, ces intermédiaires ne se sont pas facilement résignés à le voir tomber, et ils ont essayé de le maintenir debout en exploitant les fautes des compagnies et les sentimens de défiance qu'elles ne se sont point suffisamment attachées à combattre. S'il doit en être ainsi des commissionnaires de roulage, la question n'est plus la même quand il s'agit de la navigation intérieure. Pour le moment, les bénéfices de la batellerie diminuent beaucoup plus que le trafic, et le public ne songe pas à s'en plaindre, estimant d'ailleurs que les deux modes de transport lui sont fort utiles, ne fût-ce qu'indirectement, en entretenant une concurrence salutaire à sa bourse. L'avenir au contraire est gros de menaces à l'égard d'une entreprise dont la ruine, si elle n'était pas produite par la force naturelle des choses, serait vraiment une calamité publique. Il est donc légitime que, de ce côté, ait surgi une agitation qui autrement ne serait qu'artificielle.

Si l'on réfléchit à l'influence qu'exercent les entrepreneurs de transports dans les chambres de commerce, où ils sont peut-être en majorité, on ne s'étonnera pas d'apprendre que, lorsque ces chambres ont été consultées par l'administration sur les questions de l'abonnement et de la perception différentielle des tarifs, elles ont presque à l'unanimité repoussé ces deux combinaisons. Les conseils-généraux, dont la composition et le caractère sont des garanties certaines d'impartialité, ont spontanément émis des vœux dans le même sens pour une quinzaine de départemens. Il est regrettable que la rédaction de quelques-uns de ces vœux ne dénote point toujours une entente parfaite des difficultés qu'ils ont en vue. Parmi ces nombreuses doléances, le dixième à peine a trait à l'élévation des tarifs. Je sais bien qu'on ne doit point attendre que la maison soit brûlée pour lui porter secours en cas d'incendie; mais si le feu a pris quelque part, les cris d'alarme qui ont été jetés ont dû suffisamment attirer l'attention publique.

Il y a longtemps qu'un philosophe écossais a dit qu'une question

bien définie était à moitié résolue. C'est à bien définir le problème des tarifs de chemins de fer que je me suis attaché. Je n'ai point eu d'autre prétention. L'exposer avec impartialité, avec précision, telle est la seule tâche que puisse se proposer l'écrivain; le résoudre dans les limites du possible, quant à la conciliation délicate des intérêts mis en présence, cela n'appartient en France qu'au gouvernement. C'est à lui en effet que la loi a confié la lourde tâche de maintenir l'équilibre entre ces intérêts opposés, au moyen de l'homologation administrative des modifications de tarifs.

En résumé, il y a lutte entre des individualités parfaitement libres dans leurs allures et une compagnie gênée dans sa marche à raison même des priviléges que lui a conférés la concession. La réduction des tarifs est une condition vitale de l'industrie des chemins de fer, qui doit développer son trafic en attirant à elle celui de ses concurrens. Cette réduction ne jettera-t-elle aucune perturbation dans le système général des relations industrielles et commerciales? C'est peu probable. Anéantira-t-elle la navigation? Là est la question. Les tarifs d'*abonnement* et les tarifs *différentiels* sont parfaitement distincts; mais ils se combinent souvent, et partagent d'ailleurs le privilége d'être l'objet des plus vives attaques de la part des défenseurs de la navigation. — Quant à la condition de l'abonnement, elle était destinée à disparaître, sans préjudice pour les compagnies de chemins de fer. En effet, bien que la bonne foi soit l'âme du commerce, il est permis de supposer que les *abonnés* et les *non abonnés* s'entendaient pour se procurer mutuellement l'usage des voies ferrées ou des voies navigables, suivant les fluctuations des tarifs sur les unes ou les autres, et il était difficile, pour les compagnies de chemins de fer, de s'opposer efficacement à l'existence de cette fraude. L'administration y gagnera de ne plus même avoir l'apparence de protéger les chemins de fer au détriment de la navigation. — Restent les tarifs différentiels, qui doivent subsister et subsisteront toujours.

Tel est, esquissé à grands traits, l'état actuel de la question des tarifs de chemins de fer. On peut regretter que l'intérêt individuel se trouve sacrifié dans le développement laborieux de l'agent le plus énergique de la civilisation moderne; mais n'est-ce pas l'intérêt collectif qui doit prédominer? De tels froissemens sont inévitables, et notre temps surtout doit y être préparé. Il en est de tout progrès comme de certaines victoires, glorieuses, mais achetées au prix de pertes cruelles : l'industrie, elle aussi, est un combat.

E. Lamé Fleury.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1860.

Nos lecteurs nous accorderont leur indulgence, si nous leur faisons part des anxiétés et de l'émotion que nous éprouvons en abordant les questions politiques du moment. Aux complications italiennes se sont ajoutées les affaires de Rome; le pape a répondu par une encyclique à la lettre de l'empereur; M. de Cavour revenant au pouvoir, l'annexion de l'Italie centrale au Piémont a paru certaine, et cette perspective en a soulevé une autre, l'annexion de la Savoie et du comté de Nice à la France; en même temps le programme d'une nouvelle politique commerciale était tracé dans une lettre de l'empereur au ministre d'état, et le premier acte de ce programme s'accomplissait par la conclusion d'un traité de commerce entre la France et l'Angleterre; enfin le parlement anglais, cette assemblée mobile et puissante, qui a, depuis dix ans, acquis une importance véritablement européenne, se réunissait. L'imprévu, la surprise ou la gravité naturelle des questions et des circonstances serait déjà un titre à l'indulgence que nous réclamons; nous pensons en avoir un autre. La forme sous laquelle ces questions se présentent et les procédés par lesquels elles sont conduites passionnent les uns et jettent les autres dans d'étranges confusions de sentimens et d'idées. Toutes les situations semblent devenir contradictoires et fausses. Des solutions libérales sont poursuivies par d'autres moyens que ceux que la liberté préfère; des causes illibérales sentent le besoin des garanties de la liberté et les invoquent. De là deux périls auxquels bien peu d'esprits peuvent échapper dans une société où l'éducation politique est si imparfaite, chez un peuple si impressionnable et si léger. Les uns oublient le fond des choses, et, dans la douleur qu'ils éprouvent à ne pas voir respecter des formes tutélaires, semblent méconnaître la vertu civile et sociale des principes de la révolution française; d'autres, éblouis du succès apparent de causes qui leur sont chères, font bon marché des moyens. Succomber à l'un ou à l'autre de ces périls, c'est manquer de consistance politique ou de générosité, avoir l'air de céder à des fantaisies ou blesser d'honorables

scrupules et de légitimes susceptibilités. Nous voudrions échapper à cette alternative; le pourrons-nous? Ce doute est pour nous un souci sincère et profond.

Nous y réussirions même, nous le savons, que nous ne devrions guère attendre du succès qu'une satisfaction de conscience. Le tempérament français comprend peu ceux qui ne sacrifient pas la forme au fond. La forme! qui l'a jamais défendue chez nous, si ce n'est Brid'oison? et la belle chance devant un parterre français que de se déclarer du parti de Brid'oison! D'ailleurs jamais les circonstances ne furent plus défavorables aux esprits conséquens et impartiaux. La société, dans ses bases profondes, repose sur des antinomies de principes dont tout l'art de la politique consiste à prévenir les chocs, et qui ne se concilient que dans les ténèbres du mystère. Quand la maladresse et la violence, complices l'une de l'autre, finissent par déchausser ces obscures fondations, on voit éclater des luttes terribles qui échappent à l'empire de la raison et de la liberté humaine, cataclysmes politiques qui ne sont plus gouvernés que par des lois fatales semblables à celles qui régissent dans le monde matériel les forces de la nature. Il se fait en ce moment autour de la papauté une commotion de ce genre, et nous avons grand'peur qu'il ne soit plus au pouvoir de la raison et de la liberté humaine d'en prévenir les conséquences. Quand les choses sont engagées à ce point, aucun des deux partis ne vous pardonne plus de ne lui donner raison qu'à moitié. Aussi n'avons-nous pas la prétention de trouver grâce auprès des violens d'aucun parti. Réduits au rôle de spectateurs et dépouillés de toute influence sur l'action, nous n'avons d'autre ambition que de maintenir dans nos jugemens sur les événemens qui se déroulent l'identité et l'intégrité de nos principes. Partisans de l'émancipation des peuples qui souffrent de l'oppression intérieure ou étrangère, nous faisons des vœux pour que le triomphe de la cause italienne ne soit pas compromis par la diversion d'une question plus vaste, la crise de la papauté. Partisans du progrès économique, convaincus que l'abolition des prohibitions et des protections exagérées doit donner un emploi plus fructueux aux capitaux du pays et tourner au profit matériel et moral des classes laborieuses, nous faisons des vœux pour que la grande expérience annoncée par le programme impérial réussisse, bien qu'elle devance, au lieu de le suivre, le cours de l'opinion, et qu'elle n'ait point été préparée et assurée par la libre éducation économique de nos producteurs et du peuple. Mais à l'heure où des causes qui nous sont chères semblent triompher par la vertu d'une soudaine et omnipotente initiative, nous ne voulons pas oublier que la liberté politique contient toutes les autres libertés, et qu'elle est la seule sanction et l'unique garantie de tous les progrès et de toutes les émancipations. Les faits n'ont pas seulement une logique inexorable, ils apportent dans leurs vicissitudes des rétributions infaillibles et des leçons lumineuses. Parmi les intérêts qui se plaignent aujourd'hui, il en est qui ont longtemps et insolemment renié et bafoué la liberté. Leurs organes ordinaires trouvaient un cruel plaisir à triompher par les moyens qui aujourd'hui les précipitent. Après un tel exemple et un tel enseignement, nous serions impardonnables, et nous appellerions justement sur la cause italienne et sur la réforme économique la même Némésis, si nous venions à oublier que ce n'est point par la liberté

que nous l'avons emporté sur nos adversaires, et si nous ne savions pas demeurer modestes et froids dans une victoire accidentelle et imprévue. Nous voudrions, quant à nous, ne point sortir de cette réserve, et mériter que, dans les deux partis, les esprits modérés nous en tinssent compte.

Reprenons par le détail les diverses questions que nous avons à examiner; nous commencerons par les affaires italiennes et par l'aspect qu'elles présentent en Italie même.

Le désir que nous exprimions, il y a quinze jours, de voir les tendances de l'Italie se régler et se fortifier sous la direction nette et décidée de M. le comte de Cavour n'a point tardé à être satisfait. Historiens, nous devons expliquer les causes de la révolution ministérielle qui a ramené au pouvoir l'homme éminent dans lequel se personnifient les aspirations italiennes. On peut assigner deux causes à la chute du ministère de MM. Ratazzi et de Lamarmora : une cause générale, qui tient à la nature et au caractère de cette administration, et une cause accidentelle. Toutes deux ont également servi M. de Cavour, l'une en le désignant comme l'homme nécessaire dans une crise nationale, l'autre en lui fournissant l'occasion de rétablir le système parlementaire par lequel son pays et lui ont grandi simultanément.

La cause générale de la retraite de M. Ratazzi a été la marche même des événemens. La politique de Villafranca avait forcé M. de Cavour à quitter le pouvoir : cette politique ayant été abandonnée, la rentrée de M. de Cavour aux affaires était inévitable. La politique antérieure à Villafranca étant reprise, l'homme qui avait créé cette politique devenait nécessaire. La conclusion était évidente à Turin aussi bien qu'à Paris et à Londres. Cet arrêt de l'opinion frappait d'une incurable faiblesse le ministère Ratazzi. Ce ministère d'ailleurs, affaibli déjà par le défaut d'homogénéité, avait trahi son insuffisance et son incertitude par de regrettables fautes de conduite. M. Ratazzi, qui avait inquiété le pays par certaines nominations de gouverneurs, avait achevé de se perdre auprès du public par les manœuvres à l'aide desquelles il avait essayé en vain de combattre la popularité menaçante de M. de Cavour. Telle était cette association électorale que l'on avait couverte du nom d'un homme qui est à sa place à la tête d'un corps de partisans, mais qui ne brille point par le sens politique, le général Garibaldi. Ces intrigues produisirent une scission au sein des libéraux. L'ancienne majorité de la chambre piémontaise se groupa autour du comte de Cavour; le ministère resta avec une fraction peu unie et mal disciplinée de la gauche. Le pays réclamait en outre des armemens qui ne se faisaient point, et le cabinet Ratazzi à la faute de négliger les précautions militaires ajoutait une maladroite obstination à ne point convoquer le parlement.

C'est dans cet état de choses qu'une occasion s'offrit à M. de Cavour de rentrer sur le théâtre de la politique active. Lord John Russell avait, à plusieurs reprises, manifesté le désir de conférer avec M. de Cavour sur les affaires d'Italie. Le ministère Ratazzi crut habile de répondre à cette disposition du secrétaire d'état de sa majesté britannique en offrant à M. de Cavour une mission à Paris et à Londres. Le ministère trouvait dans cette mission le double avantage d'éloigner du Piémont l'homme que l'opinion publique s'obstinait à regarder comme l'adversaire et le successeur du cabinet Ratazzi, et d'acquérir quelque force en associant indirectement à sa

politique le nom de M. de Cavour. Celui-ci accepta la mission, mais à une condition : c'est que le parlement sarde serait convoqué pour le mois de mars. Le ministère ne voulut pas se rendre à cette intelligente et patriotique exigence, et chercha un prétexte dans les prescriptions textuelles de la loi électorale. Cette loi veut que les listes électorales soient dressées par la nouvelle *giunta municipale*. La *giunta* devant être présidée par le maire, et les nominations des 6,000 nouveaux maires (*sindaci*) devant entraîner beaucoup de longueurs, il s'ensuivait, d'après le ministère, que les élections n'étaient pas possibles dans le courant de mars. M. de Cavour proposait une large interprétation de la loi électorale, et indiquait un expédient qui permettait de se passer du concours des maires pour la formation des listes. Un article de la loi dit en effet qu'à défaut du maire, ses fonctions seront exercées par un membre délégué du conseil communal. Dans le système de M. de Cavour, les élections étaient possibles en mars; dans le système ministériel, elles étaient renvoyées jusqu'après la nomination des maires, c'est-à-dire condamnées à un long ajournement. Le ministère ayant repoussé l'interprétation de M. de Cavour, celui-ci déclina la mission qui lui était offerte et quitta Turin. Le cabinet Ratazzi succomba à cette épreuve et donna sa démission.

Nous n'avons pas à nous arrêter longuement sur les collègues que s'est choisis M. de Cavour. Le nouveau ministre de la guerre, le général Fanti, est assez connu. Le ministre de l'instruction publique, M. Mamiani, est une des illustrations littéraires de l'Italie. Appartenant à une des plus nobles et des plus anciennes familles des états pontificaux, il fut en 1848 ministre du pape Pie IX. Naturalisé sarde depuis longtemps, il était député au parlement piémontais et professeur de philosophie de l'histoire à l'université de Turin. Poète et philosophe distingué, il apportait à la tribune piémontaise cette éloquence littéraire qui n'est point sans doute l'instrument le plus utile du régime parlementaire, mais qui en est assurément une des plus nobles décorations. Le ministre de la justice, M. Cassinis, est un des membres les plus éminens et les plus considérés du barreau piémontais : il était député et appartient, comme M. Mamiani, à l'ancienne majorité parlementaire. M. Vegezzi, le nouveau ministre des finances, avait quitté depuis peu le barreau, où il occupait la première place, pour entrer à la cour de cassation. Depuis la translation de cette cour à Milan, il avait accepté une des directions du ministère des finances. Sa tâche sera difficile sans doute, mais il l'entreprend avec une réputation méritée de talent, d'application et d'honnêteté. M. Jacini, Milanais, jeune encore a donné sur la Lombardie d'intéressantes études économiques qui l'avaient fait connaître au dehors, et à l'occasion desquelles le chancelier de l'échiquier actuel, M. Gladstone, publiait, il y a un an, un admirable article dans le *Quarterly Review*. M. Jacini, à qui les finances étaient destinées, a préféré les travaux publics.

On sait avec quelle confiance et quel redoublement de résolution sérieuse le retour de M. de Cavour au pouvoir a été accueilli en Italie. Tout le monde a senti, en Italie comme en Europe, que l'œuvre nécessaire et prompte du nouveau ministère de M. de Cavour devait être l'annexion : l'œuvre nécessaire, disons-nous, car il n'y a pas d'autre solution possible, pas de milieu entre l'annexion ou les restaurations : un royaume de l'Italie centrale, com-

binaison bâtarde, ne respecterait ni le vœu populaire ni le droit légitimiste; l'œuvre prompte, ajoutons-nous, car pourquoi attendre encore? Lorsque le congrès était en perspective, on pouvait bien recommander la patience aux populations de l'Italie centrale, et exiger d'elles, au nom du haut arbitrage européen, des miracles d'ordre et de modération. Ajourner encore, même après que le fantôme du congrès s'est évanoui, ce serait mettre gratuitement en péril l'ordre et la paix. Les incidens récens qui ont effacé la politique de Villafranca ont communiqué aux espérances italiennes une impatience qu'il faut satisfaire. Le ministère de M. de Cavour accomplira donc l'annexion. Pour mieux dire, l'annexion se fera d'elle-même et toute seule, lorsque les députés de l'Italie centrale se présenteront à la barre de la chambre piémontaise, et lorsque cette chambre, trouvant leurs pouvoirs en bonne et due forme, admettra ces députés dans son sein. Que l'on ait recours, au pis aller, à un nouvel appel au vœu populaire dans les duchés, la seconde votation confirmera la première, et pour ce qui concerne les résolutions des populations de la Haute-Italie sur leur propre destinée, tout sera dit.

Tout sera dit du côté des Italiens, oui; mais entre les Italiens et les intérêts que touche ou blesse leur constitution en un fort état, il restera de graves questions à régler. Quelle attitude prendra l'Autriche devant des arrangemens qui déjouent ses espérances de Villafranca? Que deviendra cette idée de l'annexion de la Savoie à la France, qui, à peine ébruitée, excite des émotions si diverses? Enfin l'indépendance italienne échappera-t-elle aux conséquences de l'ébranlement de la puissance temporelle du pape?

Le moins que l'on doive attendre de l'Autriche, c'est assurément une protestation. Quelques-uns prétendent qu'il y aurait même à redouter de sa part des résolutions plus téméraires, et croient savoir qu'un acte formel d'annexion amènerait immédiatement, ou une attaque contre le territoire sarde, ou l'invasion de l'Italie centrale. Certes l'Autriche devrait avoir en ce moment d'autres pensées. Frappée dans sa puissance et dans son orgueil militaire, ruinée dans ses finances, intérieurement ébranlée par la démoralisation et le mécontentement des diverses parties de son empire, son salut n'est point dans un nouveau coup de tête belliqueux. Au sein de l'empire autrichien, en Allemagne, en Europe, partout l'on sent et l'on dit que la régénération de l'Autriche est à un autre prix : ses amis et ses ennemis savent qu'elle ne peut se retremper que par l'abdication du despotisme qui l'a perdue, et dans la liberté rendue à ses peuples. Ce serait un magnifique coup de théâtre qui transfigurerait l'Autriche, et changerait bien des situations en Europe, que l'inauguration d'un gouvernement constitutionnel libéral et populaire dans l'empire du Danube. Si la maison de Habsbourg a conservé une vraie fierté, si elle tient encore à être comptée dans le monde, il faudra bien qu'elle appelle à son aide le beau désespoir de la liberté. Dans tous les cas, en faisant l'annexion, il faut que le Piémont se prépare à défendre un tel acte contre une menace d'agression autrichienne. La Lombardie est couverte par le corps d'armée français qui y tient garnison. Il n'est pas probable que l'Autriche s'aventure de ce côté. C'est sur le Pô inférieur et dans les Romagnes que l'Autriche malavisée pourrait tenter

quelque entreprise. Or le Piémont s'apprête à parer au danger de ce côté. Il aura sur pied au printemps une armée de deux cent mille hommes, et croit pouvoir au besoin tenir tête à l'Autriche sans recourir à la France ou à l'Angleterre.

Est-il vrai, comme on l'entend dire depuis quelque temps, que le Piémont, accomplissant l'annexion, devra se mettre en règle du côté de la France en lui cédant la Savoie? A notre avis, la perspective de l'annexion de la Savoie à la France a été intempestivement soulevée par les journaux. Certes, si la Savoie manifestait spontanément et librement la volonté de se donner à la France; si la Suisse, qui a des droits de neutralisation sur une partie de la Savoie, les abandonnait; si l'Europe était prête à sanctionner une rectification de la frontière française du côté des Alpes, nous applaudirions à l'événement qui unirait à notre pays une population vaillante et nous donnerait ce que l'on appelle une frontière naturelle. Nous craignons seulement que la question de la Savoie, trop tôt agitée, ne soit mûre d'aucun côté. Elle n'a point été encore posée officiellement. La réponse de lord Granville à l'interpellation de lord Normanby le prouve surabondamment, suivant nous. La France pourrait, à deux points de vue, désirer l'annexion de la Savoie. Suivant les traditions d'une politique séculaire qui, nous avons essayé de le prouver plusieurs fois, n'est plus applicable à notre époque, la France pourrait considérer comme un danger la formation d'un grand royaume dans le nord de l'Italie, si cet état conservait avec la Savoie une des clés les plus importantes de notre territoire. C'est là le point de vue diplomatique et stratégique. La France encore pourrait travailler à s'assimiler la Savoie en revendiquant à son profit cette théorie des nationalités qu'elle a épousée dans la politique européenne. Ces deux points de vue, remarquons-le, le principe des frontières naturelles et le principe des nationalités, sont loin de s'accorder, le plus souvent même ils s'excluent radicalement l'un l'autre. Remarquons en outre que la France ne saurait être pressée de faire un choix entre les deux principes au nom desquels elle rechercherait l'union de la Savoie: elle a fait la guerre d'Italie avec des professions sincères de désintéressement; bien que privée de plusieurs de ses frontières naturelles, elle n'a jamais eu plus de puissance intrinsèque et effective qu'aujourd'hui; enfin, si elle entrait dans l'application du principe des nationalités à son profit en s'agrégeant des populations parce qu'elles parlent sa langue, elle créerait un précédent qui exciterait de nombreuses inquiétudes et qui mènerait loin. Nous ne serions donc point surpris que l'annexion de la Savoie, si elle était officiellement posée, et elle ne l'est pas, ne rencontrât de la part de l'Europe, du Piémont et de la Savoie, des objections qu'il serait imprudent de dédaigner.

Les objections européennes porteraient évidemment en général sur les conséquences que pourrait entraîner l'application à la rectification des frontières françaises soit du principe des frontières naturelles, soit du principe des nationalités, et en particulier sur les intérêts de neutralité de la Suisse. Certes le ministère actuel anglais ne peut être considéré comme défavorable au gouvernement français. Lord Granville, tout en déclarant qu'il n'y avait pas à ce sujet de question officiellement engagée, n'a pas caché que les vues

du cabinet anglais étaient connues de notre gouvernement. En Angleterre comme en France, l'on a facilement deviné que ces vues n'étaient pas favorables à l'annexion de la Savoie. Nous croyons connaître la pensée du cabinet britannique à cet égard. Dans le cas où il paraîtrait notoire que la Savoie unie au Piémont agrandi en Italie serait un danger pour la France, l'Angleterre, si nous ne nous trompons, estime qu'on aurait suffisamment paré à ce danger en faisant de la Savoie deux ou trois cantons suisses et en la neutralisant. Il va sans dire que, même dans une telle hypothèse, rien ne devrait être décidé que conformément au vœu des populations savoisiennes. Les objections du Piémont, examinées de bonne foi, méritent d'être prises en sérieuse considération. La Savoie est le berceau de la dynastie sarde, et tout le monde comprendra combien il en coûterait au cœur du roi Victor-Emmanuel de se séparer du brave pays dont les destinées ont été associées pendant huit siècles à la fortune et à la gloire de sa race. L'agrandissement du Piémont du côté de l'Italie centrale serait un affaiblissement pour lui au point de vue militaire, s'il fallait le payer du sacrifice de la Savoie. Sans la forte position de la Savoie, qui lui assure pour dernière ligne de défense les Alpes cotiennes, le Piémont ne pourrait tenir tête à l'Autriche, encore moins résister à la France, si nous devenions ses ennemis. Tant que l'Autriche demeure en possession d'une partie de la vallée du Pô, le Piémont regarde comme nécessaire à sa sûreté la possession d'une partie de la vallée du Rhône. Sans cela, il ne saurait plus où placer sa capitale. Il ne pourrait la transporter à Milan, ville découverte, à trois jours de marche des Autrichiens, cantonnés à Mantoue et à Vérone; il ne pourrait la maintenir à Turin, car le fort de l'Esseillon, qui est en Savoie, n'est qu'à quelques heures de distance. La question, au point de vue militaire, ne pourrait changer pour le Piémont que le jour où les Autrichiens auraient abandonné la Vénétie. Ce jour-là, le principe de nationalité aurait reçu en Italie une application complète, et le Piémont ne pourrait résister de bonne grâce à la revendication de ce principe de l'autre côté des Alpes. Enfin la décision suprême de la question doit, dans tous les cas, être laissée aux populations savoisiennes elles-mêmes. La France ne pourrait pas invoquer le principe des nationalités pour s'agrandir aux dépens d'un peuple qui voudrait conserver sa personnalité, son autonomie, et qui se souviendrait obstinément que, bien que réduit aux proportions d'une province, il a su se conquérir dans l'histoire la place d'une nation et d'un état. Or, il faut le reconnaître, la Savoie ne paraît pas prête pour le moment à s'offrir en don à la France. Il n'y a eu en Savoie, malgré les assertions de la presse française de second ordre, qu'une intrigue séparatiste, jamais un parti de l'annexion. Par dépit contre la guerre de l'indépendance italienne, par rancune contre les institutions constitutionnelles, une portion du parti clérical, fauteur des intérêts autrichiens en Italie, avait imaginé, sans beaucoup y croire lui-même, un mouvement annexioniste. La pétition séparatiste, que l'on a faussement représentée en France comme l'expression d'un vœu populaire, n'avait pas réuni dix noms connus en Savoie. C'étaient là d'étranges amis pour venir au-devant de la France. Il n'est même pas sûr, depuis nos démêlés avec Rome, que ces amis de la papauté nous soient demeurés fidèles; mais ce qui est certain, c'est que les imprudentes exhortations annexionistes de notre presse

officieuse ont ému le patriotisme savoisien, et ont provoqué des démonstrations dont la signification n'est plus contestable. Les Savoisiens veulent conserver leur histoire et leurs institutions libérales. Ce n'est pas au moment où ils peuvent revendiquer une si large part de gloire dans la fortune de la maison de Savoie qu'ils veulent « se plonger et disparaître, suivant le mot d'une proclamation populaire, dans le gouffre d'une grande nation centralisée; ils ne veulent pas échanger les larges libertés du statut contre les institutions restrictives sous lesquelles nous ont amenés nos vicissitudes révolutionnaires. » Ils viennent à Chambéry de donner une expression touchante à ces sentimens. Trois mille hommes, sur une population de dix-sept à dix-huit mille habitans, s'étaient réunis, malgré une neige épaisse, sur le Champ-de-Mars de la vieille capitale, conduits par une députation dont un des citoyens qui ont obtenu le plus de voix aux dernières élections communales, M. Marc Burdin, avait accepté la présidence; cette foule se rendit silencieuse et calme devant le château. La députation fut reçue par le gouverneur, M. le marquis Orso Serra. « Nous déclarons, disait l'adresse lue par le conseiller communal, notre volonté de continuer à faire partie intégrante des états de la maison de Savoie, à laquelle notre terre a servi de berceau, et dont nos pères ont suivi pendant huit siècles les glorieuses destinées... Nous sommes résolus à rester libres sous le statut constitutionnel que Charles-Albert le magnanime a donné à la nation. Nous sommes convaincus qu'entre notre auguste monarque et nous tous les liens ne peuvent être que noblement réciproques, et nous serons heureux d'en obtenir l'assurance. » Ce loyal langage a reçu la réponse qu'il méritait. M. Orso Serra donna connaissance à la députation d'une dépêche ministérielle reçue le jour même : elle disait que « le gouvernement n'avait jamais eu l'intention de céder la Savoie, et que quant au parti qui avait levé le drapeau de la séparation, l'on n'avait pas même à lui répondre. » Le président de la députation vint rendre compte au peuple de sa mission, et la foule répondit par les cris prolongés de *vive le roi! vive la constitution! vive la Savoie!* L'on voit donc que la situation actuelle est loin de présenter les conditions qui permettraient à la France de souhaiter et d'accepter l'annexion de la Savoie.

Parmi les difficultés avec lesquelles il va se trouver aux prises, nous sommes sûrs que celle qui doit le plus préoccuper un homme de l'esprit de M. de Cavour est la difficulté romaine. L'œuvre de l'indépendance de l'Italie aujourd'hui comme avant la guerre rencontre encore les deux mêmes obstacles : l'Autriche et Rome. A vrai dire, la difficulté romaine est la conséquence de la présence des Autrichiens en Italie; la plupart des fautes commises en ce siècle par les souverains pontifes dans le gouvernement de leurs états ont été le résultat à peu près inévitable de la situation occupée par les Autrichiens dans la péninsule. Il faut, sinon excuser, du moins expliquer ces fautes par l'embarras où se trouvait la papauté, soupçonnée de prêter appui à l'ennemi de l'indépendance nationale, et entraînée, par la défiance même qu'elle inspirait, à se soumettre chaque jour davantage à l'influence autrichienne. C'était une fatalité de situation. L'on peut dire que le plus grand service qu'il soit possible de rendre à la papauté serait d'obtenir l'entière exclusion de l'Autriche des territoires italiens. Un funeste malentendu cesserait alors du même coup et au sein de l'église et en Italie.

La cause de cet antagonisme entre l'intérêt religieux et l'intérêt national, qui trouble le présent et à chaque instant met tout en péril, aurait disparu. La papauté gagnerait à cet événement d'être affranchie de ce mélange de scrupules et de craintes qui l'a liée à une grande puissance catholique repoussée par le sentiment national, et pourrait recouvrer la confiance de l'Italie. La cause italienne y gagnerait, outre la conquête définitive de l'indépendance, cette liberté d'esprit et d'action vis-à-vis de la papauté qui lui permettrait, dans ses rapports avec cette grande institution religieuse et politique, de ménager les intérêts et les vœux du monde catholique. Nous ne le dissimulons point, tant que l'Autriche occupera la Vénétie, il n'y a rien de sérieux à tenter ni à espérer du côté d'une réconciliation si désirable. Il y a lieu de craindre au contraire de nouveaux chocs entre la papauté et la cause nationale. On ne fait que traduire littéralement la situation où va entrer la péninsule en disant que l'annexion est comme un grand effort politique et militaire par lequel l'Italie se prépare à une nouvelle et suprême lutte avec l'Autriche. C'est la perspective de cette lutte qui est la raison de l'unité politique à laquelle va s'essayer l'Italie du nord et du centre; c'est par les apprêts et l'attente de cette lutte que se formera et se cimentera la nouvelle union. Quand éclatera-t-elle? Nous n'avons pas la prétention de le savoir. Il est possible et nous souhaitons que le royaume de l'Italie supérieure veuille s'assimiler fortement les diverses parties qui vont le composer avant de tenter de nouvelles entreprises; mais mille incidens peuvent tromper et brusquer, au milieu d'élémens si inflammables, les intentions des politiques et précipiter le choc. En tout cas, tant que durera la trève entre l'Autriche et l'Italie, il faut s'attendre à ne pas voir cesser les hostilités périlleuses entre l'Italie libérale et la papauté. Le mouvement italien, obligé de se détourner de son objectif naturel, qui est l'Autriche, réagira fatalement contre les alliés supposés ou réels de l'Autriche dans la péninsule, et semble destiné à se porter contre le pouvoir temporel de la papauté. C'est là le plus grand danger actuel de l'Italie, car, par le trouble qu'il entretient dans le catholicisme, il l'expose à de redoutables diversions. La gravité même de ce péril redouble l'intérêt que nous portons à la cause italienne. Jamais peuple n'a eu à remplir encore une tâche aussi lourde; jamais peuple n'a vu ainsi s'ajouter contre lui aux labeurs d'une lutte pour l'indépendance la nécessité de soulever sans l'ébranler la plus puissante organisation religieuse qui ait existé sur la terre. La considération de ce péril doit être toujours présente à l'esprit des chefs du mouvement italien. Qu'ils contiennent les entraînemens de leur parti contre Rome, qu'ils évitent de porter de nouveaux coups au pouvoir pontifical, qu'ils ne tombent point dans la faute d'entamer avec la cour romaine des polémiques oiseuses, et de fournir la réplique à des encycliques de la nature de celle que le pape vient de publier. Il est toujours inutile, il est souvent dangereux d'entamer des controverses et d'entreprendre des duels de principes avec le chef spirituel de tant de millions d'âmes, et de mettre à travers le monde les consciences de la partie, lorsque les intérêts politiques devraient seuls être en jeu. Que les hommes d'état italiens s'efforcent, pour la faire bien, de ne faire qu'une chose à la fois, et ne donnent pas à leurs ennemis, qui les y poussent, le change d'une révolution religieuse contre une lutte d'indépendance

nationale. Quel que soit le prix que nous attachions à la paix, nous aimerions mieux les voir faire la guerre à l'Autriche que s'attaquer au pape.

Il est cependant bien regrettable que, malgré la bonne tournure qu'ont prise et que conserveront sans doute, sous la conduite de M. de Cavour, les affaires italiennes, la confiance dans la paix ait tant de peine à s'établir dans les esprits. Nous aurions particulièrement besoin en France aujourd'hui de cette sécurité confiante que la véritable paix inspire pour tirer de la politique commerciale inaugurée par le récent programme impérial tout le profit qu'elle comporte. Si les combinaisons diplomatiques sont la politique de la guerre, il est plus vrai encore de dire que les réformes douanières, fiscales, économiques, sont la politique essentielle de la paix. Nous aurions, quant à nous, mauvaise grâce et mauvaise foi à ne point applaudir à la plupart des principes exposés dans le programme impérial. Nous les avons depuis longtemps maintes fois développés, et nous en demandions récemment encore la réalisation, au moment où nous défendions contre une certaine presse l'alliance de la France et de l'Angleterre. Il y a longtemps déjà, nous débutions même dans la *Revue* en racontant la politique commerciale de l'Angleterre, en expliquant le système des réformes de M. Huskisson en 1824-1825 et de la révision du tarif anglais par sir Robert Peel en 1842 (1). Disons-le tout de suite, le programme impérial se distingue par les vues d'ensemble qu'il faut en effet apporter dans l'étude et le gouvernement des intérêts économiques; mais que l'on veuille bien nous passer une délicatesse de dilettantisme politique qu'il est sans danger d'exprimer dans notre pays, car elle y est le partage d'un infiniment petit nombre d'esprits. Nous aurions mieux aimé, si nous avions une voix aux conseils suprêmes, que la France eût été convertie à la liberté commerciale par la discussion et la persuasion raisonnée que par un miracle de la grâce. Au temps où M. Disraeli essayait de venger les protectionistes anglais contre la défection pourtant si heureuse de sir Robert Peel, il se servait d'une comparaison amusante pour représenter la manœuvre forcée que l'illustre ministre voulait faire exécuter à son parti. Sir Robert, disait-il, imitait Charlemagne convertissant les Saxons en masse, et d'un coup de goupillon faisant transformer des milliers de païens en disciples du Christ. Peut-être la comparaison nous est-elle plus applicable qu'aux protectionistes anglais, car ceux-ci demeurèrent longtemps rebelles, et eurent besoin d'arriver au pouvoir en 1852 pour consommer leur conversion. Quelques journaux anglais ont poussé la flatterie jusqu'à nous envier la promptitude à faire le bien que nous devons à nos institutions, et qui manque à la constitution anglaise. Sans repousser le compliment, nous leur ferons observer qu'ils oublient les compensations que leur offrent les lenteurs des institutions britanniques. En Angleterre, il est vrai, le mouvement de réforme commerciale a commencé en 1820 par la célèbre pétition des négocians de Londres, où les vrais principes de la liberté étaient si admirablement exprimés; mais une réforme semblable à celle que nous allons accomplir ne se fit pas trop longtemps attendre, puisque les mesures de M. Huskisson, qui abolissaient les prohibitions et fixaient à 30 pour 100 de la valeur le maximum

(1) *Politique commerciale de l'Angleterre depuis sir Robert Walpole jusqu'à sir Robert Peel*, — *Revue* du 15 août 1843.

des droits protecteurs, étaient votées quatre ou cinq ans après. Ainsi, même avec nos façons expéditives, nous ne faisons en 1860 que ce que l'Angleterre avait déjà fait en 1825. Sans doute l'affranchissement commercial n'a été à peu près complet chez nos voisins qu'en 1848, à l'époque où ils ont renoncé à protéger leur marine marchande. De 1820 à 1848, du point de départ au but, les chambres anglaises ont donc perdu leur temps à multiplier les enquêtes sur l'état des diverses industries et des diverses branches du commerce; elles ont entassé ces compilations fastidieuses dans des centaines de *blue books;* des milliers de discours, qui remplissent depuis cette époque la moitié au moins de la collection de Hansard, ont été prononcés dans le parlement; enfin, nous le reconnaissons, pour porter le dernier coup à la protection, il a été nécessaire qu'une association gigantesque, conduite par MM. Cobden et Bright, ait, pendant huit années, agité l'Angleterre de ses *meetings* monstres, et ait fait retentir tous les coins du royaume-uni des accens sensés, spirituels et véhémens de son éloquence populaire. Tout cela est exact, et voilà certes une grande dépense d'efforts pour arriver à un tel résultat! L'Angleterre n'aurait-elle pourtant rien gagné à cette longue série d'enquêtes, de controverses, de contradictions, de harangues? Elle y a gagné, — est-ce à nous de le rappeler à des journaux anglais? — outre le mérite d'arriver d'elle-même et plus vite qu'aucun autre peuple à la vérité, de faire à fond l'éducation économique de toutes les classes de sa population, et d'incarner dans l'esprit de ses masses les vrais principes de l'économie politique, — résultat immense et bienfaisant, puisque, lorsqu'on demandait aux hommes d'état anglais en 1848 pourquoi les classes populaires demeuraient fermées aux absurdités socialistes qui infestaient le continent, ils pouvaient répondre : C'est que nos ouvriers savent l'économie politique! — Où l'avaient-ils apprise, si ce n'est dans cette incessante instruction et dans ces vastes débats ouverts sur les intérêts industriels et commerciaux du pays?

Quant à nous Français, jetés à l'eau, nous l'espérons bien, nous apprendrons à nager; nous excellons dans les improvisations soudaines. Nous avons au surplus, nous le répétons, un bon guide dans le programme impérial. Plus de prohibitions, plus de droits sur les matières premières, réductions considérables de droits sur le sucre et le café, ces deux grands élémens de l'alimentation populaire, perfectionnement des moyens de communication, efforts pour réduire les frais de transport, qui sont un élément si important des prix de revient et des prix de vente, système de protection ramené à des conditions rationnelles et dans la voie des adoucissemens progressifs! le programme est parfait. Pour réussir dans la pratique, il exigera un grand développement de liberté positive, et en réussissant il formera les esprits à la liberté, et nous préparera même à l'usage des libertés politiques. Il faudra, disons-nous, que nos pouvoirs nous fassent largesse de libertés positives, pour que nous entrions avec tous nos avantages naturels dans la carrière de la concurrence étrangère : il serait impolitique et injuste de ne pas nous affranchir de ces restrictions administratives que ne connaissent point nos concurrens; il sera nécessaire de remanier cette partie de notre législation qui fait obstacle à l'association des capitaux, puisque nous avons à lutter contre des compétiteurs qui ont sur nous l'avantage d'une plus grande accumulation de capital engagé dans l'industrie, et qu'en outre

leurs lois actuelles leur facilitent toutes les formes de l'association. Un fort apprentissage libéral doit sortir de ce nouveau régime économique. En effet, les intérêts industriels, stimulés sans relâche par la concurrence étrangère, seront obligés d'être attentifs aux gênes arbitraires et artificielles, administratives ou politiques, qui entraveront leur développement, d'être hardis et prompts à demander la réforme des abus qui obstrueraient leur marche. Les libertés politiques, la liberté d'association et de réunion pour se concerter sur des intérêts collectifs, la liberté de la presse pour s'éclairer, réclamer, se plaindre, sont au bout de cette voie. L'état lui-même, en renonçant à la routine dans l'établissement du budget des recettes, en mettant le premier au jeu, puisqu'il s'expose tout d'abord à sacrifier une partie de son revenu, en ouvrant le champ des expériences en matière de taxation, s'impose la nécessité d'être courageux, instruit, avisé dans la confection de ses budgets, et il sera le premier intéressé à laisser pénétrer dans les arcanes des finances publiques les débats investigateurs de l'opinion. Croyons à la solidarité des libertés, demandons les libertés politiques pour faire réussir les libertés commerciales, espérons du moins que le succès des unes hâtera le progrès des autres.

Parmi les articles britanniques qui ne rencontrent point encore de concurrence sur notre marché, et dont la libre importation est un incontestable profit pour nous, il faut compter en première ligne cette catégorie de produits immatériels qui s'appellent discussions de la presse et des chambres anglaises. On attendait cette année de ce côté de la Manche, avec une curiosité plus vive que d'habitude, l'ouverture du parlement. L'on avait hâte en effet de connaître quelque chose de précis sur le traité de commerce qui, la veille même du jour où le parlement se rassemblait, avait été signé à Paris. L'on désirait connaître la nature et la portée de l'accord qui peut régner entre la France et l'Angleterre au sujet des affaires d'Italie. La curiosité n'a pas jusqu'à présent été entièrement satisfaite, au moins sur le premier de ces points.

Le traité a été annoncé sans doute; mais il ne pourra être soumis au parlement qu'après l'échange des ratifications. L'effet du traité devant d'ailleurs produire des altérations importantes dans quelques branches du revenu, le chancelier de l'échiquier, M. Gladstone, soumettra à la chambre des communes l'ensemble de son budget en même temps que le traité. Il a annoncé pour le 6 février cette double présentation. En attendant les révélations officielles, nous pensons être suffisamment renseignés sur le caractère général du traité. Du côté de la France, les prohibitions sont entièrement abandonnées : la fixation des nouveaux droits ou les dégrèvemens portent sur tous les articles manufacturés qui figurent dans notre tarif; le principe admis pour la tarification nouvelle est celui que Huskisson avait inauguré pour l'Angleterre en 1825, à savoir que le maximum des droits protecteurs ne dépassera pas, le double décime compris, 30 pour 100 de la valeur des marchandises. Une seule exception est faite à ce principe, en ce qui concerne les fers forgés, qui paieront, double décime compris, 70 francs par tonne. Les droits seront fixés, conformément à ce maximum de 30 pour 100, dans un traité ultérieur. En 1864, le maximum de la protection sera réduit à 25 pour 100, et le droit sur les fers à 60 francs. Quant aux négociateurs an-

glais, ils nous ont abandonné leurs tarifs avec une incontestable libéralité; nous y avons biffé les droits sur les soieries et sur d'autres produits manufacturés; nous avons obtenu pour les vins peu chargés d'esprit, c'est-à-dire pour l'immense majorité des vins français, une réduction grâce à laquelle les vins de France ne seront pas plus chers à Londres qu'à Paris, et sur les esprits, qui procurent à l'échiquier anglais un revenu de plus de 20 millions de francs, la réduction qui nous est accordée nous laisse dans des conditions de concurrence à peu près égale avec les spiritueux anglais, qui sont soumis eux-mêmes à un droit d'*excise*. En définitive, nous maintenons de notre côté un système protecteur assez élevé, et les Anglais nous donnent la liberté entière de leur marché. S'il faut juger d'un traité de commerce d'après la vieille et fausse idée de la réciprocité des avantages, on voit que nous n'avons point à nous plaindre. M. Cobden, qui, par une merveilleuse bonne fortune, vient, en s'associant activement à la négociation, de commencer l'éducation économique de la France après avoir achevé celle de l'Angleterre, n'a point marchandé pour son pays les avantages du traité. Une grande part de l'honneur de cette convention revient aussi sans doute aux négociateurs officiels de la France; qu'on nous permette de compter au nombre de ceux qui ont le plus utilement contribué à cet heureux ouvrage M. Michel Chevalier, dont le zèle et la persévérance viennent de recevoir ainsi la plus chère récompense que puisse envier l'organe d'une grande cause.

Le seul défaut de cet acte remarquable, c'est d'être un traité de commerce. C'est un défaut au point de vue économique et au point de vue politique. Depuis que les vraies doctrines économiques sont accréditées en Angleterre, on y considère avec raison un traité de commerce établissant des concessions réciproques de tarifs comme une véritable hérésie. Il peut y avoir dans un droit de douane deux élémens : un élément de protection, si le droit est établi pour élever une barrière contre une marchandise étrangère, ou un élément purement fiscal, si le droit n'a point pour objet de défendre un produit indigène contre la concurrence étrangère, s'il n'est perçu qu'en vue de procurer une ressource au revenu public. Les Anglais ont renoncé à protéger leurs produits par des droits, et ils pensent qu'en agissant ainsi, un état poursuit son véritable avantage, tandis qu'il commettrait un contre-sens et une absurdité, s'il subordonnait le bien qu'il peut se faire à lui-même de la sorte à la volonté que pourrait avoir un autre état de lui accorder des concessions de tarifs. Ils ne croient donc pas à la théorie de la réciprocité sur laquelle sont basés les traités de commerce. Leurs droits de douane n'ayant plus qu'un caractère fiscal, il leur paraît répugner à l'indépendance d'un grand état d'aliéner par traité telle ou telle branche de leur revenu. C'est au nom des mêmes principes que nous élevions, il y a quinze jours, des objections au traité de commerce dont la conclusion était encore inconnue. Vainement considère-t-on les conventions de ce genre comme des gages d'alliance : les Anglais pensent au contraire que ce sont souvent des occasions de contestations et de conflits. Comme ces traités reposent en effet sur l'illusion de la réciprocité et qu'il est impossible que les deux parties en retirent des avantages équivalens, il arrive que celle qui a été déçue dans ses espérances se croit injustement lésée et réclame vivement. Ces objections ont été présentées ou admises par la plupart des orateurs qui se sont occu-

pés du traité dans les premières conversations parlementaires; elles ont été surtout indiquées avec force par un des membres les plus distingués du parti tory, M. Seymour Fitzgerald, qui était sous-secrétaire d'état des affaires étrangères dans le cabinet de lord Derby. Pour toute réponse, lord Palmerston est convenu que la forme du traité avait été adoptée comme un expédient pour enlever l'abolition des prohibitions en France aux entraves qu'elle eût rencontrées dans notre mécanisme constitutionnel : explication peu flatteuse pour nous, surtout si on la rapproche de la déclaration du ministre anglais, ajoutant avec empressement que le traité serait bientôt soumis à la chambre des communes. Malgré le pénible effet de ce contraste, nous désirons que le parlement anglais se laisse convaincre par l'argument ministériel, et que par un scrupule d'orthodoxie économique les représentans de l'Angleterre ne fassent point échouer le premier essai de libre échange qui se tente en France.

Sur les affaires d'Italie, les Anglais n'ont eu qu'à demeurer fidèles à eux-mêmes pour se trouver d'accord avec la politique actuelle de la France : les tories, par l'organe de M. Disraeli, disent, comme les libéraux, qu'il faut laisser les Italiens se constituer à leur guise. Il résulte du langage des ministres que l'accord des vues existe entre la France et l'Angleterre, sans qu'il ait été jugé nécessaire de confirmer par un engagement écrit l'entente des deux politiques. On a généralement trouvé que le parlement demeurait plus froid que ne l'avait été la presse dans l'expression de la satisfaction sérieuse que doit lui inspirer l'union amicale des deux pays. Dans la séance où l'on a discuté l'adresse, la chambre des communes a donné pourtant une preuve de bon goût à laquelle on ne doit pas être insensible en France. Le jeune membre qui secondait l'adresse, lord Henley, s'était laissé emporter, dans son zèle pour l'alliance actuelle des deux pays, à une diatribe peu convenable contre les anciens gouvernemens de la France. M. Disraeli, prenant la parole après le jeune lord, a protesté contre cette injuste maladresse en des termes si heureux que l'assemblée entière lui a répondu par de bruyans applaudissemens. Sous le coup de la leçon que lui donnaient ainsi ses collègues, le jeune et malheureux débutant parlementaire n'a cru pouvoir mieux faire que de sortir de la chambre.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

La saison musicale se dessine et prend une physionomie. Des nouveautés nous sont promises à tous les théâtres lyriques de Paris; des débuts plus ou moins éclatans ont eu lieu déjà, ou se préparent à nous surprendre; des concerts nombreux, des fêtes musicales de toute nature sollicitent notre attention, des publications importantes qui touchent à l'histoire ou à la théorie de l'art demandent à être appréciées. L'esprit s'agite, et si les facultés créatrices semblent défaillir depuis quelques années, ce n'est pas la bonne volonté qui manque aux nouveau-venus pour s'inscrire en faux contre la décadence et l'affaiblissement de la poésie que proclament les prophètes de malheur. A Dieu ne plaise que nous fassions obstacle à quiconque porte

en soi un souffle de vie et d'espérance! Qu'il soit le bienvenu, celui qui viendra nous conter quelque chose de nouveau! soit qu'il chante la chanson de son village sur des pipeaux rustiques, soit qu'il ait une plus vaste ambition, nous l'écouterons et nous nous laisserons charmer; mais, nocher fidèle, nous repousserons de notre barque le téméraire qui voudrait passer à l'île des bienheureux sans payer l'obole. Montrez-nous la palme des élus, et il vous sera beaucoup pardonné par la critique, qui a souci de sa mission et qui sait distinguer la vie des fausses couleurs que revêt la mort.

Le Théâtre-Italien, c'est une justice à lui rendre, fait beaucoup d'efforts pour varier son répertoire et pour renouveler son personnel. Les chanteurs de toute nation paraissent et disparaissent à ce bienheureux théâtre sans qu'on se rende bien compte de la pensée de la direction qui opère tous ces changemens. Peut-être la direction se trompe-t-elle en pensant que ce perpétuel mouvement de va-et-vient parmi les artistes qu'elle engage précipitamment pour quelques représentations puisse séduire le public et fixer son goût. Une troupe bien organisée au commencement de la saison, bien dirigée surtout par un *maestro* capable, qui aurait l'autorité nécessaire pour le choix des ouvrages et la distribution des rôles, vaudrait mieux pour les intérêts de la direction que ces oiseaux de passage appartenant à des climats différens qui viennent se percher au Théâtre-Italien pour un nombre plus ou moins considérable de représentations. D'ailleurs il faut prendre garde de ne point abuser du droit qu'on vous laisse de faire entendre, au théâtre de Cimarosa et de Rossini, des virtuoses qui ne sont pas nés et qui n'ont pas été élevés dans le pays *ove il bel si risuona*. Sans être trop exigeant, n'est-il pas permis de dire qu'un théâtre qui ne donnerait que des opéras comme la *Marta* de M. de Flottow, dont je ne veux pas dire de mal, chantés par des artistes habiles qui seraient nés aux bords de la Seine, ne serait plus un théâtre italien, c'est-à-dire une forme de l'art représentant une manière particulière de sentir, un côté original de la fantaisie humaine? Il y a des voix italiennes, un accent italien, de la musique italienne, quelque faible qu'on la suppose, qu'on ne saurait imiter, et qui porte l'empreinte du sol et du climat de celui qui l'a créée. Vous me donneriez au Théâtre-Italien les plus grands chefs-d'œuvre de Beethoven, Weber, Mendelssohn, que je serais frustré dans mon attente, et n'aurais pas le genre de plaisir que j'y vais chercher. On ne confondra jamais la voix chaude, vibrante et sympathique d'un chanteur médiocre comme M. Graziani avec l'organe le plus riche d'un artiste français de premier ordre, et il est heureux après tout qu'il en soit ainsi, et que la nature des choses ne puisse être altérée par l'art.

Ce qui sent bien son fruit et témoigne de l'arbre qui l'a produit, c'est l'opéra en trois actes *Margherita la Mendicante*, dont la première représentation a eu lieu au Théâtre-Italien le 2 janvier. L'œuvre a été faite expressément pour le public parisien par deux artistes italiens, qui sont bien de leur temps et de leur pays. M. Piave, auteur du *libretto* du *Trovatore* et de beaucoup d'autres sujets traités par M. Verdi, a eu la mauvaise inspiration d'arranger pour un jeune compositeur peu connu un vieux mélodrame de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson, joué au théâtre de la Gaieté en 1852 sous le titre *la Mendiante*. C'est l'histoire lugubre d'une femme qui quitte son mari, Rodolphe Berghem, riche armurier de l'Allemagne, pour

suivre un comte de Rhendorf qui lui plaît davantage. Marguerite, la femme infidèle, a laissé à son mari un enfant qu'elle désire revoir, et qui devient l'instrument d'une réconciliation suprême, mais après des péripéties plus étranges les unes que les autres. Abandonnée déjà par son amant, le comte de Rhendorf, qui s'est marié clandestinement, Marguerite, qui depuis quatre ans n'a pas vu sa fille Marie, doit pouvoir bientôt l'apercevoir de loin, grâce à l'intervention d'une amie d'enfance, lorsqu'un orage éclate, et la foudre vient, comme un coup du ciel, la priver de la vue. Voilà donc Marguerite, pauvre, délaissée, errante et aveugle, qui arrive en mendiant à la foire de Leipzig. Des saltimbanques qui exercent sur la place publique leurs tours périlleux forcent une petite fille qu'ils maltraitent à divertir les assistans, qui plaignent le sort de la pauvre enfant dont ils admirent la gentillesse. A quelques mots échappés aux femmes de la foule, Marguerite reconnaît son enfant, qui a été volé on ne sait trop comment, et qu'elle arrache violemment aux mains des ravisseurs. L'enfant retrouvé et le malheur de Marguerite apaisent la colère du mari, qui pardonne à l'épouse infidèle. Ce triste mélodrame est aussi obscur qu'ennuyeux, et nous aurions eu de la peine à en comprendre la donnée, si nous n'avions parcouru le *libretto* de M. Piave, qui est écrit dans cette langue particulière de faux lyrisme que semblent affectionner les Italiens depuis une trentaine d'années.

La musique est l'œuvre d'un jeune violoncelliste napolitain, M. Gaetano Braga, qui habite Paris depuis quelques années. Nous voudrions n'avoir que de bonnes paroles à dire à M. Braga, qui est intelligent et qui semble rempli du désir de bien faire; mais l'art, que nous devons défendre contre les atteintes des téméraires, et l'ovation ridicule que l'auteur de *Margherita la Mendicante* s'est laissé donner par une trentaine de ses compatriotes qui se croyaient sans doute dans un petit théâtre d'Italie, nous forcent à dire la vérité. M. Braga est un imitateur maladroit de M. Verdi, dont il emprunte les idées, sans le talent et la vigueur, qu'on ne saurait contester à l'auteur célèbre de *Nabucco* et du *Trovatore*. Or nous avons trop souvent combattu ici la manière et les allures du maître pour nous montrer plus indulgent envers ses disciples. On assure que M. Braga n'en est pas à son coup d'essai, et qu'il a déjà produit en Italie et à Vienne un ou deux ouvrages qui lui ont valu l'assentiment du public : on ne s'en douterait pas en entendant la musique de *Margherita la Mendicante*, qu'on n'aurait pas dû accueillir sur un théâtre comme celui de Paris. A vrai dire, il n'y a que deux morceaux qui méritent d'être signalés dans l'opéra de M. Braga : le morceau d'ensemble qui forme le finale du second acte, ensemble d'un bel effet, qui rappelle, par la disposition des voix et leur marche ascendante en un *crescendo* vigoureux, le finale d'*Ernani* de M. Verdi et celui de la *Lucia* de Donizetti, puis le quatuor du troisième acte, qui nous paraît être plus original et appartenir davantage à M. Braga. Ni l'air que chante M. Graziani au premier acte, — *Pur fra la cupa tenebra,* — ni celui de Margherita, — *Sol di que' dì ragionami,* — ni le duo entre Margherita et son mari Rodolfo, — *Come celeste cantico,* — ne sont des inspirations qui indiquent chez M. Braga une grande abondance d'idées musicales vraiment individuelles. Malheureusement l'art du compositeur napolitain ne compense pas cette absence d'originalité. Son orchestre est pauvre, son instrumentation dépourvue de coloris, les récitatifs

surtout mal écrits, et l'absence de modulations se fait vivement sentir dans toute la partition de M. Braga, qui semble ignorer complétement les ressources de ce moyen puissant de variété. Il nous en coûte de porter un jugement aussi sévère sur l'opéra de M. Braga et d'aller au-devant du reproche qu'on nous adresse souvent, de n'admirer que les œuvres consacrées des maîtres et d'être impitoyable pour les essais de la jeunesse.

Nous espérons bien ne jamais cesser d'aimer ardemment les choses parfaitement aimables, et de nous montrer toujours difficile envers ceux qui n'ont pas de l'art une idée assez élevée pour ne s'être pas préparés à la lutte par des études sérieuses. Ou donnez-moi une simple chanson émue qui me révèle la passion et le génie, comme l'a fait Bellini, ou prouvez-moi que vous avez longtemps pâli aux pieds de la Muse en invoquant son amour. Les arts sont le luxe de la vie. L'état n'a besoin ni de mauvais peintres, ni de mauvais musiciens, ni de faux poètes, et en voyant cette foule besoigneuse de médiocrités se précipiter dans une carrière qui ne peut être parcourue avec succès que par un petit nombre d'élus, il faut dire aux critiques : Frappez, soyez impitoyables, Dieu reconnaîtra les siens! L'exécution de *Margherita la Mendicante* a été à la hauteur de l'œuvre, et Mme Borghi-Mamo, qui est peut-être une des causes de ce *misfatto*, n'a trouvé dans le rôle déclamatoire de l'héroïne que des accens exagérés. Tout nous fait donc espérer que la leçon a été bonne, et qu'on ne recommencera pas une pareille épreuve sur le Théâtre-Italien de Paris.

M. Giuglini, l'agréable ténor dont nous avons déjà parlé, a paru le 29 décembre dans le rôle d'Edgardo des *Puritani*. Il y a été plus à son aise que dans celui de Manrico d'*il Trovatore*, sans parvenir toutefois à satisfaire complétement le public. La voix de M. Giuglini manque de force et d'étendue, car elle ne possède guère qu'une octave, de l'*ut* du milieu de l'échelle à son homonyme supérieur. Dépourvue également de flexibilité, cette voix toute *blanche* de M. Giuglini a quelque chose de féminin. L'artiste a pourtant de la sensibilité, mais peu de distinction, et son style est composé d'oripeaux à la mode, et surtout de ce point d'orgue sur la troisième note du *ton* qu'affectionnent tant M. Graziani et tous les chanteurs du jour. Cependant M. Giuglini a été apprécié dans *les Puritains*, et on lui a su gré de ses bonnes qualités, quoiqu'elles ne fussent pas suffisantes pour faire contrepoids à d'écrasans souvenirs. Ah! *Il tempo passato non ritorna più*, comme dit la chanson. Il faut en prendre son parti et se résigner à ne plus entendre un répertoire pour lequel il n'y a plus d'interprètes. Qui chantera donc *les Puritains* après Rubini, M. Mario, Lablache, Tamburini et Mme Grisi?

Pour dédommager le public du départ de M. Giuglini, qui n'a fait à Paris qu'une très courte apparition, l'administration du Théâtre-Italien a produit le 12 janvier dans *la Sonnambula* une nouvelle cantatrice, née aux bords de la Seine et élevée à Paris. Nous voulons parler de Mlle Marie Battu, fille de l'honorable artiste de ce nom, qui a longtemps rempli les fonctions de sous-chef d'orchestre de l'Opéra. Mlle Battu est encore une élève de M. Duprez, dont l'école féconde fait déjà sentir son influence, et nous avons eu occasion de mentionner plusieurs fois son nom dans les pages de la *Revue*. Jeune, modeste, d'une physionomie intelligente, et suffisamment préparée au manége de la scène, Mlle Battu n'a éprouvé d'abord que ce léger embarras qui

ajoute à l'intérêt qu'inspire une artiste bien élevée. Sa voix est un soprano aigu, d'une étendue au moins de deux octaves, car elle peut aller, je crois, jusqu'au *mi* supérieur sans broncher. Le timbre en est pur, mais un peu fiévreux et tremblotant dans certaines cordes du milieu. C'est une voix française, je dirai plus, une voix parisienne, qui a plus de mordant que de sonorité, plus de vibration que de force. Mlle Battu est l'une des élèves de M. Duprez qui vocalise le mieux, et, comme toutes les écolières aussi de ce grand artiste, Mlle Battu a de la tenue dans le style, elle sait imprimer à la phrase musicale l'accent qui lui est propre. C'est une qualité rare que peu de chanteurs possèdent de nos jours, et que M. Duprez a le don de savoir communiquer à tous ceux qui s'inspirent de ses conseils. Aussi Mlle Battu a-t-elle été parfaitement accueillie dès le premier air qu'elle chante en arrivant en scène : *Come per me sereno,* et surtout dans le délicieux andante: *Sovra il seno la man mi posa,* qu'elle a dit avec plus de bravoure et de hardiesse dans l'attaque des notes élevées que de charme et d'émotion intime. Ce n'est pas que Mlle Battu manque de sensibilité, mais c'est une sensibilité nerveuse qui ne rayonne point, et n'a pas la chaleur pénétrante du fluide mystérieux qui s'échappe directement de l'âme émue. Convenable et distinguée dans toutes les parties de ce rôle délicat de jeune fille, Mlle Battu a chanté avec un éclat tout particulier l'air final, élan suprême d'une joie ineffable. Nous ne voulons pas nous appesantir aujourd'hui sur quelques légers défauts qu'on pourrait reprocher à Mlle Battu, et troubler par des remarques inopportunes le succès réel qu'a obtenu cette cantatrice intéressante. Le talent de Mlle Battu a beaucoup de rapport avec celui de Mme Vandenheuvel, la fille de M. Duprez, c'est-à-dire que l'art y est plus abondant que la nature. En entendant chanter Mlle Battu, mes souvenirs se reportaient bien plus loin, car il me semblait entendre parfois Mlle Alexandrine Dupéron, aujourd'hui Mme Duprez, près de qui j'avais l'honneur d'être assis.

Quelle délicieuse partition que *la Sonnambula* de Bellini! J'avoue que c'est l'œuvre que je préfère de ce bel oiseau de paradis. Bellini a pu s'élever plus haut dans la *Norma,* révéler des qualités plus complexes dans *les Puritains;* c'est dans *la Sonnambula* qu'il a versé l'arome le plus pur de son mélodieux génie. Que c'est bien là une vraie bucolique du pays de Virgile et de Théocrite! Un village tout en fête, une simple villageoise qui se marie, un nuage qui s'élève sur des amours innocentes et printanières, de grandes douleurs suscitées par une petite cause, comme il sied à une âme naïve de les éprouver, et puis la réconciliation, la fête de la vie reprenant son cours, voilà le thème modulé par Bellini sur sa *zampogna,* sur ses pipeaux d'Arcadie. Ce n'est point un docteur que Bellini, un maître qui ait longtemps médité et beaucoup appris; c'est un adolescent bien doué qui vient, une guitare à la main, nous chanter sa peine, *il suo lamento,* qu'il accompagne de quelques rustiques accords.

Il più tristo de' mortali...

Qui n'a pas entendu chanter cet air du second acte de *la Sonnambula* par Rubini ne peut avoir une idée de la puissance du sentiment, de la puissance de la voix humaine et de l'art italien dans les plus modestes proportions. Jamais l'Allemagne ne saura produire à si peu de frais de tels effets.

J'assistais un jour à une leçon de chant qu'un maître habile donnait à une jeune personne de seize ans, *blonde comme les blés*. Elle tenait un lorgnon à la main et semblait suivre du regard la page de musique que le professeur, assis au piano, avait devant lui. Il lui disait et s'efforçait de lui faire comprendre l'air d'Amina au premier acte de *la Sonnambula : Sovra il seno la man mi posa*. La jeune personne, dont j'observais la contenance recueillie, écoutait le maître sans proférer un mot et sans manifester le moindre signe d'approbation, lorsque de grosses larmes s'échappèrent de ses beaux yeux bleus attendris. Ces larmes ont été la cause première d'une destinée étrange, pleine de trouble, d'amour et de poésie, que je raconterai un jour peut-être aux lecteurs de la *Revue*.

Le Théâtre-Italien, qui est décidément en veine de bon vouloir, a repris tout récemment, le 24 janvier, un vieux chef-d'œuvre de son répertoire : *Il Matrimonio segreto* de Cimarosa, qu'on n'a pas entendu à Paris depuis le départ de Lablache, qui était sublime dans le rôle de Geronimo. Cette musique délicieuse, tissue avec trois rayons de sentiment, de grâce et de gaieté innocente, remonte à l'année 1792, où elle a été créée et mise au monde sans doute par un beau printemps, car elle en a la fraîcheur et le parfum. Mon Dieu, pourquoi donc l'Italie a-t-elle désappris de rire, elle qui riait si bien *nei tempi felici!* Comment la patrie de Boccace, de l'Arioste, du Corrége, de Cimarosa et de Rossini a-t-elle changé la langue divine de l'art et de la fantaisie heureuse en un vil patois de mélodrame? Comment... mais que les partisans de M. Verdi soient tranquilles, je ne toucherai pas aujourd'hui à leur idole. La musique du *Mariage secret*, que je viens de savourer comme un élixir de longue vie, n'inspire que de bons sentimens. Qui ne connaît *le Mariage secret?* qui n'a entendu ce chef-d'œuvre exécuté à Paris par les plus grands virtuoses du siècle, depuis Crivelli, Barili et sa femme, jusqu'à Lablache, Tamburini, Rubini, Mmes Malibran et Sontag? Aussi ne citerai-je pas les morceaux saillans d'une partition que tout le monde sait par cœur; je me permets seulement d'avouer, à ma honte, que je ne connais rien de plus beau au monde que l'air du ténor : *Pria che spunti*, etc., et que je donnerais, de grand cœur, ma part de paradis pour avoir écrit le duo du second acte entre Paolino et Carolina fuyant nuitamment la maison paternelle. Il ne faudrait même pas beaucoup insister pour me faire évoquer encore de charmans souvenirs à propos de ce duo, que j'ai entendu chanter du haut d'un balcon par une belle nuit d'été...

L'exécution du *Matrimonio segreto*, au Théâtre-Italien, n'est pas tout à fait ce qu'on pourrait désirer de mieux. Excepté Mmes Penco, Alboni dans Fidalma, et M. Badiali, qui chante et joue le rôle du comte Robinson en artiste de la vieille roche, tout le reste du personnel est au-dessous de la musique de Cimarosa. Il manque une voix de basse à M. Zucchini pour remplir le personnage important de Geronimo, qu'il joue du reste avec intelligence, et quant à M. Gardoni, il nous est impossible de supporter sa voix grelottante dans cette musique limpide, dont rien ne trouble la transparence. Tout bien compensé, la reprise du *Mariage secret* est une bonne mesure, qui attirera au Théâtre-Italien tous ceux qui n'ont pas perdu le goût des choses simples et éternellement belles.

L'art musical vient encore d'éprouver une perte sensible. M. Girard, chef

d'orchestre de l'Opéra et de la Société des concerts, est mort presque subitement le 16 janvier, après avoir conduit les deux premiers actes des *Huguenots*. C'était un homme d'esprit et de goût, un musicien éclairé, qui n'avait peut-être pas toutes les qualités désirables pour remplir le rôle si important d'un chef d'orchestre, qui exige encore plus d'instinct divinateur que de savoir. M. Girard, qui avait de la tenue et de la fierté dans le caractère, a eu l'honneur, comme chef d'orchestre de la Société des concerts, de conserver intacte la tradition de son prédécesseur Habeneck, et d'opposer une vigoureuse résistance à l'invasion d'œuvres impossibles qui menaçaient la société en réclamant une place dans ses programmes. La direction de l'orchestre de l'Opéra a été offerte d'abord à M. Gounod, qui l'a refusée, et puis à M. Dietsch, qui succède définitivement à M. Girard. M. Dietsch est un artiste de talent, un compositeur qui s'est fait une réputation honorable dans la musique religieuse. Chef du chant à l'Opéra depuis une vingtaine d'années, connaissant à fond le répertoire, habitué d'ailleurs à conduire des masses chorales et un orchestre aux solennités de l'église de la Madeleine, où il remplit les fonctions de maître de chapelle, M. Dietsch paraît être digne de remplir la place importante qu'on lui a offerte. Que M. Dietsch n'oublie pas qu'un chef d'orchestre a charge d'âmes, et qu'il faut joindre l'autorité du caractère à celle du talent pour se faire obéir facilement par des musiciens tels que ceux qui forment l'orchestre de l'Opéra.

On sait que M. Richard Wagner, le bruyant réformateur de l'opéra allemand, dont nous avons plusieurs fois cité le nom, est à Paris. Nous avons été des premiers à annoncer au public cette bonne nouvelle. On se rappellera peut-être qu'il y a deux ans nous fîmes un voyage sur les bords du Rhin uniquement pour avoir le plaisir d'entendre un opéra de M. Wagner qui échappait incessamment à nos étreintes, comme cet oiseau mystérieux dont on entend dans les bois la note plaintive, et qui fuit, qui s'éloigne toujours, sans qu'on puisse l'approcher. M. Wagner est venu à Paris dans la louable intention de faire connaître ses œuvres et d'agrandir le cercle de sa renommée. Il a donc organisé trois grands concerts au Théâtre-Italien, dont le premier a eu lieu le 25 janvier; les deux autres vont suivre dans l'espace de quinze jours. Nous laisserons M. Wagner développer sa pensée et faire tranquillement son sabbat. Lorsque la cause nous paraîtra suffisamment entendue, nous jugerons l'œuvre du réformateur comme nous avons déjà jugé ses théories, avec d'autant plus d'indépendance que

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

M. Wagner n'a pas daigné, comme c'est l'usage, nous convier à la fête de son esprit. Cet acte de haute urbanité de la part d'un démocrate et d'un proscrit ne troublera pas notre bonne humeur. Pour n'avoir jamais conspiré contre aucun gouvernement, nous n'en aimons pas moins la liberté pour nous comme pour les autres, ce que nous prouverons à M. Wagner en jugeant avec équité le résultat de ses efforts. P. SCUDO.

V. DE MARS.

bl-
Fu-
qui
e si
eur
ac-
de
ser
ent
de
, et
est
no-
ng-
on-
e la
sch
Que
aut
lle-
lle-
ons
el-
du
ner
eux
ou-
la
de
en,
ans
sée
m-
ons

de
'un
iré
our
ju-